00099819

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

OEUVRES

DE

P. CORNEILLE.

TOME DOUZIEME.

2571

OEUVRES

DE,

P. CORNEILLE,

AVEC LE COMMENTAIRE DE VOLTAIRE
SUR LES PIECES DE THÉATRE,

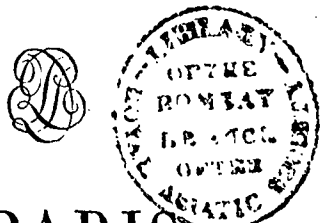
ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES SUR CE COMMENTAIRE,
PAR LE CITOYEN PALISSOT.

99819

ÉDITION COMPLÈTE,

DÉDIÉE AU PREMIER CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

TOME DOUZIEME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
AU PALAIS DES SCIENCES ET ARTS.

AN IX (1801.)

God
Fr [illegible]
[illegible]
99819

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST,

TRADUITE ET PARAPHRASÉE

EN VERS FRANÇOIS.

AU

SOUVERAIN PONTIFE

ALEXANDRE VII.

TRÈS SAINT PERE,

L'hommage que je fais aux pieds de votre sainteté semble ne s'accorder pas bien avec les maximes du livre que je lui présente. Lui offrir cette traduction, c'est la juger digne de lui être offerte; et, bien loin de pratiquer cette humilité parfaite et ce profond mépris de soi-même que son original nous recommande incessamment, c'est montrer une ambition démesurée et une opinion extraordinaire des productions de mon esprit. Mais il est hors de doute que ce même hommage, qui ne peut passer que pour une témérité signalée tant qu'on arrêtera les yeux sur moi, ne paroîtra plus qu'une

action de justice sitôt qu'on les élevera jusqu'à votre sainteté. Rien n'est plus juste que de mettre l'Imitation de Jésus-Christ sous la protection de son vicaire en terre, et de son plus grand imitateur parmi les hommes; rien n'est plus juste que de dédier les sublimes idées de la perfection chrétienne au pere commun des chrétiens, qui les exprime toutes en sa personne: et si je croyois avoir égalé ce grand dévot que j'ai fait parler en vers, je dirois que rien n'appartient plus justement à votre sainteté que ce portrait achevé d'elle-même, et qu'à jeter l'œil, d'un côté sur les hautes leçons qu'il nous fait, et de l'autre sur les miracles continuels de votre vie, on ne voit que la même chose. J'ajouterai, très saint pere, que rien n'est si puissant pour convaincre le lecteur que de lui donner en même temps le précepte et l'exemple. Soit que mon auteur nous invite à la retraite intérieure, soit qu'il nous exhorte à la simplicité des mœurs, soit qu'il nous instruise de ce que nous devons au prochain, soit qu'il nous pousse au détachement de la chair et du sang, soit qu'il nous apprenne à déraciner l'amour-propre par une abnégation sin-

cere de nous-mêmes, soit qu'il tâche à nous faire goûter les saintes douceurs de la souffrance en nous expliquant ses privileges, soit qu'il s'efforce à nous porter jusque dans le sein de Dieu pour nous unir étroitement avec lui par une amoureuse acceptation de toutes ses volontés et une assidue recherche de sa gloire en toutes choses; quoi qu'il nous ordonne, quoi qu'il nous conseille, mettre le nom de votre sainteté à la tête de ses enseignements, c'est ne laisser d'excuse à personne, et faire voir que toutes ces vertus n'ont rien d'incompatible avec les grandeurs, avec l'abondance, et avec les soins de toute la terre. Ces raisons sont fortes, mais elles ne l'étoient pas assez pour l'emporter sur la connoissance de mon peu de mérite, et le moindre retour que je faisois sur moi-même dissipoit toute la hardiesse qu'elles m'avoient inspirée : tôt que j'envisageois cette inconcevable disproportion de mon néant à la premiere dignité du monde. J'avois toutefois assez de courage pour ne descendre que d'un degré, et ne choisir pas un moindre protecteur que celui à qui je dois mes premiers respects dans l'Église après le saint-siege;

je parle de M. l'archevêque de Rouen, dans le diocese duquel Dieu m'a donné la naissance et arrêté ma fortune. Cet ouvrage a commencé avec son pontificat; et comme ce prélat a des talents merveilleux pour remplir toutes les fonctions d'un grand pasteur, et une ardeur infatigable de s'en acquitter, les plus belles lumieres qui m'aient servi à l'exécution de cette entreprise je les dois toutes aux vives clartés des instructions éloquentes et solides qu'il ne se lasse point de donner à son troupeau, ou aux rayons secrets et pénétrants que sa conversation familiere répand à toute heure sur ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Je lui ai donc voulu faire, non pas tant un présent de mon travail, qu'une restitution de son propre bien; mais la bonté qu'il a pour moi l'a préoccupé jusqu'à lui persuader que cet effort de ma plume pouvant être utile à tous les chrétiens, il lui falloit un protecteur dont le pouvoir s'étendît sur toute l'Église; et l'ayant regardé comme le premier fruit qu'il ait recueilli des Muses chrétiennes depuis qu'il occupe la chaire de saint Romain, il a cru que l'offrir à votre sainteté c'étoit lui offrir en quelque

sorte les prémices de son diocese. Ses commandements ont fait taire cette juste défiance que j'avois de ma foiblesse, et ce qui n'étoit sans eux qu'un effet d'une insupportable présomption est devenu un devoir indispensable pour moi sitôt que je les ai reçus. Oserai-je avouer à votre sainteté qu'ils m'ont fait une douce violence, et que j'ai été ravi de pouvoir prendre cette occasion d'applaudir à nos Muses, et de vous remercier pour elles des moments que vous avez autrefois ménagés en leur faveur parmi les occupations illustres où vous attachoient les importantes négociations que les souverains pontifes vos prédécesseurs avoient confiées à votre prudence. Elles en reçoivent ce témoignage éclatant et cette preuve invincible que non seulement elles sont capables des vertus plus éminentes et des emplois les plus hauts, mais qu'elles y disposent même et conduisent l'esprit qui les cultive quand il en sait faire un bon usage. C'est une vérité qui brille par-tout dans ce précieux recueil de vers latins, où vous n'avez point voulu d'autre nom que celui d'ami des Muses, et que ce grand prélat a pris plaisir de me faire voir des pre-

miers: il me l'a fait lire, il me l'a fait admirer avec lui; et, pour vous rendre justice par-tout durant cette lecture, je ne faisois que répéter les éloges que chaque vers tiroit de sa bouche: mais, entre tant de choses excellentes, rien ne fit alors et ne fait encore tous les jours une si forte impression sur mon ame que ces rares pensées de la mort que vous y avez semées si abondamment: elles me plongerent dans une réflexion sérieuse qu'il falloit comparoître devant Dieu, et lui rendre compte du talent dont il m'avoit favorisé; je considérai ensuite que ce n'étoit pas assez de l'avoir si heureusement réduit à purger notre théâtre des ordures que les premiers siecles y avoient comme incorporées, et des licences que les derniers y avoient souffertes; qu'il ne me devoit pas suffire d'y avoir fait régner en leur place les vertus morales et politiques, et quelques unes même des chrétiennes; qu'il falloit porter ma reconnoissance plus loin, et appliquer toute l'ardeur du génie à quelque nouvel essai de ses forces qui n'eût point d'autre but que le service de ce grand maître et l'utilité du prochain. C'est ce qui m'a fait choisir la traduction

de cette sainte morale, qui, par la simplicité de son style, ferme la porte aux plus beaux ornements de la poésie, et, bien loin d'augmenter ma réputation, semble sacrifier à la gloire du souverain Auteur tout ce que j'en ai pu acquérir en ce genre d'écrire. Après avoir ressenti des effets si avantageux de cette obligation générale que toutes les Muses ont à votre sainteté, je serois le plus ingrat de tous les hommes si je ne lui consacrois un ouvrage dont elle a été la premiere cause; ma conscience m'en feroit à tous moments des reproches, d'autant plus sensibles, que je vis dans une province qui n'a point attendu à vous aimer et à vous honorer qu'elle fût obligée d'obéir à votre sainteté, et où votre nom a été en vénération singuliere avant même que vous eussiez quitté celui de Ghisi pour être ALEXANDRE VII. Leurs altesses de Longueville ont si bien fait passer dans toutes les âmes de leur gouvernement ces dignes sentiments d'affection et d'estime qu'elles ont rapportés de Munster pour votre personne, que tant qu'a duré le dernier conclave nous n'avons demandé que vous à Dieu. Je n'ose dire que nos prieres

aient attiré les inspirations du Saint-Esprit sur le sacré college; mais il est certain que du moins elles ont été au-devant d'elles, et que l'exaltation de votre sainteté a été la joie particuliere de tous nos cœurs avant que les ordres du roi en aient fait l'alégresse publique de toute la France. Nous continuons et redoublons maintenant ces mêmes vœux pour obtenir de cette bonté inépuisable qu'elle nous laisse jouir long-temps de la grace qu'elle nous a accordée, et que vous puissiez achever ce grand œuvre de la paix, à qui vous avez déja donné tant de soins et tant de veilles. Nous espérons qu'elle vous aura réservé ce miracle que nous attendons avec tant d'impatience; et je ne serai désavoué de personne quand je dirai que ce sont les plus passionnés souhaits de tous les véritables chrétiens que porte aux pieds de votre sainteté,

TRES SAINT PERE,

Son très humble, très obéissant, et très fidele serviteur et fils en Jésus-Christ,

P. CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Je n'invite point à cette lecture ceux qui ne cherchent dans la poésie que la pompe des vers: ce n'est ici qu'une traduction fidele où j'ai tâché de conserver le caractere et la simplicité de l'auteur. Ce n'est pas que je ne sache bien que l'utile a besoin de l'agréable pour s'insinuer dans l'amitié des hommes; mais j'ai cru qu'il ne falloit pas l'étouffer sous les enrichissements, ni lui donner des lumieres qui éblouissent au lieu d'éclairer. Il est juste de lui prêter quelques graces, mais de celles qui lui laissent toute sa force, qui l'embellissent sans le déguiser, et l'accompagnent sans le dérober à la vue; autrement ce n'est plus qu'un effort ambitieux qui fait plus admirer le poëte qu'il ne touche le lecteur. J'espere qu'on trouvera celui-ci dans une raisonnable médiocrité, et telle que demande une morale chrétienne qui a pour but d'instruire et ne se met pas en peine de chatouiller les sens. Il est hors de doute que les curieux n'y trouveront point de charme, mais peut-être qu'en récompense les bonnes intentions n'y trouveront point de dégoût; que ceux qui aimeront les choses qui y sont dites supporteront la façon dont elles y sont dites; et que ce qui pénétrera le cœur ne

blessera point les oreilles. Le peu de disposition que les matieres y ont à la poésie, le peu de liaison non seulement d'un chapitre avec l'autre, mais d'une période même avec celle qui la suit, et les répétitions assidues qui se trouvent dans l'original, sont des obstacles assez mal-aisés à surmonter, et qui par conséquent méritent bien que vous me fassiez quelque grace. Sur-tout les redites y sont si fréquentes, que quand notre langue seroit dix fois plus abondante qu'elle n'est, je l'aurois épuisée fort aisément; et j'avoue que je n'ai pu trouver le secret de diversifier mes expressions toutes les fois que j'ai eu la même chose à exprimer : il s'y rencontre même des mots si farouches pour nos vers, que j'ai été contraint d'avoir souvent recours à d'autres qui n'y répondent qu'imparfaitement, et ne disent pas tout ce que mon auteur veut dire. Ces difficultés ont été cause que je n'ai osé me hasarder à un si long et si pénible travail sans avoir auparavant fait quelque essai de l'approbation publique. La réception favorable qui fut faite aux vingt premiers chapitres, que je fis imprimer sur la fin de l'année 1651, m'a enhardi à continuer jusqu'au bout; et je vous demande maintenant pour l'ouvrage entier la même indulgence que vous avez eue pour ses commencements. J'espérois trouver quelque soulagement dans le quatrieme livre, par le changement des matieres; mais je les

y ai rencontrées encore plus éloignées des ornements de la poésie, et les redites encore plus fréquentes; il ne s'y parle que de communier, et dire la messe. Ce sont des termes qui n'ont pas un assez beau son dans nos vers * pour soutenir la dignité de ce qu'ils signifient; la sainteté de notre religion les a consacrés, mais, en quelque vénération qu'elle les ait mis, ils sont devenus populaires

---

* De la foi d'un chrétien les mysteres terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles,

(disoit Boileau); et l'on voit que Corneille en avoit précisément la même idée: mais, de nos jours, des écrivains, que rien n'oblige à penser comme ces deux grands poëtes, prétendent au contraire que hors de la religion catholique, apostolique, et romaine, il n'est point de salut, même en poésie; et ils en donnent pour preuve le génie éminemment poétique de cette religion, et les vers chrétiens de M. de La Harpe, qui effacent, à ce qu'ils attestent, tout ce qu'il a jamais écrit de profane: quelques uns même ont porté le zele de leur opinion jusqu'à introduire dans des romans des descriptions très brillantes de la communion et de la messe; voyez, entre autres, le roman d'Atala, écrit en langue sauvage, par dédain pour la langue françoise; et convenez que si ces descriptions n'y paroissent pas déplacées, elles pourroient, à plus forte raison, embellir des poëmes qui n'auroient rien de commun avec ceux d'Homere et de Virgile, mais qui, en substituant aux vains ornements de la fable des vérités édifiantes, amèneroient enfin l'heureuse révolution qui, d'après le vœu de ces messieurs, doit transporter le Parnasse au Calvaire.

à force d'être dans la bouche de tout le monde : cependant j'ai été obligé de m'en servir souvent, et de quelques autres de même classe. Si j'ose en dire ma pensée, je prévois que ceux qui ne liront que ma traduction feront moins d'état de ce dernier livre que des trois autres; mais aussi je me tiens assuré que ceux qui prendront la peine de la conférer avec le texte latin reconnoîtront combien ce dernier effort m'a coûté, et ne l'estimeront pas moins que le reste. Je n'examine point si c'est à Jean Gerson, ou à Thomas Akempis, que l'Église est redevable d'un livre si précieux; cette question a été agitée de part et d'autre avec beaucoup d'esprit et de doctrine, et, si je ne me trompe, avec un peu de chaleur : ceux qui voudront en être particulièrement éclairés pourront consulter ce qu'on a publié de part et d'autre sur ce sujet. Messieurs des requêtes du parlement de Paris ont prononcé en faveur de Thomas Akempis; et nous pouvons nous en tenir à leur jugement jusqu'à ce que l'autre parti en ait fait donner un contraire.

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Imitation de Jésus-Christ, et du mépris de toutes les vanités du monde.

« Heureux qui tient la route où ma voix le convie!
« Les ténebres jamais n'approchent qui me suit,
« Et par-tout sur mes pas il trouve un jour sans nuit
« Qui porte jusqu'au cœur la lumiere de vie ».
Ainsi Jésus-Christ parle; ainsi de ses vertus,
Dont brillent les sentiers qu'il a pour nous battus,
Les rayons toujours vifs montrent comme il faut vivre;
Et quiconque veut être éclairé pleinement
Doit apprendre de lui que ce n'est qu'à le suivre
Que le cœur s'affranchit de tout aveuglement.

Sa doctrine en effet passe toute doctrine;
Mais il faut son esprit pour la bien concevoir,
Et sa manne cachée est difficile à voir
Qu'à ces yeux épurés que la grace illumine.
Toi qui, par l'amour-propre à toi-même attaché,
L'écoutes et la lis sans en être touché,
Faute de cet esprit, tu n'y trouves qu'épines;
Mais si tu veux l'entendre et lire avec plaisir,
Conforme-s-y ta vie; et ses douceurs divines
S'étaleront en foule à ton heureux desir.

Que te sert de percer les plus secrets abymes
Où se cache à nos sens l'immense Trinité,
Si ton intérieur, manque d'humilité,
Ne lui sauroit offrir d'agréables victimes?
Cet orgueilleux savoir, ces pompeux sentiments,
Ne sont aux yeux de Dieu que de vains ornements;
Il ne s'abaisse point vers des ames si hautes:
Et la vertu sans eux est de telle valeur,
Qu'il vaut mieux bien sentir la douleur de tes fautes,
Que de bien définir ce qu'est cette douleur.

Porte toute la Bible en ta mémoire empreinte;
Sache tout ce qu'ont dit les sages des vieux temps;
Joins-y, si tu le peux, tous les traits éclatants
De l'histoire profane et de l'histoire sainte:
De tant d'enseignements l'impuissante langueur
Sous leur poids inutile accablera ton cœur,
Si Dieu n'y verse encor son amour et sa grace;
Et l'unique science où tu dois prendre appui,

C'est que tout n'est ici que vanité qui passe,
Hormis d'aimer sa gloire, et ne servir que lui.

C'est là des vrais savants la sagesse profonde ;
Elle est bonne en tout temps, elle est bonne en tous lieux ;
Et le plus sûr chemin pour aller vers les cieux,
C'est d'affermir nos pas sur le mépris du monde.
Ce dangereux flatteur de nos foibles esprits
Oppose mille attraits à ce juste mépris ;
Qui s'en laisse éblouir s'en laisse tôt séduire :
Mais ouvre bien les yeux sur leur fragilité,
Regarde qu'un moment suffit pour les détruire,
Et tu verras qu'enfin tout n'est que vanité.

Vanité d'entasser richesses sur richesses ;
Vanité de languir dans la soif des honneurs ;
Vanité de choisir pour souverains bonheurs
Des plaisirs criminels les damnables mollesses ;
Vanité d'aspirer à voir durer nos jours
Sans se mettre en souci d'en mieux régler le cours,
D'aimer la longue vie, et négliger la bonne,
D'embrasser le présent sans soin de l'avenir,
Et de plus estimer un moment qu'il nous donne
Que l'attente des biens qui ne sauroient finir.

Toi donc, qui que tu sois, si tu veux bien comprendre
Comme à tes sens trompeurs tu dois te confier,
Souviens-toi qu'on ne peut jamais rassasier
Ni l'œil humain de voir, ni l'oreille d'entendre ;

Qu'il faut se dérober à tant de faux appas,
Mépriser ce qu'on voit pour ce qu'on ne voit pas,
Fuir les contentements transmis par ces organes;
Que de s'en satisfaire on n'a jamais de lieu,
Et que l'attachement à leurs douceurs profanes
Souille ta conscience, et t'éloigne de Dieu.

CHAPITRE II.

Du peu d'estime de soi-même.

Le desir de savoir est naturel aux hommes;
Il naît dans leur berceau sans mourir qu'avec eux:
Mais, ô Dieu, dont la main nous fait ce que nous sommes,
Que peut-il sans ta crainte avoir de fructueux?

Un paysan stupide et sans expérience,
Qui ne sait que t'aimer et n'a que de la foi,
Vaut mieux qu'un philosophe enflé de sa science,
Qui pénetre les cieux, sans réfléchir sur soi.

Qui se connoît soi-même en a l'ame peu vaine,
Sa propre connoissance en met bien bas le prix;
Et tout le faux éclat de la louange humaine
N'est pour lui que l'objet d'un généreux mépris.

Au grand jour du Seigneur sera-ce un grand refuge
D'avoir connu de tout et la cause et l'effet,
Et ce qu'on aura su fléchira-t-il un juge
Qui ne regardera que ce qu'on aura fait?

Borne donc tes desirs à ce qu'il te faut faire;
Ne les porte plus trop vers l'amas du savoir;
Les soins de l'acquérir ne font que te distraire,
Et quand tu l'as acquis il peut te décevoir.

Les savants d'ordinaire aiment qu'on les regarde,
Qu'on murmure autour d'eux. Voilà ces grands esprits;
Et s'ils ne font du cœur une soigneuse garde,
De cet orgueil secret ils sont toujours surpris.

Cependant, s'il est vrai qu'il soit quelques sciences
Qui puissent d'un savant faire un homme de bien,
Il en est encor plus de qui les connoissances
Ne servent guere à l'ame, ou ne servent de rien.

Par-là tu peux juger à quels périls s'expose
Celui qui du savoir fait son unique but,
Et combien se méprend qui songe à quelque chose
Qu'à ce qui peut conduire au chemin du salut.

Le plus profond savoir n'assouvit point une ame;
Mais une bonne vie a de quoi la calmer,
Et jette dans le cœur qu'un saint desir enflamme
La pleine confiance au Dieu qu'il doit aimer.

Au reste, plus tu sais et plus a de lumiere
Le jour qui se répand sur ton entendement,
Plus tu seras coupable à ton heure derniere
Si tu n'en as vécu d'autant plus saintement.

La vanité par-là ne te doit point surprendre.
Le savoir t'est donné pour guide à moins faillir;
Il te donne lui-même un plus grand compte à rendre,
Et plus lieu de trembler que de t'enorgueillir.

Trouve à t'humilier même dans ta doctrine:
Quiconque en sait beaucoup en ignore encor plus,
Et qui sans se flatter en secret s'examine
Est de son ignorance heureusement confus.

Quand pour quelques clartés dont ton esprit abonde
Ton orgueil à quelque autre ose te préférer,
Vois qu'il en est encor de plus savants au monde,
Qu'il en est que le ciel daigne mieux éclairer.

Fuis la haute science, et cours après la bonne;
Apprends celle de vivre ici-bas sans éclat;
Cherche à n'être connu, s'il se peut, de personne,
Ou que personne enfin n'en fasse aucun état.

Cette unique leçon, dont le parfait usage
Consiste à se bien voir et n'en rien présumer,
Est la plus digne étude où s'occupe le sage
Pour estimer tout autre, et se mésestimer.

Si tu vois donc un homme abymé dans l'offense,
Ne te tiens pas plus juste ou moins pécheur que lui :
Tu peux en un moment perdre ton innocence,
Et n'être pas demain le même qu'aujourd'hui.

Souvent l'esprit est foible et les sens indociles,
L'amour-propre leur fait ou la guerre ou la loi ;
Mais bien qu'en général nous soyons tous fragiles,
Tu n'en dois croire aucun si frâgile que toi.

CHAPITRE III.

De la doctrine de la vérité.

Qu'heureux est le mortel que la vérité même
Conduit de sa main propre au chemin qui lui plaît,
Et se montre à ses yeux dans sa beauté suprême,
Sans voile et sans emblême,
Et telle enfin qu'elle est !

Nos sens sont des trompeurs dont les fausses images
A nôtre entendement n'offrent rien d'assuré,
Et ne lui font rien voir qu'à travers cent nuages
Qui jettent mille ombrages
Dans l'œil mal éclairé.

De quoi sert une longue et subtile dispute
Sur des obscurités où l'esprit est déçu ?

De quoi sert qu'à l'envi chacun s'en persécute,
Si Dieu jamais n'impute
De n'en avoir rien su ?

Grande perte de temps et plus grande foiblesse
De s'aveugler soi-même et quitter le vrai bien
Pour consumer sa vie à pointiller sans cesse
Sur le genre et l'espece,
Qui ne servent à rien.

Touche, Verbe éternel, ces ames curieuses;
Celui que ta parole une fois a frappé,
De tant d'opinions vaines, ambitieuses,
Et souvent dangereuses,
Est bien développé.

Ce Verbe donne seul l'être à toutes les causes;
Il nous parle de tout, tout nous parle de lui;
Il tient de tout en soi les natures encloses;
Il est de toutes choses
Le principe et l'appui.

Aucun sans son secours ne sauroit se défendre
D'un million d'erreurs qui courent l'assiéger;
Et depuis qu'un esprit refuse de l'entendre,
Quoi qu'il pense comprendre,
Il n'en peut bien juger.

Mais qui rapporte tout à ce Verbe immuable,
Qui voit tout en lui seul, en lui seul aime tout,

A la plus rude attaque il est inébranlable,
Et sa paix ferme et stable
En vient soudain à bout.

O Dieu de vérité, pour qui seul je soupire,
Unis-moi donc à toi par de forts et doux nœuds :
Je me lasse d'ouïr, je me lasse de lire,
Mais non pas de te dire,
C'est toi seul que je veux.

Parle seul à mon ame, et qu'aucune prudence,
Qu'aucun autre docteur ne m'explique tes lois ;
Que toute créature à ta sainte présence
S'impose le silence
Et laisse agir ta voix.

Plus l'esprit se fait simple et plus il se ramene
Dans un intérieur dégagé des objets,
Plus lors sa connoissance est diffuse et certaine,
Et s'éleve sans peine
Jusqu'aux plus hauts sujets.

Oui, Dieu prodigue alors ses graces plus entieres,
Et portant notre idée au-dessus de nos sens,
Il nous donne d'en-haut d'autant plus de lumieres,
Qui percent les matieres
Par des traits plus puissants.

Cet esprit simple, uni, stable, pur, pacifique,
En mille soins divers n'est jamais dissipé,

Et l'honneur de son Dieu, dans tout ce qu'il pratique,
Est le projet unique
Qui le tient occupé.

Il est toujours en soi détaché de soi-même;
Il ne sait point agir quand il se faut chercher;
Et, fût-il dans l'éclat de la grandeur suprême,
Son propre diadême
Ne l'y peut attacher.

Il ne croit trouble égal à celui que se cause
Un cœur qui s'abandonne à ses propres transports;
Et, maître de soi-même, en soi-même il dispose
Tout ce qu'il se propose
De produire au-dehors.

Bien loin d'être emporté par le courant rapide
Des flots impétueux de ses bouillants desirs,
Il les domte, il les rompt, il les tourne, il les guide;
Et donne ainsi pour bride
La raison aux plaisirs.

Mais pour se vaincre ainsi qu'il faut d'art et de force!
Qu'il faut pour ce combat préparer de vigueur!
Et qu'il est mal-aisé de faire un plein divorce
Avec la douce amorce
Que chacun porte au cœur!

Ce devroit être aussi notre unique pensée
De nous fortifier chaque jour contre nous,

Pour en déraciner cette amour empressée
Où l'ame intéressée
Trouve un poison si doux.

Les soins que cette amour nous donne en cette vie
Ne peuvent aussi-bien nous élever si haut,
Que la perfection la plus digne d'envie
N'y soit toujours suivie
Des hontes d'un défaut.

Nos spéculations ne sont jamais si pures
Qu'on ne sente un peu d'ombre y régner à son tour;
Nos plus vives clartés ont des couleurs obscures,
Et cent fausses peintures
Naissent d'un seul faux jour.

Mais n'avoir que mépris pour soi-même et que haine
Ouvre et fait vers le ciel un chemin plus certain
Que le plus haut effort de la science humaine,
Qui rend l'ame plus vaine,
Et l'égare soudain.

Ce n'est pas que de Dieu ne vienne la science;
D'elle-même elle est bonne, et n'a rien à blâmer:
Mais il faut préférer la bonne conscience
A cette impatience
De se faire estimer.

Cependant, sans souci de régler sa conduite,
On veut être savant, on en cherche le bruit;

Et cette ambition par qui l'ame est séduite
Souvent traîne à sa suite
Mille erreurs pour tout fruit.

Ah! si l'on se donnoit la même diligence
Pour extirper le vice et planter la vertu
Que pour subtiliser sa propre intelligence,
Et tirer la science
Hors du chemin battu!

De tant de questions les dangereux mysteres
Produiroient moins de trouble et de renversement,
Et ne couleroient pas dans les regles austeres
Des plus saints monasteres
Tant de relâchement.

Un jour, un jour viendra qu'il faudra rendre compte,
Non de ce qu'on a lu, mais de ce qu'on a fait;
Et l'orgueilleux savoir, à quelque point qu'il monte,
N'aura lors que la honte
De son mauvais effet.

Où sont tous ces docteurs qu'une foule si grande
Rendoit à tes yeux même autrefois si fameux?
Un autre tient leur place, un autre a leur prébende,
Sans qu'aucun te demande
Un souvenir pour eux.

Tant qu'a duré leur vie ils sembloient quelque chose;
Il semble après leur mort qu'ils n'ont jamais été:

Leur mémoire avec eux sous leur tombe est enclose;
Avec eux y repose
Toute leur vanité.

Ainsi passe la gloire où le savant aspire,
S'il n'a mis son étude à se justifier;
C'est là le seul emploi qui laisse lieu d'en dire
Qu'il avoit su bien lire
Et bien étudier.

Mais, au lieu d'aimer Dieu, d'agir pour son service,
L'éclat d'un vain savoir à toute heure éblouit,
Et fait suivre à toute heure un brillant artifice
Qui mene au précipice,
Et là s'évanouit.

Du seul desir d'honneur notre ame est enflammée;
Nous voulons être grands plutôt qu'humbles de cœur;
Et tout ce bruit flatteur de notre renommée,
Comme il n'est que fumée,
Se dissipe en vapeur.

La grandeur véritable est d'une autre nature;
C'est en vain qu'on la cherche avec la vanité:
Celle d'un vrai chrétien, d'une ame toute pure,
Jamais ne se mesure
Que sur sa charité.

Vraiment grand est celui qui dans soi se ravale,
Qui rentre en son néant pour s'y connoître bien,

Qui de tous les honneurs que l'univers étale
Craint la pompe fatale,
Et ne l'estime rien.

Vraiment sage est celui dont la vertu resserre
Autour du vrai bonheur l'essor de son esprit,
Qui prend pour du fumier les choses de la terre,
Et qui se fait la guerre
Pour gagner Jésus-Christ.

Et vraiment docte enfin est celui qui préfere
A son propre vouloir le vouloir de son Dieu,
Qui cherche en tout, par-tout, à l'apprendre, à le faire,
Et jamais ne differe
Ni pour temps ni pour lieu.

CHAPITRE IV.

De la prudence en sa conduite.

N'écoute pas tout ce qu'on dit,
Et souviens-toi qu'une ame forte
Donne mal-aisément crédit
A ces bruits indiscrets où la foule s'emporte.
Il faut examiner avec sincérité,
Selon l'esprit de Dieu, qui n'est que charité;

Tout ce que d'un autre on publie :
Cependant, ô foiblesse indigne d'un chrétien !
Jusque-là souvent on s'oublie
Qu'on croit beaucoup de mal plutôt qu'un peu de bien..

Qui cherche la perfection,
Loin de tout croire en téméraire,
Pese avec mûre attention
Tout ce qu'il entend dire et tout ce qu'il voit faire;
La plus claire apparence a peine à l'engager:
Il sait que notre esprit est prompt à mal juger,
Notre langue prompte à médire;
Et, bien qu'il ait sa part en cette infirmité,
Sur lui-même il garde un empire
Qui le fait triompher de sa fragilité.

C'est ainsi que son jugement,
Quoi qu'il apprenne, quoi qu'il sache,
Se porte sans empressement,
Sans qu'en opiniâtre à son sens il s'attache :
Il se défend long-temps du mal qu'on dit d'autrui,
Ou s'il en est enfin convaincu malgré lui,
Il ne s'en fait point le trompette,
Et cette impression qu'il en prend à regret,
Qu'il désavoue et qu'il rejette,
Demeure dans son ame un éternel secret.

Pour conseil en tes actions
Prends un homme de conscience,

Préfere ses instructions
A ce qu'ose inventer l'effort de ta science.
La bonne et sainte vie à chaque évènement
Forme l'expérience, ouvre l'entendement,
Éclaire l'esprit qui l'embrasse;
Et plus on a pour soi des sentiments abjects,
Plus Dieu, prodigue de sa grace,
Répand à pleines mains la sagesse et la paix.

CHAPITRE V.

De la lecture de l'Ecriture sainte.

Cherche la vérité dans la sainte Écriture,
Et lis du même esprit
Le texte impérieux de sa doctrine pure
Que tu le vois écrit.

On n'y doit point chercher ni le fard du langage,
Ni la subtilité,
Ni de quoi s'attacher sur le plus beau passage,
Qu'à son utilité.

Lis un livre dévot, simple, et sans éloquence,
Avec plaisir pareil
Que ceux où se produit l'orgueil de la science
En son haut appareil.

Ne considere point si l'auteur d'un tel livre
Fut plus ou moins savant;
Mais, s'il dit vérité, s'il t'apprend à bien vivre,
Feuillete-le souvent.

Quand son instruction est salutaire et bonne,
Donne-lui prompt crédit,
Et, sans examiner quel maître te la donne,
Songe à ce qu'il te dit.

L'autorité de l'homme est de peu d'importance
Et passe en un moment;
Mais cette vérité que le ciel nous dispense
Dure éternellement.

Sans égard à personne avec nous Dieu s'explique
En diverses façons,
Et par tel qu'il lui plaît sa bonté communique
Ses plus hautes leçons.

Le sens de sa parole est souvent si sublime
Et si mystérieux,
Qu'à trop l'approfondir il égare, il abyme
L'esprit du curieux.

Il ne veut pas toujours que la vérité nue
S'offre à l'entendement,
Et celui-là se perd qui s'arrête où la vue
Doit passer simplement.

De ce trésor ouvert la richesse éternelle
A beau nous inviter,
Si l'on n'y porte un cœur humble, simple, fidele,
On n'en peut profiter.

Ne choisis point pour but de cette sainte étude
D'être estimé savant,
Ou pour fruit d'un travail et si long et si rude
Tu n'auras que du vent.

Consulte volontiers sur de si hauts mysteres
Les meilleurs jugements,
Écoute avec respect les avis des saints peres,
Comme leurs truchements.

Ne te dégoûte point sur-tout des paraboles,
Quel qu'en soit le projet,
Et ne les prends jamais pour des contes frivoles
Qu'on forme sans sujet.

CHAPITRE VI.

Des affections désordonnées.

QUAND l'homme avec ardeur souhaite quelque chose,
Quand son peu de vertu n'oppose
Ni regle à ses desirs ni modération,
Il tombe dans le trouble et dans l'inquiétude

Avec la même promptitude
Qu'il défere à sa passion.

L'avare et le superbe incessamment se gênent,
Et leurs propres vœux les entraînent
Loin du repos heureux qu'ils ne goûtent jamais;
Mais les pauvres d'esprit, les humbles, en jouissent,
Et leurs ames s'épanouissent
Dans l'abondance de la paix.

Qui n'est point tout-à-fait dégagé de soi-même,
Qui se regarde encore et s'aime,
Voit peu d'occasions sans en être tenté;
Les objets les plus vils surmontent sa foiblesse,
Et le moindre assaut qui le presse
L'atterre avec facilité.

Ces dévots à demi, sur qui la chair plus forte
Domine encore en quelque sorte,
Penchent à tous moments vers ses mortels appas,
Et n'ont jamais une ame assez haute, assez pure,
Pour faire une entiere rupture
Avec les douceurs d'ici-bas.

Oui, qui de cette chair à demi se détache,
Se chagrine quand il s'arrache
Aux plaisirs dont l'image éveille son desir;
Et faisant à regret un effort qui l'attriste,
Il s'indigne quand on résiste
A ce qu'il lui plaît de choisir.

Que si, lâchant la bride à sa concupiscence,
Il emporte la jouissance
Où l'a fait aspirer ce desir déréglé,
Soudain le vif remords qui le met à la gêne
Redouble d'autant plus sa peine
Que plus il s'étoit aveuglé.

Il recouvre la vue au milieu de sa joie,
Mais seulement afin qu'il voie
Comme ses propres sens se font ses ennemis,
Et que la passion, qu'il a prise pour guide,
Ne fait point le repos solide
Qu'en vain il s'en étoit promis.

C'est donc en résistant à ces tyrans de l'ame
Qu'une sainte et divine flamme
Nous donne cette paix que suit un vrai bonheur;
Et qui sous leur empire asservit son courage,
Dans quelques délices qu'il nage,
Jamais ne la trouve en son cœur.

Non, ces hommes charnels dont les cœurs s'abandonnent
A tout ce que les sens ordonnent
Ne possedent jamais un bien si précieux;
Mais les spirituels, en qui l'ame fervente
Rend la grace toute-puissante,
Le reçoivent toujours des cieux.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut fuir la vaine espérance et la présomption.

O ciel! que l'homme est vain qui met son espérance
Aux hommes comme lui,
Qui sur la créature ose prendre assurance,
Et se propose un ferme appui
Sur une éternelle inconstance!

Sers pour l'amour de Dieu, mortel, sers ton prochain
Sans en avoir de honte;
Et quand tu parois pauvre, empêche que soudain
La rougeur au front ne te monte
Pour le paroître avec dédain.

Ne fais point fondement sur tes propres mérites;
Tiens ton espoir en Dieu;
De lui dépend l'effet de quoi que tu médites,
Et s'il ne te guide en tout lieu,
En tout lieu tu te précipites.

Ne dors pas toutefois et fais de ton côté
Tout ce que tu peux faire,
Il ne manquera point d'agir avec bonté,
Et de fournir comme vrai pere
Des forces à ta volonté.

Mais ne t'assure point sur ta haute science,
Ni sur celle d'autrui;
Leur conduite souvent brouille la conscience,
Et Dieu seul est le digne appui
Que doit choisir ta confiance.

C'est lui qui nous fait voir l'humble et le vertueux
Élevés par sa grace;
C'est lui qui nous fait voir son bras majestueux
Terrasser l'insolente audace
Dont s'enfle le présomptueux.

Soit donc qu'en ta maison la richesse s'épande,
Soit que de tes amis
Le pouvoir en tous lieux pompeusement s'étende,
Garde toujours un cœur soumis,
Quelque honneur par-là qu'on te rende.

Prends-en la gloire en Dieu, qui jamais n'est borné
Dans son amour extrême,
En Dieu, qui donnant tout sans être importuné,
Veut encor se donner soi-même,
Après même avoir tout donné.

Souviens-toi que du corps la taille avantageuse
Qui se fait admirer,
Ni de mille beautés l'union merveilleuse
Pour qui chacun veut soupirer,
Ne doit rendre une ame orgueilleuse,

Du temps l'inévitable et fiere avidité
En fait un prompt ravage,
Et souvent avant lui la moindre infirmité
Laisse à peine au plus beau visage
Les marques de l'avoir été.

Si ton esprit est vif, judicieux, docile,
N'en deviens pas plus vain;
Tu déplairois à Dieu, qui te fait tout facile,
Et n'a qu'à retirer sa main
Pour te rendre un sens imbécille.

Ne te crois pas plus saint qu'aucun autre pécheur,
Quoi qu'on te veuille dire;
Dieu, qui connoît tout l'homme et qui voit dans ton cœur,
Souvent te répute le pire,
Quand tu t'estimes le meilleur.

Ces bonnes actions sur qui chacun se fonde
Pour t'élever aux cieux
Ne partent pas toujours d'une vertu profonde;
Et Dieu, qui voit par d'autres yeux,
En juge autrement que le monde.

Non qu'il nous faille armer contre la vérité
Pour juger mal des nôtres;
Voyons-en tout le bien avec sincérité,
Mais croyons encor mieux des autres;
Pour conserver l'humilité.

Tu ne te nuis jamais quand tu les consideres
Pour te mettre au-dessous;
Mais ton orgueil t'expose à d'étranges miseres,
Si tu peux choisir entre eux tous
Un seul à qui tu te préferes.

C'est ainsi que chez l'humble une éternelle paix
Fait une douce vie,
Tandis que le superbe est plongé pour jamais
Dans le noir chagrin de l'envie,
Qui trouble ses propres souhaits.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut éviter la trop grande familiarité.

Ne fais point confidence avec toutes personnes;
Regarde où tu répands les secrets de ton cœur;
Prends et suis les conseils de qui craint le Seigneur;
Choisis tes amitiés, et n'en fais que de bonnes;
Hante peu la jeunesse, et de ceux du dehors
Souffre rarement les abords.

Jamais autour du riche à flatter ne t'exerce;
Vis sans démangeaison de te montrer aux grands;
Vois l'humble, le dévot, le simple, et n'entreprends
De faire qu'avec eux un long et plein commerce;

Et n'y traite sur-tout que des biens précieux
Dont une ame achete les cieux.

Évite avec grand soin la pratique des femmes,
Ton ennemi par-là peut trouver ton défaut;
Recommande en commun aux bontés du Très-Haut
Celles dont les vertus embellissent les ames;
Et, sans en voir jamais qu'avec un prompt adieu,
Aime-les toutes, mais en Dieu.

Ce n'est qu'avec lui seul, ce n'est qu'avec ses anges
Que doit un vrai chrétien se rendre familier:
Porte-lui tout ton cœur, deviens leur écolier;
Adore en lui sa gloire, apprends d'eux ses louanges;
Et, bornant tes desirs à ses dons éternels,
Fuis d'être connu des mortels.

La charité vers tous est toujours nécessaire,
Mais non pas avec tous un accès trop ouvert:
La réputation assez souvent s'y perd,
Et tel qui plaît de loin, de près cesse de plaire;
Tant ce brillant éclat qui ne fait qu'éblouir
Est sujet à s'évanouir!

Oui, souvent il arrive, et contre notre envie,
Que plus on prend de peine à se communiquer,
Plus cet effort nous trompe, et force à remarquer
Les désordres secrets qui souillent notre vie,
Et que ce qu'un grand nom avoit semé de bruit
Par la présence est tôt détruit.

CHAPITRE IX.

De l'obéissance, et de la sujétion.

Qu'il fait bon obéir! que l'homme a de mérite
Qui d'un supérieur aime à suivre les lois,
Qui ne garde aucun droit dessus son propre choix,
Qui l'immole à toute heure, et soi-même se quitte!
L'obéissance est douce, et son aveuglement
Forme un chemin plus sûr que le commandement,
Lorsque l'amour la fait, et non pas la contrainte;
Mais elle n'a qu'aigreur sans cette charité,
Et c'est un long sujet de murmure et de plainte
Quand son joug n'est souffert que par nécessité.

Tous ces devoirs forcés où tout le cœur s'oppose
N'acquierent à l'esprit ni liberté ni paix.
Aime qui te commande, ou n'y prétends jamais;
S'il n'est aimable en soi, c'est Dieu qui te l'impose.
Cours deçà, cours delà, change d'ordre ou de lieux,
Si pour bien obéir tu ne fermes les yeux,
Tu ne trouveras point ce repos salutaire;
Et tous ceux que chatouille un pareil changement
N'y rencontrent enfin qu'un bien imaginaire
Dont la trompeuse idée échappe en un moment.

Il est vrai que chacun volontiers se conseille,
Qu'il aime que son sens regle ses actions,

Et tourne avec plaisir ses inclinations
Vers ceux dont la pensée à la sienne est pareille;
Mais, si le Dieu de paix regne au fond de nos cœurs,
Il faut les arracher à toutes ces douceurs,
De tous nos sentiments soupçonner la foiblesse,
Les dédire souvent, et, pour mieux le pouvoir,
Nous souvenir qu'en terre il n'est point de sagesse
Qui sans aucune erreur puisse tout concevoir.

Ne prends donc pas aux tiens si pleine confiance
Que tu n'ouvres l'oreille encore à ceux d'autrui;
Et quand tu te convaincs de juger mieux que lui,
Sacrifie à ton Dieu cette juste croyance.
Combattre une révolte où penche la raison,
Pour donner au bon sens une injuste prison,
C'est se faire soi-même une sainte injustice;
Et pour en venir là plus tu t'es combattu,
Plus ce Dieu, qui regarde un si grand sacrifice,
T'impute de mérite et t'avance en vertu.

On va d'un pas plus ferme à suivre qu'à conduire;
L'avis est plus facile à prendre qu'à donner:
On peut mal obéir comme mal ordonner;
Mais il est bien plus sûr d'écouter que d'instruire.
Je sais que l'homme est libre, et que sa volonté
Entre deux sentiments d'une égale bonté
Peut avec fruit égal embrasser l'un ou l'autre;
Mais ne point déférer à celui du prochain
Quand l'ordre ou la raison parle contre le nôtre,
C'est montrer un esprit opiniâtre ou vain.

CHAPITRE X.

Qu'il faut se garder de la superfluité des paroles.

Fuis l'embarras du monde autant qu'il t'est possible;
Ces entretiens du siecle ont trop d'inanité,
Et la paix y rencontre un obstacle invincible
Lors même qu'on s'y mêle avec simplicité.

Soudain l'ame est souillée, et le cœur fait esclave
Des vains amusements qu'ils savent nous donner;
Leur force est merveilleuse, et pour un qui les brave
Mille à leurs faux appas se laissent enchaîner.

Leur amorce flatteuse a l'art de nous surprendre,
Le poison qu'elle glisse est aussitôt coulé;
Et je voudrois souvent n'avoir pu rien entendre,
Ou n'avoir vu personne, ou n'avoir point parlé.

Qui donc fait naître en nous cette ardeur insensée,
Ce desir de parler en tous lieux épandu,
S'il est si mal-aisé que sans être blessée
L'ame rentre en soi-même après ce temps perdu?

N'est-ce point que chacun, de s'aider incapable,
Espere l'un de l'autre un mutuel secours,
Et que l'esprit, lassé du souci qui l'accable,
Croit affoiblir son poids s'il l'exhale en discours?

Du moins tous ces discours sur qui l'homme se jette,
Son propre intérêt seul les forme et les conduit;
Il parle avec ardeur de tout ce qu'il souhaite,
Il parle avec douleur de tout ce qui lui nuit.

Mais souvent c'est en vain, et cette fausse joie
Qu'il emprunte en passant de l'entretien d'autrui,
Repousse d'autant plus celle que Dieu n'envoie
Qu'aux esprits retirés qui n'en cherchent qu'en lui.

Veillons donc, et prions que le temps ne s'envole
Cependant que le cœur languit d'oisiveté;
Ou s'il nous faut parler, qu'avec chaque parole
Il sorte de la bouche un trait d'utilité.

Le peu de soin qu'on prend de tout ce qui regarde
Ces biens spirituels dont l'ame s'enrichit
Pose sur notre langue une mauvaise garde,
Et fait ce long abus sous qui l'homme blanchit.

Parlons, mais dans une humble et sainte conférence
Qui nous puisse acquérir cette sorte de biens:
Dieu les verse toujours par-delà l'espérance
Quand on s'unit à lui par de tels entretiens.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut tâcher d'acquérir la paix intérieure, et de profiter en la vie spirituelle.

Que nous aurions de paix et qu'elle seroit forte,
Si nous n'avions le cœur qu'à ce qui nous importe,
Et si nous n'aimions point à nous brouiller l'esprit
Ni de ce que l'on fait ni de ce que l'on dit!
Le moyen qu'elle regne en celui qui sans cesse
Des affaires d'autrui s'inquiete et s'empresse,
Qui cherche hors de soi de quoi s'embarrasser,
Et rarement en soi tâche à se ramasser?
C'est vous, simples, c'est vous dont l'heureuse prudence
Du vrai repos d'esprit possede l'abondance;
C'est par-là que les saints, morts à tous ces plaisirs
Où les soins de la terre abaissent nos desirs,
N'ayant le cœur qu'en Dieu, ni l'œil que sur eux-mêmes,
Élevoient l'un et l'autre aux vérités suprêmes,
Et qu'à les contempler bornant leur action,
Ils alloient au plus haut de la perfection.
Nous autres, asservis à nos lâches envies,
Sur des biens passagers nous occupons nos vies,
Et notre esprit se jette avec avidité
Où par leur vaine idée il est précipité.
C'est rarement aussi que nous avons la gloire
D'emporter sur un vice une pleine victoire;

Notre peu de courage est soudain abattu;
Nous aidons mal au feu qu'allume la vertu;
Et, bien loin de tâcher qu'une chaleur si belle
Prenne de jour en jour une force nouvelle,
Nous laissons attiédir son impuissante ardeur,
Qui de tépidité dégénere en froideur.
Si de tant d'embarras l'ame purifiée
Parfaitement en elle étoit mortifiée,
Elle pourroit alors, comme reine des sens,
Jusqu'au trône de Dieu porter des yeux perçants,
Et faire une tranquille et prompte expérience
Des douceurs que sa main verse en la conscience;
Mais l'empire des sens donne d'autres objets,
L'ame sert en esclave à ses propres sujets;
Nous dédaignons d'entrer dans la parfaite voie
Que la ferveur des Saints a frayée avec joie;
Le moindre coup que porte un peu d'adversité
Triomphe en un moment de notre lâcheté,
Et nous fait recourir, aveugles que nous sommes,
Aux consolations que nous prêtent les hommes.
Combattons de pied ferme en courageux soldats,
Et le secours du ciel ne nous manquera pas:
Dieu le tient toujours prêt; et sa grace fidele,
Toujours propice aux cœurs qui n'esperent qu'en elle,
Ne fait l'occasion du plus rude combat
Que pour nous faire vaincre avecque plus d'éclat.
Ces austeres dehors qui parent une vie,
Ces supplices du corps où l'ame est endurcie,
Laissent bientôt finir notre dévotion
Quand ils sont tout l'effet de la religion.

L'ame, de ses défauts saintement indignée,
Doit jusqu'à la racine enfoncer la cognée,
Et ne sauroit jouir d'une profonde paix
A moins que d'arracher jusques à ses souhaits.
Qui pourroit s'affermir dans un saint exercice
Qui du cœur tous les ans déracinât un vice,
Cet effort, quoique lent, de sa conversion
Arriveroit bientôt à la perfection;
Mais nous n'avons, hélas! que trop d'expérience
Qu'ayant traîné vingt ans l'habit de pénitence,
Souvent ce lâche cœur a moins de pureté
Qu'à son noviciat il n'avoit apporté.
Le zele cependant chaque jour devroit croître,
Profiter de l'exemple et de l'emploi du cloître;
Au lieu que chaque jour sa vigueur s'alentit,
Sa fermeté se lasse, et son feu s'amortit;
Et l'on croit beaucoup faire aux dernieres années
D'avoir un peu du feu des premieres journées.
Faisons-nous violence, et vainquons-nous d'abord,
Tout deviendra facile après ce peu d'effort.
Je sais qu'aux yeux du monde il doit paroître rude
De quitter les douceurs d'une longue habitude;
Mais, puisqu'on trouve encor plus de difficulté
A domter pleinement sa propre volorté,
Dans les choses de peu si tu ne te commandes,
Dis, quand te pourras-tu surmonter dans les grandes?
Résiste dès l'entrée aux inclinations
Que jettent dans ton cœur tes folles passions;
Vois combien ces douceurs enfantent d'amertumes;
Dépouille entièrement tes mauvaises coutumes,

Leur appât dangereux, chaque fois qu'il surprend,
Forme insensiblement un obstacle plus grand.
Enfin regle ta vie; et vois, si tu te changes,
Que de paix en toi-même, et que de joie aux Anges!
Ah! si tu le voyois, tu serois plus constant
A courir sans relâche au bonheur qui t'attend;
Tu prendrois plus de soin de nourrir en ton ame
La sainte et vive ardeur d'une céleste flamme;
Et, tâchant de l'accroître à toute heure, en tout lieu,
Chaque instant de tes jours seroit un pas vers Dieu.

CHAPITRE XII.

Des utilités de l'adversité.

Il est bon quelquefois de sentir des traverses
Et d'en éprouver la rigueur;
Elles rappellent l'homme au milieu de son cœur,
Et peignent à ses yeux ses miseres diverses;
Elles lui font clairement voir
Qu'il n'est qu'en exil en ce monde,
Et par un prompt dégoût empêchent qu'il n'y fonde
Ou son amour ou son espoir.

Il est avantageux qu'on blâme, qu'on censure
Nos plus sinceres actions,
Qu'on prête des couleurs à nos intentions
Pour en faire une fausse et honteuse peinture:

Le coup de cette indignité
Rabat en nous la vaine gloire,
Dissipe ses vapeurs, et rend à la mémoire
Le souci de l'humilité.

Cet injuste mépris dont nous couvrent les hommes
Réveille un zele languissant,
Et pousse nos soupirs aux pieds du Tout-Puissant,
Qui voit notre pensée, et sait ce que nous sommes:
La conscience en ce besoin
Y cherche aussitôt son refuge,
Et sa juste douleur l'appelle pour seul juge,
Comme il en est le seul témoin.

Aussi l'homme devroit s'affermir en sa grace,
S'unir à lui parfaitement,
Pour n'avoir plus besoin du vain soulagement
Qu'au défaut du solide à toute heure il embrasse:
Il cesseroit d'avoir recours
Aux consolations humaines,
Si contre la rigueur de ses plus rudes peines
Il voyoit un si prompt secours.

Lorsque l'ame du juste est vivement pressée
D'une imprévue affliction,
Qu'elle sent les assauts de la tentation,
Ou l'effort insolent d'une indigne pensée,
Elle voit mieux qu'un tel appui
A sa foiblesse est nécessaire,

Et que, quoi qu'elle fasse, elle ne peut rien faire
Ni de grand ni de bon sans lui.

Alors elle gémit, elle pleure, elle prie,
Dans un destin si rigoureux;
Elle importune Dieu pour ce trépas heureux
Qui la doit affranchir d'une ennuyeuse vie;
Et la soif des souverains biens,
Que dans le ciel fait sa présence,
Forme en elle une digne et sainte impatience
De rompre ses tristes liens.

Alors elle apperçoit combien d'inquiétudes
Empoisonnent tous nos plaisirs,
Combien de prompts revers troublent tous nos desirs,
Combien nos amitiés trouvent d'ingratitudes,
Et voit avec plus de clarté
Qu'on ne rencontre point au monde
Ni de solide paix, ni de douceur profonde,
Ni de parfaite sûreté.

CHAPITRE XIII.

De la résistance aux tentations.

Tant que le sang bout dans nos veines,
Tant que l'ame soutient le corps,

Nous avons à combattre et dedans et dehors
Les tentations et les peines.
Aussi, toi qui mis tant de maux
Au-dessous de ta patience,
Toi qu'une sainte expérience
Endurcit à tous leurs assauts,
Job, tu l'as souvent dit que l'homme sur la terre
Trouvoit toute sa vie une immortelle guerre.

Il doit donc en toute saison
Tenir l'œil ouvert sur soi-même,
Et sans cesse opposer à ce péril extrême
La vigilance et l'oraison :
Ainsi jamais il n'est la proie
Du lion toujours rugissant,
Qui, pour surprendre l'innocent,
Tout alentour de lui tournoie,
Et, ne dormant jamais, dévore sans tarder
Ce qu'un lâche sommeil lui permet d'aborder.

Dans la retraite la plus sainte
Il n'est si haut détachement
Qui des tentations affranchi pleinement
N'en sente quelquefois l'atteinte;
Mais il en demeure ce fruit
Dans une ame bien recueillie
Que leur attaque l'humilie,
Leur combat la purge et l'instruit;
Elle en sort glorieuse, elle en sort couronnée,
Et plus humble, et plus nette, et plus illuminée.

Par-là tous les Saints sont passés ;
Ils ont fait profit des traverses ;
Les tribulations, les souffrances diverses,
Jusques au ciel les ont poussés.
Ceux qui suivent si mal leur trace
Qu'ils tombent sous les moindres croix,
Accablés qu'ils sont de leur poids,
Ne remontent point vers la grace ;
Et la tentation qui les a captivés
Les mene triomphante entre les réprouvés.

Elle va par-tout, à toute heure ;
Elle nous suit dans le désert ;
Le cloître le plus saint lui laisse accès ouvert
Dans sa plus secrete demeure.
Esclaves de nos passions
Et nés dans la concupiscence,
Le moment de notre naissance
Nous livre aux tribulations,
Et nous portons en nous l'inépuisable source
D'où prennent tous nos maux leur éternelle course.

Vainquons celle qui vient s'offrir,
Soudain une autre lui succede ;
Notre premier repos est perdu sans remede,
Nous avons toujours à souffrir :
Le grand soin dont on les évite
Souvent y plonge plus avant ;
Tel qui les craint court au-devant,
Tel qui les fuit s'y précipite ;

Et l'on ne vient à bout de leur malignité
Que par la patience et par l'humilité.

C'est par elles qu'on a la force
De vaincre de tels ennemis ;
Mais il faut que le cœur, vraiment humble et soumis,
Ne s'amuse point à l'écorce.
Celui qui gauchit tout autour
Sans en arracher la racine,
Alors même qu'il les décline,
Ne fait que hâter leur retour ;
Il en devient plus foible, et lui-même se blesse
De tout ce qu'il choisit pour armer sa foiblesse.

Le grand courage en Jésus-Christ
Et la patience en nos peines
Font plus avec le temps que les plus rudes gênes
Dont se tyrannise un esprit.
Quand la tentation s'augmente,
Prends conseil à chaque moment,
Et, loin de traiter rudement
Le malheureux qu'elle tourmente,
Tâche à le consoler et lui servir d'appui
Avec même douceur que tu voudrois de lui.

Notre inconstance est le principe
Qui nous en accable en tout lieu ;
Le peu de confiance en la bonté de Dieu
Empêche qu'il ne les dissipe.

Telle qu'un vaisseau sans timon,
Le jouet des fureurs de l'onde,
Une ame lâche dans le monde
Flotte à la merci du Démon :
Et tous ces bons propos qu'à toute heure elle quitte
L'abandonnent aux vents dont sa fureur l'agite.

La flamme est l'épreuve du fer,
La tentation l'est des hommes;
Par elle seulement on voit ce que nous sommes,
Et si nous pouvons triompher.
Lorsqu'à frapper elle s'appréte,
Fermons-lui la porte du cœur :
On en sort aisément vainqueur
Quand dès l'abord on lui fait tête;
Qui résiste trop tard a peine à résister,
Et c'est au premier pas qu'il la faut arrêter.

D'une foible et simple pensée
L'image forme un trait puissant :
Elle flatte, on s'y plaît; elle émeut, on consent;
Et l'ame en demeure blessée :
Ainsi notre fier ennemi
Se glisse au-dedans et nous tue,
Quand l'ame, soudain abattue,
Ne lui résiste qu'à demi;
Et, dans cette langueur pour peu qu'il l'entretienne,
Des forces qu'elle perd il augmente la sienne.

L'assaut de la tentation
Ne suit pas le même ordre en toutes;
Elle prend divers temps et tient diverses routes
Contre notre conversion.
A l'un soudain elle se montre,
Elle attend l'autre vers la fin,
D'un autre le triste destin
Presque à tous moments la rencontre:
Son coup est pour les uns rude, ferme, pressant;
Pour les autres, débile, et mol, et languissant.

C'est ainsi que la Providence,
Souffrant cette diversité,
Par une inconcevable et profonde équité,
Met ses bontés en évidence:
Elle voit la proportion
Des forces grandes et petites;
Elle sait peser les mérites,
Le sexe, la condition;
Et sa main, se réglant sur ces diverses causes,
Au salut des élus prépare toutes choses.

Ainsi ne désespérons pas
Quand la tentation redouble,
Mais redoublons plutôt nos ferveurs dans ce trouble
Pour offrir à Dieu nos combats;
Demandons-lui qu'il nous console,
Qu'il nous secoure en cet ennui:
Saint Paul nous l'a promis pour lui,
Il dégagera sa parole,

Et tirera pour nous ce fruit de tant de maux
Qu'ils rendront notre force égale à nos travaux.

Quand il nous en donne victoire,
Exaltons sa puissante main,
Et nous humilions sous le bras souverain
Qui couronne l'humble de gloire.
C'est dans les tribulations
Qu'on voit combien l'homme profite,
Et la grandeur de son mérite
Ne paroît qu'aux tentations;
Par elles sa vertu plus vivement éclate,
Et l'on doute d'un cœur jusqu'à ce qu'il combatte.

Sans grand miracle on est fervent
Tant qu'on ne sent point de traverse;
Mais qui sans murmurer souffre un coup qui le perce
Peut aller encor plus avant.
Tel domte avec pleine constance
La plus forte tentation,
Que la plus foible occasion
Trouve à tous coups sans résistance,
Afin qu'humilié de s'en voir abattu
Jamais il ne s'assure en sa propre vertu.

CHAPITRE XIV.

Qu'il faut éviter le jugement téméraire.

Fais réflexion sur toi-même,
Et jamais ne juge d'autrui :
Qui s'empresse à juger de lui
S'engage en un péril extrême;
Il travaille inutilement,
Il se trompe facilement,
Et plus facilement offense :
Mais celui qui se juge, heureusement s'instruit
A purger de péché ce qu'il fait, dit, ou pense,
Se trompe beaucoup moins, et travaille avec fruit.

Souvent le jugement se porte
Selon que la chose nous plaît;
L'amour-propre est un intérêt
Sous qui notre raison avorte.
Si des souhaits que nous faisons,
Des pensers où nous nous plaisons,
Dieu seul étoit la pure idée,
Nous aurions moins de trouble et serions plus puissants
A calmer dans notre ame, ici-bas obsédée,
La révolte secrete où l'invitent nos sens.

Mais souvent, quand Dieu nous appelle,
En vain son joug nous semble doux,
Quelque charme au-dedans de nous
Fait naître un mouvement rebelle;
Souvent quelque attrait du dehors
Résiste aux amoureux efforts
De la grace en nous épandue,
Et nous fait malgré nous tellement balancer,
Qu'entre nos sens et Dieu notre ame suspendue
Perd le temps d'y répondre, et ne peut avancer.

Plusieurs de sorte se déçoivent
En l'examen de ce qu'ils sont,
Qu'ils se cherchent en ce qu'ils font
Sans même qu'ils s'en apperçoivent:
Ils semblent en tranquillité
Tant que ce qu'ils ont projeté
Succede comme ils l'imaginent;
Mais si l'évènement remplit mal leurs souhaits,
Ils s'émeuvent soudain, soudain ils se chagrinent,
Et ne gardent plus rien de leur premiere paix.

Ainsi, par des avis contraires,
L'amour de nos opinions
Enfante les divisions
Entre les amis et les freres;
Ainsi les plus religieux
Par ce zele contagieux
Se laissent quelquefois séduire;
Ainsi tout vieil usage est fâcheux à quitter;

Ainsi personne n'aime à se laisser conduire
Plus avant que ses yeux ne sauroient se porter.

Que si ta raison s'autorise
A plus appuyer ton esprit
Que la vertu que Jésus-Christ
Demande à ses ordres soumise,
Tu sentiras fort rarement
Éclairer ton entendement,
Et par des lumieres tardives :
Dieu veut un cœur entier qui n'ait point d'autre appui,
Et que d'un saint amour les flammes toujours vives
Par-dessus la raison s'élevent jusqu'à lui.

CHAPITRE XV.

Des œuvres faites par la charité.

Le mal n'a point d'excuse, il n'est espoir, surprise,
Intérêt, amitié, faveur, crainte, malheurs,
Dont le pouvoir nous autorise
A rien faire ou penser qui porte ses couleurs.

Non, il n'en faut souffrir l'effet ni la pensée ;
Mais quand on voit qu'un autre a besoin de secours,
D'une bonne œuvre commencée
On peut, pour le servir, interrompre le cours.

Une bonne action a toujours grand mérite,
Mais pour une meilleure il nous la faut quitter;
C'est sans la perdre qu'on la quitte,
Et cet échange heureux nous fait plus mériter.

La plus haute pourtant n'attire aucune grace
Si par la charité son effet n'est produit;
Mais la plus foible et la plus basse,
Partant de cette source, est toujours de grand fruit.

Ce grand juge des cœurs perce d'un œil sévere
Les plus secrets motifs de nos intentions,
Et sa justice considere
Ce qui nous fait agir, plus que nos actions.

Celui-là fait beaucoup en qui l'amour est forte,
Celui-là fait beaucoup qui fait bien ce qu'il fait,
Celui-là fait bien qui se porte
Tout au bien du commun qu'à son propre souhait.

Mais souvent on s'y trompe; et ce qu'on pense n'être
Qu'un véritable effet de pure charité,
Aux yeux qui savent tout connoître
Porte un mélange impur de sensualité.

De notre volonté la pente naturelle,
L'espoir de récompense, ou d'accommodement,
Ou quelque affection charnelle,
Souvent tient même route, et le souille aisément.

L'homme vraiment rempli de charité parfaite
Avecque son desir sait comme il faut marcher;
En l'embrassant il le rejette,
Et va de son côté sans jamais le chercher.

Il le fuit comme sien, et fait ce qu'il demande
Quand la gloire de Dieu par-là se fait mieux voir;
Et voulant ce que Dieu commande,
Il n'obéit qu'à Dieu quand il suit ce vouloir.

A personne jamais il ne porte d'envie,
Parceque sur la terre il ne recherche rien,
Et que son ame, en Dieu ravie,
Ne fait point d'autres vœux, ne veut point d'autre bien.

D'aucun bien à personne il ne donne la gloire,
Pour mieux tout rapporter à cet Être divin,
Et ne perd jamais la mémoire
Qu'il est de tous les biens le principe et la fin;

Que c'est par le secours de sa toute-puissance
Que nous pouvons former un vertueux propos,
Et que c'est par sa jouissance
Que les Saints dans le ciel goûtent un plein repos.

Oh, qui pourroit avoir une seule étincelle
De cette véritable et pure charité!
Que bientôt sa clarté fidele
Lui feroit voir qu'ici tout n'est que vanité!

CHAPITRE XVI.

Comme il faut supporter d'autrui.

Porte avec patience en tout autre, en toi-même,
Ce que tu n'y peux corriger,
Jusqu'à ce que de Dieu la puissance suprême
En ordonne autrement, et daigne le changer.

Pour éprouver ta force il est meilleur peut-être
Qu'il laisse durer cette croix:
Ton mérite par-là se fera mieux connoître;
Et, s'il n'est à l'épreuve, il n'est pas de grand poids.

Tu dois pourtant au ciel élever ta priere
Contre un si long empêchement,
Afin que sa bonté t'en fasse grace entiere,
Ou t'aide à le souffrir un peu plus doucement.

Quand par tes bons avis une ame assez instruite
Continue à leur résister,
Entre les mains de Dieu remets-en la conduite,
Et ne t'obstine point à la persécuter.

Sa sainte volonté souvent veut être faite
Par un autre ordre que le tien:
Il sait trouver sa gloire en tout ce qu'il projette;
Il sait, quand il lui plaît, tourner le mal en bien.

Souffre sans murmurer tous les défauts des autres,
Pour grands qu'ils se puissent offrir ;
Et songe qu'en effet nous avons tous les nôtres,
Dont ils ont à leur tour encor plus à souffrir.

Si ta fragilité met toujours quelque obstacle
En toi-même à tes propres vœux,
Comment peux-tu d'un autre exiger ce miracle
Qu'il n'agisse par-tout qu'ainsi que tu le veux?

N'est-ce pas le traiter avec haute injustice
De vouloir qu'il soit tout parfait,
Et de ne vouloir pas te corriger d'un vice,
Afin que ton exemple aide à ce grand effet?

Nous voulons que chacun soit sous la discipline,
Qu'il souffre la correction,
Et nous ne voulons point qu'aucun nous examine,
Qu'aucun censure en nous une imperfection.

Nous blâmons en autrui ce qu'il prend de licence,
Ce qu'il se permet de plaisirs,
Et nous nous offensons s'il n'a la complaisance
De ne refuser rien à nos bouillants desirs.

Nous voulons des statuts dont la dure contrainte
L'attache avec sévérité,
Et nous ne voulons point qu'il porte aucune atteinte
A l'empire absolu de notre volonté.

Où te caches-tu donc, Charité toujours vive,
Qui dois faire tout notre emploi?
Et si l'on vit ainsi, quand est-ce qu'il arrive
Qu'on ait pour le prochain même amour que pour soi?

Si tous étoient parfaits, on n'auroit rien au monde
A souffrir pour l'amour de Dieu,
Et cette patience en vertus si féconde
Jamais à s'exercer ne trouveroit de lieu.

La Sagesse divine autrement en ordonne;
Rien n'est ni tout bon ni tout beau;
Et Dieu nous forme ainsi pour n'exempter personne
De porter l'un de l'autre à son tour le fardeau.

Aucun n'est sans défaut, aucun n'est sans foiblesse,
Aucun n'est sans besoin d'appui,
Aucun n'est sage assez de sa propre sagesse,
Aucun n'est assez fort pour se passer d'autrui.

Il faut donc s'entr'aimer, il faut donc s'entr'instruire,
Il faut donc s'entre-secourir,
Il faut s'entre-prêter des yeux à se conduire,
Il faut s'entre-donner une aide à se guérir.

Plus les revers sont grands, plus la preuve est facile
A quel point un homme est parfait;
Et leurs plus rudes coups ne le font pas fragile,
Mais ils donnent à voir ce qu'il est en effet.

CHAPITRE XVII.

De la vie monastique.

Rends-toi des plus savants en l'art de te contraindre,
En ce rare et grand art, de rompre tes souhaits,
Si tu veux avec tous une solide paix,
Si tu veux leur ôter tout sujet de se plaindre.
Vivre en communauté sans querelle et sans bruit,
Porter jusqu'au trépas un cœur vraiment réduit,
C'est se rendre digne d'envie.
Heureux trois fois celui qui se fait un tel sort!
Heureux trois fois celui qu'une si douce vie
Conduit vers une heureuse mort!

Si tu veux mériter, si tu veux croître en grace,
Ne t'estime ici-bas qu'un passant, qu'un banni;
Parois fou pour ton Dieu, prends ce zele infini
Qui court après l'opprobre et jamais ne s'en lasse.
La tonsure et l'habit sont bien quelques dehors,
Mais ne présume pas que les gênes du corps
Fassent l'ame religieuse;
C'est au détachement de tes affections
Qu'au milieu d'une vie âpre et laborieuse
En consistent les fonctions.

Cherche Dieu, cherche en lui le salut de ton ame,
Sans chercher rien de plus dessous cette couleur:

Tu ne rencontreras qu'amertume et douleur,
Si jamais dans ton cloître autre desir t'enflamme.
Tâche d'être le moindre et le sujet de tous,
Ou ce repos d'esprit qui te semble si doux
Ne sera guere en ta puissance.
Veux-tu le retenir ? souviens-toi fortement
Que tu n'es venu là que pour l'obéissance,
Et non pour le commandement.

Le cloître n'est pas fait pour une vie oisive,
Ni pour passer les jours en conversation,
Mais pour une éternelle et pénible action,
Pour voir les sens domtés, la volonté captive.
C'est là qu'un long travail n'est jamais achevé,
C'est là que pleinement le juste est éprouvé
De même que l'or dans la flamme ;
Et c'est là que sans trouble on ne peut demeurer,
Si cette humilité qui doit régner sur l'ame
N'y fait pour Dieu tout endurer.

CHAPITRE XVIII.

Des exemples des saints Peres.

Tu vois en tous les Saints de merveilleux exemples;
C'est la pure religion,
C'est l'entiere perfection
Qu'en ces grands miroirs tu contemples :

Vois les sentiers qu'ils ont battus,
Vois la pratique des vertus
Aussi brillante en eux que par toi mal suivie.
Que fais-tu pour leur ressembler?
Et quand à leurs travaux tu compares ta vie,
Peux-tu ne point rougir, peux-tu ne point trembler?

La faim, la soif, le froid, les oraisons, les veilles,
Les fatigues, la nudité,
Dans le sein de l'austérité
Ont produit toutes leurs merveilles;
Les saintes méditations,
Les longues persécutions,
Les jeûnes et l'opprobre ont été leurs délices;
Et, de Dieu seul fortifiés,
Comme ils fuyoient la gloire et cherchoient les supplices,
Les supplices enfin les ont glorifiés.

Regarde les Martyrs, les Vierges, les Apôtres,
Et tous ceux de qui la ferveur
Sur les sacrés pas du Sauveur
A frayé des chemins aux nôtres:
Combien ont-ils porté de croix,
Et combien sont-ils morts de fois
Au milieu d'une vie en souffrances féconde,
Jusqu'à ce que leur fermeté,
A force de haïr leurs ames en ce monde,
Ait su les posséder dedans l'éternité?

Ouvrez, affreux déserts, vos retraites sauvages,
Et des Peres que vous cachez

Dans vos cavernes retranchés
Laissez-nous tirer les images;
Montrez-nous les tentations,
Montrez-nous les vexations
Qu'à toute heure chez vous du Diable ils ont souffertes;
Montrez par quels ardents soupirs
Les prieres qu'à Dieu sans cesse ils ont offertes
Ont porté dans le ciel leurs amoureux desirs.

Jusques où n'ont été leurs saintes abstinences?
Jusques où n'ont-ils su pousser
Le zele de voir avancer
Les fruits de tant de pénitences?
Qu'ils ont fait de rudes combats
Pour achever de mettre à bas
Cet indigne pouvoir dont s'emparent les vices!
Qu'ils se sont tenus de rigueur!
Que d'intention pure en tous leurs exercices
Pour rendre un Dieu vivant le maître de leur cœur!

Tout le jour en travail, et la nuit en priere,
Souvent ils mêloient tous les deux,
Et leur cœur poussoit mille vœux
Parmi la sueur journaliere:
Toute action, tout temps, tout lieu,
Étoit propre à penser à Dieu,
Toute heure étoit trop courte à cette sainte idée;
Et le doux charme des transports
Dont leur ame en ces lieux se trouvoit possédée
Suspendoit tous les soins qu'elle devoit au corps.

Par une pleine horreur des vanités humaines
Ils rejetoient et biens et rang,
Et les amitiés ni le sang
N'avoient pour eux aucunes chaînes :
Ennemis du monde et des siens,
Ils en brisoient tous les liens,
De peur de retomber sous son funeste empire ;
Et leur digne sévérité
Dans les besoins du corps rencontroit un martyre,
Quand ils abaissoient l'ame à leur nécessité.

Pauvres et dénués des secours de la terre,
Mais riches en grace et vertu,
Ils ont sous leurs pieds abattu
Tout ce qui leur faisoit la guerre.
Ces inépuisables trésors
De l'indigence du dehors
Réparoient au-dedans les aimables miseres ;
Et Dieu, pour les en consoler,
Versoit à pleines mains sur des ames si cheres
Ces biens surnaturels qu'on ne sauroit voler.

L'éloignement, la haine, et le rebut du monde,
Les approchoient du Tout-Puissant,
De qui l'amour reconnoissant
Couronnoit leur vertu profonde.
Ils n'avoient pour eux que mépris ;
Mais ils étoient d'un autre prix
Aux yeux de ce grand Roi qui fait les diadêmes ;
Et cet heureux abaissement

Sur ces mêmes degrés d'un saint mépris d'eux-mêmes
Élevoit pour leur gloire un trône au firmament.

Sous les lois d'une prompte et simple obédience
Leur véritable humilité
Unissoit à la charité
Les forces de la patience;
Ce parfait et divin amour
Les élevoit de jour en jour
A ces progrès d'esprit où la vertu s'excite;
Et ces progrès continuels,
Faisant croître la grace où croissoit le mérite,
Les accabloient enfin de biens spirituels.

Voilà, religieux, des exemples à suivre;
Voilà quelles instructions
Laissent toutes leurs actions
A qui veut apprendre à bien vivre:
La sainte ardeur qu'ils ont fait voir
Montre quel est votre devoir
A chercher de vos maux les assurés remedes,
Et vous y doit plus attacher
Que ce que vous voyez d'imparfaits et de tiedes
Ne doit servir d'excuse à vous en relâcher.

Oh, que d'abord le cloître enfanta de lumieres!
Qu'on vit éclater d'ornements
Aux illustres commencements
Des observances régulieres!

Que de pure dévotion !
Que de sainte émulation !
Que de pleine vigueur soutint la discipline !
Que de respect intérieur !
Que de conformité de mœurs et de doctrine !
Que d'union d'esprits sous un supérieur !

Encor même à présent ces traces délaissées
Font voir combien étoient parfaits
Ceux qui par de si grands effets
Domtoient le monde et ses pensées :
Mais notre siecle est bien loin d'eux ;
Qui vit sans crime est vertueux ;
Qui ne rompt point sa regle est un grand personnage,
Et croit s'être bien acquitté
Lorsqu'avec patience il porte l'esclavage
Où sa robe et ses vœux le tiennent arrêté.

A peine notre cœur forme une bonne envie
Qu'aussitôt nous la dépouillons ;
La langueur dont nous travaillons
Nous lasse même de la vie :
C'est peu de laisser assoupir
La ferveur du plus saint desir,
Par notre lâcheté nous la laissons éteindre,
Nous qui voyons à tout moment
Tant d'exemples dévots où nous pouvons atteindre,
Et qui nous convaincront au jour du jugement.

CHAPITRE XIX.

Des exercices du bon Religieux.

Toi qui dedans un cloître as renfermé ta vie,
De toutes les vertus tâche de l'enrichir;
C'est sous ce digne effort que tu dois y blanchir;
Ta regle te l'apprend, ton habit t'en convie.
Fais par un saint amas de ces vivants trésors
Que le dedans réponde à l'éclat du dehors,
Que tu sois devant Dieu tel que devant les hommes;
Et de l'intérieur prends d'autant plus de soin,
Que Dieu sans se tromper connoît ce que nous sommes,
Et que du fond du cœur il se fait le témoin.

Nos respects en tous lieux lui doivent des louanges,
En tous lieux il nous voit, il nous juge en tous lieux;
Et comme nous marchons par-tout devant ses yeux,
Par-tout il faut porter la pureté des anges.
Chaque jour, recommence à lui donner ton cœur,
Renouvelle tes vœux, rallume ta ferveur,
Et t'obstine à lui dire, en demandant sa grace:
« Secourez-moi, Seigneur, et servez de soutien
« Aux bons commencements que sous vos lois j'embrasse,
« Car jusques à présent ce que j'ai fait n'est rien. »

Dans le chemin du ciel l'ame du juste avance
Autant que ce propos augmente en fermeté;

Son progrès, qui dépend de l'assiduité,
Veut pour beaucoup de fruit beaucoup de diligence.
Que si le plus constant et le mieux affermi
Se relâche souvent, souvent tombe à demi,
Et n'est jamais si fort qu'il soit inébranlable,
Que sera-ce de ceux dont le cœur languissant,
Ou rarement en soi forme un projet semblable,
Ou le laisse flotter et s'éteindre en naissant?

C'est un chemin qui monte entre des précipices;
Il n'est rien plus aisé que de l'abandonner;
Et souvent c'est assez pour nous en détourner
Que le relâchement des moindres exercices.
Le bon propos du juste a plus de fondement
En la grace de Dieu qu'au propre sentiment;
Quelque dessein qu'il fasse, en elle il se repose:
A moins d'un tel secours nous travaillons en vain;
Quoi que nous proposions, c'est Dieu seul qui dispose;
Et pour trouver sa voie, homme, il te faut sa main.

Laisse là quelquefois l'exercice ordinaire
Pour faire une action pleine de piété;
Tu pourras y rentrer avec facilité
Si tu n'en es sorti que pour servir ton frere;
Mais si, par nonchalance, ou par un lâche ennui
De prendre encor demain le même qu'aujourd'hui,
Ton ame appesantie une fois s'en détache,
Cet exercice alors negligé sans sujet
Imprimera sur elle une honteuse tache,
Et lui fera sentir le mal qu'elle s'est fait.

Quelque effort qu'ici-bas l'homme fasse à bien vivre,
Il est souvent trahi par sa fragilité;
Et le meilleur remede à son infirmité
C'est de choisir toujours un but certain à suivre.
Qu'il regarde sur-tout quel est l'empêchement
Qui met le plus d'obstacle à son avancement,
Et que tout son pouvoir s'attache à l'en défaire;
Qu'il donne ordre au-dedans, qu'il donne ordre au-dehors;
A cet heureux progrès l'un et l'autre confere,
Et l'ame a plus de force ayant l'aide du corps.

Si ta retraite en toi ne peut être assidue,
Recueille-toi du moins une fois chaque jour,
Soit lorsque le soleil recommence son tour,
Soit lorsque sous les eaux sa lumiere est fondue:
Propose le matin et regle tes projets,
Examine le soir quels en sont les effets;
Revois tes actions, tes discours, tes pensées,
Peut-être y verras-tu, malgré ton bon dessein,
A chaque occasion mille offenses glissées
Contre le grand Monarque, ou contre le prochain.

Montre-toi vraiment homme à l'attaque funeste
Que l'Ange ténébreux te porte à tout moment;
Domte la gourmandise, et plus facilement
Des sentiments charnels tu domteras le reste.
Dedans l'oisiveté jamais enseveli,
Toujours confere, prie, écris, médite, li,
Ou fais pour le commun quelque chose d'utile:
L'exercice du corps a quelques fruits bien doux;

Mais sans discrétion c'est un travail stérile,
Et même il n'est pas propre également à tous.

Ces emplois singuliers qu'on se choisit soi-même
Doivent fuir avec soin de paroître au-dehors;
L'étalage les perd, et ce sont des trésors
Dont la possession veut un secret extrême.
Sur-tout n'aime jamais ces choix de ton esprit
Jusqu'à les préférer à ce qui t'est prescrit;
Tout le surabondant doit place au nécessaire:
Remplis tous tes devoirs avec fidélité;
Puis, s'il reste du temps pour l'emploi volontaire,
Applique tout ce reste où ton zele est porté.

Tout esprit n'est pas propre aux mêmes exercices:
L'un est meilleur pour l'un, l'autre à l'autre sert mieux;
Et la diversité soit des temps, soit des lieux,
Demande à notre ardeur de différents offices;
L'un est bon à la fête, et l'autre aux simples jours;
De la tentation l'un peut rompre le cours,
A la tranquillité l'autre est plus convenable:
L'homme n'a pas sur soi toujours même pouvoir;
Autres sont les pensers que la tristesse accable,
Autres ceux que la joie en Dieu fait concevoir.

A chaque grande fête augmente et renouvelle
Et ce bon exercice et ta priere aux Saints,
Et tiens en l'attendant ton ame entre tes mains
Comme prête à passer à la fête éternelle.

En ces jours consacrés à la dévotion
Il faut mieux épurer l'œuvre et l'intention,
Suivre une plus étroite et plus ferme observance,
Nous recueillir sans cesse, et nous imaginer
Que de tous nos travaux la pleine récompense
Doit par les mains de Dieu bientôt nous couronner.

Souvent il la recule, et lors il nous faut croire
Que nous n'y sommes pas dignement préparés,
Et que ces doux moments ne nous sont différés
Qu'afin que nous puissions mériter plus de gloire;
Il nous en comblera dans le temps ordonné:
Préparons-nous donc mieux à ce jour fortuné.
« Heureux le serviteur, dit la Vérité même,
« Que trouvera son maître en état de veiller!
« Il lui partagera son propre diadème,
« Et de toute sa gloire il le fera briller. »

CHAPITRE XX.

De l'amour de la solitude et du silence.

Choisis une heure propre à rentrer en toi-même,
A penser aux bienfaits de la Bonté suprême,
Sans t'embrouiller l'esprit de rien de curieux;
Et ne t'engage en la lecture

Que de quelque matiere pure
Qui touche autant le cœur qu'elle occupe les yeux.

Si tu peux retrancher la perte des paroles,
La superfluité des visites frivoles,
La vaine attention aux nouveautés des bruits,
Ton ame aura du temps de reste
Pour suivre cet emploi céleste,
Et pour en recueillir les véritables fruits.

Ainsi des plus grands Saints la sagesse profonde
Pour ne vivre qu'à Dieu fuyoit les yeux du monde,
Et n'en souffroit jamais l'entretien qu'à regret;
Ainsi plus la vie est parfaite,
Plus elle aime cette retraite;
Et qui veut trouver Dieu doit chercher le secret.

Un païen nous l'apprend, tout chrétiens que nous sommes,
« Je n'ai jamais, dit-il, été parmi les hommes
« Que je n'en sois sorti moins homme et plus brutal; »
Et notre propre conscience
Ne fait que trop d'expérience
Combien à son repos leur commerce est fatal.

Se taire entièrement est beaucoup plus facile
Que de se préserver du mélange inutile
Qui dans tous nos discours aussitôt s'introduit;
Et c'est chose bien moins pénible
D'être chez soi comme invisible,
Que de se bien garder alors qu'on se produit.

Quiconque aspire donc aux douceurs immortelles
Qu'un bon intérieur fait goûter aux fideles,
Et veut prendre un bon guide afin d'y parvenir,
Qu'avec Jésus-Christ il se coule,
Loin du tumulte et de la foule,
Et souvent seul à seul tâche à l'entretenir.

Personne en sûreté ne sauroit se produire,
Ni parler sans se mettre au hasard de se nuire,
Ni prendre sans péril les ordres à donner;
Que ceux qui volontiers se cachent
Sans peine au silence s'attachent,
Et sans aversion se laissent gouverner.

Non, aucun ne gouverne avec pleine assurance
Que ceux qu'y laisse instruits la pleine obéissance;
Qui sait mal obéir ne commande pas bien:
Aucun n'a de joie assurée
Que ceux en qui l'ame épurée
Rend un bon témoignage, et ne reproche rien.

Celui que donne aux Saints leur bonne conscience
Ne va pourtant jamais sans soin, sans défiance,
Dont la crainte de Dieu fait la sincérité;
Et la grace en eux épandue
Ne rend pas de moindre étendue
Ni ces justes soucis, ni leur humilité.

Mais la présomption, l'orgueil d'une ame ingrate,
Fait cette sûreté dont le méchant se flatte,

Et le trompe à la fin l'ayant mal éclairé.
Quoique tu sois grand cénobite,
Quoique tu sois parfait hermite,
Jamais, tant que tu vis, ne te tiens assuré.

Souvent ceux que tu vois par leur vertu sublime
Mériter notre amour, emporter notre estime,
Tout parfaits qu'on les croit, sont le plus en danger;
Et l'excessive confiance
Qu'elle jette en leur conscience
Souvent les autorise à se trop négliger.

Souvent il est meilleur que quelque assaut nous presse,
Et nous faisant sentir quelle est notre foiblesse,
Réveille en même temps nos plus puissants efforts,
De crainte que l'ame tranquille
Ne s'enfle d'un orgueil facile
A glisser de ce calme aux douceurs du dehors.

O plaisirs passagers! si jamais nos pensées
De vos illusions n'étoient embarrassées,
Si nous pouvions bien rompre avec le monde et vous,
Que par cette sainte rupture
L'ame se verroit libre et pure,
Et se conserveroit un repos long et doux!

Il seroit, il seroit d'éternelle durée,
Si tant de vains soucis dont elle est déchirée
Par votre long exil se trouvoient retranchés,
Et si nos desirs solitaires,

Bornés à des vœux salutaires,
Étoient par notre espoir à Dieu seul attachés.

Aucun n'est digne ici de ces graces divines
Qui, parmi tant de maux et parmi tant d'épines,
Versent du haut du ciel la consolation,
Si son exacte vigilance
Ne s'exerce avec diligence
Dans les saintes douleurs de la componction.

Veux-tu jusqu'en ton cœur la sentir vive et forte?
Rentre dans ta cellule, et ferme-s-en la porte
Aux tumultes du monde, à sa vaine rumeur;
N'en écoute point l'imposture,
Et, comme ordonne l'Écriture,
Repasse au cabinet les secrets de ton cœur.

Ce que tu perds dehors s'y retrouve à toute heure;
Mais il faut sans relâche en aimer la demeure;
Elle n'a rien de doux sans l'assiduité;
Et depuis qu'elle est mal gardée,
Ce n'est plus qu'une triste idée
Qui n'enfante qu'ennuis et qu'importunité.

Elle sera ta joie et ta meilleure amie
Si ta conversion dans son calme affermie
Dès le commencement la garde sans regret;
C'est dans ce calme et le silence
Que l'ame dévote s'avance,
Et que de l'Écriture elle apprend le secret.

Pour se fortifier elle y trouve des armes,
Pour se purifier elle y trouve des larmes
Par qui tous ses défauts sont lavés chaque nuit;
Elle s'y rend par la priere
A Dieu d'autant plus familiere,
Qu'elle en bannit du siecle et l'amour et le bruit.

Qui se détache donc pour cette solitude
De toutes amitiés et de toute habitude,
Plus il rompt les liens du sang et de la chair,
Plus de Dieu la bonté suprême,
Par ses Anges et par lui-même,
Pour le combler de biens daigne s'en approcher.

Cache-toi, s'il le faut, pour briser ces obstacles;
L'obscurité vaut mieux que l'éclat des miracles,
S'ils étouffent les soins qu'on doit avoir de soi;
Et le don de faire un prodige,
Dans une ame qui se néglige,
D'un précieux trésor fait un mauvais emploi.

Le vrai religieux rarement sort du cloître,
Vit sans ambition de se faire connoître,
Ne veut point être vu, ne veut point regarder,
Et croit que celui-là se tue
Qui cherche à se blesser la vue
De ce que, sans se perdre, il ne peut posséder.

Le monde et ses plaisirs s'écoulent et nous gênent:
Et quand à divaguer nos desirs nous entraînent,

Ce temps qu'on aime à perdre est aussitôt passé ;
Et pour fruit de cette sortie
On n'a qu'une ame appesantie,
Et des désirs flottants dans un cœur dispersé.

Ainsi celle qu'on fait avec le plus de joie
Souvent avec douleur au cloître nous renvoie ;
Les délices du soir font un triste matin :
Ainsi la douceur sensuelle
Nous cache sa pointe mortelle,
Qui nous flatte à l'entrée et nous tue à la fin.

Ne vois-tu pas ici le feu, l'air, l'eau, la terre,
Leur éternelle amour, leur éternelle guerre?
N'y vois-tu pas le ciel à tes yeux exposé?
Qu'est-ce qu'ailleurs tu te proposes?
N'est-ce pas bien voir toutes choses
Que voir les éléments dont tout est composé?

Que peux-tu voir ailleurs qui soit long-temps durable?
Crois-tu rassasier ton cœur insatiable
En promenant par-tout tes yeux avidement?
Et quand d'une seule ouverture
Ils verroient toute la nature,
Que seroit-ce pour toi qu'un vain amusement?

Leve les yeux au ciel, et par d'humbles prieres
Tire des mains de Dieu ces faveurs singulieres
Qui purgent tes péchés et tes déréglements :
Laisse les vanités mondaines

En abandon aux ames vaines,
Et ne porte ton cœur qu'à ses commandements.

Ferme encore une fois, ferme sur toi ta porte,
Et d'une voix d'amour languissante, mais forte,
Appelle cet objet de tes plus doux souhaits;
Entretiens-le dans ta cellule
De la vive ardeur qui te brûle,
Et ne crois point ailleurs trouver la même paix.

Tâche à n'en point sortir qu'il ne soit nécessaire:
N'écoute, si tu peux, aucun bruit populaire,
Ton calme en deviendra plus durable et meilleur;
Sitôt que tes sens infideles
Ouvrent ton oreille aux nouvelles,
Ils font entrer par-là le trouble dans ton cœur.

CHAPITRE XXI.

De la componction du cœur.

Si tu veux avancer au chemin de la grace,
Dans la crainte de Dieu soutiens tes volontés;
Ne sois jamais trop libre, et rends-toi tout de glace
Pour tout ce que les sens t'offrent de voluptés;
Domte sous une exacte et forte discipline

Ces inséparables flatteurs
Que l'amour de toi-même à te séduire obstine,
Et dans eux n'examine
Que la grandeur des maux dont ils sont les auteurs.

Ainsi fermant la porte à la joie indiscrete
Sous qui leur faux appât seme un poison caché,
Tu la tiendras ouverte à la douleur secrete
Qu'un profond repentir fait naître du péché:
Cette sainte douleur dans l'ame recueillie
Produit mille sortes de biens,
Que son relâchement vers l'aveugle folie
Des plaisirs de la vie
A bientôt dissipés en de vains entretiens.

Chose étrange que l'homme accessible à la joie,
Au milieu des malheurs dont il est enfermé,
Quelque exilé qu'il soit, quelques périls qu'il voie,
Par de fausses douceurs aime à se voir charmé!
Ah! s'il peut consentir qu'une telle alégresse
Tienne ses sens épanouis,
Il n'en voit pas la suite, et sa propre foiblesse
Qu'il reçoit pour maîtresse,
Dérobe sa misere à ses yeux éblouis.

Oui, sa légèreté que tout desir enflamme,
Et le peu de souci qu'il prend de ses défauts,
L'ayant rendu stupide aux intérêts de l'ame,
Ne lui permettent pas d'en ressentir les maux;
Ainsi, pour grands qu'ils soient, jamais il n'en soupire,

Faute de les considérer;
Plus il en est blessé, plus lui-même il s'admire,
Et souvent ose rire
Lorsque de tous côtés il a de quoi pleurer.

Homme, apprends qu'il n'est point ni de liberté vraie,
Ni de plaisir parfait qu'en la crainte de Dieu,
Et que la conscience et sans tache et sans plaie
A de pareils trésors seule peut donner lieu.
Toute autre liberté n'est qu'un long esclavage
Qui cache ou qui dore ses fers;
Et tout autre plaisir ne laisse en ton courage
Qu'un prompt dégoût pour gage
Du tourment immortel qui l'attend aux enfers.

Heureux qui peut bannir de toutes ses pensées
Les vains amusements de la distraction!
Heureux qui peut tenir ses forces ramassées
Dans le recueillement de la componction!
Mais plus heureux encor celui qui se dépouille
De tout indigne et lâche emploi,
Qui, pour ne rien souffrir qui lui pese ou le souille,
Fuit ce qui le chatouille,
Et pour mieux servir Dieu se rend maître de soi!

Combats donc fortement contre l'inquiétude
Où te jettent du monde et l'amour et le bruit:
L'habitude se vainc par une autre habitude,
Et les hommes jamais ne cherchent qui les fuit.
Néglige leur commerce, et romps l'intelligence

Qui te lie encore avec eux;
Et bientôt à leur tour, te rendant par vengeance
La même négligence,
Ils t'abandonneront à tout ce que tu veux.

N'attire point sur toi les affaires des autres;
Ne t'embarrasse point des intérêts des grands:
Notre propre besoin nous charge assez des nôtres;
Tu te dois le premier les soins que tu leur rends.
Tiens sur toi l'œil ouvert, et toi-même t'éclaire
Avant qu'éclairer tes amis;
Et quand tu peux donner un conseil salutaire
Qui les porte à bien faire,
Donne-t'en le plus ample et le plus prompt avis.

Pour te voir éloigné de la faveur des hommes
Tu n'as aucun sujet de justes déplaisirs;
Elle ne produit rien, en l'exil où nous sommes,
Qu'un espoir décevant et de vagues desirs.
Ce qui doit t'attrister, ce dont tu dois te plaindre,
C'est de ne te régler pas mieux,
C'est de sentir ton feu s'amortir et s'éteindre
Avant qu'il puisse atteindre
Où doit aller celui d'un vrai religieux.

Souvent il est plus sûr, tant que l'homme respire,
Qu'il sente peu de joie en son cœur s'épancher,
Sur-tout de ces douceurs que le dehors inspire,
Et qui naissent en lui du sang et de la chair.
Que si Dieu rarement sur notre longue peine

Répand sa consolation,
La faute en est à nous, dont la prudence vaine
Cherche un peu trop l'humaine,
Et ne s'attache point à la componction.

Reconnois-toi, mortel, indigne des tendresses
Que départ aux élus la divine bonté;
Et des afflictions regarde les rudesses
Comme des traitements dus à ta lâcheté.
L'homme vraiment atteint de la douleur profonde
Qu'enfante un plein recueillement
Ne trouve qu'amertume aux voluptés du monde,
Et voit qu'il ne les fonde
Que sur de longs périls que déguise un moment.

Le moyen donc qu'il puisse y trouver quelques charmes!
Soit qu'il se considere, ou qu'il regarde autrui,
S'il n'y peut voir par-tout que des sujets de larmes,
N'y voyant que des croix pour tout autre et pour lui?
Plus il le sait connoître, et plus la vie entiere
Lui semble un amas de malheurs;
Et plus du haut du ciel il reçoit de lumiere,
Plus il voit de matiere
Dessus toute la terre à de justes douleurs.

Sacrés ressentiments, réflexions perçantes,
Qui dans un cœur navré versez d'heureux regrets,
Que vous trouvez souvent d'occasions pressantes
Parmi tant de péchés et publics et secrets!
Mais, hélas! ces tyrans de l'ame criminelle

L'enchaînent si bien en ces lieux,
Qu'il est bien mal-aisé que vous arrachiez d'elle
Quelque soupir fidele
Qui la puisse élever un moment vers les cieux.

Pense plus à la mort que tu vois assurée,
Qu'à la vaine longueur de tes jours incertains,
Et tu ressentiras dans ton ame épurée
Une ferveur plus forte et des desirs plus saints.
Si ton cœur chaque jour mettoit dans la balance
Ou le purgatoire ou l'enfer,
Il n'est point de travail, il n'est point de souffrance
Où soudain ta constance
Ne portât sans effroi l'ardeur d'en triompher.

Mais nous n'en concevons qu'une légere image
Dont les traits impuissants ne vont point jusqu'au cœur;
Nous aimons ce qui flatte, et consumons notre âge
Dans l'assoupissement d'une froide langueur;
Aussi le corps se plaint, le corps gémit sans cesse
Accablé sous les moindres croix,
Parcequ'à de l'esprit la honteuse mollesse
N'agit qu'avec foiblesse,
Et refuse son aide à soutenir leur poids.

Demande donc à Dieu pour faveur singuliere
L'esprit fortifiant de la componction;
Avec le roi-prophete éleve ta priere,
Et dis à son exemple avec soumission:
« Nourrissez-moi de pleurs, Seigneur, pour témoignage

« Que vous me voulez consoler,
« Détrempez-en mon pain, mêlez-en mon breuvage,
« Et de tout mon visage
« Jour et nuit à grands flots faites-les distiller. »

CHAPITRE XXII.

Des considérations de la misere humaine.

MORTEL, ouvre les yeux, et vois que la misere
Te cherche et te suit en tout lieu,
Et que toute la vie est une source amere
A moins qu'elle tourne vers Dieu.

Rien ne te doit troubler, rien ne te doit surprendre,
Quand l'effet manque à tes desirs,
Puisque ton sort est tel que tu n'en dois attendre
Que des sujets de déplaisirs.

N'espere pas qu'ici jamais il se ravale
A répondre à tous tes souhaits;
Pour toi, pour moi, pour tous, la regle est générale,
Et ne se relâche jamais.

Il n'est point de mortel dont la grandeur se pare
De cette inévitable loi,

Et ceux qu'on voit porter le sceptre ou la tiare
N'en sont pas plus exempts que toi.

Aucun n'a moins de part à ce que sur la terre
Nos malheurs font régner d'ennui
Que celui qui pour Dieu se peut faire la guerre,
Et se plaît à souffrir pour lui.

Les foibles cependant disent avec envie :
Voyez que cet homme est puissant,
Qu'il est grand, qu'il est riche, et que toute sa vie
Prend un cours noble et florissant !

Malheureux ! regardez quels sont les biens célestes,
Ceux-ci ne paroîtront plus rien,
Et vous n'y verrez plus que des attraits funestes
Sous la fausse image du bien.

Douteuse est leur durée, et trompeur le remede
Qu'ils donnent à quelques besoins,
Et le plus fortuné jamais ne les possede
Que parmi la crainte et les soins.

Le solide plaisir n'est pas dans l'abondance
De ces pompeux accablements,
Et souvent leur excès amene l'impudence
Des plus honteux déréglements.

Leur médiocrité suffit au nécessaire
D'un esprit sagement borné,

Et tout ce qui la passe augmente la misere
Dont il se voit environné.

Plus il rentre en soi-même et regarde la vie
Dedans son véritable jour,
Plus de cette misere il la trouve suivie,
Et change en haine son amour.

Il ressent d'autant mieux l'amertume épandue
Sur la longueur de ses travaux,
Et s'en fait un miroir qui présente à sa vue
L'image de tous ses défauts.

Car enfin travailler, dormir, manger et boire,
Et mille autres nécessités,
Sont aux hommes de Dieu, qui n'aiment que sa gloire,
D'étranges importunités.

Oh, que tous ces besoins ont de cruelles gênes
Pour un esprit bien détaché!
Et qu'avec pleine joie il en romproit les chaînes
Qui l'asservissent au péché!

Ce sont des ennemis qu'en vain sa ferveur brave,
Puisqu'ils sont toujours les plus forts,
Et des tyrans aimés qui tiennent l'ame esclave
Sous les infirmités du corps.

David trembloit sous eux; et parmi sa tristesse,
Rempli de célestes clartés,

« Sauvez-moi, disoit-il, du joug qu'à ma foiblesse
« Imposent mes nécessités. »

Malheur à toi, mortel, si tu ne peux connoître
La misere de ton séjour!
Et malheur encor plus si tu n'es pas le maître
De ce qu'il te donne d'amour!

Faut-il que cette vie en soi si misérable
Ait toutefois un tel attrait
Que le plus malheureux et le plus méprisable
Ne l'abandonne qu'à regret?

Le pauvre, qui l'arrache à force de prieres,
Avec horreur la voit finir;
Et l'artisan s'épuise en sueurs journalieres
Pour trouver à la soutenir.

Que s'il étoit au choix de notre ame insensée
De languir toujours en ces lieux,
Nous traînerions nos maux sans aucune pensée
De régner jamais dans les cieux.

Lâches, qui sur nos cœurs aux voluptés du monde
Souffrons des progrès si puissants,
Que rien n'y peut former d'impression profonde
S'il ne flatte et charme nos sens!

Nous verrons à la fin, aveugles que nous sommes,
Que ce que nous aimons n'est rien,

Et qu'il ne peut toucher que les esprits des hommes
Qui ne se connoissent pas bien.

Les Saints, les vrais dévots savoient mieux de leur être
Remplir toute la dignité,
Et pour ces vains attraits ils ne faisoient paroître
Qu'entiere insensibilité.

Ils dédaignoient de perdre un moment aux idées
Des biens passagers et charnels,
Et leurs intentions, d'un saint espoir guidées,
Voloient sans cesse aux éternels.

Tout leur cœur s'y portoit, et s'élevant sans cesse
Vers leurs invisibles appas,
Il empêchoit la chair de s'en rendre maîtresse
Et de le ravaler trop bas.

Mon frere, à leur exemple, anime ton courage,
Et prends confiance après eux;
Quoi qu'il faille de temps pour un si grand ouvrage,
Tu n'en as que trop, si tu veux.

Jusques à quand veux-tu que ta lenteur differe?
Ose, et dis sans plus négliger,
Il est temps de combattre, il est temps de mieux faire,
Il est temps de nous corriger.

Prends-en l'occasion dans tes peines diverses;
Elles te la viennent offrir:

Le temps du vrai mérite est celui des traverses;
Pour triompher il faut souffrir.

Par le milieu des eaux, par le milieu des flammes,
On passe au repos tant cherché;
Et sans violenter et les corps et les ames
On ne peut vaincre le péché.

Tant qu'à ce corps fragile un souffle nous attache,
Tel est à tous notre malheur
Que le plus innocent ne se peut voir sans tache,
Ni le plus content sans douleur.

Le plein calme est un bien hors de notre puissance,
Aucun ici-bas n'en jouit;
Il descendit du ciel avec notre innocence,
Avec elle il s'évanouit.

Comme ces deux trésors étoient inséparables,
Un moment perdit tous les deux;
Et le même péché qui nous fit tous coupables
Nous fit aussi tous malheureux.

Prends donc, prends patience en un chemin qu'on passe
Sous des orages assidus,
Jusqu'à ce que ton Dieu daigne te faire grace,
Et te rendre les biens perdus;

Jusqu'à ce que la mort brise ce qui te lie
A cette longue infirmité,

Et qu'en toi dans le ciel la véritable vie
Consume la mortalité.

Jusque-là n'attends pas des plus saints exercices
Un long et plein soulagement;
Le naturel de l'homme a tant de pente aux vices,
Qu'il s'y replonge à tout moment.

Tu pleures pour les tiens, pécheur, tu t'en confesses;
Tu veux, tu crois y renoncer,
Et retombes demain dans les mêmes foiblesses
Dont tu te viens de confesser.

Tu promets de les fuir quand la douleur t'emporte
Contre ce qu'elles ont commis,
Et presque au même instant tu vis de même sorte
Que si tu n'avois rien promis.

C'est donc avec raison que l'ame s'humilie,
Se mésestime, se déplaît,
Toutes les fois qu'en soi fortement recueillie
Elle examine ce qu'elle est.

Elle voit l'inconstance avec un tel empire
Régner sur sa fragilité,
Que le meilleur propos qu'un saint regret inspire
N'a que de l'instabilité.

Elle voit clairement que ce que fait la grace
Par de rudes et longs travaux,

Un peu de négligence en un moment l'efface,
Et nous rend tous nos premiers maux.

Que sera-ce de nous au bout d'une carriere
Où s'offrent combats sur combats,
Si notre lâcheté déja tourne en arriere
Et perd haleine au premier pas?

Malheur, malheur à nous, si notre ame endormie
Penche vers la tranquillité,
Comme si notre paix déja bien affermie
Nous avoit mis en sûreté!

C'est usurper ici les douces récompenses
Des véritables saintetés
Avant qu'on en ait vu les moindres apparences
Surmonter nos légèretés.

Ah! qu'il vaudroit bien mieux qu'ainsi que des novices
De nouveau nous fussions instruits,
Et reprissions un maître aux premiers exercices
Pour en tirer de meilleurs fruits!

Du moins on pourroit voir si nous serions capables
Encor de quelque amendement,
Et si dans nos esprits les clartés véritables
Pourroient s'épandre utilement.

CHAPITRE XXIII.

De la méditation de la mort.

Pense, mortel, à t'y résoudre;
Ce sera bientôt fait de toi:
Tel aujourd'hui donne la loi
Qui demain est réduit en poudre.
Le jour qui paroît le plus beau
Souvent jette dans le tombeau
La mémoire la mieux fondée;
Et l'objet qu'on aime le mieux
Échappe bientôt à l'idée
Quand il n'est plus devant les yeux.

Cependant ton ame stupide
Sur qui les sens ont tout pouvoir,
Dans l'avenir ne veut rien voir
Qui la charme ou qui l'intimide;
Un assoupissement fatal
Dans ton cœur qu'elle éclaire mal
Ne souffre aucune sainte flamme,
Et forme une aveugle langueur
De la stupidité de l'ame
Et de la dureté du cœur.

Regle, regle mieux tes pensées,
Mets plus d'ordre en tes actions,
Réunis tes affections
Vagabondes et dispersées;
Pense, agis, aime incessamment
Comme si déja ce moment
Étoit celui d'en rendre compte,
Et ne devoit plus différer
Ta gloire éternelle ou ta honte
Qu'autant qu'il faut pour expirer.

Qui prend soin de sa conscience
Ne considere dans la mort
Que la porte aimable d'un sort
Digne de son impatience;
L'horrible pâleur de son teint,
Les hideux traits dont on la peint,
N'ont pour ses yeux rien de sauvage,
Et ne font voir à leur clarté
Que la fin d'un triste esclavage
Et l'entrée à la liberté.

Crains le péché, si tu veux vivre
D'une vie heureuse et sans fin,
Et non pas ce commun destin
A qui la naissance te livre;
Prépare-s-y toi sans ennui:
Si tu ne le peux aujourd'hui,
Demain qu'aura-t-il de moins rude?
As-tu ce terme dans ta main,

Et vois-tu quelque certitude
D'arriver jusqu'à ce demain?

De quoi sert la plus longue vie
Avec si peu d'amendement,
Que d'un plus long engagement
Aux vices dont elle est suivie?
Qu'est-elle souvent qu'un amas
De sacrileges, d'attentats,
D'endurcissements invincibles?
Et qu'y font de vieux criminels
Que s'y rendre plus insensibles
Aux charmes des biens éternels?

Plût à Dieu que l'ame, bornée
A se bien regarder en soi,
Pût faire un bon et digne emploi
Du cours d'une seule journée!
Nos esprits lâches et pesants
Comptent bien les mois et les ans
Qu'a vu couler notre retraite;
Mais tel les étale à grand bruit,
Dont la bouche devient muette
Quand il en faut montrer le fruit.

Si la mort te semble un passage
Si dur, si rempli de terreur,
Le péril qui t'en fait horreur
Peut croître à vivre davantage.
Heureux l'homme dont en tous lieux

Son image frappe les yeux,
Que chaque moment y prépare,
Qui la regarde comme un prix,
Et de soi-même se sépare
Pour n'en être jamais surpris!

Qu'un saint penser t'en entretienne
Quand un autre rend les abois;
Tu seras tel que tu le vois,
Et ton heure suivra la sienne:
Aussitôt que le jour te luit
Doute si jusques à la nuit
Ta vie étendra sa durée;
Et la nuit reçois le sommeil
Sans la croire plus assurée
D'atteindre au retour du soleil.

Tiens ton ame toujours si prête,
Que ce glaive en l'air suspendu
Jamais sans en être attendu
Ne puisse tomber sur ta tête:
Souvent sans nous en avertir
La mort, nous forçant de partir,
Éteint la flamme la plus vive;
Souvent tes yeux en sont témoins,
Et que le Fils de l'homme arrive
Alors qu'on y pense le moins.

Cette derniere heure venue
Donne bien d'autres sentiments,

Et sur les vieux déréglements
Fait bien jeter une autre vue;
Avec combien de repentirs
Voudroit un cœur gros de soupirs
Pouvoir lors haïr ce qu'il aime,
Et combien avoir acheté
Le temps de prendre sur soi-même
Vengeance de sa lâcheté!

Oh, qu'heureux est celui qui montre
A toute heure un esprit fervent,
Et qui se tient tel en vivant
Qu'il veut que la mort le rencontre!
Toi qui prétends à bien mourir,
Écoute l'art d'en acquérir
La véritable confiance,
Et vois quel est ce digne effort
Qui peut mettre ta conscience
Au chemin d'une bonne mort:

Un parfait mépris de la terre,
Des vertus un ardent desir,
Suivre sa regle avec plaisir,
Faire au vice une rude guerre,
S'attacher à son châtiment,
Obéir tôt et pleinement,
Se quitter, se haïr soi-même,
Et supporter d'un ferme esprit
L'adversité la plus extrême
Pour l'amour seul de Jésus-Christ.

Mais il faut une ame agissante
Tandis que dure ta vigueur;
Où la santé manque de cœur
La maladie est impuissante:
Ses abattements, ses douleurs,
Rendent fort peu d'hommes meilleurs,
Non plus que les plus grands voyages;
Souvent les travaux en sont vains,
Et les plus longs pélerinages
N'ont jamais fait beaucoup de Saints.

Prends peu d'assurance aux prieres
Qu'on te promet après ta mort,
Et pour te faire un saint effort
N'attends point les heures dernieres:
Et tes proches et tes amis
Oublîront ce qu'ils t'ont promis
Plutôt que tu ne t'imagines;
Et qui peut attendre si tard
A répondre aux graces divines
Met son salut en grand hasard.

Tu dois envoyer par avance
Tes bonnes œuvres devant toi,
Qui de ton juge et de ton roi
Puissent préparer la clémence.
L'espérance au secours d'autrui
N'est pas toujours un bon appui
Près de sa majesté suprême;
Et si tu veux bien négliger

Toi-même le soin de toi-même,
Peu d'autres s'en voudront charger.

Travaille donc et sans remise :
Chaque moment est précieux ;
Chaque instant peut t'ouvrir les cieux ;
Prends un temps qui te favorise :
Mais, hélas ! qu'avec peu de fruit
L'homme, par soi-même séduit,
Endure qu'on l'en sollicite,
Et qu'il aime à perdre ici-bas
Le temps d'amasser un mérite
Qui fait vivre après le trépas !

Un temps viendra, mais déplorable,
Que tes yeux, en vain mieux ouverts,
Te feront voir combien tu perds
Dans cette perte irréparable ;
Les soins tardifs de t'amender
Auront alors beau demander
Encore un jour, encore une heure,
Il faudra partir promptement,
Et la soif d'une fin meilleure
N'obtiendra pas un seul moment.

Pense-s-y sans cesse et sans feinte ;
Ce grand péril se peut gauchir,
Et la crainte peut t'affranchir
Des plus justes sujets de crainte :
Quiconque à la mort se résout,

Qui la voit et la craint par-tout,
A peu de chose à craindre d'elle;
Et le plus assuré secours
Contre les traits d'une infidele
C'est de s'en défier toujours.

Qu'une pieuse et sainte adresse,
Servant de regle à tes desirs,
Dispose tes derniers soupirs
A moins d'effroi que d'alégresse:
Meurs à tous les mortels appas,
Afin qu'en Dieu par le trépas
Tu puisses commencer à vivre,
Et qu'un plein mépris de ces lieux
Te donne liberté de suivre
Jésus-Christ jusque dans les cieux.

Qu'une sévere pénitence
N'épargne point ici ton corps,
Si tu veux recueillir alors
Les fruits d'une entiere constance:
De ses plus âpres châtiments
Naîtront les plus doux sentiments
D'une confiance certaine;
Et plus on l'aura maltraité,
Plus l'ame, forte de sa peine,
Prendra son vol en sûreté.

D'où te vient la folle espérance
De faire en terre un long séjour,

Toi qui n'as pas même un seul jour
Où tes jours soient en assurance?
Combien en trompe un tel espoir!
Et combien en laisse-t-il choir
Dans le plus beau de leur carriere,
Combien tout-à-coup défaillir,
Et précipiter dans la biere
La vaine attente de vieillir!

Combien de fois entends-tu dire :
Celui-ci vient d'être égorgé,
Celui-là d'être submergé,
Cet autre dans les feux expire ;
L'un écrasé subitement
Sous le débris d'un bâtiment
A fini ses jours et ses vices ;
L'autre au milieu d'un grand repas,
L'autre parmi d'autres délices
S'est trouvé surpris du trépas ;

L'un est percé d'un plomb funeste,
L'autre dans le jeu rend l'esprit ;
Tel meurt étranglé dans son lit,
Et tel étouffé de la peste ?
Ainsi mille genres de morts,
Par mille différents efforts,
Des mortels retranchent le nombre ;
L'ordre en ce point seul est pareil
Qu'ils passent tous ainsi qu'une ombre
Qu'efface et marque le soleil.

Parmi les vers et la poussiere
Qui daignera chercher ton nom,
Et pour obtenir ton pardon
Hasarder la moindre priere?
Fais, fais ce que tu peux de bien,
Donne aux saints devoirs d'un chrétien
Tout ce que Dieu te donne à vivre:
Tu ne sais quand tu dois mourir,
Et moins encor ce qui doit suivre
Les périls qu'il y faut courir.

Tandis que le temps favorable
Te donne loisir d'amasser,
Amasse, mais sans te lasser,
Une richesse perdurable;
Donne-toi pour unique but
Le grand œuvre de ton salut
Autant que le peut ta foiblesse;
N'embrasse aucun autre projet,
Et prends tout souci pour bassesse,
S'il n'a ton Dieu pour seul objet.

Fais des amis pour l'autre vie,
Honore les Saints ici-bas,
Et tâche d'affermir tes pas
Dans la route qu'ils ont suivie;
Range-toi sous leur étendard,
Afin qu'à l'heure du départ
Ils fassent pour toi des miracles,
Et qu'ils viennent te recevoir

Dans ces lumineux tabernacles
Où la mort n'a point de pouvoir.

Ne tiens sur la terre autre place
Que d'un pélerin sans arrêt,
Qui ne prend aucun intérêt
Aux soins dont elle s'embarrasse ;
Tiens-y-toi comme un étranger
Qui dans l'ardeur de voyager
N'a point de cité permanente ;
Tiens-y ton cœur libre en tout lieu,
Mais d'une liberté fervente
Qui s'éleve et s'attache à Dieu.

Pousse jusqu'à lui tes prieres
Par de sacrés élancements ;
Joins-y mille gémissements,
Joins-y des larmes journalieres.
Ainsi ton esprit bienheureux
Puisse d'un séjour dangereux
Passer en celui de la gloire !
Ainsi la mort pour l'y porter
Regne toujours en ta mémoire !
Ainsi Dieu te daigne écouter !

CHAPITRE XXIV.

Du jugement, et des peines du péché.

Homme, quoi qu'ici-bas tu veuilles entreprendre,
Songe à ce compte exact qu'un jour il en faut rendre,
Et mets devant tes yeux cette derniere fin
Qui fera ton mauvais ou ton heureux destin.
Regarde avec quel front tu pourras comparoître
Devant le tribunal de ton souverain maître,
Devant ce juste juge à qui rien n'est caché,
Qui jusque dans ton cœur sait lire ton péché,
Qu'aucun don n'éblouit, qu'aucune erreur n'abuse,
Que ne surprend jamais l'adresse d'une excuse,
Qui rend à tous justice et pese au même poids
Ce que font les bergers et ce que font les rois.
Misérable pécheur, que sauras-tu répondre
A ce Dieu qui sait tout, et viendra te confondre,
Toi que remplit souvent d'un invincible effroi
Le courroux passager d'un mortel comme toi?
Donne pour ce grand jour, donne ordre à tes affaires,
Pour ce grand jour, le comble ou la fin des miseres,
Où chacun, trop chargé de son propre fardeau,
Son propre accusateur et son propre bourreau,
Répondra par sa bouche, et, seul à sa défense,
N'aura point de secours que de sa pénitence.

Cours donc avec chaleur aux emplois vertueux ;
Maintenant ton travail peut être fructueux ,
Tes douleurs maintenant peuvent être écoutées ,
Tes larmes jusqu'au ciel être soudain portées ,
Tes soupirs de ton juge appaiser la rigueur ,
Ton repentir lui plaire , et nettoyer ton cœur.
Oh , que la patience est un grand purgatoire
Pour laver de ce cœur la tache la plus noire !
Que l'homme le blanchit lorsqu'il le domte au point
De souffrir un outrage et n'en murmurer point ;
Lorsqu'il est plus touché du mal que se procure
L'auteur de son affront que de sa propre injure ,
Lorsqu'il éleve au ciel ses innocentes mains
Pour le même ennemi qui rompt tous ses desseins ,
Qu'avec sincérité promptement il pardonne ,
Qu'il demande pardon de même qu'il le donne ,
Que sa vertu commande à son tempérament ,
Que sa bonté prévaut sur son ressentiment ,
Que lui-même à toute heure il se fait violence
Pour vaincre de ses sens la mutine insolence ,
Et que pour seul objet par-tout il se prescrit
D'assujettir la chair sous les lois de l'esprit !
Ah ! qu'il vaudroit bien mieux par de saints exercices
Purger nos passions , déraciner nos vices ,
Et nous-mêmes en nous à l'envi les punir ,
Qu'en réserver la peine à ce long avenir !
Mais ce que nous avons d'amour désordonnée
Pour cette ingrate chair à nous perdre obstinée
Nous-mêmes nous séduit , et l'arme contre nous
De tout ce que nos sens nous offrent de plus doux.

Qu'auront à dévorer les éternelles flammes
Que cette folle amour où s'emportent les ames,
Cet amas de péchés, ce détestable fruit
Que cette chair aimée au fond des cœurs produit?
Plus tu suis ses conseils et te fais ici grace,
Plus de matiere en toi pour ses flammes s'entasse;
Et ta punition que tu veux reculer
Prépare à l'avenir d'autant plus à brûler.
Là, par une justice effroyable à l'impie,
Par où chacun offense il faudra qu'il l'expie;
Les plus grands châtiments y seront attachés
Aux plus longues douceurs de nos plus grands péchés.
Dans un profond sommeil la paresse enfoncée
D'aiguillons enflammés s'y trouvera pressée,
Et les cœurs que charmoit sa molle oisiveté
Gémiront sans repos toute l'éternité.
L'ivrogne et le gourmand recevront leurs supplices
Du souvenir amer de leurs cheres délices;
Et ces repas traînés jusques au lendemain
Mêleront leur idée aux rages de la faim.
Les sales voluptés dans le milieu d'un gouffre
Parmi les puanteurs de la poix et du soufre
Laisseront occuper aux plus cruels tourments
Les lieux les plus flattés de leurs chatouillements.
L'envieux qui verra du plus creux de l'abyme
Le ciel ouvert aux Saints et fermé pour son crime,
D'autant plus furieux, hurlera de douleur
Pour leur félicité plus que pour son malheur.
Tout vice aura sa peine à lui seul destinée;
La superbe à la honte y sera condamnée,

Et, pour punir l'avare avec sévérité,
La pauvreté qu'il fuit aura sa cruauté.
Là sera plus amere une heure de souffrance
Que ne le sont ici cent ans de pénitence;
Là jamais d'intervalle ou de soulagement
N'affoiblit des damnés l'éternel châtiment:
Mais ici nos travaux peuvent reprendre haleine,
Souffrir quelque relâche à la plus juste peine;
L'espoir d'en voir la fin à toute heure est permis,
Tandis qu'on s'en console avecque ses amis.
Romps-y donc du péché les noires habitudes,
A force de soupirs, de soins, d'inquiétudes,
Afin qu'en ce grand jour ce juge rigoureux
Te mette en sûreté parmi les bienheureux:
Car les justes alors avec pleine constance
Des maux par eux soufferts voudront prendre vengeance,
Et d'un regard farouche ils paroîtront armés
Contre les gros pécheurs qui les ont opprimés.
Tu verras lors assis au nombre de tes juges
Ceux qui jadis chez toi cherchoient quelques refuges,
Et tu seras jugé par le juste courroux
De qui te demandoit la justice à genoux.
L'humble alors et le pauvre après leur patience
Rentreront à la vie en paix, en confiance,
Cependant que le riche avec tout son orgueil,
Pâle et tremblant d'effroi, sortira du cercueil.
Lors aura son éclat la sagesse profonde
Qui passoit pour folie aux mauvais yeux du monde;
Une gloire sans fin sera le digne prix
D'avoir souffert pour Dieu l'opprobre et le mépris

Lors tous les déplaisirs endurés sans murmure
Seront changés en joie inépuisable et pure;
Et toute iniquité confondant son auteur
Lui fermera la bouche et rongera le cœur.
Point lors, point de dévots sans entiere alégresse,
Point lors de libertins sans profonde tristesse;
Ceux-là s'éleveront dans les ravissements,
Ceux-ci s'abymeront dans les gémissements;
Et la chair qu'ici-bas on aura maltraitée,
Que la regle ou le zele auront persécutée,
Goûtera plus alors de solides plaisirs
Que celle que par-tout on livre à ses desirs.
Les lambeaux mal tissus de la robe grossiere
Des plus brillants habits terniront la lumiere;
Et les princes verront les chaumes préférés
Au faîte ambitieux de leurs palais dorés.
La longue patience aura plus d'avantage
Que tout ce vain pouvoir qu'a le monde en partage;
La prompte obéissance et sa simplicité,
Que tout ce que le siecle a de subtilité.
La joie et la candeur des bonnes consciences
Iront lors au-dessus des plus hautes sciences;
Et du mépris des biens les plus légers efforts
Seront de plus grand poids que les plus grands trésors.
Tu sentiras ton ame alors plus consolée
D'une oraison dévote à tes soupirs mêlée,
Que d'avoir fait parade en de pompeux festins
Du choix le plus exquis des viandes et des vins.
Tu te trouveras mieux de voir dans la balance
L'heureuse fermeté d'un rigoureux silence,

Que d'y voir l'embarras et les distractions
D'un cœur qui s'abandonne aux conversations ;
D'y voir de bons effets que de belles paroles,
Des actes de vertus que des discours frivoles ;
D'y voir la pénitence avec sa dureté,
D'y voir l'étroite vie avec son âpreté,
Que la douce mollesse où flotte vagabonde
Une ame qui s'endort dans les plaisirs du monde.

Apprends qu'il faut souffrir quelques petits malheurs
Pour t'affranchir alors de ces pleines douleurs :
Éprouve ici ta force, et fais sur peu de chose
Un foible essai des maux où l'avenir t'expose ;
Ils seront éternels, et tu crains d'endurer
Ceux qui n'ont ici-bas qu'un moment à durer !
Si leurs moindres assauts, leur moindre expérience
Te jette dans le trouble et dans l'impatience,
Au milieu des enfers, où ton péché va choir,
Jusques à quelle rage ira ton désespoir ?
Souffre, souffre sans bruit ; quoi que le ciel t'envoie,
Tu ne saurois avoir de deux sortes de joie,
Remplir de tes desirs ici l'avidité,
Et régner avec Dieu dedans l'éternité.

Quand depuis ta naissance on auroit vu ta vie
D'honneurs jusqu'à ce jour et de plaisirs suivie,
Qu'auroit tout cet amas qui te pût secourir,
Si dans ce même instant il te falloit mourir ?
Tout n'est que vanité, gloire, faveurs, richesses,
Passageres douceurs, trompeuses alégresses,
Tout n'est qu'amusement, tout n'est que faux appui,
Hormis d'aimer Dieu seul, et ne servir que lui.

Qui de tout son cœur l'aime y borne ses délices;
Il ne craint mort, enfer, jugement, ni supplices;
De ce parfait amour le salutaire excès
Près de l'objet aimé lui donne un sûr accès:
Mais qui s'obstine encore à goûter dans le crime
Les funestes appas que dans l'ame il imprime,
Il n'est pas merveilleux s'il tremble incessamment
Au seul nom de la mort, ou de ce jugement.
Il est bon toutefois que l'ingrate malice,
En qui l'amour de Dieu cede aux attraits du vice,
Du moins cede à son tour à l'effroi des tourments
Qui l'arrache par force à ses déréglements.
Si pourtant cette crainte est en toi la maîtresse,
Sans que celle de Dieu soutienne ta foiblesse,
Ce mouvement servile, indigne d'un chrétien,
Dédaignera bientôt les sentiers du vrai bien,
Et te laissera faire une chûte effroyable
Dans les pieges du monde et les filets du Diable.

CHAPITRE XXV.

Du fervent amendement de toute la vie.

De ton zele envers Dieu bannis la nonchalance;
Porte un amour actif dans un cœur enflammé;
Souviens-toi que le cloître où tu t'es enfermé
Veut de l'intérieur et de la vigilance;

Demande souvent compte au secret de ton cœur
Du dessein qui t'en fit épouser la rigueur,
Et renoncer au siecle, à sa pompe, à ses charmes;
N'étoit-ce pas pour vivre à Dieu seul attaché,
Pour embrasser la croix, pour la baigner de larmes,
Et t'épurer l'esprit dans l'horreur du péché?

Montre en ce grand dessein une ferveur constante,
Et pour un saint progrès rends ce cœur tout de feu;
Ta récompense est proche, elle est grande, et dans peu
Son excès surprenant passera ton attente.
A tes moindres souhaits tu verras lors s'offrir,
Non plus de quoi trembler, non plus de quoi souffrir,
Mais du solide bien l'heureuse plénitude;
Tes yeux admireront son immense valeur;
Tu l'obtiendras sans peine et sans inquiétude,
Et la posséderas sans crainte et sans douleur.

Ne dors pas cependant, prends courage, et l'emploie
Aux précieux effets d'un vertueux propos.
D'une heure de travail doit naître un long repos,
D'un moment de souffrance une éternelle joie.
C'est Dieu qui te promet cette félicité:
Si tu sais le servir avec fidélité,
Il sera, comme toi, fidele en ses promesses;
Sa main quand tu combats cherche à te couronner,
Et sa profusion, égale à ses richesses,
Ne voit tous ses trésors que pour te les donner.

Conçois, il t'en avoue, une haute espérance
De remporter la palme en combattant sous lui;

Espere un plein triomphe avec un tel appui :
Mais garde-toi d'en prendre une entiere assurance.
Les philtres dangereux de cette illusion
Charment si puissamment, que dans l'occasion
Nous laissons de nos mains échapper la victoire ;
Et quand le souvenir d'avoir le mieux vécu
Relâche la ferveur à quelque vaine gloire,
Qui s'assure de vaincre est aisément vaincu.

Un jour un grand dévot dont l'âme, encor que sainte,
Flottoit dans une longue et triste anxiété,
Et tournoit sans repos son instabilité
Tantôt vers l'espérance et tantôt vers la crainte,
Accablé sous le poids de cet ennui mortel,
Prosterné dans l'église au-devant d'un autel,
Rouloit cette inquiete et timide pensée :
« O Dieu ! si je savois, disoit-il en son cœur,
« Qu'enfin ma lâcheté par mes pleurs effacée
« De bien persévérer me laissât la vigueur ! »

Une céleste voix de lui seul entendue
A sa douleur secrete aussitôt répondit,
Et par un doux oracle à l'instant lui rendit
Le calme qui manquoit à son ame éperdue :
« Eh bien ! que ferois-tu ? dit cette aimable voix,
« Montre la même ardeur que si tu le savois,
« Et fais dès maintenant ce que tu voudrois faire ;
« Commence, continue, et ne perds point de temps,
« Applique tous tes soins à m'aimer, à me plaire,
« Et demeure assuré de ce que tu prétends. »

Ainsi Dieu conforta cette ame désolée;
Cette ame en crut ainsi la divine bonté,
Et soudain vit céder à la tranquillité
Les agitations qui l'avoient ébranlée;
Un parfait abandon au souverain vouloir
Dans l'avenir obscur ne chercha plus à voir
Que les moyens de plaire à l'auteur de sa joie;
Un bon commencement fit son ambition,
Et son unique soin fut de prendre la voie
Qui pût conduire l'œuvre à sa perfection.

Espere, espere en Dieu, fais du bien sur la terre,
Tu recevras du ciel l'abondance des biens;
C'est par-là que David t'enseigne les moyens
De te rendre vainqueur en cette dure guerre.
Une chose, il est vrai, fait souvent balancer,
Attiédit en plusieurs l'ardeur de s'avancer,
Et dès le premier pas les retire en arriere:
C'est que leur cœur, sensible encore aux voluptés,
Ne s'ouvre qu'en tremblant cette rude carriere,
Tant il conçoit d'horreur de ses difficultés.

L'objet de cette horreur te doit servir d'amorce,
La grandeur des travaux ennoblit le combat,
Et la gloire de vaincre a d'autant plus d'éclat
Que pour y parvenir on fait voir plus de force.
L'homme qui porte en soi son plus grand ennemi,
Plus, à se bien haïr saintement affermi,
Il trouve en l'amour-propre une âpre résistance,
Plus il a de mérite à se domter par-tout;

Et la grace, que Dieu mesure à sa constance,
D'autant plus dignement l'en fait venir à bout.

Tous n'ont pas toutefois mêmes efforts à faire,
Comme ils n'ont pas en eux à vaincre également,
Et la diversité de leur tempérament
Leur donne un plus puissant ou plus foible adversaire;
Mais un esprit ardent aux saintes fonctions,
Quoiqu'il ait à forcer beaucoup de passions,
Tout chargé d'ennemis, fera plus de miracles
Qu'un naturel benin, doux, facile, arrêté,
Qui, ne ressentant point en soi de grands obstacles,
S'enveloppe et s'endort dans sa tranquillité.

Agis donc fortement, et fais-toi violence
Pour te soustraire au mal où tu te vois pencher;
Examine quel bien tu dois le plus chercher,
Et porte-s-y soudain toute ta vigilance:
Mais ne crois pas en toi le voir jamais assez;
Tes sens à te flatter toujours intéressés
T'en pourroient souvent faire une fausse peinture;
Porte les yeux plus loin, et regarde en autrui
Tout ce qui t'y déplaît, tout ce qu'on y censure,
Et déracine en toi ce qui te choque en lui.

Dans ce miroir fidele exactement contemple
Ce que sont en effet et ce mal et ce bien;
Et les considérant d'un œil vraiment chrétien,
Fais ton profit du bon et du mauvais exemple;

Que l'un allume en toi l'ardeur de l'imiter,
Que l'autre excite en toi les soins de l'éviter,
Ou, si tu l'as suivi, d'en effacer la tache;
Sers toi-même d'exemple, et t'en fais une loi,
Puisqu'ainsi que ton œil sur les autres s'attache,
Les autres à leur tour attachent l'œil sur toi.

Oh, qu'il est doux de voir une ferveur divine
Dans les religieux nourrir la sainteté!
Qu'on admire avec joie en eux la fermeté
Et de l'obéissance et de la discipline!
Qu'il est dur au contraire et scandaleux d'en voir
S'égarer chaque jour du cloître et du devoir,
Divaguer en désordre, et s'empresser d'affaires,
Désavouer l'habit par l'inclination,
Et pour des embarras un peu trop volontaires
Négliger les emplois de leur vocation!

Souviens-toi de tes vœux, et pense à quoi t'engage
Ce vertueux projet dont ton ame a fait choix;
Mets-toi devant les yeux un Jésus-Christ en croix,
Et jusques en ton cœur fais-en passer l'image:
A l'aspect amoureux de ce mourant Sauveur
Combien dois-tu rougir de ton peu de ferveur,
Et du peu de rapport de ta vie à sa vie!
Et quand il te dira, « Je t'appelois aux cieux,
« Je t'ai mis en la voie, et tu l'as mal suivie »,
Combien doivent couler de larmes de tes yeux!

Oh, qu'un religieux heureusement s'exerce
Sur cette illustre vie et cette indigne mort!

Que tout ce qui peut faire ici-bas un doux sort
Se trouve abondamment dans ce divin commerce !
Qu'avec peu de raison il chercheroit ailleurs
Des secours plus puissants, ou des emplois meilleurs !
Qu'avec pleine clarté la grace l'illumine !
Que son intérieur en est fortifié,
Et se fait promptement une haute doctrine
Quand il grave en son cœur un Dieu crucifié !

Sa paix est toujours ferme, et quoi qu'on lui commande,
Il s'y porte avec joie et court avec chaleur :
Mais le tiede, au contraire, a douleur sur douleur,
Et voit fondre sur lui tout ce qu'il appréhende ;
L'angoisse, le chagrin, les contrariétés,
Dans son cœur inquiet tombant de tous côtés,
Lui donnent les ennuis et le trouble en partage ;
Il demeure accablé sous leurs moindres efforts,
Parceque le dedans n'a rien qui le soulage,
Et qu'il n'ose ou ne peut en chercher au-dehors.

Oui, le religieux qui hait la discipline,
Qu'importune la regle, à qui pese l'habit,
Qui par ses actions chaque jour les dédit,
Se jette en grand péril d'une prompte ruine.
Qui cherche à vivre au large est toujours à l'étroit ;
Dans ce honteux dessein son esprit mal-adroit
Se gêne d'autant plus qu'il se croit satisfaire ;
Et quoi que de sa regle il ose relâcher,
Le reste n'a jamais si bien de quoi lui plaire
Que ses nouveaux dégoûts n'en veuillent retrancher.

Si ton cœur pour le cloître a de la répugnance
Jusqu'à grossir l'orgueil de tes sens révoltés,
Regarde ce que font tant d'autres mieux domtés,
Jusqu'où va leur étroite et fidele observance ;
Ils vivent retirés et sortent rarement,
Grossièrement vêtus et nourris pauvrement,
Travaillent sans relâche ainsi que sans murmure,
Parlent peu, dorment peu, se levent du matin,
Prolongent l'oraison, prolongent la lecture,
Et sous ces dures lois font une douce fin.

Vois ces grands escadrons d'ames laborieuses,
Vois l'ordre des chartreux, vois celui de Cîteaux,
Vois tout autour de toi mille sacrés troupeaux
Et de religieux et de religieuses ;
Vois comme chaque nuit ils rompent le sommeil,
Et n'attendent jamais le retour du soleil
Pour envoyer à Dieu l'encens de ses louanges :
Il te seroit honteux d'avoir quelque lenteur
Alors que sur la terre un si grand nombre d'anges
S'unit à ceux du ciel pour bénir leur auteur.

Oh, si nous pouvions vivre et n'avoir rien à faire
Qu'à dissiper en nous cette infâme langueur,
Qu'à louer ce grand Maître et de bouche et de cœur,
Sans que rien de plus bas nous devînt nécessaire !
Oh, si l'ame chrétienne et ses plus saints transports
N'étoient point asservis aux foiblesses du corps,
Aux besoins de dormir, de manger, et de boire !
Si rien n'interrompoit un soin continuel

De publier de Dieu les bontés et la gloire,
Et d'avancer l'esprit dans le spirituel !

Que nous serions heureux ! qu'un an, un jour, une heure,
Nous feroit bien goûter plus de félicité
Que les siecles entiers de la captivité
Où nous réduit la chair dans sa triste demeure !
O Dieu ! pourquoi faut-il que ces infirmités,
Ces journaliers tributs, soient des nécessités
Pour tes vivants portraits qu'illumine ta flamme ?
Pourquoi pour subsister sur ce lourd élément
Faut-il d'autres repas que les repas de l'ame ?
Pourquoi les goûtons-nous, ô Dieu, si rarement ?

Quand l'homme se possede et que les créatures
N'ont aucunes douceurs qui puissent l'arrêter,
C'est alors que sans peine il commence à goûter
Combien le Créateur est doux aux ames pures ;
Alors, quoi qu'il arrive ou de bien ou de mal,
Il vit toujours content, et d'un visage égal
Il reçoit la mauvaise et la bonne fortune ;
L'abondance sur lui tombe sans l'émouvoir,
La pauvreté pour lui n'est jamais importune,
La gloire et le mépris n'ont qu'un même pouvoir.

C'est lors entièrement en Dieu qu'il se repose,
En Dieu, sa confiance et son unique appui,
En Dieu qu'il voit par-tout, en soi-même, en autrui,
En Dieu qui pour son ame est tout en toute chose.
Où qu'il soit, quoi qu'il fasse, il redoute, il chérit
Cet être universel à qui rien ne périt,

Et dans qui tout conserve une immortelle vie,
Qui ne connoît jamais diversité de temps,
Et dont la voix sitôt de l'effet est suivie
Que dire et faire en lui ne sont point deux instants.

Toi qui, bien que mortel, inconstant, misérable,
Peux avec son secours aisément te sauver,
Souviens-toi de la fin où tu dois arriver,
Et que le temps perdu n'est jamais réparable.
Va, cours, vole sans cesse aux emplois fructueux;
Cette sainte chaleur qui fait les vertueux
Veut des soins assidus et de la diligence;
Et du moment fatal que ton manque d'ardeur
T'osera relâcher à quelque négligence,
Mille peines suivront ce moment de tiédeur.

Que si dans un beau feu ton ame persévere,
Tu n'auras plus à craindre aucun funeste assaut,
Et l'amour des vertus joint aux graces d'en-haut
Rendra de jour en jour ta peine plus légere.
Le zele et la ferveur peuvent nous préparer
A quoi qu'en cette vie il nous faille endurer;
Ils sement des douceurs au milieu des supplices:
Mais, ne t'y trompe pas, il faut d'autres efforts,
Il en faut de plus grands à résister aux vices,
A se domter l'esprit, qu'à se gêner le corps.

L'ame aux petits défauts souvent abandonnée
En de plus dangereux se laisse bientôt choir,
Et la parfaite joie arrive avec le soir
Chez qui sait avec fruit employer la journée.

Veille donc sur toi-même et sur tes appétits,
Excite, échauffe-toi toi-même, et t'avertis;
Quoi qu'il en soit d'autrui, jamais ne te néglige:
Gêne-toi, force-toi, change de bien en mieux;
Plus se fait violence un cœur qui se corrige,
Plus son progrès va haut dans la route des cieux.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De la conversation intérieure.

« Sachez que mon royaume est au-dedans de vous »,
Dit le céleste Époux
Aux ames de ses chers fideles :
Eleve donc la tienne où l'appelle sa voix,
Quitte pour lui le monde, et laisse aux criminelles
Ce triste canton de rebelles,
Et tu rencontreras le repos sous ses lois.

Apprends à mépriser les pompes inconstantes
De ces douceurs flottantes
Dont le dehors brille à tes yeux;
Apprends à recueillir ce qu'une sainte flamme
Dans un intérieur verse de précieux,
Et soudain du plus haut des cieux
Le royaume de Dieu descendra dans ton ame.

Car enfin ce royaume est une forte paix
Qui de tous les souhaits

Bannit la vaine inquiétude;
Une stable alégresse, et dont le Saint-Esprit
I épandant sur les bons l'heureuse certitude,
L'impie et noire ingratitude
Jamais ne la reçut, jamais ne la comprit.

Jésus viendra chez toi lui-même la répandre,
Si ton cœur pour l'attendre
Lui dispose un digne séjour:
La gloire qui lui plaît et la beauté qu'il aime
De l'éclat du dedans tirent leur plus beau jour,
Et pour te donner son amour
Il ne veut rien de toi qui soit hors de toi-même.

Il y fera pleuvoir mille sortes de biens
Par les doux entretiens
De ses amoureuses visites;
Un plein épanchement de consolations,
Un calme inébranlable, une paix sans limites,
Et l'abondance des mérites,
Y suivront à l'envi ses conversations.

Courage donc, courage, ame sainte, prépare
Pour un bonheur si rare
Un cœur tout de zele et de foi;
Que ce divin Époux daigne à cette même heure,
S'y voyant seul aimé, seul reconnu pour roi,
Entrer chez toi, loger chez toi,
Et jusqu'à ton départ y faire sa demeure.

Lui-même il l'a promis : « Si quelqu'un veut m'aimer,
« Il doit se conformer,
« Dit-il, à ce que je commande ;
« Alors mon Pere et moi nous serons son appui,
« Nous le garantirons, de quoi qu'il appréhende ;
« Et, pour sa sûreté plus grande,
« Nous viendrons jusqu'à lui pour demeurer chez lui. »

Ouvre-lui tout ce cœur, et, quoi qu'on te propose,
Tiens-en la porte close
A tout autre objet qu'à sa croix :
Lui seul pour te guérir a d'assurés remedes,
Lui seul pour t'enrichir abandonne à ton choix
Plus que tous les trésors des rois,
Et tu possedes tout lorsque tu le possedes.

Il pourvoira lui-même à tes nécessités,
Et ses hautes bontés
Par-tout soulageront tes peines ;
Il te sera fidele, et son divin pouvoir
T'en donnera par-tout des preuves si soudaines,
Que les assistances humaines
N'auront ni temps ni lieu d'amuser ton espoir.

Des peuples et des grands la faveur est changeante,
Et la plus obligeante
En moins de rien passe avec eux ;
Mais celle de Jésus ne connoît point de terme,
Et s'attache à l'aimé par de si puissants nœuds,

Que jusqu'au plein effet des vœux,
Jusqu'à la fin des maux, elle tient toujours ferme.

Souviens-toi donc toujours, quand un ami te sert
Le plus à cœur ouvert,
Que souvent son zele est stérile;
Fais peu de fondement sur son plus haut crédit,
Et dans le même instant qu'il t'est le plus utile,
Crois-le mortel, crois-le fragile,
Et t'attriste encor moins lorsqu'il te contredit.

Tel aujourd'hui t'embrasse et soutient ta querelle,
Dont l'esprit infidele
Dès demain voudra t'opprimer;
Et tel autre aujourd'hui contre toi s'intéresse,
Que pour toi dès demain tu verras s'animer:
Tant pour haïr et pour aimer
Au gré du moindre vent tourne notre foiblesse!

Ne t'assure qu'en Dieu, mets-y tout ton amour
Jusqu'à ton dernier jour,
Tout ton espoir, toute ta crainte:
Il conduira ta langue, il réglera tes yeux;
Et de quelque malheur que tu sentes l'atteinte,
Jamais il n'entendra ta plainte
Qu'il ne fasse pour toi ce qu'il verra de mieux.

L'homme n'a point ici de cité permanente;
Où qu'il soit, quoi qu'il tente,

Il n'est qu'un malheureux passant ;
Et si, dans les travaux de son pélerinage,
L'effort intérieur d'un cœur reconnoissant
Ne l'unit au bras tout-puissant,
Il s'y promet en vain le calme après l'orage.

Que regardes-tu donc, mortel, autour de toi,
Comme si quelque emploi
T'y faisoit une paix profonde?
C'est au ciel, c'est en Dieu qu'il te faut habiter ;
C'est là, c'est en lui seul qu'un vrai repos se fonde ;
Et quoi qu'étale ici le monde,
Ce n'est qu'avec dédain que l'œil s'y doit prêter.

Tout ce qu'il te présente y passe comme une ombre,
Et toi-même es du nombre
De ces fantômes passagers :
Tu passeras comme eux, et ta chûte funeste
Suivra l'attachement à ces objets légers,
Si pour éviter ces dangers
Tu ne romps avec toi comme avec tout le reste.

De ce triste séjour où tout n'est que défaut,
Jusqu'aux pieds du Très-Haut
Sache relever ta pensée ;
Qu'à force de soupirs, de larmes, et de vœux,
Jusques à Jésus-Christ ta priere poussée
Lui montre une ardeur empressée
D'où sans cesse pour lui partent de nouveaux feux.

Si tu t'y sens mal propre, et qu'entre tant d'épines
Jusqu'aux grandeurs divines
Tes forces ne puissent monter,
S'il faut que sur la terre encor tu les essaies,
Sa Passion t'y donne assez où t'arrêter;
Mais il faut pour la bien goûter
Affermir ta demeure au milieu de ses plaies.

Prends ce dévot refuge en toutes tes douleurs,
Et tes plus grands malheurs
Trouveront une issue aisée;
Tu sauras négliger quoi qu'il faille souffrir;
Les mépris te seront des sujets de risée,
Et la médisance abusée
Ne dira rien de toi dont tu daignes t'aigrir.

Le Monarque du ciel, le Maître du tonnerre,
Méprisé sur la terre,
Dans l'opprobre y finit ses jours;
Au milieu de sa peine, au fort de sa misere,
Il vit tous ses amis lâches, muets, et sourds,
Tout lui refusa du secours,
Et tout l'abandonna jusqu'à son propre Pere.

Cet abandon lui plut, il aima ce mépris,
Et pour être ton prix
Il voulut être ta victime;
Innocent qu'il étoit, il voulut endurer;
Et toi, dont la souffrance est moindre que le crime,

Tu t'oses plaindre qu'on t'opprime,
Et croire que tes maux valent en murmurer !

Il eut des ennemis, il vit la médisance
Noircir en sa présence
Ses plus sinceres actions ;
Et tu veux que chacun avec soin te caresse,
Que chacun soit jaloux de tes affections,
Qu'il coure à tes intentions,
Et pour te mieux servir à l'envi s'intéresse !

Dans les adversités l'ame fait ses trésors
Des miseres du corps ;
Ce sont les épreuves des bonnes ;
Leur patience amasse alors sans se lasser :
Mais où pourra la tienne emporter des couronnes,
Si tous les soins que tu te donnes
N'ont pour but que de fuir ce qui peut l'exercer?

Tu vois ton Maître en croix, où ton péché le tue,
Et tu peux à sa vue
Te rebuter de quelque ennui !
Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on a part à sa gloire ;
Change, pauvre pécheur, change dès aujourd'hui,
Souffre avec lui, souffre pour lui,
Si tu veux avec lui régner par sa victoire.

Si tu peux dans son sein une fois pénétrer
Jusqu'où savent entrer
Les ardeurs d'un amour extrême ;

Si tu peux faire en terre un essai des plaisirs
Où ce parfait amour abyme un cœur qui l'aime,
Tu verras bientôt pour toi-même
Ta sainte indifférence avoir peu de desirs.

Il t'importera peu que le monde s'en joue,
Et t'offre de la roue
Ou le dessus ou le dessous:
Plus cet amour est fort, plus l'homme se méprise;
Les opprobres n'ont rien qui ne lui semble doux;
Et plus rudes en sont les coups,
Plus il voit que de Dieu la main le favorise.

L'amoureux de Jésus et de la vérité
Avec sévérité
Au-dedans de soi se ramene;
Et depuis que son cœur pleinement s'affranchit
De toute affection désordonnée et vaine,
De toute ambition humaine,
Dans ce retour vers Dieu sans obstacle il blanchit.

Son ame détachée, et libre autant que pure,
Par-dessus la nature
Sans peine apprend à s'élever:
Sitôt que de soi-même il cesse d'être esclave,
Un ferme et vrai repos chez lui le vient trouver;
Et quand il a pu se braver,
Il n'a point d'ennemis qu'aisément il ne brave.

Il sait donner à tout un véritable prix,
Sans peser le mépris

Ou l'estime qu'en fait le monde:
Vraiment sage et savant, il peut dire en tout lieu
Qu'il ne tient point de lui sa doctrine profonde,
Et que celle dont il abonde
Ne se puise jamais qu'en l'école de Dieu.

Dedans l'intérieur il ordonne sa voie,
Et dehors, quoi qu'il voie,
Tout est peu de chose à ses yeux:
Le zele qui par-tout regne en sa conscience
N'attend pour s'exercer ni les temps ni les lieux,
Et pour aller de bien en mieux
Tout lieu, tout temps est propre à son impatience.

Quelques tentations qui l'osent assaillir,
Prompt à se recueillir,
En soi-même il fait sa retraite;
Et comme il s'y retranche avec facilité,
Des attraits du dehors la douceur inquiete
Jamais jusque-là ne l'arrête
Qu'il se répande entier sur leur inanité.

Ni le travail du corps, ni le soin nécessaire
D'une pressante affaire
Ne l'emporte à se disperser;
Dans tous évènements ce zele trouve place;
La bonne occasion, il la sait embrasser,
La mauvaise, il la sait passer,
Et faire son profit de ce qui l'embarrasse.

Ce bel ordre au-dedans en chasse tout souci
De ce que font ici
Ceux qu'on blâme et ceux qu'on admire;
Il ferme ainsi la porte à tous empêchements,
Et sait qu'on n'est distrait du bien où l'ame aspire
Qu'autant qu'en soi-même on attire
D'un vain extérieur les prompts amusements.

Si la tienne une fois étoit bien dégagée,
Bien nette, bien purgée
De ces folles impressions,
Tout la satisferoit, tout lui seroit utile,
Et Dieu, réunissant tes inclinations,
De toutes occupations
Te feroit en vrais biens une terre fertile.

Mais n'étant pas encor ni bien mortifié,
Ni bien fortifié
Contre les douceurs passageres,
Souvent il te déplaît qu'au lieu de ces vrais biens,
Tu ne te vois rempli que d'images légeres,
Dont les promesses mensongeres
Troublent à tous moments la route que tu tiens.

Ton cœur aime le monde; et tout ce qui le brouille,
Tout ce qui plus le souille,
C'est cet impur attachement:
Rejette ses plaisirs, romps avec leur bassesse;
Et ce cœur, vers le ciel s'élançant fortement,
Saura goûter incessamment
Du calme intérieur la parfaite alégresse.

CHAPITRE II.

De l'humble soumission.

Ne te mets pas beaucoup en peine
De toute la nature humaine
Qui t'aime ou qui te hait, qui te nuit ou te sert;
Va jusqu'au Créateur, mets ton soin à lui plaire
Quoi que tu veuilles faire;
Et s'il est avec toi, marche à front découvert.

La bonne et saine conscience
A toujours Dieu pour sa défense,
De qui le ferme appui l'empêche de trembler,
Et reçoit de son bras une si forte garde,
Quand son œil la regarde,
Qu'il n'est point de méchant qui la puisse accabler.

Quoi qu'il t'arrive de contraire,
Apprends à souffrir, à te taire,
Et tu verras sur toi le secours du Seigneur:
Il a pour t'affranchir mille routes diverses,
Et sait dans ces traverses
Quand et comme il en faut adoucir la rigueur.

C'est en sa main forte et bénigne
Qu'il faut que l'homme se résigne,

Quelques maux qu'il prévoie ou puisse ressentir;
A lui seul appartient de nous donner de l'aide,
A lui seul le remede
Qui de confusion nous peut tous garantir.

Cependant ce qu'un autre blâme
Des taches qui souillent notre ame
Souvent assure en nous la vraie humilité;
Souvent le vain orgueil par-là se déracine,
L'amour-propre se mine,
Et fait place aux vertus avec facilité.

L'homme qui soi-même s'abaisse,
Par l'humble aveu de sa foiblesse,
Des plus justes fureurs rompt aisément les coups,
Et satisfait sur l'heure avec si peu de peine,
Que la plus âpre haine
Ne sauroit contre lui conserver de courroux.

L'humble seul vit comme il faut vivre:
Dieu le protege et le délivre;
Il l'aime et le console à chaque évènement;
Il descend jusqu'à lui pour lui montrer ses traces;
Il le comble de graces,
Et l'éleve à la gloire après l'abaissement;

Il répand sur lui ses lumieres
Et les connoissances entieres
De ses plus merveilleux et plus profonds secrets;
Il l'invite, il l'attire à ce bonheur extrême,

Et l'attache à soi-même
Par la profusion de ses plus doux attraits.

L'humble ainsi trouve tout facile,
Toujours content, toujours tranquille,
Quelque confusion qu'il lui faille essuyer;
Et comme c'est en Dieu que son repos se fonde
Sur le mépris du monde,
En Dieu malgré le monde il le sait appuyer.

Enfin c'est par-là qu'on profite,
C'est par-là que le vrai mérite
Au reste des vertus se laisse dispenser:
Quelque éclat qu'à leur prix les tiennes puissent joindre,
Tiens-toi de tous le moindre,
Ou dans le bon chemin ne crois point avancer.

CHAPITRE III.

De l'homme pacifique.

PRÉPARE tes efforts à mettre en paix les autres
Par ceux de l'affermir chez toi;
Leurs esprits aisément se reglent sur les nôtres,
L'exemple est la plus douce et la plus forte loi.

Ce calme intérieur est le trésor unique
Qui soit digne de nos souhaits:

L'homme docte sert moins que l'homme pacifique,
Et le fruit du savoir cede à ceux de la paix.

Le savant qui reçoit sa passion pour guide
N'agit sous elle qu'en brutal;
Le bien lui semble un crime, et sa croyance avide
Vole même au-devant de ce qu'on dit de mal.

Qui se possede en paix est d'une autre nature,
Il sait tourner le mal en bien,
Il sait fermer l'oreille au bruit de l'imposture,
Et jamais d'aucun autre il ne soupçonne rien.

Mais qui vit mal content et suit l'impatience
De ses bouillants et vains desirs,
Celui-là n'est jamais sans quelque défiance,
Et voit par-tout matiere à de prompts déplaisirs.

Comme tout fait ombrage aux soucis qu'il se donne,
Tout le blesse, tout lui déplaît;
Il n'a point de repos et n'en laisse à personne,
Il ne sait ce qu'il veut, ni même ce qu'il est.

Il tait ce qu'il doit dire, et dit ce qu'il doit taire,
Il va quand il doit s'arrêter,
Et son esprit troublé quitte ce qu'il faut faire
Pour faire avec chaleur ce qu'il faut éviter.

Sa rigueur importune examine et publie
Où manque le devoir d'autrui,

Et lui-même du sien pleinement il s'oublie,
Comme si Dieu jamais n'avoit rien dit pour lui.

Tourne les yeux sur toi, malheureux, et regarde
Quel zele aveugle te confond;
Mets sur ton propre cœur une soigneuse garde,
Et considere après ce que les autres font.

Tu sais bien t'excuser, et n'admets point d'excuses
Pour les foiblesses du prochain;
Il n'est point de couleurs pour toi que tu refuses,
Ni de raisons pour lui qui ne parlent en vain.

Sois-lui plus indulgent, et pour toi plus sévere,
Censure ton mauvais emploi,
Excuse ceux d'un autre, et souffre de ton frere,
Si tu veux que ton frere aime à souffrir de toi.

Vois-tu combien ton ame est encore éloignée
De l'humble et vive charité,
Qui jamais ne s'aigrit, jamais n'est indignée,
Jamais ne veut de mal qu'à sa fragilité?

Ce n'est pas grand effort de hanter sans querelle
Des esprits doux, des gens de bien;
A se plaire avec eux la pente est naturelle,
Et chacun sans miracle aime leur entretien.

Chacun aime la paix, la cherche, la conserve,
L'embrasse avec contentement,

Et se donne sans peine avec peu de réserve
A ceux qu'il voit par-tout suivre son sentiment.

Mais il est des esprits durs, indisciplinables,
Dont on ne peut venir à bout;
Il est des naturels farouches, intraitables,
Qui tirent vanité de contredire tout.

Converser avec eux sans bruit et sans murmure,
C'est une si grande action,
Qu'il faut beaucoup de grace à porter la nature
Jusqu'à ce haut degré de la perfection.

Je te le dis encore, il est parmi le monde
Des genres d'esprits bien divers:
Il en est qui dans eux ont une paix profonde,
Et sauroient la garder avec tout l'univers;

Il en est d'opposés, dont l'humeur inquiete
L'exile à jamais de chez eux,
Et ne peut consentir qu'un autre se promette
Un bonheur si contraire au chagrin de leurs vœux.

Ceux-là par-tout à charge, et les vivants supplices
De qui se condamne à les voir,
Mais plus à charge encore à leurs propres caprices,
Se donnent plus de mal qu'ils n'en font recevoir.

D'autres aiment la paix, et n'ont d'inquiétude
Que pour s'y pouvoir maintenir,

Et d'autres sans relâche appliquent leur étude
A réduire quelque autre aux soins d'y parvenir.

Notre paix cependant n'est pas ce que l'on pense;
Et tant qu'il nous faut respirer
Elle consiste plus dans une humble souffrance,
Qu'à ne rien ressentir qu'il fâche d'endurer.

Qui sait le mieux souffrir, c'est chez lui qu'elle abonde,
C'est lui qui la garde le mieux;
Il triomphe ici-bas de soi-même et du monde;
Et comme enfant de Dieu, son partage est aux cieux.

CHAPITRE IV.

De la pureté du cœur, et de la simplicité de l'intention.

Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes,
La pureté du cœur et la simplicité;
Elles te porteront avec facilité
Jusqu'à l'abyme heureux des clartés éternelles;
Celle-ci doit régner sur tes intentions,
Celle-là présider à tes affections,
Si tu veux de tes sens domter la tyrannie:
L'humble simplicité vole droit jusqu'à Dieu,

La pureté l'embrasse, et l'une à l'autre unie
S'attache à ses bontés, et les goûte en tout lieu.

Nulle bonne action ne te feroit de peine
Si tu te dégageois de tous déréglements;
Le désordre insolent des propres sentiments
Forme tout l'embarras de la foiblesse humaine.
Ne cherche ici qu'à plaire à ce grand Souverain,
N'y cherche qu'à servir après lui ton prochain,
Et tu te verras libre au-dedans de ton ame;
Tu seras au-dessus de ta fragilité,
Et n'auras plus de part à l'esclavage infâme
Où par tous autres soins l'homme est précipité.

Si ton cœur étoit droit, toutes les créatures
Te seroient des miroirs et des livres ouverts,
Où tu verrois sans cesse en mille lieux divers
Des modeles de vie et des doctrines pures;
Toutes comme à l'envi te montrent leur Auteur:
Il a dans la plus basse imprimé sa hauteur,
Et dans la plus petite il est plus admirable;
De sa pleine bonté rien ne parle à demi,
Et du vaste éléphant la masse épouvantable
Ne l'étale pas mieux que la moindre fourmi.

Purge l'intérieur, rends-le bon et sans tache,
Tu verras tout sans trouble et sans empêchement,
Et tu sauras comprendre, et tôt et fortement,
Ce que des passions le voile épais te cache.

Au cœur bien net et pur l'ame prête des yeux
Qui pénetrent l'enfer, et percent jusqu'aux cieux;
Il voit tout comme il est, et jamais ne s'abuse:
Mais le cœur mal purgé n'a que les yeux du corps;
Toute sa connoissance ainsi qu'eux est confuse;
Et tel qu'il est dedans, tel il juge au-dehors.

Certes, s'il est ici quelque solide joie,
C'est ce cœur épuré qui seul la peut goûter;
Et s'il est quelque angoisse au monde à redouter,
C'est dans un cœur impur qu'elle entre et se déploie.
Dépouille donc le tien de ce qui l'a souillé,
Et vois comme le fer par le feu dérouillé
Prend une couleur vive au milieu de la flamme:
D'un plein retour vers Dieu c'est là le vrai tableau;
Son feu sait dissiper les pesanteurs de l'ame,
Et faire du vieil homme un homme tout nouveau.

Quand ce feu s'alentit, soudain l'homme appréhende
Jusqu'au moindre travail, jusqu'aux moindres efforts,
Et souffre avec plaisir les douceurs du dehors,
Quelques pieges secrets que ce plaisir lui tende;
Mais alors qu'il commence à triompher de soi,
Qu'il choisit Dieu pour maître et pour unique roi,
Que dans sa sainte voie il marche avec courage,
Le travail le plus grand ne l'en peut épuiser,
Plus il se violente, et plus il se soulage,
Et ce qui l'accabloit cesse de lui peser.

CHAPITRE V.

De la considération de soi-même.

Ne nous croyons pas trop, souvent nos connoissances
Ne sont enfin qu'illusions,
Souvent la grace y manque, et toutes nos puissances
N'ont que de fausses visions.

Nous avons peu de jour à discerner la feinte
D'avec la pure vérité,
Et sa foible lumiere est aussitôt éteinte
Par notre indigne lâcheté.

L'homme aveugle au-dedans rarement se défie
De cet aveuglement fatal,
Et quelque mal qu'il fasse, il ne s'en justifie
Qu'en s'excusant encor plus mal.

Souvent, tout ébloui d'une vaine étincelle
Qui brille en sa dévotion,
Il impute à l'ardeur d'un véritable zele
Les chaleurs de sa passion.

Comme par-tout ailleurs il porte une lumiere
Qui chez lui n'éclaire pas bien,
Il voit en l'œil d'autrui la paille et la poussiere,
Et ne voit pas la poutre au sien.

Ce qu'il souffre d'un autre est une peine extrême,
Il en fait bien sonner l'ennui,
Et ne s'apperçoit pas combien cet autre même
A toute heure souffre de lui.

Le vrai dévot sait prendre une juste balance
Pour mieux peser tout ce qu'il fait,
Et consumant sur soi toute sa vigilance,
Il croit chacun moins imparfait.

Il se voit le premier, et met ce qu'il doit faire
Au-devant de tout autre emploi,
Et quoi qu'ailleurs il voie, il apprend à s'en taire
A force de penser à soi.

Si tu veux donc monter jusqu'au degré suprême
De la haute dévotion,
Ne censure aucun autre, et fixe sur toi-même
L'effort de ton attention.

Pense à toute heure à Dieu, mais de toutes tes forces;
Pense à toi de tout ton pouvoir,
Et de l'extérieur les flatteuses amorces
Ne pourront jamais t'émouvoir.

Sais-tu, quand tu n'es pas présent à ta pensée,
Où vont sans toi tes vœux confus?
Et vois-tu ce que fait ton ame dispersée
Quand tu ne la regardes plus?

Quand ton esprit volage a couru tout le monde,
Quel fruit en peux-tu retirer,
S'il est le seul qu'enfin sa course vagabonde
Néglige de considérer?

Veux-tu vivre en repos, et que ton ame entiere
S'unisse au Monarque des cieux?
Sache pour ton salut mettre tout en arriere,
Et l'avoir seul devant les yeux.

Tu l'avances beaucoup, si tu fais rude guerre
Aux soins qui regnent ici-bas,
Et le recules fort, si de toute la terre
Tu peux faire le moindre cas.

Ne crois rien fort, rien grand, rien haut, rien desirable,
Rien digne de t'entretenir,
Que Dieu, que ce qui part de sa main adorable,
Que ce qui t'en fait souvenir.

Tiens pour vain et trompeur ce que les créatures
T'offrent de consolations,
Et n'abaisse jamais à leurs douceurs impures
L'honneur de tes affections.

L'ame que pour Dieu brûle un feu vraiment céleste
Ne peut accepter d'autre appui,
Elle est toute à lui seul, et dédaigne le reste
Qu'elle voit au-dessous de lui.

Il est lui seul aussi d'éternelle durée,
Il remplit tout de sa bonté,
Il est seul de nos cœurs l'alégresse épurée,
Et seul notre félicité.

CHAPITRE VI.

Des joies de la bonne conscience.

Droite et sincere conscience,
Digne gloire des gens de bien,
Oh, que ton témoignage est un doux entretien,
Et qu'il mêle de joie à notre patience,
Quand il ne nous reproche rien !

Tu fais souffrir avec courage,
Tu fais combattre en sûreté,
L'alégresse te suit parmi l'adversité,
Et contre les assauts du plus cruel orage
Tu soutiens la tranquillité.

Mais la conscience gâtée
Tremble au-dedans sous le remords;
Sa vaine inquiétude égare ses efforts ;
Et les noires vapeurs dont elle est agitée
Offusquent même ses dehors.

Malgré le monde et ses murmures,
Homme, tu sauras vivre en paix,
Si ton cœur est d'accord de tout ce que tu fais,
Et s'il ne porte point de secretes censures
Sur la chaleur de tes souhaits.

Aime les avis qu'il t'envoie,
Embrasse leur correction,
Et, pour te bien tenir en ta possession,
Jamais ne te hasarde à prendre aucune joie
Qu'après une bonne action.

Méchants, cette vraie alégresse
Ne peut entrer en votre cœur;
Le calme en est banni par la voix du Seigneur,
Et c'est faire une injure à sa parole expresse
Que vous vanter d'un tel bonheur.

Ne dites point, pour nous séduire,
Que vous vivez en pleine paix,
Que les malheurs sur vous ne tomberont jamais,
Et qu'aucun assez vain pour prétendre à vous nuire
N'en sauroit venir aux effets.

Vous mentez, et l'ire divine,
Bientôt contrainte d'éclater,
Dans un triste néant vous va précipiter,
Et sous l'affreux débris d'une prompte ruine
Tous vos desseins vont avorter.

Le juste a des routes diverses ;
Il aime en Dieu l'affliction,
Et se souvient toujours parmi l'oppression
Que prendre quelque gloire à souffrir des traverses,
C'est en prendre en sa Passion.

Il voit celle qui vient des hommes
Avec mépris, avec courroux ;
Aussi n'a-t-elle rien qu'il puisse trouver doux ;
Elle est foible, elle est vaine ainsi que nous le sommes,
Et périssable comme nous.

Elle n'est jamais si fidele
Qu'elle ne déçoive à la fin ;
Et la déloyauté de son éclat malin
Dans un brillant nuage enveloppe avec elle
Un noir amas de long chagrin.

Celle des bons, toute secrete,
N'a ni pompe ni faux attraits ;
Leur seule conscience en forme tous les traits,
Et la bouche de l'homme, à changer si sujette,
Ne la fait ni détruit jamais.

De Dieu seul part toute leur joie,
De qui la sainte activité,
Remontant vers sa source avec rapidité,
S'attache à la grandeur de la main qui l'envoie,
Et s'abyme en sa vérité.

L'amour de la gloire éternelle
Les sait si pleinement saisir,
Que leur ame est stupide à tout autre plaisir,
Et que tout ce qu'on voit de gloire temporelle
Ne les touche d'aucun desir.

Aussi l'issue en est funeste
Pour qui ne s'en peut dégager;
Et qui de tout son cœur n'aime à la négliger
Ne peut avoir d'amour pour la gloire céleste,
Ou cet amour est bien léger.

Douce tranquillité de l'ame,
Avant-goût de celle des cieux,
Tu fermes pour la terre et l'oreille et les yeux;
Et qui sait dédaigner la louange et le blâme
Sait te posséder en tous lieux.

Ton repos est une conquête
Dont jouissent en sûreté
Ceux dont la conscience est sans impureté;
Et le cœur est un port où n'entre la tempête
Que par la vaine anxiété.

Ris donc, mortel, des vains mélanges
Qu'ici le monde aime à former:
Il a beau t'applaudir ou te mésestimer,
Tu n'en es pas plus saint pour toutes ses louanges,
Ni moindre pour t'en voir blâmer.

Ce que tu vaux est en toi-même ;
Tu fais ton prix par tes vertus ;
Tous les encens d'autrui sont encens superflus ;
Et ce qu'on est aux yeux du Monarque suprême,
On l'est par-tout, et rien de plus.

Vois ton dedans, et considere
Le fond de ton intention :
Qui peut s'y regarder avec attention,
Soit qu'on parle de lui, soit qu'on veuille s'en taire,
N'en prend aucune émotion.

L'homme ne voit que le visage,
Mais Dieu voit jusqu'au fond du cœur ;
L'homme des actions voit la vaine splendeur,
Mais Dieu connoît leur source, et voit dans le courage
Ou leur souillure ou leur candeur.

Fais toujours bien, et fuis le crime,
Sans t'en donner de vanité ;
Du mépris de toi-même arme ta sainteté :
Bien vivre et ne s'enfler d'aucune propre estime,
C'est la parfaite humilité.

La marque d'une ame bien pure
Qui hors de Dieu ne cherche rien,
Et met en ses bontés son unique soutien,
C'est d'être sans desirs qu'aucune créature
En dise ou pense quelque bien.

Cette sévere négligence
Des témoignages du dehors
Pour l'attacher à Dieu réunit ses efforts,
Et l'abandonne entiere à cette Providence
Qu'adorent ses heureux transports.

« Ce n'est pas celui qui se loue,
« Dit saint Paul, qui sera sauvé;
« Qui s'approuve soi-même est souvent réprouvé;
« Et c'est celui-là seul que ce grand Maître avoue
« Qui pour sa gloire est réservé. »

Enfin cheminer dans sa voie,
Faire avec lui forte union,
Ne se lier ailleurs d'aucune affection,
N'avoir que lui pour but, que son amour pour joie,
C'est l'entiere perfection.

CHAPITRE VII.

De l'amour de Jésus-Christ par-dessus toutes choses.

Oh, qu'heureux est celui qui de cœur et d'esprit
Sait goûter ce que c'est que d'aimer Jésus-Christ,
Et joindre à cet amour le mépris de soi-même!
Oh, qu'heureux est celui qui se laisse charmer
Aux célestes attraits de sa beauté suprême

Jusqu'à quitter tout ce qu'il aime
Pour un Dieu qu'il faut seul aimer !

Ce doux et saint tyran de notre affection
A de la jalousie et de l'ambition ;
Il veut régner lui seul sur tout notre courage ;
Il veut être aimé seul, et ne sauroit souffrir
Qu'autre amour que le sien puisse entrer en partage,
Ni du cœur qu'il prend en otage,
Ni des vœux qu'on lui doit offrir.

Aussi tout autre objet n'a qu'un amour trompeur
Qui naît et se dissipe ainsi qu'une vapeur,
Et dont la foi douteuse est souvent parjurée ;
Le seul Jésus-Christ aime avec fidélité,
Et son amour, pareil à sa source épurée,
N'a pour bornes de sa durée
Que celles de l'éternité.

Qui de la créature embrasse les appas
Trébuchera comme elle et suivra pas à pas
D'un si fragile appui le débris infaillible :
L'amour de Jésus-Christ a tout un autre effet ;
Qui le sait embrasser en devient invincible,
Et sa défaite est impossible
Au temps, par qui tout est défait.

Aime-le donc, chrétien, comme le seul ami
Qui puisse enfin te faire un bonheur affermi,

Et sans cesse à ta perte opposer son mérite ;
Attends de tout le reste un entier abandon,
Puisque c'est une loi dans le ciel même écrite,
Qu'il faut un jour que tout te quitte,
Soit que tu le veuilles, ou non.

Vis et meurs en ce Dieu qui seul peut secourir,
Tant que dure la vie, et lorsqu'il faut mourir ;
Les foiblesses qu'en l'homme imprime la naissance :
Il donnera la main à ton infirmité,
Et la profusion de sa reconnoissance
Saura réparer l'impuissance
De ce tout qui t'aura quitté.

Mais, je te le redis, il est amant jaloux,
Il est ambitieux, et s'éloigne de nous
Sitôt que notre cœur pour un autre soupire ;
Et si comme en son trône il n'est seul dans ce cœur,
Un orgueil adorable à ses bontés inspire
Le dédain d'un honteux empire
Que partage un autre vainqueur.

Si, de la créature entièrement purgé,
Tu lui savois offrir le tien tout dégagé,
Il y prendroit soudain la place qu'il veut prendre :
Tu lui dois tous tes vœux ; et ce qu'un lâche emploi
Sur de plus bas objets en fera se répandre,
Quoi que tu veuilles en attendre,
C'est autant de perdu pour toi.

Ne mets point ton espoir sur un frêle roseau
Qui penche au gré du vent, qui branle au gré de l'eau,
Sur le monde en un mot, ni sur sa flatterie ;
Sa gloire n'est qu'un songe, et ce qu'il en fait voir
Pour surprendre un moment de folle rêverie,
Comme la fleur de la prairie,
Tombera du matin au soir.

Tu seras tôt déçu, si tu n'ouvres les yeux
Qu'à ces dehors brillants qu'étale sous les cieux
De tant de vanités l'éblouissante image ;
Tu croiras y trouver un plein soulagement,
Tu croiras y trouver un solide avantage,
Pour n'y trouver à ton dommage
Qu'un déplorable amusement.

Qui cherche Dieu par-tout sait le trouver ici ;
Qui se cherche par-tout sait se trouver aussi :
Mais, par un heur funeste où sa perte se fonde,
Il n'a point d'ennemis de qui le coup fatal
Puisse faire une plaie en son cœur si profonde,
Et les forces de tout un monde
Pour lui nuire n'ont rien d'égal.

CHAPITRE VIII.

De l'amitié familiere de Jésus-Christ.

Que ta présence, ô Dieu, donne à nos actions
Sous tes ordres sacrés une vigueur docile !
Que tout va bien alors ! que tout semble facile
A la sainte chaleur de nos intentions !
Mais quand tu disparois et que ta main puissante
Avec nos bons desirs n'entre plus au combat,
Oh, que cette vigueur est soudain languissante !
Qu'aisément elle s'épouvante,
Et qu'un foible ennemi l'abat !

Les consolations des sens irrésolus
Tiennent le cœur en trouble et l'ame embarrassée,
Si Jésus-Christ ne parle au fond de la pensée
Ce langage secret qu'entendent ses élus ;
Mais dans nos plus grands maux, à sa moindre parole,
L'ame prend le dessus de notre infirmité,
Et le cœur, mieux instruit en cette haute école,
Garde un calme qui nous console
De toute leur indignité.

Tu pleurois, Madeleine, et ton frere au tombeau
Ne souffroit point de treve à ta douleur fidele ;

Mais à peine on te dit, « Viens, le Maître t'appelle »,
Que ce mot de tes pleurs fait tarir le ruisseau ;
Tu te leves, tu pars, et ta douleur suivie
Des doux empressements d'un amoureux transport,
Laissant régner la joie en ton ame ravie,
Pour chercher l'Auteur de la vie,
Ne voit plus ce qu'a fait la mort.

Qu'heureux est ce moment où ce Dieu de nos cœurs
D'un profond déplaisir les éleve à la joie !
Qu'heureux est ce moment où sa bonté déploie
Sur un gros d'amertume un peu de ses douceurs !
Sans lui ton ame aride à mille maux t'expose,
Tu n'es que dureté, qu'impuissance, qu'ennui ;
Et vraiment fol est l'homme alors qu'il se propose
Le vain desir de quelque chose
Qu'il faille chercher hors de lui.

Sais-tu ce que tu perds en son éloignement ?
Tu perds une présence en vrais biens si féconde,
Qu'après avoir perdu tous les sceptres du monde,
Tu perdrois encor plus à la perdre un moment.
Vois bien ce qu'est ce monde, et te figure stable
Le plus pompeux éclat qui jamais t'y surprit :
Que te peut-il donner qui soit considérable,
Si les présents dont il t'accable
Te séparent de Jésus-Christ ?

Sa présence est pour nous un charmant paradis,
C'est un cruel enfer pour nous que son absence,

Et c'est elle qui fait la plus haute distance
Du sort des bienheureux à celui des maudits :
Si tu peux dans sa vue en tous lieux te conduire,
Tu te mets en état de triompher de tout ;
Tu n'as plus d'ennemis assez forts pour te nuire,
Et s'ils pensent à te détruire,
Ils n'en sauroient venir à bout.

Qui trouve Jésus-Christ trouve un rare trésor,
Il trouve un bien plus grand que le plus grand empire ;
Qui le perd, perd beaucoup ; et, j'ose le redire,
S'il perdoit tout un monde, il perdroit moins encor :
Qui le laisse échapper par quelque négligence,
Régorgeât-il de biens, il est pauvre en effet ;
Et qui peut avec lui vivre en intelligence,
Fût-il noyé dans l'indigence,
Il est et riche et satisfait.

Oh, que c'est un grand art que de savoir unir
Par un saint entretien Jésus à sa foiblesse !
Oh, qu'on a de prudence alors qu'on a l'adresse,
Quand il entre au-dedans de l'y bien retenir !
Pour l'attirer chez toi rends ton ame humble et pure ;
Sois paisible et dévot pour l'y voir arrêté ;
Sa demeure avec nous au zele se mesure,
Et la dévotion assure
Ce que gagne l'humilité.

Mais parmi les douceurs qu'on goûte à l'embrasser
Il ne faut qu'un moment pour nous ravir sa grace :

Pencher vers ces faux biens que le dehors entasse,
C'est de ton propre cœur toi-même le chasser.
Que si tu perds l'appui de sa main redoutable,
Où pourra dans tes maux ton ame avoir recours?
Où prendra-t-elle ailleurs un appui véritable,
Et qui sera l'ami capable
De te prêter quelque secours?

Aime; pour vivre heureux il te faut vivre aimé,
Il te faut des amis qui soient dignes de l'être;
Mais si par-dessus eux tu n'aimes ce grand Maître,
Ton cœur d'un long ennui se verra consumé:
Crois-en ou ta raison ou ton expérience;
Toutes deux te diront qu'il n'est point d'autre bien,
Et que c'est au chagrin livrer ta conscience
Que prendre joie ou confiance
Sur un autre amour que le sien.

Tu dois plutôt choisir d'attirer sur tes bras
L'orgueil de tout un monde animé de colere,
Que d'offenser Jésus, que d'oser lui déplaire,
Que de vivre un moment et ne le chérir pas.
Donne-lui tout ton cœur et toutes tes tendresses;
Et, ne souffrant chez toi personne en même rang,
Réponds en quelque sorte à ces pleines largesses
Qui pour acheter tes caresses
Lui firent donner tout son sang.

Que tous s'entr'aiment donc à cause de Jésus,
Pour n'aimer que Jésus à cause de lui-même;

Rendons cette justice à sa bonté suprême
Qui sur tous les amis lui donne le dessus;
En lui seul, pour lui seul, tous ceux qu'il a fait naître,
Tant ennemis qu'amis, il les faut tous aimer,
Et demander pour tous à l'auteur de leur être
Et la grace de le connoître,
Et l'heur de s'en laisser charmer.

Ne desire d'amour ni d'estime pour toi
Qui passant le commun te sépare du reste,
C'est un droit qui n'est dû qu'à la grandeur céleste
D'un Dieu qui là-haut même est seul égal à soi.
Ne souhaite régner dans le cœur de personne;
Ne fais régner non plus personne dans le tien;
Mais qu'au seul Jésus-Christ tout ce cœur s'abandonne,
Que Jésus-Christ seul en ordonne
Comme chez tous les gens de bien.

Tire-toi d'esclavage, et sache te purger
De ces vains embarras que font les créatures;
Sache-s-en effacer jusqu'aux moindres teintures;
Romps jusqu'aux moindres nœuds qui puissent t'engager:
Dans ce détachement tu trouveras des ailes
Qui porteront ton cœur jusqu'aux pieds de ton Dieu,
Pour y voir et goûter ces douceurs immortelles
Que dans celui de ses fideles
Sa bonté répand en tout lieu.

Mais ne crois pas atteindre à cette pureté
A moins que de là-haut sa grace te prévienne,

A moins qu'elle t'attire, à moins qu'elle soutienne
Les efforts chancelants de ta légèreté :
Alors, par le secours de sa pleine efficace,
Tous autres nœuds brisés, tout autre objet banni,
Seul hôte de toi-même, et maître de la place,
Tu verras cette même grace
T'unir à cet Être infini.

Aussitôt que du ciel dans l'homme elle descend,
Il n'a plus aucun foible, il peut tout entreprendre ;
L'impression du bras qui daigne la répandre
D'infirme qu'il étoit l'a rendu tout-puissant ;
Mais sitôt que ce bras la retire en arriere,
L'homme dénué, pauvre, accablé de malheurs,
Et livré par lui-même à sa foiblesse entiere,
Semble ne voir plus la lumiere
Que pour être en proie aux douleurs.

Ne perds pas toutefois le courage ou l'espoir
Pour sentir cette grace ou partie ou moins vive,
Mais présente un cœur ferme à tout ce qui t'arrive,
Et bénis de ton Dieu le souverain vouloir.
Dans quelque excès d'ennuis qu'un tel départ t'engage,
Souffre tout pour sa gloire attendant le retour,
Et songe qu'au printemps l'hiver sert de passage,
Qu'un profond calme suit l'orage,
Et que la nuit fait place au jour.

CHAPITRE IX.

Du manquement de toute sorte de consolations.

Notre ame néglige sans peine
La consolation humaine
Quand la divine la remplit :
Une sainte fierté dans ce dédain nous jette,
Et la parfaite joie aisément établit
L'heureux mépris de l'imparfaite.

Mais du côté de Dieu demeurer sans douceur
Quand nous foulons aux pieds toute celle du monde ;
Accepter pour sa gloire une langueur profonde,
Un exil où lui-même il abyme le cœur ;
Ne nous chercher en rien alors que tout nous quitte ;
Ne vouloir rien qui plaise alors que tout déplaît ;
N'envoyer ni desirs vers le propre intérêt,
Ni regards échappés vers le propre mérite ;
C'est un effort si grand, qu'il se faut élever
Au-dessus de tout l'homme avant que l'entreprendre :
Sans se vaincre soi-même on ne peut y prétendre,
Et sans faire un miracle on ne peut l'achever.

Que fais-tu de grand ou de rare,
Si la paix de ton cœur s'empare

Quand la grace regne au-dedans,
Si tu sens pleine joie au moment qu'elle arrive,
Si tes vœux aussitôt deviennent plus ardents,
Et ta dévotion plus vive?

C'est l'ordinaire effet de son épanchement
Que d'enfanter le zele et semer l'alégresse,
C'est l'accompagnement de cette grande hôtesse,
Et tout le monde aspire à cet heureux moment.
Assez à l'aise marche et fournit sa carriere
Celui dont en tous lieux elle soutient la croix;
Du fardeau le plus lourd il ne sent point le poids;
Dans la nuit la plus sombre il a trop de lumiere;
Le Tout-Puissant le porte et le daigne éclairer,
Le Tout-Puissant lui-même à sa course préside;
Et comme il est conduit par le souverain guide,
Il n'est pas merveilleux s'il ne peut s'égarer.

Nous aimons ce qui nous console;
L'ame le cherche, l'ame y vole,
L'ame s'attache au moindre attrait;
Elle penche toujours vers ce qui la chatouille,
Et difficilement l'homme le plus parfait
De tout lui-même se dépouille.

Laurent le saint martyr en vint pourtant à bout
Quand Dieu le sépara de Sixte son grand-prêtre;
Il l'aimoit comme pere, il l'aimoit comme maître,
Mais un amour plus fort le détacha de tout.

D'une perte si dure il fit des sacrifices
A l'honneur de ce Dieu qui couronnoit sa foi;
Il triompha du siecle en triomphant de soi;
Par le mépris du monde il brava les supplices:
Mais il avoit porté cette mort constamment
Avant que des bourreaux il éprouvât la rage,
Et parmi les tourments ce qu'il eut de courage
Fut un prix avancé de son détachement.

Ainsi cette ame toute pure
Mit l'amour de la créature
Sous les ordres du Créateur;
Et son zele pour Dieu, brisant toute autre chaîne,
Préféra le vouloir du souverain Auteur
A toute la douceur humaine.

Apprends de cet exemple à desserrer les nœuds
Par qui l'affection, par qui le sang te lie,
Ces puissants et doux nœuds qui font aimer la vie,
Et sans qui l'homme a peine à s'estimer heureux.
Quitte un ami sans trouble alors que Dieu l'ordonne;
Vois sans trouble un ami te quitter à son tour;
Comme un bien passager regarde son amour;
Sois égal quand il t'aime et quand il t'abandonne.
Ne faut-il pas enfin chacun s'entre-quitter?
Où tous les hommes vont aucuns ne vont ensemble;
Et devant ce grand juge où le plus hardi tremble
Le roi le mieux suivi se va seul présenter.

Que l'homme a de combats à faire
Avant que de se bien soustraire

A l'empire des passions,
Avant que de soi-même il soit si bien le maître
Qu'il pousse tout l'effort de ses affections
Jusqu'à l'Auteur de tout son être !

Qui s'attache à soi-même aussitôt l'en bannit,
Et qui peut sur soi-même appuyer sa foiblesse
Glisse et tombe aisément dans l'indigne mollesse
Des consolations que le siècle fournit ;
Mais quiconque aime Dieu d'un amour véritable,
Quiconque s'étudie à marcher sur ses pas,
Apprend si bien à fuir ces dangereux appas,
Que d'une telle chûte il devient incapable :
Rien de la part des sens ne le sauroit toucher ;
Et, loin de prêter l'ame à leurs vaines délices,
Les grands travaux pour Dieu, les rudes exercices,
Sont tout ce qu'en la vie il se plaît à chercher.

Quand donc tu sens parmi ton zele
Quelque douceur spirituelle
Dont s'échauffe ta volonté,
Rends graces à ton Dieu de ce feu qu'elle excite,
Et reconnois que c'est un don de sa bonté,
Et non l'effet de ton mérite.

Quoique ce soit un bien sur tous autres exquis,
D'une excessive joie arrête la surprise ;
N'en sois pas plus enflé quand il t'en favorise,
Et n'en présume pas déja le ciel acquis ;
En toutes actions sois-en mieux sur tes gardes ;

Que ton humilité sache s'en redoubler ;
Plus il te donne à perdre, et plus tu dois trembler ;
Tant plus il t'enrichit, et tant plus tu hasardes.
Ces moments passeront avec tous leurs attraits ;
Et la tentation, se coulant en leur place,
Y fera succéder l'orage à la bonace,
Les troubles au repos, et la guerre à la paix.

Si toute leur douceur partie
Laisse ta vigueur amortie,
Ne désespere pas soudain ;
Mais, à l'humilité joignant la confiance,
Attends que le Très-Haut daigne abaisser la main
Au secours de ta patience.

Ce Dieu, toujours tout bon et toujours tout-puissant,
Ce Dieu, dans ses bontés toujours inépuisable,
Peut faire un nouveau don d'une grace plus stable,
D'une vigueur plus ferme, à ton cœur languissant.
Vous le savez, dévots, qui marchez dans sa voie,
Qu'on y voit tour-à-tour la paix et les combats,
Qu'on y voit l'amertume enfanter les appas,
Qu'on y voit le chagrin succéder à la joie ;
Les Saints même, les Saints, tous comblés de ce don,
Ont éprouvé souvent de ces vicissitudes,
Et senti des moments tantôt doux, tantôt rudes,
Par la pleine assistance et l'entier abandon.

Crois-en David sur sa parole.
Tant que la grace le console,

C'est ainsi qu'il en parle à Dieu :
« Lorsque de tes faveurs je goûtois l'abondance,
« Je le disois, Seigneur, qu'aucun temps, aucun lieu,
« Ne pourroit troubler ma constance. »

A cette fermeté succede la langueur
Par le départ soudain de cette même grace :
« Tu n'as fait, lui dit-il, que détourner ta face,
« Et le trouble aussitôt s'est saisi de mon cœur ».
Cependant il conserve une espérance entiere ;
Et dans cette langueur rassemblant ses esprits,
« Jusqu'à toi, poursuit-il, j'éleverai mes cris,
« Jusqu'à toi, mon Sauveur, j'enverrai ma priere ».
Il en obtient le fruit, et change de discours :
« Le Seigneur à mes maux est devenu sensible,
« Dit-il, et la pitié l'ayant rendu flexible,
« Lui-même il a voulu descendre à mon secours. »

Veux-tu savoir de quelle sorte
Agit cette grace plus forte?
Écoute ses ravissements :
« Tu dissipes, ô Dieu, l'aigreur de ma tristesse,
« Tu changes en plaisirs tous mes gémissements,
« Et m'environnes d'alégresse. »

Puisque Dieu traite ainsi même les plus grands Saints,
Nous autres malheureux perdrons-nous tout courage,
Pour voir que notre vie ici-bas se partage
Aux inégalités qui troublent leurs desseins?
Voyons tantôt le feu, voyons tantôt la glace

Dans nos cœurs tour-à-tour se mêler sans arrêt :
L'esprit ne va-t-il pas et vient comme il lui plaît ?
Son bon plaisir lui seul le retient ou le chasse ;
Job en sert de témoin : « Tu le veux, ô Seigneur,
« Disoit-il, que ton bras nous défende et nous quitte,
« Et tu nous fais à peine un moment de visite
« Qu'aussitôt ta retraite éprouve notre cœur. »

Sur quoi donc faut-il que j'espere,
Et, dans l'excès de ma misere,
Sur quoi puis-je me confier,
Sinon sur la grandeur de sa miséricorde,
Et sur ce que sa grace aime à justifier
Ceux à qui sa bonté l'accorde ?

Soit que j'aie avec moi toujours des gens de bien,
De fideles amis, ou de vertueux freres,
Soit que des beaux traités les conseils salutaires,
Soit que les livres saints me servent d'entretien,
Qu'en hymnes tout un cœur autour de moi résonne ;
Ces freres, ces amis, ces livres, et ce chœur,
Tout cela n'a pour moi ni force ni saveur
Lorsqu'à ma pauvreté la grace m'abandonne ;
Et l'unique remede en cette extrémité
C'est une patience égale au mal extrême,
Une abnégation parfaite de moi-même,
Pour accepter de Dieu toute la volonté.

Je n'ai point vu d'ame si sainte,
D'ame si fortement atteinte,

De religieux si parfait,
Qui n'ait senti la grace, en lui comme séchée,
N'y verser quelquefois aucun sensible attrait,
Ou vu sa ferveur relâchée.

Aucun n'est éclairé de rayons si puissants,
Aucune ame si haut ne se trouve ravie,
Qui n'ait vu sa clarté précédée ou suivie
D'une attaque ou du Diable ou de ses propres sens;
Aucun n'est digne aussi de la vive lumiere
Par qui Dieu se découvre à l'esprit recueilli,
S'il ne s'est vu pour Dieu vivement assailli,
S'il n'a franchi pour Dieu quelque rude carriere.
Ne t'ébranle donc point dans les tentations;
Ne t'inquiete point de leurs inquiétudes;
D'elles naîtra le calme, et leurs coups les plus rudes
Sont les avant-coureurs des consolations.

Puissant Maître de la nature,
Ta sainte parole en assure
Ceux qu'elles auront éprouvés:
« Sur qui vaincra, dis-tu, je répandrai ma gloire,
« Et de l'arbre de vie il verra réservés
« Les plus doux fruits pour sa victoire. »

Cette douceur du ciel en tombe quelquefois
Pour fortifier l'homme à vaincre l'amertume;
L'amertume la suit, de peur qu'il n'en présume
Le ciel ouvert pour lui sans plus porter de croix:

Car enfin le bien même est souvent une porte
Par où la propre estime entre avec la vertu ;
Et, quoique l'ennemi lui paroisse abattu,
Le Diable ne dort point, et la chair n'est pas morte.
Il se faut donc sans cesse au combat disposer,
En craindre à tous moments quelques succès contraires,
Puisque de tous côtés on a des adversaires
Qui ne savent que c'est que de se reposer.

CHAPITRE X.

De la reconnoissance pour les graces de Dieu.

Oh, que tu sais mal te connoître,
Mortel ! et que mal-à-propos,
Toi que pour le travail Dieu voulut faire naître,
Tu cherches ici du repos !
Songe plus à la patience
Qu'à cette aimable confiance
Que versent dans les cœurs ses consolations,
Et te prépare aux croix que sa justice envoie,
Plus qu'à cette innocente joie
Que mêlent ses bontés aux tribulations.

Quels mondains à Dieu si rebelles
De leurs ames voudroient bannir

Le goût de ces douceurs toutes spirituelles,
S'ils pouvoient toujours l'obtenir?
Les pompes que le siecle étale
N'ont jamais rien qui les égale;
Les délices des sens n'en sauroient approcher;
Et de quelques appas qu'elles nous semblent pleines,
Celles du siecle enfin sont vaines,
Et la honte s'attache à celles de la chair.

Mais les douceurs spirituelles,
Seules dignes de nos desirs,
Seules n'ont rien de bas, et seules toujours belles,
Forment de solides plaisirs;
C'est la vertu qui les fait naître,
Et Dieu, cet adorable Maître,
N'en est jamais avare aux cœurs purs et constants:
Mais on n'en jouit pas autant qu'on le souhaite,
Et l'ame la moins imparfaite
Voit la tentation ne cesser pas long-temps.

Par trop d'espoir en nos mérites
La fausse liberté d'esprit
S'oppose puissamment à ces douces visites
Dont nous régale Jésus-Christ.
Lorsque sa grace nous console,
D'un seul accent de sa parole
Il remplit tout l'excès de sa bénignité;
Mais l'homme y répond mal, l'homme l'en désavoue,
S'il ne rend graces, s'il ne loue,
S'il ne rapporte tout à sa haute bonté.

Veux-tu que la grace divine
Coule abondamment dans ton cœur?
Fais remonter ses dons jusqu'à son origine;
N'en sois point ingrat à l'auteur:
Il fait toujours grace nouvelle
A qui pour la moindre étincelle
Lui témoigne un esprit vraiment reconnoissant;
Mais il sait bien aussi remplir cette menace
D'ôter au superbe la grace
Dont il prodigue à l'humble un effet plus puissant.

Loin, consolations funestes,
Qui m'ôtez la componction!
Loin de moi ces pensers qui semblent tous célestes,
Et m'enflent de présomption!
Dieu n'a pas toujours agréable
Tout ce qu'un dévot trouve aimable;
Toute élévation n'a pas la sainteté:
On peut monter bien haut sans atteindre aux couronnes;
Toutes douceurs ne sont pas bonnes;
Et tous les bons desirs n'ont pas la pureté.

J'aime, j'aime bien cette grace
Qui me sait mieux humilier,
Qui me tient mieux en crainte, et jamais ne se lasse
De m'apprendre à mieux m'oublier:
Ceux que ses dons daignent instruire,
Ceux qui savent où peut réduire
Le douloureux effet de sa substraction,
Jamais du bien qu'ils font n'osent prendre la gloire,

Jamais n'ôtent de leur mémoire
Qu'ils ne sont que misere et qu'imperfection.

Qu'une sainte reconnoissance
Rende donc à Dieu tout le sien;
Et n'impute qu'à toi, qu'à ta propre impuissance,
Tout ce qui s'y mêle du tien:
Je m'explique, et je te veux dire
Que des graces que Dieu t'inspire
Tu pousses jusqu'à lui d'humbles remercîments,
Et que, te chargeant seul de toutes tes foiblesses,
Tu te prosternes, tu confesses
Qu'il ne te peut devoir que de longs châtiments.

Mets-toi dans le plus bas étage,
Il te donnera le plus haut:
C'est par l'humilité que le plus grand courage
Montre pleinement ce qu'il vaut;
La hauteur même dans le monde
Sur ce bas étage se fonde,
Et le plus haut sans lui n'y sauroit subsister;
Le plus grand devant Dieu c'est le moindre en soi-même,
Et les vertus que le ciel aime
Par les ravalements trouvent l'art d'y monter.

La gloire des Saints ne s'acheve
Que par le mépris qu'ils en font;
Leur abaissement croît autant qu'elle s'éleve,
Et devient toujours plus profond:
La vaine gloire a peu de place

Dans un cœur où regne la grace,
L'amour de la céleste occupe tout le lieu;
Et cette propre estime, où se plaît la nature,
Ne sauroit trouver d'ouverture
Dans celui qui se fonde et s'affermit en Dieu.

Quand l'homme à cet Être sublime
Rend tout ce qu'il reçoit de bien,
D'aucun autre ici-bas il ne cherche l'estime;
Ici-bas il ne voit plus rien.
Dans le combat, dans la victoire,
De tels cœurs ne veulent de gloire
Que celle que Dieu seul y verse de ses mains;
Tout leur amour est Dieu, tout leur but sa louange,
Tout leur souhait que, sans mélange,
Elle éclate par-tout, en eux, en tous les Saints.

Aussi sa bonté semble croître
Des louanges que tu lui rends;
Et pour ses moindres dons savoir le reconnoître,
C'est en attirer de plus grands.
Tiens ses moindres graces pour grandes,
N'en reçois point que tu n'en rendes;
Crois plus avoir reçu que tu n'as mérité;
Estime précieux, estime incomparable
Le don le moins considérable,
Et redouble son prix par ton humilité.

Si dans les moindres dons tu passes
A considérer leur auteur,

Verras-tu rien de vil, rien de foible en ses graces,
Rien de contemptible à ton cœur?
On ne peut sans ingratitude
Nommer rien de bas ni de rude
Quand il vient d'un si grand et si doux Souverain;
Et lorsqu'il fait pleuvoir des maux et des traverses,
Ce ne sont que graces diverses
Dont avec pleine joie il faut bénir sa main.

Cette charité, toujours vive,
Qui n'a que notre bien pour but,
Dispose avec amour tout ce qui nous arrive,
Et fait tout pour notre salut.
Montre une ame reconnoissante
Quand tu sens la grace puissante;
Sois humble et patient dans sa substraction;
Joins pour la rappeler les pleurs à la priere,
Et, de peur de la perdre entiere,
Unis la vigilance à la soumission.

CHAPITRE XI.

Du petit nombre de ceux qui aiment la croix de Jésus-Christ.

Que d'hommes amoureux de la gloire céleste
Envisagent la croix comme un fardeau funeste,

Et cherchent à goûter les consolations,
Sans vouloir faire essai des tribulations!
Jésus-Christ voit par-tout cette humeur variable :
Il n'a que trop d'amis pour se seoir à sa table,
Aucun dans le banquet ne veut l'abandonner;
Mais au fond du désert il est seul à jeûner :
Tous lui demandent part à sa pleine alégresse,
Mais aucun n'en veut prendre à sa pleine tristesse;
Et ceux que l'on a vus les plus prompts à s'offrir
Le quittent les premiers quand il lui faut souffrir.
Jusqu'à la fraction de ce pain qu'il nous donne
Assez de monde ici le suit et l'environne;
Mais peu de son amour s'y laissent enflammer
Jusqu'à boire avec lui dans le calice amer.
Les miracles brillants dont il seme sa vie
Par leur éclat à peine échauffent notre envie,
Que sa honteuse mort refroidit nos esprits
Jusqu'à ne vouloir plus de ce don à ce prix.
Beaucoup avec chaleur l'aiment et le bénissent,
Dont au premier revers les louanges tarissent :
Tant qu'ils n'ont à gémir d'aucune adversité,
Qu'il n'épanche sur eux que sa bénignité,
Cette faveur sensible aisément sert d'amorce
A soutenir leur zele et conserver leur force;
Mais lorsque sa bonté se cache tant soit peu,
Une soudaine glace amortit tout ce feu,
Et les restes fumants de leur ferveur éteinte
Ne font partir du cœur que murmure et que plainte,
Tandis qu'au fond de l'ame un lâche étonnement
Va de la fermeté jusqu'à l'abattement.

En usez-vous ainsi, vous dont l'amour extrême
N'embrasse Jésus-Christ qu'à cause de lui-même,
Et qui, sans regarder votre propre intérêt,
N'avez de passion que pour ce qui lui plaît?
Vous voyez d'un même œil tout ce qu'il vous envoie:
Vous l'aimez dans l'angoisse ainsi que dans la joie;
Vous le savez bénir dans la prospérité,
Vous le savez louer dans la calamité;
Une égale constance attachée à ses traces
Dans l'un et l'autre sort trouve à lui rendre graces;
Et quand jamais pour vous il n'auroit que rigueurs,
Mêmes remercîments partiroient de vos cœurs.
Pur amour de Jésus, que ta force est étrange
Quand l'amour-propre en toi ne fait aucun mélange,
Et que, de l'intérêt pleinement dépouillé,
D'aucun regard vers nous tu ne te vois souillé!
N'ont-ils pas un amour servile et mercenaire
Ces cœurs qui n'aiment Dieu que pour se satisfaire,
Et ne le font l'objet de leurs affections
Que pour en recevoir des consolations?
Aimer Dieu de la sorte et pour nos avantages,
C'est mettre indignement ses bontés à nos gages,
Croire d'un peu de vœux payer tout son appui,
Et nous-mêmes enfin nous aimer plus que lui:
Mais où trouvera-t-on une ame si purgée,
D'espoir de tout salaire à ce point dégagée,
Qu'elle aime à servir Dieu sans se considérer,
Et ne cherche en l'aimant que l'heur de l'adorer?
Certes, il s'en voit peu de qui l'amour soit pure
Jusqu'à se dépouiller de toute créature;

Et s'il est sur la terre un vrai pauvre d'esprit,
Qui, détaché de tout, soit tout à Jésus-Christ,
C'est un trésor si grand, que ces mines fécondes
Que la nature écarte au bout des nouveaux mondes,
Ces mers où se durcit la perle et le coral,
N'en ont jamais conçu qui fût d'un prix égal.
Mais aussi ce n'est pas une conquête aisée
Qu'à ses premiers desirs l'homme trouve exposée :
Quand pour y parvenir il donne tout son bien,
Avec ce grand effort il ne fait encor rien ;
Quelque âpre pénitence ici-bas qu'il s'impose,
Ses plus longues rigueurs sont encor peu de chose ;
Que sur chaque science il applique son soin,
Qu'il la possede entiere, il est encor bien loin ;
Qu'il ait mille vertus dont l'heureux assemblage
De tous leurs ornements pare son grand courage ;
Que sa dévotion, que ses hautes ferveurs
Attirent chaque jour de nouvelles faveurs,
Sache qu'il lui demeure encor beaucoup à faire
S'il manque à ce point seul qui seul est nécessaire.
Tu sais quel est ce point, je l'ai trop répété,
C'est qu'il se quitte encor quand il a tout quitté,
Que de tout l'amour-propre il fasse un sacrifice,
Que de lui-même enfin lui-même il se bannisse,
Et qu'élevé par-là dans un état parfait
Il croie, ayant fait tout, n'avoir encor rien fait.
Qu'il estime fort peu, suivant cette maxime,
Tout ce qui peut en lui mériter quelque estime ;
Que lui-même il se dise, et du fond de son cœur,
Serviteur inutile aux emplois du Seigneur,

La Vérité l'ordonne : « Après avoir, dit-elle,
« Rempli tous les devoirs où ma voix vous appelle,
« Après avoir fait tout ce que je vous prescris,
« Gardez encor pour vous un sincere mépris,
« Et nommez-vous encor disciples indociles,
« Serviteurs fainéants, esclaves inutiles. »
Ainsi vraiment tout nu, vraiment pauvre d'esprit,
Tout détaché de tout, et tout à Jésus-Christ,
Avec le roi-prophete il aura lieu de dire :
« Je n'ai plus rien en moi que ce que Dieu m'inspire,
« J'y suis seul, j'y suis pauvre ». Aucun n'est toutefois
Ni plus riche en vrais biens, ni plus libre en son choix,
Ni plus puissant enfin que ce chétif esclave
Qui, foulant tout aux pieds, lui-même encor se brave,
Et, rompant avec soi pour s'unir à son Dieu,
Sait en tout et par-tout se mettre au plus bas lieu.

CHAPITRE XII.

Du chemin royal de la sainte croix.

Homme, apprends qu'il te faut renoncer à toi-même,
Que pour suivre Jésus il faut porter ta croix :
Pour beaucoup de mortels ce sont de rudes mots ;
Ce sont de fâcheux mots pour un esprit qui s'aime.
Mais il sera plus rude encore et plus fâcheux
Pour qui n'aura suivi ce chemin épineux,

D'entendre au dernier jour ces dernieres paroles :
« Loin de moi, malheureux, loin, maudits criminels,
« Qui des biens passagers avez fait vos idoles,
« Trébuchez loin de moi dans les feux éternels ! »

En ce jour étonnant, qui du sein de la poudre
Fera sortir nos os à leur chair rassemblés,
Les bergers et les rois, également troublés,
Craindront de cet arrêt l'épouvantable foudre ;
Les abymes ouverts des célestes rigueurs
D'un tremblement égal rempliront tous les cœurs
Où cette auguste croix ne sera point empreinte :
Mais ceux qui maintenant suivent son étendard
Verront lors tout frémir d'une trop juste crainte,
Et dans ce vaste effroi n'auront aucune part.

Ce signe au haut du ciel tout brillant de lumiere,
Quand Dieu se fera voir en son grand tribunal,
Sera de ses élus le bienheureux fanal,
Et des victorieux l'éclatante banniere :
Lors du Crucifié les dignes serviteurs,
Qui pour en être ici les vrais imitateurs
Se sont faits de la croix esclaves volontaires,
Auront à son aspect de pleins ravissements,
Et ne s'en promettront que d'éternels salaires,
Quand le reste en craindra d'éternels châtiments.

La croix ouvre l'entrée au trône de la gloire ;
Par elle ce royaume est facile à gagner :

Aime donc cette croix par qui tu dois régner,
En elle est le salut, la vie, et la victoire;
L'invincible soutien contre tous ennemis,
Des célestes douceurs l'épanchement promis
Et la force de l'ame ont leurs sources en elle;
L'esprit y voit sa joie et sa tranquillité,
Il y voit des vertus le comble et le modele,
Et la perfection de notre sainteté.

C'est elle seule aussi qui doit être suivie;
Ce seroit t'abuser que prendre un autre but;
Hors d'elle pour ton ame il n'est point de salut,
Hors d'elle point d'espoir de l'éternelle vie.
Je veux bien te le dire et redire cent fois,
Si tu ne veux périr, charge sur toi ta croix,
Suis du Crucifié les douloureuses traces;
Et les dons attachés à ce glorieux faix,
Attirant dans ton cœur les trésors de ses graces,
T'éleveront au ciel pour y vivre à jamais.

Il a marché devant, il a porté la sienne;
Il t'a montré l'exemple en y mourant pour toi;
Et cette mort te laisse une amoureuse loi
D'en porter une égale, et mourir en la tienne.
Si tu meurs avec lui, tu vivras avec lui;
La part que tu prendras à son mortel ennui
Tu l'auras aux grandeurs qui suivent sa victoire;
La mesure est pareille; et c'est bien vainement
Qu'on s'imagine au ciel avoir part à sa gloire,
Quand on n'a point ici partagé son tourment.

Ainsi pour arriver à cette pleine joie
Tout consiste en la croix, et tout gît à mourir;
C'est par là que le ciel se laisse conquérir,
Et Dieu pour te sauver n'a point fait d'autre voie.
La véritable vie et la solide paix,
Le calme intérieur de nos plus doux souhaits,
Le vrai repos enfin, c'est la croix qui le donne.
Apprends donc sans relâche à te mortifier,
Et sache que quiconque aspire à la couronne,
C'est à la seule croix qu'il se doit confier.

Revois de tous les temps l'image retracée,
Marche de tous côtés, cherche de toutes parts,
Jusqu'au plus haut des cieux éleve tes regards,
Jusqu'au fond de la terre abyme ta pensée,
Vois ce qu'a de plus haut la contemplation,
Vois ce qu'a de plus sûr l'humiliation,
Ne laisse rien à voir dans toute la nature;
Tu ne trouveras point à faire un autre choix,
Tu ne trouveras point ni de route plus sûre,
Ni de chemin plus haut que celui de la croix.

Va plus outre, et de tout absolument dispose,
Regle tout sous ton ordre au gré de ton desir,
Tu ne manqueras point d'objets de déplaisir,
Tu trouveras par-tout à souffrir quelque chose:
Ou de force, ou de gré, quoi qu'on veuille espérer,
Toujours de quoi souffrir et de quoi soupirer
Nous présente par-tout la croix inévitable;
Et nous sentons au corps toujours quelque douleur,

Ou quelque trouble en l'ame, encor plus intraitable,
Qui semblent tour-à-tour nous livrer au malheur.

Dieu te délaissera quelquefois sans tendresse ;
Souvent par le prochain tu seras exercé ;
Souvent, dans le chagrin par toi-même enfoncé,
Tu deviendras toi-même à charge à ta foiblesse ;
Souvent, et sans remede et sans allégement,
Tu ne rencontreras dans cet accablement
Rien qui puisse guérir ni relâcher ta peine ;
Ton seul recours alors doit être d'endurer
Par une patience égale à cette gêne
Tant qu'il plaît à ton Dieu de la faire durer.

Ses ordres amoureux veulent ainsi t'instruire
A souffrir l'amertume et pleine et sans douceur,
Afin que ta vertu laisse aller tout ton cœur
Où son vouloir sacré se plaît à le conduire :
Il te veut tout soumis, et par l'adversité
Il cherche à voir en toi croître l'humilité,
A te donner un goût plus pur de sa souffrance ;
Car aucun ne la goûte enfin si purement
Que celui qu'a daigné choisir sa Providence
Pour lui faire éprouver un semblable tourment.

La croix donc en tous lieux est toujours préparée ;
La croix t'attend par-tout, et par-tout suit tes pas ;
Fuis-la de tous côtés, et cours où tu voudras,
Tu n'éviteras point sa rencontre assurée :
Tel est notre destin, telles en sont les lois ;
Tout homme pour lui-même est une vive croix,

Pesante d'autant plus que plus lui-même il s'aime;
Et comme il n'est en soi que misere et qu'ennui,
En quelque lieu qu'il aille, il se porte lui-même,
Et rencontre la croix qu'il y porte avec lui.

Regarde sous tes pieds, regarde sur ta tête,
Regarde-toi dedans, regarde-toi dehors,
N'oublie aucuns secrets, n'épargne aucuns efforts,
Tu trouveras par-tout cette croix toujours prête;
Tu trouveras par-tout tes secrets confondus,
Ton espérance vaine, et tes efforts perdus,
Si tu n'es en tous lieux armé de patience:
C'est là l'unique effort qui te puisse en tous lieux
Sous un ferme repos calmer la conscience,
Et te prêter une aide à mériter les cieux.

Porte-la de bon cœur, cette croix salutaire,
Que tu vois attachée à ton infirmité,
Fais un hommage à Dieu d'une nécessité,
Et d'un mal infaillible un tribut volontaire;
Elle te portera toi-même en tes travaux,
Elle te conduira par le milieu des maux
Jusqu'à cet heureux port où la peine est finie:
Mais ce n'est pas ici que tu dois l'espérer;
La fin des maux consiste en celle de la vie,
Et l'on trouve à gémir tant qu'on peut respirer.

Si c'est avec regret, lâche, que tu la portes,
Si par de vains efforts tu l'oses rejeter;
Tu t'en fais un fardeau plus fâcheux à porter,
Tu l'attaches à toi par des chaînes plus fortes;

Son joug mal secoué devenu plus pesant
Te charge malgré toi d'un amas plus cuisant,
Impose un nouveau comble à tes inquiétudes ;
Ou si tu peux enfin t'affranchir d'une croix,
Ce n'est que faire place à d'autres croix plus rudes,
Qui te viennent sur l'heure accabler de leur poids.

Te pourrois-tu soustraire à cette loi commune
Dont aucun des mortels n'a pu se dispenser?
Quel monarque par-là n'a-t-on point vu passer?
Qui des Saints a vécu sans croix, sans infortune?
Ton Maître Jésus-Christ n'eut pas un seul moment
Dégagé des douleurs et libre du tourment
Que de sa Passion avançoit la mémoire ;
Il fallut comme toi qu'il portât son fardeau ;
Il lui fallut souffrir pour se rendre à sa gloire,
Et, pour monter au trône, entrer dans le tombeau.

Quel privilege as-tu, vil amas de poussiere,
Dont tu t'oses promettre un plus heureux destin?
Crois-tu monter au ciel par un autre chemin?
Crois-tu vaincre ici-bas sous une autre banniere?
Jésus-Christ, en vivant, n'a fait que soupirer,
Il n'a fait que gémir, il n'a fait qu'endurer ;
Les plus beaux jours pour lui n'ont été que supplices ;
Et tu ne veux pour toi que pompe et que plaisirs,
Qu'une oisiveté vague où flottent les délices,
Qu'une pleine licence où nagent tes desirs !

Tu t'abuses, pécheur, si ton ame charmée
Cherche autre chose ici que tribulations ;

Elle n'y peut trouver que des afflictions,
Que des croix, dont la vie est toute parsemée:
Souvent même, souvent nous voyons arriver
Que plus l'homme en esprit apprend à s'élever,
Et plus de son exil les croix lui sont pesantes;
Tel est d'un saint amour le digne empressement,
Que plus dans notre cœur ses flammes sont puissantes,
Plus il nous fait sentir notre bannissement.

Ce cœur ainsi sensible et touché de la sorte
N'est pas pourtant sans joie au milieu des douleurs,
Et le fruit qu'il reçoit de ses propres malheurs
S'augmente d'autant plus que sa souffrance est forte;
A peine porte-t-il cette croix sans regret,
Que Dieu par un secours et solide et secret
Tourne son amertume en douce confiance;
Et plus ce triste corps est sous elle abattu,
Plus par la grace unie à tant de patience
L'esprit fortifié s'éleve en la vertu.

Comme l'expérience a toujours fait connoître
Que le nœud de l'amour est la conformité,
Il soupire à toute heure après l'adversité
Qui le fait d'autant mieux ressembler à son Maître:
L'impatient desir de cet heureux rapport
Dans un cœur tout de flamme est quelquefois si fort,
Qu'il ne voudroit pas être un moment sans souffrance,
Et croit avec raison que plus il peut souffrir,
Plus il plaît à ce Maître, et qu'enfin sa constance
Est le plus digne encens qu'il lui sauroit offrir.

Mais ne présume pas que la vertu de l'homme
Produise d'elle-même une telle ferveur ;
C'est de ce Maître aimé la céleste faveur
Qui la fait naître en nous, l'y nourrit, l'y consomme ;
C'est de sa pleine grace un sacré mouvement,
Qui sur la chair fragile agit si puissamment,
Que tout l'homme lui cede et se fait violence,
Et que ce qu'il abhorre et que ce qu'il refuit,
Sitôt que cette grace entre dans la balance,
Devient tout ce qu'il aime et tout ce qu'il poursuit.

Ce n'est pas de nos cœurs la pente naturelle
De porter une croix, de se plaire à pâtir,
De châtier le corps pour mieux assujettir
Sous les lois de l'esprit ce dangereux rebelle ;
Il n'est pas naturel de craindre et fuir l'honneur,
De tenir le mépris à souverain bonheur,
De n'avoir pour soi-même aucune propre estime,
De supporter la peine avec tranquillité,
Et d'être des malheurs la butte et la victime,
Sans faire aucun souhait pour la prospérité.

Tu ne peux rien, mortel, de toutes ces merveilles,
Quand ce n'est que sur toi que tu jettes les yeux ;
Mais quand ta confiance est tout entiere aux cieux,
Elle en reçoit pour toi des forces sans pareilles :
Alors victorieux de tous tes ennemis,
La chair sous toi domtée et le monde soumis,
Ton ame de tes sens ne se voit plus captive ;
Et tu braves par-tout le prince de l'enfer

Quand ton cœur à sa rage oppose une foi vive,
Et ton front cette croix qui sut en triompher.

Résous-toi, résous-toi, mais d'un courage extrême,
En serviteur fidele, à porter cette croix
Où ton Maître lui-même a rendu les abois,
Pressé du seul amour qu'il avoit pour toi-même.
Te redirai-je encor qu'il te faut préparer
A mille et mille maux que force d'endurer
Le cours de cette triste et misérable vie?
Te redirai-je encor que le premier péché
En a semé par-tout une suite infinie,
Qui te sauront trouver où que tu sois caché?

Je ne m'en lasse point: oui, c'est l'ordre des choses;
Il n'est point de remede à ce commun malheur;
Tu te verras sans cesse accablé de douleur,
Si tu ne peux souffrir, si tu ne t'y disposes.
Contemple de Jésus l'affreuse Passion,
Bois son calice amer avec affection,
Si tu veux avoir part à son grand héritage;
Et remets, en souffrant, le soin à sa bonté
De consoler tes maux durant cet esclavage,
Et d'ordonner de tout suivant sa volonté.

Cependant de ta part ne reçois qu'avec joie
Ce qu'il te fait souffrir de tribulations;
Répute-les pour toi des consolations,
Des graces que sur toi sa main propre déploie:
Songe que, quoi qu'ici tu puisses supporter,
Tes maux, pour grands qu'ils soient, ne peuvent mériter

Le bien qui t'est promis en la gloire future,
Et que quand tu pourrois souffrir tous les mépris,
Souffrir tous les revers dont gémit la nature,
Tu ne souffrirois rien digne d'un si haut prix.

Veux-tu faire un essai du paradis en terre?
Veux-tu te rendre heureux avant que de mourir?
Prends, pour l'amour de Dieu, prends plaisir à souffrir
Prends goût à tous ces maux qui te livrent la guerre.
Souffrir avec regret, souffrir avec chagrin,
Tenir l'affliction pour un cruel destin,
La fuir, ou ne chercher qu'à s'en voir bientôt quitte,
C'est se rendre en effet d'autant plus malheureux;
L'affliction s'obstine à suivre qui l'évite,
Et lui porte par-tout des coups plus rigoureux.

Range à ce que tu dois ton ame en patience,
Je veux dire à souffrir de moment en moment,
Et tes maux recevront un prompt soulagement
De la solide paix qu'aura ta conscience.
Fusses-tu tout parfait, fusses-tu de ces lieux
Ravi comme saint Paul au troisieme des cieux,
Tu ne te verrois point affranchi de traverses,
Puisqu'enfin ce fut là que le Verbe incarné
Lui fit voir les travaux et les peines diverses
Qu'à souffrir pour son nom il l'avoit destiné.

Tu n'as point à prétendre ici d'autres délices
Qu'une longue souffrance ou de corps ou d'esprit,
Du moins si ton dessein est d'aimer Jésus-Christ,
Si tu veux jusqu'au bout lui rendre tes services:

Et plût à sa bonté que par un heureux choix
Un violent desir de supporter sa croix
Te fît digne pour lui de souffrir quelque chose!
Que de gloire à ton cœur ainsi mortifié!
Que d'alégresse aux Saints dont tu serois la cause!
Que ton prochain par-là seroit édifié!

On recommande assez la patience aux autres,
Mais il s'en trouve peu qui veuillent endurer;
Et quand à notre tour il nous faut soupirer,
Ce remede à tous maux n'est plus bon pour les nôtres:
Tu devrois bien pourtant souffrir un peu pour Dieu,
Toi qui peux reconnoître à toute heure, en tout lieu,
Combien plus un mondain endure pour le monde;
Vois ce que sa souffrance espere d'acquérir,
Vois quel but a sa vie en travaux si féconde,
Et fais pour te sauver ce qu'il fait pour périr.

Pour maxime infaillible imprime en ta pensée
Que chaque instant de vie est un pas vers la mort,
Et qu'il faut de ton ame appliquer tout l'effort
A goûter chaque jour une mort avancée;
C'est là, pour vivre heureux, que tu dois recourir:
Plus un homme à lui-même étudie à mourir,
Plus il commence à vivre à l'Auteur de son être;
Et des biens éternels les célestes clartés
Jamais à nos esprits ne se laissent connoître
S'ils n'acceptent pour lui toutes adversités.

En ce monde pour toi rien n'est plus salutaire,
Rien n'est plus agréable aux yeux du Tout-Puissant,

Que d'y souffrir pour lui le coup le plus perçant,
Et par un saint amour le rendre volontaire.
Si Dieu même, si Dieu t'y donnoit à choisir
Ou l'extrême souffrance ou l'extrême plaisir,
Tu devrois au plaisir préférer la souffrance ;
Plus un si digne choix régleroit tes desseins,
Plus ta vie à la sienne auroit de ressemblance,
Et deviendroit conforme à celle de ses Saints.

Ce peu que nous pouvons amasser de mérite,
Ce peu qu'il contribue à notre avancement,
Ne gît pas aux douceurs de cet épanchement
Qu'une vie innocente au fond des cœurs excite ;
Non, ne nous flattons point de ces illusions :
Ce n'est pas la grandeur des consolations
Qui pour monter au ciel rend notre ame plus forte ;
C'est le nombre des croix, c'en est la pesanteur,
C'est la soumission dont cette ame les porte
Qui l'éleve et l'unit à son divin Auteur.

S'il étoit quelque chose en toute la nature
Qui pour notre salut fût plus avantageux :
Ce Dieu, qui n'a pris chair que pour nous rendre heureux,
De parole et d'exemple en eût fait l'ouverture ;
Ses disciples aimés suivoient par-là ses pas ;
Et quiconque après eux veut le suivre ici-bas,
C'est de sa propre voix qu'à souffrir il l'exhorte ;
A tout sexe, à tout âge il fait la même loi :
« Renonce à toi, dit-il, prends ta croix et la porte,
« Et par où j'ai marché viens et marche après moi.

Concluons en un mot, et de tant de passages,
De tant d'instructions et de raisonnements,
Réunissons pour fruit tous les enseignements
A l'amour des malheurs, à la soif des outrages;
Affermissons nos cœurs dans cette vérité,
Que l'amas des vrais biens, l'heureuse éternité,
Ne se peut acquérir qu'à force de souffrances,
Que les afflictions sont les portes des cieux,
Qu'aux travaux Dieu mesure enfin les récompenses,
Et donne la plus haute à qui souffre le mieux.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'entretien intérieur de Jésus-Christ avec l'ame fidele.

Je prêterai l'oreille à cette voix secrete
Par qui le Tout-Puissant s'explique au fond du cœur;
Je la veux écouter, cette aimable interprete
De ce qu'à ses élus demande le Seigneur.
Oh, qu'heureuse est une ame alors qu'elle l'écoute!
Qu'elle devient savante à marcher dans sa route!
Qu'elle amasse de force à l'entendre parler!
Et que dans ses malheurs son bonheur est extrême
Quand de la bouche de Dieu même
Sa misere reçoit de quoi se consoler!

Heureuses donc cent fois, heureuses les oreilles
Qui s'ouvrent sans relâche à ses divins accents,
Et, pleines qu'elles sont de leurs hautes merveilles,
Se ferment au tumulte et du monde et des sens!
Oui, je dirai cent fois ces oreilles heureuses
Qui, de la voix de Dieu saintement amoureuses,

Méprisent ces faux tons qui font bruit au-dehors,
Pour entendre au-dedans la vérité parlante,
De qui la parole instruisante
N'a pour se faire ouïr que de muets accords.

Heureux aussi les yeux que les objets sensibles
Ne peuvent éblouir ni surprendre un moment!
Heureux ces mêmes yeux que les dons invisibles
Tiennent sur leurs trésors fixés incessamment!
Heureux encor l'esprit que de saints exercices
Préparent chaque jour par la fuite des vices
Aux secrets que découvre un si doux entretien!
Heureux tout l'homme enfin que ces petits miracles
Purgent si bien de tous obstacles,
Qu'il n'écoute, hors Dieu, ne voit, ne cherche rien!

Prends-y garde, mon ame, et ferme bien la porte
Aux plaisirs que tes sens refusent de bannir,
Pour te mettre en état d'entendre en quelque sorte
Ce dont ton bien-aimé te veut entretenir.
« Je suis, te dira-t-il, ton salut et ta vie:
« Si tu peux avec moi demeurer bien unie,
« Le vrai calme avec toi demeurera toujours:
« Renonce pour m'aimer aux douceurs temporelles;
« N'aspire plus qu'aux éternelles;
« Et ce calme naîtra de nos saintes amours. »

Que peuvent après tout ces délices impures,
Ces plaisirs passagers, que séduire ton cœur?

De quoi te serviront toutes les créatures,
Si tu perds une fois l'appui du Créateur?
Défais-toi, défais-toi de toute autre habitude;
A ne plaire qu'à Dieu mets toute ton étude;
Porte-lui tous tes vœux avec fidélité:
Tu trouveras ainsi la véritable joie,
Tu trouveras ainsi la voie
Qui seule peut conduire à la félicité.

CHAPITRE II.

Que la Vérité parle au-dedans du cœur sans aucun bruit de paroles.

PARLE, parle, Seigneur, ton serviteur écoute:
Je dis ton serviteur, car enfin je le suis;
Je le suis, je veux l'être, et marcher dans ta route
Et les jours et les nuits.

Remplis-moi d'un esprit qui me fasse comprendre
Ce qu'ordonnent de moi tes saintes volontés,
Et réduis mes desirs au seul desir d'entendre
Tes hautes vérités.

Mais désarme d'éclairs ta divine éloquence,
Fais-la couler sans bruit au milieu de mon cœur,
Qu'elle ait de la rosée et la vive abondance
Et l'aimable douceur.

Vous la craigniez, Hébreux, vous croyiez que la foudre,
Que la mort la suivît, et dût tout désoler,
Vous qui dans le désert ne pouviez vous résoudre
A l'entendre parler.

« Parle-nous, parle-nous, disiez-vous à Moïse,
« Mais obtiens du Seigneur qu'il ne nous parle pas;
« Des éclats de sa voix la tonnante surprise
« Seroit notre trépas. »

Je n'ai point ces frayeurs alors que je te prie;
Je te fais d'autres vœux que ces fils d'Israël,
Et, plein de confiance, humblement je m'écrie
Avec ton Samuël :

« Quoique tu sois le seul qu'ici-bas je redoute,
« C'est toi seul qu'ici-bas je souhaite d'ouïr:
« Parle donc, ô mon Dieu, ton serviteur écoute,
« Et te veut obéir. »

Je ne veux ni Moïse à m'enseigner tes voies,
Ni quelque autre prophete à m'expliquer tes lois;
C'est toi, qui les instruis, c'est toi, qui les envoies,
Dont je cherche la voix.

Comme c'est de toi seul qu'ils ont tous ces lumieres
Dont la grace par eux éclaire notre foi;
Tu peux bien sans eux tous me les donner entieres,
Mais eux tous rien sans toi.

Ils peuvent répéter le son de tes paroles,
Mais il n'est pas en eux d'en conférer l'esprit,
Et leurs discours sans toi passent pour si frivoles,
Que souvent on s'en rit.

Qu'ils parlent hautement, qu'ils disent des merveilles,
Qu'ils déclarent ton ordre avec pleine vigueur:
Si tu ne parles point, ils frappent les oreilles
Sans émouvoir le cœur.

Ils sement la parole obscure, simple, et nue;
Mais dans l'obscurité tu rends l'œil clairvoyant,
Et joins du haut du ciel à la lettre qui tue
L'esprit vivifiant.

Leur bouche sous l'énigme annonce le mystere,
Mais tu nous en fais voir le sens le plus caché;
Ils nous prêchent tes lois, mais ton secours fait faire
Tout ce qu'ils ont prêché.

Ils montrent le chemin, mais tu donnes la force
D'y porter tous nos pas, d'y marcher jusqu'au bout;
Et tout ce qui vient d'eux ne passe point l'écorce,
Mais tu pénetres tout.

Ils n'arrosent sans toi que les dehors de l'ame,
Mais sa fécondité veut ton bras souverain;
Et tout ce qui l'éclaire et tout ce qui l'enflamme
Ne part que de ta main.

Ces prophetes enfin ont beau crier et dire,
Ce ne sont que des voix, ce ne sont que des cris,
Si pour en profiter l'Esprit qui les inspire
Ne touche nos esprits.

Silence donc, Moïse ; et toi, parle en sa place,
Éternelle, immuable, immense Vérité ;
Parle, que je ne meure, enfoncé dans la glace
De ma stérilité.

C'est mourir en effet qu'à ta faveur céleste
Ne rendre point pour fruit des desirs plus ardents,
Et l'avis du dehors n'a rien que de funeste
S'il n'échauffe au-dedans.

Cet avis écouté seulement par caprice,
Connu sans être aimé, cru sans être observé,
C'est ce qui vraiment tue, et sur quoi ta justice
Condamne un réprouvé.

Parle donc, ô mon Dieu ; ton serviteur fidele
Pour écouter ta voix réunit tous ses sens,
Et trouve les douceurs de la vie éternelle
En ses divins accents.

Parle, pour consoler mon ame inquiétée ;
Parle, pour la conduire à quelque amendement ;
Parle, afin que ta gloire ainsi plus exaltée
Croisse éternellement.

CHAPITRE III.

Qu'il faut écouter les paroles de Dieu avec humilité.

Écoute donc, mon fils, écoute mes paroles;
Elles ont des douceurs qu'on ne peut concevoir,
Elles passent de loin cet orgueilleux savoir
Que la philosophie étale en ses écoles;
Elles passent de loin ces discours éclatants
Qui semblent dérober à l'injure des temps
Ces fantômes pompeux de sagesse mondaine;
Elles ne sont que vie, elles ne sont qu'esprit:
Mais la témérité de la prudence humaine
Jamais ne les comprit.

N'en juge point par-là; leur goût deviendroit fade
Si tu les confondois avec ce vil emploi,
Ou si ta complaisance amoureuse de toi
N'avoit d'autre dessein que d'en faire parade:
Ces sources de lumiere et de sincérité
Dédaignent tout mélange avec la vanité,
Et veulent de ton cœur les respects du silence;
Tu les dois recevoir avec soumission,
Et n'en peux profiter que par la violence
De ton affection.

Heureux l'homme dont la ferveur
Obtient de toi cette haute faveur
Que ta main daigne le conduire !
Heureux, ô Dieu, celui-là que ta voix
Elle-même prend soin d'instruire
Du saint usage de tes lois !

Cet inépuisable secours
Adoucira pour lui ces mauvais jours
Où tu t'armeras du tonnerre :
Il verra lors son bonheur dévoilé,
Et tant qu'il vivra sur la terre,
Il n'y vivra point désolé.

Ma parole instruisoit dès l'enfance du monde :
Prophetes, de moi seul vous avez tout appris ;
C'est moi dont la chaleur échauffoit vos esprits ;
C'est moi qui vous donnois cette clarté féconde.
J'éclaire et parle encore à tous incessamment,
Et je vois presque en tous un même aveuglement,
Je trouve presque en tous des surdités pareilles ;
Si quelqu'un me répond ce n'est qu'avec langueur,
Et l'endurcissement qui ferme les oreilles
Va jusqu'au fond du cœur.

Mais ce n'est que pour moi qu'on est sourd volontaire ;
Tous ces cœurs endurcis ne le sont que pour moi,
Et suivent de leur chair la dangereuse loi
Beaucoup plus volontiers que cellle de me plaire.

Ce que promet le monde est temporel et bas ;
Ce sont biens passagers, ce sont foibles appas,
Et l'on y porte en foule une chaleur avide ;
Tout ce que je promets est éternel et grand,
Et pour y parvenir chacun est si stupide
Qu'aucun ne l'entreprend.

En peut-on voir un seul qui par-tout m'obéisse
Avec les mêmes soins, avec la même ardeur,
Qu'on s'empresse à servir cette vaine grandeur
Qui fait tourner le monde au gré de son caprice ?
« Rougis, rougis, Sidon, dit autrefois la mer » ;
« Rougis, rougis toi-même, et te laisse enflammer
« (Te dirai-je à mon tour), d'une sévere honte » ;
Et si tu veux savoir pour quel lâche souci,
Je veux que la rougeur au visage te monte ;
Écoute, le voici.

Pour un malheureux titre on s'épuise d'haleine,
On gravit sur les monts, on s'abandonne aux flots,
Et pour gagner au ciel un éternel repos
On ne leve le pied qu'à regret, qu'avec peine ;
Un peu de revenu fait tondre les cheveux,
Chercher sur mes autels les intérêts des vœux,
Prendre un habit dévot pour en toucher les gages ;
Souvent pour peu de chose on plaide obstinément,
Et souvent moins que rien jette les grands courages
Dans cet abaissement.

On veut bien travailler et se mettre à tout faire,
Joindre aux sueurs du jour les veilles de la nuit,

Pour quelque espoir flatteur d'un faux honneur qui fuit,
Ou pour quelque promesse incertaine et légere:
Cependant pour un prix qu'on ne peut estimer,
Pour un bien que le temps ne sauroit consumer,
Pour une gloire enfin qui n'aura point de terme,
Le cœur est sans desirs, l'œil n'y voit point d'appas,
L'esprit est lent et morne, et le pied le plus ferme
Se lasse au premier pas.

Rougis donc, paresseux, dont l'humeur délicate
Trouve un bonheur si grand à trop haut prix pour toi;
Rougis d'oser t'en plaindre, et d'avoir de l'effroi
D'un travail qui te mene où tant de gloire éclate:
Vois combien de mondains se font bien plus d'effort
Pour tomber aux malheurs d'une éternelle mort,
Que toi pour t'assurer une vie éternelle;
Et voyant leur ardeur après la vanité,
Rougis d'être de glace alors que je t'appelle
A voir ma vérité.

Encor ces malheureux, malgré toute leur peine,
Demeurent quelquefois frustrés de leur espoir:
Mes promesses jamais ne surent décevoir;
La confiance en moi ne se vit jamais vaine:
Tout l'espoir que j'ai fait je saurai le remplir;
Et tout ce que j'ai dit je saurai l'accomplir,
Sans rien donner pourtant qu'à la persévérance:
Je suis de tous les bons le rémunérateur,
Mais je sais fortement éprouver la constance
Qu'ils portent dans le cœur.

Ainsi tu dois tenir mes paroles bien cheres,
Les écrire en ce cœur, souvent les repasser:
Quand la tentation viendra t'embarrasser,
Elles te deviendront pleinement nécessaires:
Tu pourras y trouver quelques obscurités,
Et ne connoître pas toutes mes vérités
Dans ce que t'offrira la premiere lecture;
Mais ces jours de visite auront un jour nouveau,
Qui pour t'en découvrir l'intelligence pure
Percera le rideau.

Je fais à mes élus deux sortes de visites;
L'une par les assauts et par l'adversité,
L'autre par ces douceurs que ma bénignité
Pour arrhes de ma gloire avance à leurs mérites.
Comme je les visite ainsi de deux façons,
Je leur fais chaque jour deux sortes de leçons;
L'une pour la vertu, l'autre contre le vice.
Prends-y garde, quiconque ose les négliger,
Par ces mêmes leçons au jour de ma justice
Il se verra juger.

ORAISON

Pour obtenir de à Dieu la grace de la dévotion

QUELLES graces, Seigneur, ne te dois-je point rendre
A toi, ma seule gloire et mon unique bien?
Mais qui suis-je pour entreprendre
D'élever mon esprit jusqu'à ton entretien?

Je suis un ver de terre, un chétif misérable,
Sur qui jamais tes yeux ne devroient s'abaisser,
Plus pauvre encor, plus méprisable,
Qu'il n'est en mon pouvoir de dire ou de penser.

Sans toi je ne suis rien, sans toi mon infortune
Me fait de mille maux l'inutile rebut;
Je ne puis sans toi chose aucune,
Et je n'ai rien sans toi qui serve à mon salut.

C'est toi dont la bonté jusqu'à nous se ravale,
Qui, tout juste et tout saint, peux tout et donnes tout,
Et de qui la main libérale
Remplit cet univers de l'un à l'autre bout.

Tu n'en exceptes rien que l'ame pécheresse,
Que tu rends toute vuide à sa fragilité,
Et que ton ire vengeresse
Punit dès ici-bas par cette inanité.

Daigne te souvenir de tes bontés premieres,
Toi qui veux que la terre et les cieux en soient pleins,
Et remplis-moi de tes lumieres,
Pour ne point laisser vuide une œuvre de tes mains.

Comment pourrai-je ici me supporter moi-même
Dans les maux où je tombe, et dans ceux où je cours,
Si par cette bonté suprême
Tu ne fais choir du ciel ta grace à mon secours?

Ne détourne donc point les rayons de ta face,
Visite-moi souvent dans mes afflictions,
Prodigue-moi grace sur grace,
Et ne retire point tes consolations.

Ne laisse pas mon ame impuissante et languide
Dans la stérilité que le crime produit,
Et telle qu'une terre aride
Qui n'ayant aucune eau ne peut rendre aucun fruit.

Daigne, Seigneur tout bon, daigne m'apprendre à vivre
Sous les ordres sacrés de ta divine loi,
Et quelle route il me faut suivre
Pour marcher comme il faut humblement devant toi.

Tu peux seul m'inspirer ta sagesse profonde,
Toi qui me connoissois avant que m'animer,
Et me vis avant que le monde
Sortît de ce néant dont tu le sus former.

CHAPITRE IV.

Qu'il faut marcher devant Dieu en esprit de vérité et d'humilité.

Marche devant mes yeux en droite vérité,
Cherche par-tout ma vue avec simplicité,
Fais que ces deux vertus te soient inséparables,
Qu'elles soient en tous lieux les guides de tes pas;
Et leurs forces incomparables
Contre tous ennemis sauront t'armer le bras.

Oui, quelques ennemis qui s'osent présenter,
Qui marche en vérité n'a rien à redouter;
Il se trouve à couvert des rencontres funestes;
C'est un contre-poison contre les séducteurs,
Qui dissipe toutes leurs pestes,
Et confond tout l'effort des plus noirs détracteurs.

Si cette vérité t'en délivre une fois,
Tu seras vraiment libre, et sous mes seules lois
Qui font la liberté par un doux esclavage;
Et tous les vains discours de ces lâches esprits
Ne feront naître en ton courage
Que la noble fierté d'un généreux mépris.

C'est là tout le bien où j'aspire,
C'est là mon unique souhait;
Ainsi que tu daignes le dire,
Ainsi, Seigneur, me soit-il fait.

Que ta vérité salutaire
M'enseigne quel est ton chemin;
Qu'elle m'y préserve, et m'éclaire
Jusqu'à la bienheureuse fin.

Qu'elle purge toute mon ame
De toute impure affection,
Et de tout ce désordre infâme
Que fait naître la passion.

Ainsi cheminant dans ta voie
Sous cette même vérité,
Je goûterai la pleine joie
Et la parfaite liberté.

Je t'enseignerai donc toutes mes vérités;
Je t'illuminerai de toutes mes clartés,
Pour ne te rien cacher de ce qui peut me plaire:
Tu verras les sentiers que doit suivre ta foi,
Tu verras tout ce qu'il faut faire,
Et si tu ne le fais, il ne tiendra qu'à toi.

Pense à tous tes péchés avec un plein regret,
Avec un déplaisir et profond et secret;
Le repentir du cœur me tient lieu de victime:
Dans le bien que tu fais, fuis la présomption,

Et garde que la propre estime
Ne corrompe le fruit de ta bonne action.

Tu n'es rien qu'un pécheur, dont la fragilité
Sujette aux passions prend leur malignité,
Et n'a jamais de soi que le néant pour terme;
Elle y penche, elle y glisse, elle y tombe aisément;
Et plus ta ferveur se croit ferme,
Plus prompte est sa défaite ou son relâchement.

Non, tu n'as rien en toi qui puisse avec raison
Enfler de quelque orgueil la gloire de ton nom,
Tu n'as que des sujets de mépris légitime;
Tes défauts sont trop grands pour en rien présumer,
Et ta foiblesse ne s'exprime
Que par un humble aveu qu'on ne peut l'exprimer.

Ne fais donc point d'état de tout ce que tu fais;
Ne range aucune chose entre les grands effets;
Ne crois rien précieux, ne crois rien admirable,
Rien noble, rien enfin dans la solidité,
Rien vraiment haut, rien desirable,
Que ce qui doit aller jusqu'à l'éternité.

De cette éternité le caractere saint,
Que sur mes vérités ma main toujours empreint,
Doit plaire à tes desirs par-dessus toute chose;
Et rien ne doit jamais enfler tes déplaisirs
A l'égal des maux où t'expose
Le vil abaissement de ces mêmes desirs.

Tu n'as rien tant à craindre et rien tant à blâmer
Que l'appât du péché qui cherche à te charmer,
Et par qui des enfers les portes sont ouvertes:
Fuis-le comme un extrême et souverain malheur;
L'homme ne peut faire de pertes
Qu'il ne doive souffrir avec moins de douleur.

Il est quelques esprits dont l'orgueil curieux
Jusques à mes secrets les plus mystérieux
Tâche à guinder l'essor de leur intelligence;
Bouffis de leur superbe, ils en font tout leur but,
Et laissent à leur négligence
Étouffer les soucis de leur propre salut.

Comme ils n'ont point d'amour ni de sincérité,
Comme ils ne sont qu'audace et que témérité,
Moi-même j'y résiste, et j'aime à les confondre;
Et l'ordinaire effet de leur ambition
C'est de n'y voir enfin répondre
Que le péché, le trouble, ou la tentation.

N'en use pas comme eux, prends d'autres sentiments,
Redoute ma colere, et crains mes jugements,
Sans vouloir du Très-Haut pénétrer la sagesse:
Au lieu de mon ouvrage examine le tien,
Et revois ce que ta foiblesse
Aura commis de mal, ou négligé de bien.

Il est d'autres esprits dont la dévotion
Attache à des livrets toute son action,

S'applique à des tableaux, s'arrête à des images;
Et leur zele amoureux des marques du dehors
En seme tant sur leurs visages,
Qu'il laisse l'ame vuide aux appétits du corps.

D'autres parlent de moi si magnifiquement,
Avec tant de chaleur, avec tant d'ornement,
Qu'il semble qu'en effet mon service les touche;
Mais souvent leur discours n'est qu'un discours moqueur;
Et s'ils ont mon nom à la bouche,
Ce n'est pas pour m'ouvrir les portes de leur cœur.

Il est d'autres esprits enfin bien éclairés,
De qui tous les desirs dignement épurés
De l'éternité seule aspirent aux délices;
La terre n'a pour eux ni plaisirs ni trésors,
Et leur zele prend pour supplices
Tous ces soins importuns que l'ame doit au corps.

Ceux-là sentent en eux l'Esprit de vérité
Leur prêcher cette heureuse et vive éternité,
Et suivant cet Esprit ils dédaignent la terre;
Ils ferment pour le monde et l'oreille et les yeux,
Ils se font une sainte guerre,
Et poussent jour et nuit leurs souhaits jusqu'aux cieux.

CHAPITRE V.

Des merveilleux effets de l'Amour divin.

Je te bénis, Pere céleste,
Pere de mon divin Sauveur,
Qui rends en tous lieux ta faveur
Pour tes enfants si manifeste.

J'en suis le plus pauvre et le moindre,
Et tu daignes t'en souvenir;
Combien donc te dois-je bénir,
Et combien de graces y joindre!

O Pere des miséricordes,
O Dieu des consolations,
Reçois nos bénédictions
Pour les biens que tu nous accordes.

Tu répands des douceurs soudaines
Sur l'amertume des ennuis,
Et, tout indigne que j'en suis,
Tu consoles toutes mes peines.

J'en bénis ta main paternelle,
J'en bénis ton fils Jésus-Christ,
J'en rends graces au Saint-Esprit,
A tous les trois gloire éternelle.

O Dieu tout bon, ô Dieu qui m'aimes
Jusqu'à supporter ma langueur,
Quand tu descendras dans mon cœur
Que mes transports seront extrêmes !

C'est toi seul que je considere
Comme ma gloire et mon pouvoir,
Comme ma joie et mon espoir,
Et mon refuge en ma misere.

Mais mon amour encor débile
Tombe souvent comme abattu,
Et mon impuissante vertu
Ne fait qu'un effort inutile.

J'ai besoin que tu me soutiennes,
Que tu daignes me consoler,
Et que pour ne plus chanceler
Tu prêtes des forces aux miennes.

Redouble tes faveurs divines,
Visite mon cœur plus souvent,
Et pour le rendre plus fervent
Instruis-le dans tes disciplines.

Affranchis-le de tous ses vices,
Déracine ses passions,
Efface les impressions
Qu'y forment les molles délices.

Qu'ainsi purgé par ta présence,
A tes pieds je le puisse offrir,
Net pour t'aimer, fort pour souffrir,
Stable pour la persévérance.

Connois-tu bien l'amour, toi qui parles d'aimer?
L'amour est un trésor qu'on ne peut estimer;
Il n'est rien de plus grand, rien de plus admirable;
Il est seul à soi-même ici-bas comparable;
Il sait rendre légers les plus pesants fardeaux;
Les jours les plus obscurs, il sait les rendre beaux,
Et l'inégalité des rencontres fatales
Ne trouve point en lui des forces inégales;
Charmé qu'il est par-tout des beautés de son choix,
Quelque charge qu'il porte, il n'en sent point le poids,
Et son attachement au digne objet qu'il aime
Donne mille douceurs à l'amertume même.
Cet amour de Jésus est noble et généreux;
Des grandes actions il rend l'homme amoureux,
Et les impressions qu'une fois il a faites
Toujours de plus en plus aspirent aux parfaites.
Il va toujours en-haut chercher de saints appas;
Il traite de mépris tout ce qu'il voit de bas,
Et dédaigne le joug de ces honteuses chaînes
Jusqu'à ne point souffrir d'affections mondaines,
De peur que leur nuage enveloppant ses yeux
A leurs secrets regards n'ôte l'aspect des cieux,
Qu'un frivole intérêt des choses temporelles
N'abatte les desirs qu'il pousse aux éternelles,

Ou que pour éviter quelque incommodité
Il n'embrasse un obstacle à sa félicité.
Je te dirai bien plus, sa douceur et sa force
Sont des cœurs les plus grands la plus illustre amorce;
La terre ne voit rien qui soit plus achevé;
Le ciel même n'a rien qui soit plus élevé:
En veux-tu la raison? en Dieu seul est sa source;
En Dieu seul est aussi le repos de sa course;
Il en part, il y rentre, et ce feu tout divin
N'a point d'autre principe et n'a point d'autre fin.
Tu sauras encor plus; à la moindre parole,
Au plus simple coup-d'œil, l'amant va, court, et vole,
Et mêle tant de joie à son activité,
Que rien n'en peut borner l'impétuosité.
Pour tous également son ardeur est extrême;
Il donne tout pour tous, et n'a rien à lui-même;
Mais quoiqu'il soit prodigue, il ne perd jamais rien,
Puisqu'il retrouve tout dans le souverain bien,
Dans ce bien souverain à qui tous autres cedent,
Qui seul les comprend tous, et dont tous ils procedent;
Il se repose entier sur cet unique appui,
Et trouve tout en tous sans posséder que lui.
Dans les dons qu'il reçoit tout ce qu'il se propose,
C'est d'en bénir l'auteur par-dessus toute chose:
Il n'a point de mesure; et comme son ardeur
Ne peut de son objet égaler la grandeur,
Il la croit toujours foible, et souvent en murmure,
Quand même cette ardeur passe toute mesure.
Rien ne pese à l'amour, rien ne peut l'arrêter;
Il n'est point de travaux qu'il daigne supputer;

Il veut plus que sa force ; et, quoi qui se présente,
L'impossibilité jamais ne l'épouvante ;
Le zele qui l'emporte au bien qu'il s'est promis
Lui montre tout possible, et lui peint tout permis.
Ainsi qui sait aimer se rend de tout capable ;
Il réduit à l'effet ce qui semble incroyable :
Mais le manque d'amour fait le manque de cœur ;
Il abat le courage, il détruit la vigueur,
Relâche les desirs, brouille la connoissance,
Et laisse enfin tout l'homme à sa propre impuissance.
L'amour ne dort jamais, non plus que le soleil :
Il sait l'art de veiller dans les bras du sommeil ;
Il sait dans la fatigue être sans lassitude ;
Il sait dans la contrainte être sans servitude,
Porter mille fardeaux sans en être accablé,
Voir mille objets d'effroi sans en être troublé :
C'est d'une vive flamme une heureuse étincelle,
Qui, pour se réunir à sa source immortelle,
Au travers de la nue et de l'obscurité
Jusqu'au plus haut des cieux s'échappe en sûreté.
Quiconque sait aimer sait bien ce que veut dire
Cette secrete voix qui souvent nous inspire,
Et quel bruit agréable aux oreilles de Dieu
Fait cet ardent soupir qui lui crie en tout lieu :

O mon Dieu, mon amour unique,
Regarde mon zele et ma foi ;
Reçois-les, et sois tout à moi,
Comme tout à toi je m'applique.

Dilate mon cœur et mon ame
Pour les remplir de plus d'amour,
Et fais-leur goûter nuit et jour
Ce que c'est qu'une sainte flamme.

Qu'ils trouvent par-tout des supplices,
Hormis aux douceurs de t'aimer;
Qu'ils se baignent dans cette mer;
Qu'ils se fondent dans ces délices.

Que cette ardeur toujours m'embrase,
Et que ses transports tout-puissants
Jusqu'au-dessus de tous mes sens
Poussent mon amoureuse extase.

Que dans ces transports extatiques,
Où seul tu me feras la loi,
Tout hors de moi, mais tout en toi,
Je te chante mille cantiques.

Que je sache si bien te suivre,
Que tu me daignes accepter,
Et qu'à force de t'exalter
Je me pâme et cesse de vivre.

Que je t'aime plus que moi-même,
Que je m'aime en toi seulement,
Et qu'en toi seul pareillement
Je puisse aimer quiconque t'aime.

Ainsi mon ame tout entiere,
Et toute à toi jusqu'aux abois,
Suivra ces amoureuses lois
Que lui montrera ta lumiere.

Ce n'est pas encor tout, et tu ne conçois pas
Ni tout ce qu'est l'amour ni ce qu'il a d'appas:
Apprends qu'il est bouillant, apprends qu'il est sincere;
Apprends qu'il a du zele, et qu'il sait l'art de plaire,
Qu'il est délicieux, qu'il est prudent et fort,
Fidele, patient, constant jusqu'à la mort,
Courageux, et sur-tout hors de cette foiblesse
Qui force à se chercher, et pour soi s'intéresse:
Car enfin c'est en vain qu'on se laisse enflammer,
Aussitôt qu'on se cherche on ne sait plus aimer.
L'amour est circonspect, il est juste, humble, et sage;
Il ne sait ce que c'est qu'être mou ni volage,
Et des biens passagers les vains amusements
N'interrompent jamais ses doux élancements:
L'amour est sobre et chaste, il est ferme et tranquille;
A garder tous ses sens il est prompt et docile:
L'amour est bon sujet, soumis, obéissant,
Plein de mépris pour soi, pour Dieu reconnoissant;
En Dieu seul il se fie, en Dieu seul il espere,
Même quand Dieu l'expose à la pleine misere,
Qu'il est sans goût pour Dieu dans l'effort du malheur;
Car le parfait amour ne vit point sans douleur,
Et quiconque n'est prêt de souffrir toute chose,
D'attendre que de lui son bien-aimé dispose,

Quiconque peut aimer si mal, si lâchement,
N'est point digne du nom de véritable amant.
Pour aimer comme il faut, il faut pour ce qu'on aime
Embrasser l'amertume et la dureté même,
Pour aucun accident n'en être diverti,
Et pour aucun revers ne quitter son parti.

CHAPITRE VI.

Des épreuves du véritable Amour.

Tu m'aimes, je le vois, mais ton affection
N'est pas encore au point de la perfection;
Elle a manque de force, et manque de prudence,
Et son feu le plus vif et le plus véhément,
A la moindre traverse, au moindre empêchement,
Perd sitôt cette véhémence
Que de tout le bien qu'il commence
Il néglige l'avancement.

Ainsi des bons propos la céleste vigueur
Aisément dégénere en honteuse langueur;
Tu sembles n'en former qu'afin de t'en dédire;
Ce lâche abattement de ton infirmité
Cherche qui te console avec avidité,
Et ton cœur après moi soupire,

Moins pour vivre sous mon empire,
Que pour vivre en tranquillité.

Le vrai, le fort amour en soi-même affermi
Sait bien et repousser l'effort de l'ennemi
Et refuser l'oreille à ses ruses perverses ;
Il sait du cœur entier lui fermer les accès,
Et de sa digne ardeur le salutaire excès,
Égal aux fortunes diverses,
M'adore autant dans les traverses
Que dans les plus heureux succès.

Quiconque sait aimer, mais aimer prudemment,
A la valeur des dons n'a point d'attachement ;
En tous ceux qu'on lui fait c'est l'amour qu'il estime ;
C'est par l'affection qu'il en juge le prix ;
Et de son bien-aimé profondément épris,
Il ne peut croire légitime
Que sans lui quelque don imprime
Autre chose que du mépris.

Ainsi dans tous les miens il n'a d'yeux que pour moi ;
Ainsi de tous les miens il fait un noble emploi,
A force de les mettre au-dessous de moi-même ;
Il se repose en moi comme au bien souverain,
Et tous ces autres biens que sur le genre humain
Laisse choir ma bonté suprême,
Il ne les estime et les aime
Qu'en ce qu'ils tombent de ma main.

Si quelquefois pour moi, quelquefois pour mes Saints,
Ton zele aride et lent suit mal tes bons desseins,
Et ne te donne point de sensible tendresse ;
Il ne faut pas encor que ton cœur éperdu,
Pour voir languir tes vœux, estime tout perdu ;
Ce qui manque à leur sécheresse,
Quoi qu'en présume ta foiblesse,
Te peut être bientôt rendu.

Tout ce qui coule au cœur de doux saisissements,
De liquéfactions, d'épanouissements,
Marque bien les effets de ma grace présente ;
C'est bien quelque avant-goût du céleste séjour,
Mais prompte est sa venue, et prompt est son retour,
Et sa douceur la plus charmante,
Lorsque tu crois qu'elle s'augmente,
Soudain échappe à ton amour.

Il ne seroit pas sûr de s'y trop assurer :
Ne songe qu'à combattre, à vaincre, à te tirer
De ces lacs dangereux où ton plaisir t'invite ;
Sous les mauvais desirs n'être point abattu,
Triompher hautement du pouvoir qu'ils ont eu,
Et du Diable qui les suscite,
C'est la marque du vrai mérite,
Et de la solide vertu.

Ne te trouble donc point pour les distractions
Qui rompent la ferveur de tes dévotions ;

De quelques vains objets qu'elles t'offrent l'image,
Garde un ferme propos sans jamais t'ébranler,
Garde un cœur pur et droit sans jamais chanceler,
Et la grandeur de ton courage
Dissipera tout ce nuage
Qu'elles s'efforcent d'y mêler.

Quelquefois ton esprit, s'élevant jusqu'aux cieux,
De cette haute extase où j'occupe ses yeux
Retombe tout-à-coup dans quelque impertinence;
Pour confus que tu sois d'un si prompt changement,
Fais un plein désaveu de cet égarement,
Et prends une sainte arrogance
Qui dédaigne l'extravagance
De son indigne amusement.

Ces foiblesses de l'homme agissent malgré toi;
Et bien que de ton cœur elles brouillent l'emploi,
Elles n'y peuvent rien que ce cœur n'y consente:
Tant que tu te défends d'y rien contribuer,
Tu leur défends aussi de rien effectuer;
Et leur embarras te tourmente,
Mais ton mérite s'en augmente,
Au lieu de s'en diminuer.

L'immortel ennemi des soins de ton salut,
Qui ne prend que ma haine, et ta perte pour but,
Par-là dessous tes pas creuse des précipices;
Il met tout en usage afin de t'arracher

Ces vertueux desirs où je te fais pencher,
Et ne t'offre aucunes délices
Qu'afin que tes bons exercices
Trouvent par où se relâcher.

Il hait tous ces honneurs que tu rends à mes Saints;
Il hait tous mes tourments dans ta mémoire empreints,
Dont tu fais malgré lui tes plus douces pensées;
Il hait ta vigilance à me garder ton cœur;
Il hait tes bons propos qui croissent en vigueur,
Et ce que tes fautes passées
Dans ton souvenir retracées
Te laissent pour toi de rigueur.

Il cherche à t'en donner le dégoût ou l'ennui;
Et pour t'ôter, s'il peut, ces armes contre lui,
Il s'arme contre toi de toute la nature:
De mille objets impurs il unit le poison,
Afin que de leur peste infectant ta raison
Il s'y fasse quelque ouverture
Pour troubler ta sainte lecture,
Et disperser ton oraison.

L'humble aveu de ton crime aux pieds d'un confesseur,
Qui sur toi de ma grace attire la douceur,
Gêne jusqu'aux enfers l'orgueil de son courage;
Et comme il hait sur-tout ces amoureux transports
Où s'éleve ton ame en recevant mon corps,
Les artifices de sa rage

T'en feroient quitter tout l'usage,
Si l'effet suivoit ses efforts.

Ferme-lui bien l'oreille, et vis sans t'émouvoir
De ces pieges secrets que pour te décevoir
Sous un appât visible il dresse à ta misere:
Ne t'inquiete point de ses subtilités;
Et n'imputant qu'à lui toutes les saletés
Que sa ruse en vain te suggere,
Reproche-lui d'un ton sévere
L'amas de ses impuretés.

Va, malheureux esprit, va, va, lui dois-tu dire,
Dans les feux immortels de ton funeste empire,
Va-s-y rougir de honte, et brûler de courroux
De perdre ainsi tes coups.

Tu les perds contre moi lorsque tu te figures
Que tu vas m'accabler sous ce monceau d'ordures;
De quelques faux appas que tu m'oses flatter,
Je sais les rejeter.

Va donc, encore un coup, va, séducteur infâme;
N'espere aucune part désormais en mon ame;
Jésus-Christ est ma force et marche à mes côtés
Contre tes saletés.

Tel qu'un puissant guerrier armé pour ma défense,
Il domte qui m'attaque, il abat qui m'offense,

Et réduira l'effet de ton illusion
A ta confusion.

Je choisirai plutôt les plus cruels supplices,
J'accepterai la mort, j'en ferai mes délices,
Avant que tes efforts m'arrachent un moment
De vrai consentement.

De tes suggestions réprime l'impudence;
Pour épargner ta honte impose-toi silence;
Aussi-bien tes discours deviennent superflus,
Je ne t'écoute plus.

Tu m'as jusqu'à présent donné beaucoup de peine;
Tu m'as bien fait trembler et bien mis à la gêne:
Mais le Seigneur m'éclaire et se fait mon appui;
Qu'ai-je à craindre avec lui?

Que tes noirs escadrons en bataille rangée
Combattent les desirs de mon ame assiégée,
Je verrai leurs fureurs fondre toutes sur moi
Sans en prendre d'effroi.

Contre ces escadrons mon Dieu me sert d'escorte;
Contre tant de fureurs il me prête main-forte;
Il est mon espérance et mon libérateur;
Fuis, lâche séducteur.

Ainsi tu dois, mon fils, t'apprêter au combat;
Ainsi tu dois combattre en courageux soldat,

Et dissiper ainsi les forces qu'il amasse.
S'il t'arrive de choir par ta fragilité,
Releve-toi plus fort que tu n'avois été;
Et, lorsque ta vigueur se lasse,
Appelle une plus haute grace
Au secours de ta lâcheté.

Tu dois t'y confier; mais prends garde avec soin
Que cette confiance, allant un peu trop loin,
Ne se tourne en superbe et folle complaisance:
Plusieurs y sont trompés; et ce vain sentiment,
Les portant de l'erreur jusqu'à l'aveuglement
D'une ingrate méconnoissance,
Les met presque dans l'impuissance
D'un véritable amendement.

Instruit par le malheur de ces présomptueux,
Tiens sous l'humilité ton desir vertueux;
Prends-en dans leur ruine une digne matiere:
Vois comme leur orgueil, facile à s'ébranler,
Tombe d'autant plus bas que haut il crut voler;
Et des chûtes d'une ame fiere
Tâche à tirer quelque lumiere
Qui t'éclaire à te ravaler.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut cacher la grace de la dévotion sous l'humilité.

Tu veux être dévot, et je t'en fais la grace;
Mais apprends qu'il la faut cacher,
Et qu'un don que tu tiens si cher,
Renfermé dans toi-même, aura plus d'efficace:
Bien que tu saches ce qu'il vaut,
Ne t'en éleve pas plus haut;
Parle-s-en d'autant moins que plus je t'en inspire;
Et n'en prends pas l'autorité
De donner plus de poids à ce que tu veux dire,
Par une sotte gravité.

Le mépris de toi-même est le plus heureux signe
Que tu sais connoître son prix:
Sois donc ferme dans ce mépris,
Et crains de perdre un bien dont tu te sens indigne.
Toutes ces petites douceurs
Que le zele épand dans les cœurs
Ne sont pas de ce bien la garde la plus sûre;
N'y mets aucun attachement;
Je te l'ai déja dit, que telle est leur nature
Qu'elles passent en un moment.

Dans ces heureux moments où ma grace t'éclaire,
Regarde avec humilité
Quelle devient ta pauvreté
Sitôt que cette grace a voulu se soustraire.
Le grand progrès spirituel
N'est pas au goût continuel
Des sensibles attraits dont elle te console,
Mais à souffrir sans murmurer
Les maux qu'elle te laisse alors qu'elle s'envole,
Et ne te point considérer.

Bien qu'en ce triste état tout te nuise et te fâche,
Bien qu'une importune langueur
Éteigne presque ta vigueur,
Ne permets pas pourtant que ton feu se relâche;
Veille, prie, et ne quitte rien
De ce que tu faisois de bien
Alors que tu sentois ta ferveur plus entiere;
Fais enfin suivant ton pouvoir,
Suivant ce qui te reste en l'esprit de lumiere,
Et tu rempliras ton devoir.

Je me tiendrai toujours de ton intelligence,
Pourvu que cette aridité,
Pourvu que cette anxiété
Ne se tourne jamais en pleine négligence.
Plusieurs bronchent à ce faux pas,
Et dès qu'ils perdent ces appas.
Il semble par dépit qu'au surplus ils renoncent;
Tout leur courage s'amollit,

Et dans la nonchalance où leurs ames s'enfoncent
Leur plus beau feu s'ensevelit.

Ce n'est pas comme il faut se ranger à ma suite :
L'homme a beau former un dessein,
Il n'a pas toujours en sa main
Tout ce qu'il se promet de sa bonne conduite.
Quelle que soit l'ardeur des vœux,
C'est quand je veux et qui je veux
Que console, où je veux, ma grace toute pure,
Et de ses plus charmants attraits
Mon vouloir souverain est la seule mesure,
Et non la ferveur des souhaits.

Souvent cette ferveur par ses douces amorces
Fatale aux esprits imprudents
Fait succomber les plus ardents
A force d'entreprendre au-dessus de leurs forces ;
Ces dévots trop présomptueux
Dans leurs élans impétueux
Ne daignent réfléchir sur ce qu'ils peuvent faire,
Et changent leur zele en poison,
Quand ils écoutent plus son ardeur téméraire
Que les avis de la raison.

Ainsi ces indiscrets perdent bientôt mes graces,
Pour oser plus qu'il ne me plaît ;
Et leur vol rencontre un arrêt
Qui les rejette au rang des ames les plus basses ;

Pour fruit de leur témérité
Ils retrouvent l'indignité
Des imperfections qui leur sont naturelles ;
Afin que n'espérant rien d'eux,
Et ne prétendant plus voler que sous mes ailes,
Ils me laissent régler leurs feux.

Vous donc qui commencez à marcher dans ma voie,
Chers apprentis de la vertu,
Dans ce chemin que j'ai battu
Portez, je le consens, grand cœur et grande joie :
Mais gardez sous cette couleur
D'écouter toute la chaleur
Qui s'allume sans ordre en vos jeunes courages ;
Vous pourrez trébucher bien bas,
Si vous ne choisissez les conseils des plus sages
Pour guides à vos premiers pas.

C'est vous faire une folle et vaine confiance
De croire plus vos sentiments
Que les solides jugements
Qu'affermit une longue et sainte expérience ;
Quelque bien que vous embrassiez,
Quelque progrès que vous fassiez,
Ils vous laissent à craindre une funeste issue,
Si ce que vous avez d'amour
Pour ces foibles clartés de votre propre vue
S'obstine à fuir tout autre jour.

L'esprit persuadé de sa propre sagesse
Rarement reçoit sans ennui

L'ordre ni les leçons d'autrui ;
Il aime rarement à suivre une autre adresse.
L'innocente simplicité
Que releve l'humilité
Passe le haut savoir qu'enfle la suffisance,
Et des fruits qu'il fait recueillir
Le peu vaut mieux pour toi que la pleine abondance,
Si tu t'en peux enorgueillir.

Sache régler ta joie ; une ame est peu discrete
Qui dans les plus heureux succès
S'y livre avec un tel excès,
Qu'elle va tout entiere où ce transport la jette :
Avec trop de légèreté,
De sa premiere pauvreté,
Au milieu de mes dons, ingrate, elle s'oublie ;
Et qui sait l'art d'en bien jouir
Craint toujours de donner à ma grace affoiblie
Quelque lieu de s'évanouir.

Ne sois pas moins soigneux de régler la tristesse :
C'est témoigner peu de vertu
Que d'avoir un cœur abattu
Sitôt qu'un déplaisir violemment te presse ;
Quelque grand que soit le malheur,
Il ne faut pas que la douleur
Forme aucun désespoir de ton impatience,
Ni que le zele rebuté
Étouffe par dépit toute la confiance
Qu'il doit avoir en ma bonté.

Fuis ces extrémités : quiconque en la bonace
S'ose tenir trop assuré
Devient lâche et mal préparé
A la moindre tempête, à sa moindre menace.
Si tu peux te faire la loi,
Toujours humble, toujours en toi,
Toujours de ton esprit le véritable maître,
Alors, moins prompt à succomber,
Tu verras les périls que toutes deux font naître
Presque sans péril d'y tomber.

Dans l'ardeur la plus forte et la mieux éclairée
Conserve bien le souvenir
De ce que tu dois devenir
Lorsque cette clarté se sera retirée :
Dans l'éclipse d'un si beau jour
Pense de même à son retour ;
Fais briller ses rayons sans cesse en ta mémoire ;
Et s'ils paroissent inconstants,
Crois que c'est pour ton bien et pour ma propre gloire
Que je t'en prive quelque temps.

Cette sorte d'épreuve est souvent plus utile,
Bien qu'un peu rude à ta ferveur,
Que si tu voyois ma faveur
Rendre à tous tes souhaits l'évènement facile.
L'amas des consolations,
L'éclat des révélations,
Ne sont pas du mérite une marque fort sûre ;
Et ni par le degré plus haut,

Ni par la suffisance à lire l'Ecriture
On ne juge bien ce qu'il vaut.

Il veut pour fondements de son prix légitime
Une sincere humilité,
Une parfaite charité,
Un ferme désaveu de toute propre estime.
Celui-là seul sait mériter
Qui n'aspire qu'à m'exalter,
Qui par-tout et sur tout ne cherche que ma gloire,
Qui tient les mépris à bonheur,
Et gagne sur soi-même une telle victoire,
Qu'il les goûte mieux que l'honneur.

CHAPITRE VIII.

Du peu d'estime de soi-méme en la présence de Dieu.

Seigneur, t'oserai-je parler,
Moi qui ne suis que cendre et que poussiere,
Qu'un vil extrait d'une impure matiere,
Qu'au seul néant on a droit d'égaler?

Si je me prise davantage,
Je t'oblige à t'en ressentir,
Je vois tous mes péchés soudain me démentir,

Et contre moi porter un témoignage
Où je n'ai rien à repartir.

Mais si je m'abaisse et m'obstine
A me réduire au néant dont je viens,
Si toute estime propre en moi se déracine,
Et qu'en dépit de tous ses entretiens
Je rentre en cette poudre où fut mon origine,
Ta grace avec pleine vigueur
Est soudain propice à mon ame,
Et les rayons de ta céleste flamme
Descendent au fond de mon cœur.

L'orgueil, contraint à disparoître,
Ne laisse dans ce cœur aucun vain sentiment
Qui ne soit abymé, pour petit qu'il puisse être,
Dans cet anéantissement,
Sans pouvoir jamais y renaître.

Ta clarté m'expose à mes yeux,
Je me vois tout entier, et j'en vois d'autant mieux
Quels défauts ont suivi ma honteuse naissance;
Je vois ce que je suis, je vois ce que je fus,
Je vois d'où je viens; et confus
De ne voir que de l'impuissance,
Je m'écrie, « O mon Dieu, que je m'étois déçu!
« Je ne suis rien, et n'en avois rien su. »

Si tu me laisses à moi-même,
Je n'ai dans mon néant que foiblesse et qu'effroi;

Mais si dans mes ennuis tu jettes l'œil sur moi,
Soudain je deviens fort, et ma joie est extrême.
Merveille que de ces bas lieux
Élevé tout à coup au-dessus du tonnerre
Je vole ainsi jusques aux cieux,
Moi que mon propre poids rabat toujours en terre;
Que tout à coup de saints élancements,
Tout chargé que je suis d'une masse grossiere,
Jusque dans ces palais de gloire et de lumiere
Me fassent recevoir tes doux embrassements!

Ton amour fait tous ces miracles:
C'est lui qui me prévient sans l'avoir mérité;
C'est lui qui brise les obstacles
Qui naissent des besoins de mon infirmité;
C'est lui qui soutient ma foiblesse,
Et, quelque péril qui me presse,
C'est lui qui m'en préserve et le sait détourner;
C'est lui qui m'affranchit, c'est lui qui me retire
De tant de malheurs, qu'on peut dire
Que leur nombre sans lui ne se pourroit borner.

Ces malheurs, ces périls, ces besoins, ces foiblesses,
C'est ce que l'amour-propre en nos cœurs a semé,
C'est ce qu'on a pour fruit de ses molles tendresses,
Et je me suis perdu quand je me suis aimé;
Mais quand, détaché de moi-même,
Je t'aime purement et ne cherche que toi,
Je trouve ce que j'aime en un si digne emploi,
Je me retrouve encor, Seigneur, en ce que j'aime;

Et ce feu tout divin, plus il sait pénétrer,
Plus dans mon vrai néant il m'apprend à rentrer.

Ton amour à t'aimer ainsi me sollicite,
Et me rappelle à mon devoir
Par des faveurs qui passent mon mérite,
Et par des biens plus grands que mon espoir.

Je t'en bénis, Être suprême,
Dont l'immense bénignité
Etend sa libéralité
Sur l'indigne et sur l'ingrat même:
Ce torrent que jamais tu ne laisses tarir
Ne se lasse point de courir
Même vers ceux qui s'en éloignent,
Et souvent sur l'aversion
Que les plus endurcis témoignent
Il roule les trésors de ton affection.

De ces sources inépuisables
Fais sur nous déborder les flots;
Rends-nous humbles, rends-nous dévots,
Rends-nous reconnoissants, rends-nous inébranlables;
Releve-nous le cœur sous nos maux abattu,
Attire-nous à toi par cette sainte amorce,
Toi qui seul es notre vertu,
Notre salut, et notre force.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut rapporter tout à Dieu, comme à notre derniere fin.

Si tu veux du bonheur t'aplanir la carriere,
Choisis-moi pour ta fin souveraine et derniere,
Epure tes desirs par cette intention;
Tes flammes deviendront comme eux droites et pures,
Tes flammes, que souvent ta folle passion
Recourbe vers toi-même, ou vers les créatures,
Et qui n'ont que foiblesse, aridité, langueur,
Sitôt qu'à te chercher tu ravales ton cœur.

C'est à moi, c'est à moi qu'il faut que tu rapportes
Les biens les plus exquis, les graces les plus fortes,
A moi qui donne tout et tiens tout en ma main:
Pour bien user de tout, regarde chaque chose
Comme un écoulement de ce bien souverain,
Que de moi seul je forme, et dont seul je dispose,
Et prends ce que sur toi j'en verse de ruisseaux
Pour guides vers la source à qui tu dois leurs eaux.

Qui monte jusque-là ne m'en trouve point chiche;
Le petit et le grand, et le pauvre et le riche,

Y peuvent sans relâche également puiser ;
Mon amour libéral l'ouvre à tous sans réserve ;
J'aime à donner mes biens, j'aime à favoriser :
Mais je veux à mon tour qu'on m'aime et qu'on me serve ;
Je hais le cœur ingrat, le froid, l'indifférent,
Et ma grace est le prix des graces qu'on me rend.

Quiconque s'ose enfler de propre suffisance
Jusqu'à prendre en soi-même ou gloire, ou complaisance,
Ou chercher hors de moi de quoi se réjouir,
Sa joie est inquiete, et si mal établie,
Que son cœur pleinement ne peut s'épanouir ;
D'angoisse sur angoisse il la sent affoiblie,
Il voit trouble sur trouble, et naître à tout moment
Mille vrais déplaisirs d'un faux contentement.

Ne t'impute donc rien de bon, de salutaire,
Et quoi qu'un autre même à tes yeux puisse faire,
A sa propre vertu n'attribue aucun bien ;
Dans celui que tu fais ne perds point la mémoire
Qu'il en faut bénir Dieu, sans qui l'homme n'a rien :
Comme tout vient de moi, j'en veux toute la gloire ;
Je veux un plein hommage, un cœur passionné,
Et qu'on me rende ainsi tout ce que j'ai donné.

C'est par ces vérités qu'est soudain mise en fuite
La vanité mondaine avec toute sa suite,
Et fait place à la vraie et vive charité ;
C'est ainsi que ma grace occupe toute une ame,

Et lors plus d'amour-propre et plus d'anxiété,
Plus d'importune envie et plus d'impure flamme;
De tous ses ennemis cette ame vient à bout
Par cette charité qui triomphe de tout.

Par cette charité ses forces dilatées
Ne sont plus en état de se voir surmontées:
Mais, je te le redis, sache-s-en bien user;
Ne prends point hors de moi de joie ou d'espérance:
Je suis cette bonté qu'on ne peut épuiser,
Mais qui ne peut souffrir aucune concurrence;
Je suis et serai seul durant tout l'avenir
Qu'il faille en tout, par-tout, et louer, et bénir.

CHAPITRE X.

Qu'il y a beaucoup de douceur à mépriser le monde pour servir Dieu.

J'OSERAI donc parler encore un coup à toi;
Mon silence n'est plus un respect légitime;
Je ne puis me taire sans crime;
Je dois bénir mon Dieu, mon Seigneur, et mon roi:
J'irai jusqu'à ton trône assiéger tes oreilles
Du récit amoureux de tes hautes merveilles;
J'en ferai retentir toute l'éternité;
Et je veux qu'à jamais mes cantiques enseignent

Quelles sont les douceurs que ta bénignité
Ne montre qu'à ceux qui te craignent.

Mais que sont ces douceurs au prix de ces trésors
Qu'à toute heure tes mains prodiguent et réservent
Pour ceux qui t'aiment et te servent,
Et qui du cœur entier te donnent les efforts?
Ah! ces ravissements sans borne et sans exemple
S'augmentent d'autant plus que plus on te contemple;
Nous n'avons rien en nous qui les puisse exprimer;
Le cœur les goûte bien, et l'ame les admire;
Tout l'homme les sent croître à force de t'aimer,
Mais la bouche ne les peut dire.

Tu ne te lasses point, Seigneur, de cet amour,
Et j'en porte sur moi des marques infaillibles;
Tes bontés incompréhensibles
Du néant où j'étois m'ont daigné mettre au jour.
J'ai couru loin de toi vagabond et sans guide;
Pour un fragile bien j'ai quitté le solide,
Et tu m'as rappelé de cet égarement;
Tu fais plus, pour t'aimer tu m'ordonnes de vivre,
Et joins à la douceur de ce commandement
La clarté qui montre à le suivre.

O fontaine d'amour, mais d'amour éternel,
Après tant de bienfaits que dirai-je à ta gloire?
Pourrai-je en perdre la mémoire
Quand tu ne la perds pas d'un chétif criminel?
Au milieu de ma chûte et courant à ma perte,

Par-delà tout espoir j'ai vu ta grace ouverte
Répandre encor sur moi des rayons de pitié,
Et ta miséricorde, excédant tous limites,
Accabler un pécheur d'un excès d'amitié
Qui surpasse tous les mérites.

Que te rendrai-je donc pour de telles faveurs?
Quels encens unirai-je aux concerts de louanges
Que de tes Saints et de tes Anges
Sans fin et sans relâche entonnent les ferveurs?
Tu ne fais pas à tous cette grace profonde
Qui détache les cœurs des embarras du monde,
Pour se ranger au cloître et n'être plus qu'à toi,
Et ce n'est pas à tous que tu donnes l'envie
De s'enrichir des fruits que fait naître l'emploi
D'une religieuse vie.

Je ne fais rien de rare alors que je te sers;
J'apprends cette leçon de toute la nature;
L'hommage de la créature
N'est qu'un tribut commun que te doit l'univers.
Tout ce qu'en te servant je trouve d'admirable,
C'est qu'étant de moi-même et pauvre et misérable,
Tu daignes t'abaisser jusques à t'en servir,
Qu'avec tes plus chéris tu m'y daignes admettre,
Et veux bien m'enseigner comme il te faut ravir
Ce que tu leur voulus promettre.

Tout vient de toi, Seigneur, et nous en recevons
Tout ce qu'à te servir applique cet hommage;

J'ose dire encor davantage,
Tu nous sers beaucoup plus que nous ne te servons :
La terre qui nous porte, et qui nous sert de mere,
L'air que nous respirons, le ciel qui nous éclaire,
Ont ces ordres de toi qu'ils ne rompent jamais ;
L'Ange même nous sert, tout pécheurs que nous sommes,
Et garde exactement ceux où tu le soumets
Pour le ministere des hommes.

C'est peu pour toi que l'air, et la terre, et les cieux,
C'est peu qu'à nous servir l'Ange s'assujettisse,
Pour mieux nous rendre cet office,
Tu choisis un sujet encor plus précieux :
Tu quittes, Roi des rois, ton sacré diadême ;
Tu descends jusqu'à nous de ton trône suprême ;
Tu te revêts pour nous de nos infirmités ;
Et nous fortifiant par ta sainte présence,
Tu nous fais triompher de nos fragilités,
Et te promets pour récompense.

Pour tant et tant de biens que ne puis-je à mon tour
Te servir dignement tout le temps de ma vie !
Oh, que j'aurois l'ame ravie
De le pouvoir, Seigneur, seulement un seul jour !
Te servir à demi c'est te faire une injure ;
Et comme tes bontés n'ont jamais de mesure,
Il ne faut point de borne aux devoirs qu'on te rend :
A toi toute louange, à toi gloire éternelle,
A toi, Seigneur, est dû ce que peut de plus grand
Le zele d'une ame fidele.

N'es-tu pas, ô mon Dieu, mon Seigneur souverain,
Et moi ton serviteur, pauvre, lâche, imbécille,
Dont tout l'effort est inutile,
A moins qu'avoir l'appui de ta divine main?
Je dois pourtant, je dois de toute ma puissance
Te louer, te servir, te rendre obéissance,
Sans m'en lasser jamais, sans prendre autre souci.
Viens donc à mon secours, bonté toute céleste;
Tu vois que je le veux et le souhaite ainsi,
Par ta faveur supplée au reste.

La pompe des honneurs dans son plus haut éclat
N'a rien de comparable à cette servitude,
A cette glorieuse étude
Qui nous apprend de tout à faire peu d'état:
Mépriser tout pour toi, pour ce noble esclavage
Qui sous tes volontés enchaîne le courage,
C'est se mettre au-dessus des princes et des rois;
Et l'ineffable excès des graces que tu donnes
A qui peut s'affermir dans cet illustre choix
Vaut mieux que toutes les couronnes.

Par des attraits divins et toujours renaissants
Ton saint Esprit se plaît à consoler les ames
Dont les pures et saintes flammes
Dédaignent pour t'aimer tous les plaisirs des sens:
Ces ames qui pour toi prennent l'étroite voie,
Qui n'ont point d'autre but, qui n'ont point d'autre joie,
Y goûtent de l'esprit l'entiere liberté;
Leur retraite en vrais biens se voit toujours féconde,

Et trouve un plein repos dans la digne fierté
Qui leur fait négliger le monde.

Miraculeux effet, bonheur prodigieux,
Qu'ainsi la liberté naisse de la contrainte!
O doux liens! ô douce étreinte!
O favorable poids du joug religieux!
Sainte captivité, qu'on te doit de louanges!
Tu rends dès ici-bas l'homme pareil aux Anges;
Tu le rends agréable aux yeux de son Auteur;
Tu le rends formidable à ces troupes rebelles,
A ces noirs escadrons de l'Ange séducteur,
Et louable à tous les fideles.

O fers délicieux et toujours à chérir,
Que vous cachez d'appas sous un peu de rudesse!
O du ciel infaillible adresse,
Que tu rends ses trésors aisés à conquérir!
O jeûnes, pauvreté, disciplines, cilices,
Amoureuses rigueurs et triomphants supplices,
O cloître, ô saints travaux, qu'il vous faut souhaiter,
Vous qui donnez à l'ame une joie assurée,
Et qui l'asservissant lui faites mériter
Un bien d'éternelle durée!

CHAPITRE XI.

Qu'il faut examiner soigneusement les desirs du cœur, et prendre peine à les modérer.

Je vois qu'à me servir enfin tu te disposes ;
Mais n'en espere pas grand fruit,
A moins que je t'apprenne encor beaucoup de choses
Dont tu n'es pas encore assez instruit.

Seigneur, que veux-tu m'apprendre?
Je suis prêt de t'écouter ;
Joins à la grace d'entendre
La force d'exécuter.

Toutes tes volontés doivent être soumises
Purement à mon bon plaisir,
Jusqu'à ne souhaiter en toutes entreprises
Que les succès que je voudrai choisir.

Tu ne dois point t'aimer, tu ne dois point te plaire
Dans tes propres contentements ;
Tu dois n'être jaloux que de me satisfaire,
Et d'obéir à mes commandements.

Quel que soit le desir qui t'échauffe et te pique,
Considere ce qui t'en plaît,

Et vois si sa chaleur à ma gloire s'applique,
Ou s'il t'émeut par ton propre intérêt.

Lorsque ce n'est qu'à moi que ce desir se donne,
Qu'il n'a pour but que mon honneur,
Quelque effet qui le suive, et quoi que j'en ordonne,
Ta fermeté tient tout à grand bonheur.

Mais lorsque l'amour-propre y garde encor sa place,
Quoique secret et déguisé,
C'est là ce qui te gêne et ce qui t'embarrasse,
C'est ce qui pese à ton cœur divisé.

Défends-toi donc, mon fils, de la premiere amorce
D'un desir mal prémédité;
N'y prends aucun appui, n'y donne aucune force
Qu'après m'avoir pleinement consulté.

Ce qui t'en plaît d'abord peut bientôt te déplaire,
Et te réduire au repentir;
Et tu rougiras lors de ce qu'aura pu faire
Cette chaleur trop prompte à consentir.

Tout ce qui paroît bon n'est pas toujours à suivre,
Ni son contraire à rejeter;
L'ardeur impétueuse à mille erreurs te livre,
Et trop courir c'est te précipiter.

La bride est souvent bonne, et même il en faut une
A la plus sainte affection;
Son trop d'empressement la peut rendre importune,
Et te pousser dans la distraction.

Il te peut emporter hors de la discipline,
Sous prétexte de faire mieux,
Et laisser du scandale à qui ne l'examine
Que par la regle où s'attachent ses yeux.

Il peut faire en autrui naître une résistance
Que tu n'auras daigné prévoir,
Et de qui la surprise ébranlant ta constance
La troublera jusqu'à te faire choir.

Un peu de violence est souvent nécessaire
Contre les appétits des sens,
Même quand leur effet te paroît salutaire,
Quand leurs desirs te semblent innocents.

Ne demande jamais à ta chair infidele
Ce qu'elle veut ou ne veut pas;
Range-la sous l'esprit, et fais qu'en dépit d'elle
Son esclavage ait pour toi des appas.

Qu'en maître, qu'en tyran cet esprit la châtie,
Qu'il l'enchaîne de rudes nœuds,
Jusqu'à ce que, domtée et bien assujettie,
Elle soit prête à tout ce que tu veux;

Jusqu'à ce que, de peu satisfaite et contente,
Elle aime la simplicité,
Et que chaque revers qui trompe son attente
Sans murmurer en puisse être accepté.

CHAPITRE XII.

Comme il se faut faire à la patience, et combattre les passions.

A ce que je puis voir, Seigneur,
J'ai grand besoin de patience
Contre la rude expérience
Où cette vie engage un cœur.

Elle n'est qu'un gouffre de maux,
D'accidents fâcheux et contraires,
Qu'un accablement de miseres,
D'où naissent travaux sur travaux.

Je n'y termine aucuns combats
Que chaque instant ne renouvelle,
Et ma paix y traîne avec elle
La guerre attachée à mes pas.

Les soins même de l'affermir
Ne sont en effet qu'une guerre,
Et tout mon séjour sur la terre
Qu'une occasion de gémir.

Tu dis vrai, mon enfant; aussi ne veux-je pas
Que tu cherches en terre une paix sans combats,

Un repos sans tumulte, un calme sans orage,
Où toujours la Fortune ait un même visage,
Et semble par le cours de ses évènements
S'asservir en esclave à tes contentements.
Je veux te voir en paix, mais parmi les traverses,
Parmi les changements des fortunes diverses;
Je veux y voir ton calme, et que l'adversité
Te serve à t'affermir dans la tranquillité.
Tu ne peux, me dis-tu, souffrir beaucoup de choses;
En vain tu t'y résous, en vain tu t'y disposes,
Tu sens une révolte en ton cœur mutiné
Contre la patience où tu l'as condamné.
Lâche, qu'oses-tu dire? ainsi le purgatoire,
Ainsi ses feux cuisants sont hors de ta mémoire!
Auras-tu plus de force? ou les présumes-tu
Plus aisés à souffrir à ce cœur abattu?
Apprends que de deux maux il faut choisir le moindre,
Que tes soins en ce but se doivent tous rejoindre,
Et que pour éviter les tourments éternels
Tu dois traiter tes sens d'infâmes criminels,
Braver leurs appétits, leur imposer des gênes,
Préparer ta constance aux miseres humaines,
Les souffrir sans murmure, et recevoir les croix
Ainsi que des faveurs qui viennent de mon choix.
Crois-tu les gens du monde exempts d'inquiétude?
Ne vois-tu rien pour eux ni d'amer ni de rude?
Va chez ces délicats qui n'ont soin que d'unir
Le choix des voluptés aux moyens d'y fournir;
Si tu crois y trouver des roses sans épines,
Tu n'y trouveras point ce que tu t'imagines.

Mais ils suivent, dis-tu, leurs inclinations ;
Leur seule volonté regle leurs actions,
Et l'excès des plaisirs en un moment consume
Ce peu qui par hasard s'y coule d'amertume.
Eh bien ! soit, je le veux, ils ont tout à souhait ;
Mais combien doit durer un bonheur si parfait ?
Ces riches, que du siecle adore l'imprudence,
Passent comme fumée avec leur abondance,
Et de leurs voluptés le plus doux souvenir,
S'il ne passe avec eux, ne sert qu'à les punir.
Celles que leur permet une si triste vie
Sont dignes de pitié beaucoup plus que d'envie ;
Elles vont rarement sans mélange d'ennuis ;
Leurs jours les plus brillants ont les plus sombres nuits ;
Souvent mille chagrins empoisonnent leurs charmes,
Souvent mille terreurs y jettent mille alarmes,
Et souvent des objets d'où naissent leurs plaisirs
Ma justice en courroux fait naître leurs soupirs :
L'impétuosité qui les porte aux délices
Elle-même à leur joie enchaîne les supplices,
Et joint aux vains appas d'un peu d'illusion
Le repentir, le trouble, et la confusion.
Toutes ces voluptés sont courtes et menteuses,
Toutes n'ont que désordre, et toutes sont honteuses :
Les hommes cependant n'en apperçoivent rien ;
Enivrés qu'ils en sont, ils en font tout leur bien ;
Ils suivent en tous lieux, comme bêtes stupides,
Leurs sens pour souverains, leurs passions pour guides ;
Et pour l'indigne attrait d'un faux chatouillement,
Pour un bien passager, un plaisir d'un moment,

Amoureux d'une vie ingrate et fugitive,
Ils acceptent pour l'ame une mort toujours vive,
Où, mourant à toute heure, et ne pouvant mourir,
Ils ne sont immortels que pour toujours souffrir.
Plus sage à leurs dépens, donne moins de puissance
Aux brutales fureurs de ta concupiscence,
Garde-toi de courir après les voluptés,
Captive tes desirs, brise tes volontés,
Mets en moi seul ta joie, et m'en fais une offrande,
Et je t'accorderai ce que ton cœur demande.
Oui, ce cœur ainsi libre, ainsi désabusé,
Ne peut, quoi qu'il demande, en être refusé;
Et si tu veux goûter des plaisirs véritables,
Des consolations et pleines et durables,
Tu n'as qu'à dédaigner par un noble mépris
Cet éclat dont le monde éblouit tant d'esprits;
Tu n'as qu'à t'arracher à ces voluptés basses
Qui repoussent des cœurs les effets de mes graces;
Tu n'as qu'à te soustraire à leur malignité,
Et je te rendrai plus que tu n'auras quitté;
Plus à leurs faux attraits tu fermeras de portes,
Plus mes faveurs seront et charmantes et fortes;
Et moins la créature aura chez toi d'accès,
Et plus du Créateur les dons auront d'excès.
Ne crois pas toutefois sans peine et sans tristesse
A ce détachement élever ta foiblesse;
Une vieille habitude y voudra résister,
Mais par une meilleure il faudra la domter;
Ta chair murmurera, mais de tout son murmure
La ferveur de l'esprit convaincra l'imposture;

Enfin le vieux Serpent tâchera de t'aigrir
Contre les moindres maux que tu voudras souffrir ;
Il fera mille efforts pour brouiller ta conduite ;
Mais avec l'oraison tu le mettras en fuite,
Et l'obstination d'un saint et digne emploi
Ne lui laissera plus aucun pouvoir sur toi.

CHAPITRE XIII.

De l'obéissance de l'humble sujet, à l'exemple de Jésus-Christ.

Quiconque se dérobe à l'humble obéissance
Bannit ma grace en même temps,
Et se livre lui-même à toute l'impuissance
De ses desirs vains et flottants :
Ces dévots indiscrets dont le zele incommode,
Pour les rendre Saints à leur mode,
Leur forme une conduite, et fait des lois à part,
Au lieu de s'avancer par un secret mérite,
Perdent ce qu'en commun dans la regle on profite
A force de vivre à l'écart.

Qui n'obéit qu'à peine, et dans l'ame s'attriste
Des ordres d'un supérieur,
Fait bien voir que sa chair à son tour lui résiste

Par un murmure intérieur;
Qu'il est mal obéi par cette vaine esclave,
Qui se révolte, qui le brave,
Et n'est jamais d'accord de ce qu'il lui prescrit:
Obéis donc toi-même et tôt et sans murmure,
Si tu veux que ta chair à ton exemple endure
Le frein que lui doit ton esprit.

Des assauts du dehors une ame tourmentée
Triomphe tôt des plus ardents
Quand la rebellion de la chair mal domtée
Ne ravage point le dedans;
Mais ils trouvent souvent de leur intelligence
L'amour-propre et la négligence,
Qui leur font de toi-même un renfort contre toi;
Et cette ame n'a point d'ennemi plus à craindre
Que cette même chair, quand elle ose se plaindre
De l'esprit qui lui fait la loi.

Prends donc, prends pour toi-même un mépris véritable
Qui te réduise au dernier rang,
Si tu veux mettre à bas ce pouvoir redoutable
Qu'ont sur toi la chair et le sang.
Mais tu t'aimes encore; et ton ame obstinée
Dans cette amour désordonnée
Ne peut y renoncer sans trouble et sans ennui:
De là vient que ton cœur s'épouvante et s'indigne;
De là vient qu'il frémit avant qu'il se résigne
Pleinement au vouloir d'autrui.

Que fais-tu de si grand, toi qui n'es que poussiere,
Ou, pour mieux dire, qui n'es rien,
Quand tu soumets pour moi ton ame un peu moins fiere
A quelque autre vouloir qu'au tien?
Moi qui suis tout-puissant, moi qui d'une parole
Ai bâti l'un et l'autre pole,
Et tiré du néant tout ce qui s'offre aux yeux,
Moi dont tout l'univers est l'ouvrage et le temple,
Pour me soumettre à l'homme et te donner l'exemple,
Je suis bien descendu des cieux.

De ces palais brillants où ma gloire ineffable
Remplit tout de mon seul objet,
Je me suis ravalé jusqu'au rang d'un coupable,
Jusqu'à l'ordre le plus abject;
Je me suis fait de tous le plus humble et le moindre,
Afin que tu susses mieux joindre
Un digne abaissement à ton indignité,
Et que, malgré le monde et ses vaines amorces,
Pour domter ton orgueil tu trouvasses des forces
Dans ma parfaite humilité.

Apprends de moi, pécheur, apprends l'obéissance
Des sentiments humiliés;
Poudre, terre, limon, apprends de ta naissance
A te faire fouler aux pieds;
Apprends à te ranger sous le plus rude empire;
Apprends à te vaincre, à dédire
De ton propre vouloir les desirs les plus doux;
Apprends à triompher des assauts qu'il te donne;

Apprends à t'asservir à tout ce qu'on t'ordonne;
Apprends à te soumettre à tous.

Fais que contre toi-même un saint zele t'enflamme
D'une juste indignation,
Pour étouffer soudain ce qui naît dans ton ame
De superbe et d'ambition;
Désenfle-la si bien qu'elle soit toujours prête
A voir que chacun sur ta tête
Par un dernier mépris ose imprimer ses pas,
Que le plus rude affront n'ait pour toi rien d'étrange,
Et qu'alors qu'on te traite à l'égal de la fange
Tu te mettes encor plus bas.

De quoi murmures-tu, chétive créature,
Et comment peux-tu repartir,
Alors qu'on te reproche, à toi qui n'es qu'ordure,
Ce que tu ne peux démentir?
N'es-tu pas un ingrat, un rebelle à ma grace,
D'avoir eu tant de fois l'audace
D'offenser, de trahir le Dieu de l'univers?
Et tes attachements, tes lâchetés, tes vices,
N'ont-ils pas mille fois mérité les supplices,
Qui me vengent dans les enfers?

Mais parcequ'à mes yeux ton ame est précieuse,
Il m'a plu de te pardonner,
Et je n'étends sur toi qu'une main amoureuse
Qui ne veut que te couronner.

Vois par-là ma bonté, vois quelle est sa puissance;
Montre par ta reconnoissance
Qu'enfin de mes bienfaits tu sais le digne prix;
Fais de l'humilité ta plus douce habitude,
De la soumission ta plus ardente étude,
Et tes délices du mépris.

CHAPITRE XIV.

De la considération des secrets jugements de Dieu, de peur que nous n'entrions en vanité pour nos bonnes actions.

SEIGNEUR, tu fais sur moi tonner tes jugements;
Tous mes os ébranlés tremblent sous leur menace;
Ma langue en est muette; et mon cœur tout de glace
N'a plus pour s'expliquer que des frémissements.

Mon ame épouvantée à l'éclat de leur foudre
S'égare de frayeur, et s'en laisse accabler;
Tout ce qu'elle prévoit ne fait que la troubler,
Et mon esprit confus ne sauroit que résoudre.

Je demeure immobile en ce mortel effroi,
Et par-tout sous mes pas je trouve un précipice;
Je vois quel est mon crime, et quelle est ta justice,
Et je sais que le ciel n'est pas pur devant toi.

Tes Anges devant toi n'ont pas été sans tache,
Et tu n'as rien permis à ta pitié pour eux :
Étant plus criminel, serois-je plus heureux,
Moi qu'à cette justice aucune ombre ne cache ?

Au plus creux de l'abyme elle a fait trébucher
Ces astres si brillants de gloire et de lumiere ;
Et moi, Seigneur, et moi, qui ne suis que poussiere,
Croirai-je avec raison que je te sois plus cher ?

Les grands dévots comme eux font des chûtes étranges ;
J'ai vu dégénérer leurs plus nobles travaux,
Et les sales rebuts des plus vils animaux
Plaire à leur mauvais goût après le pain des Anges.

La vertu la plus prête à se voir couronner,
Quand ta main se retire, est aussitôt fragile ;
Et toute la sagesse est comme elle inutile,
Quand cette même main cesse de gouverner.

La force et la valeur trompent notre espérance,
Si pour la conserver tu n'avances ton bras ;
Et jamais chasteté n'est bien sûre ici-bas,
Si ta protection ne fait son assurance.

Enfin si nous n'avons ton aide et ton soutien,
Si tu ne nous défends, si tu ne nous regardes,
Tout l'effort qu'on se fait pour être sur ses gardes
N'est qu'un effort qui gêne, et qui ne sert de rien.

Le naufrage est certain si tu nous abandonnes;
Le soin de l'éviter nous fait même y courir ;
Mais sitôt que ta main daigne nous secourir,
Nous rentrons à la vie, et gagnons les couronnes.

Nous sommes inconstants, mais tu nous affermis ;
Notre feu s'amortit, tu lui prêtes des flammes,
Et les saintes ardeurs que tu rends à nos ames
Sont autant de remparts contre nos ennemis.

Qu'un plein ravalement ainsi m'est nécessaire!
Que je me dois pour moi des sentiments abjects!
Et quand je fais du bien, si quelquefois j'en fais,
Le peu d'état, Seigneur, qu'il m'est permis d'en faire!

Que je dois m'abaisser, que je dois m'avilir
Sous tes saints jugements, sous leurs profonds abymes,
Où je ne vois en moi qu'un néant plein de crimes,
Qui, tout néant qu'il est, ose s'enorgueillir!

O néant, ô vrai rien, mais pesanteur extrême,
Mais charge insupportable à qui veut s'élever!
Mer sans rive, où par tout chacun se peut trouver,
Mais sans trouver par-tout qu'un néant en soi-même!

Dans un gouffre si vaste où te retires-tu,
Où te peux-tu cacher, source de vaine gloire?
Mérite, où vois-tu lieu de flatter la mémoire?
Où va la confiance en la propre vertu?

Tout s'abyme, Seigneur, dans cette mer profonde,
Que tes grands jugements ouvrent de toutes parts ;
Et si tous les mondains y jetoient leurs regards,
Il ne seroit jamais de vaine gloire au monde.

Que verroient-ils en eux qu'ils pussent estimer,
S'ils voyoient devant toi ce qu'est leur chair fragile ?
Comment fouffriroient-ils qu'une masse d'argile
S'enflât contre la main qui vient de la former ?

Un cœur vraiment à toi ne prend jamais le change ;
Et qui goûte une fois l'Esprit de vérité,
Qui se peut y soumettre avec sincérité,
Ne sauroit plus goûter une vaine louange.

Oui, quand ta vérité l'a bien soumis à toi,
Le bien qu'on dit de lui jamais ne le souleve :
Qu'un monde entier le loue, un monde entier acheve
D'affermir les mépris qu'il a conçus de soi.

Sitôt qu'il fixe en Dieu toute son espérance,
Les éloges sur lui n'ont plus aucun pouvoir ;
Il entend leurs douceurs, mais sans s'en émouvoir,
Sans leur prêter jamais la moindre complaisance.

Aussi tous les flatteurs eux-mêmes ne sont rien ;
Ce qu'ils donnent d'encens est comme eux périssable ;
Mais ta vérité seule est toujours immuable,
Et seule nous conduit jusqu'au souverain bien.

CHAPITRE XV.

Comme il faut nous comporter et parler à Dieu en tous nos souhaits.

PENSE à moi, mon enfant, quoi que tu te proposes,
Laisse-m'en disposer, et dis en toutes choses :

O mon Dieu, si ton bon plaisir
S'accorde à ce que je souhaite,
Donne-m'en le succès conforme à mon desir ;
Sinon, ta volonté soit faite.

Si ta gloire peut s'exalter
Par l'effet où j'ose prétendre,
Permets qu'en ton saint nom je puisse exécuter
Ce que tu me vois entreprendre.

S'il doit servir à mon salut,
Si mon ame en tire avantage,
Ainsi que ton honneur en est l'unique but,
Que te servir en soit l'usage.

Mais s'il est nuisible à mon cœur,
S'il est inutile à mon ame,
Daigne éteindre, ô mon Dieu, cette frivole ardeur,
Et remplis-moi d'une autre flamme.

Car souvent un desir peut sembler vertueux,
Qui n'a de la vertu qu'un air tumultueux,
Qu'une ombre colorée, et ce n'est pas à dire,
Quoiqu'il paroisse bon, que c'est moi qui l'inspire.
Il ne t'est pas aisé de juger au certain
Quel esprit meut ton ame, ou ta langue, ou ta main,
S'il est bon, ou mauvais, si l'un ou l'autre est cause
Que tu fais un souhait pour telle ou telle chose,
Ou si ce n'est enfin qu'un simple mouvement
Qu'excite dans ton cœur ton propre sentiment.
Plusieurs y sont trompés, et leur fausse lumiere
Trouve le précipice au bout de la carriere,
Après avoir cru prendre avec fidélité
Pour guide en tous leurs pas l'Esprit de vérité.
Tu dois donc, ô mon fils, toujours avec ma crainte,
Avec l'humilité dedans ton cœur empreinte,
M'adresser tous tes vœux, me demander l'effet
De tout ce que tu crois digne de ton souhait,
Réduire tes desirs sous ce que je desire,
M'en remettre le tout, et toujours me redire:

Tu vois ce qui m'est le meilleur,
De mes maux tu sais le remede;
Regarde mon desir, et regle-le, Seigneur,
Ainsi que tu veux qu'il succede.

Donne-moi ce que tu voudras;
Choisis le temps et la mesure;
Et comme il te plaira daigne étendre le bras
Sur ta chétive créature.

Vois-moi gémir et travailler,
Et pour tout fruit ne me destine
Que ce qui te plaît mieux, et qui fait mieux briller
L'éclat de ta gloire divine.

Ordonne de tout mon emploi
Par ta prôvidence suprême;
Agis par-tout en maître, et dispose de moi
Sans considérer que toi-même.

Tiens-moi dans ta main fortement;
Tourne, retourne-moi sans cesse;
Porte-moi, sans repos, de la joie au tourment,
De la douleur à l'alégresse.

Tel qu'un esclave prêt à tout,
Pour toi, non pour moi, je veux vivre;
C'est là mon seul desir; puissé-je jusqu'au bout,
O mon Dieu, dignement le suivre!

ORAISON

Pour faire le bon plaisir de Dieu.

Doux arbitre de mon sort,
Daigne m'accorder ta grace;
Qu'elle aide mon foible effort,
Et que sa pleine efficace
Dure en moi jusqu'à la mort.

Fais, Seigneur, que mon desir
N'ait pour but invariable
Que ce que ton bon plaisir
Aura le plus agréable,
Que ce qu'il voudra choisir.

Que ton vouloir soit le mien;
Que le mien toujours le suive,
Et s'y conforme si bien,
Qu'ici-bas, quoi qu'il m'arrive,
Sans toi je ne veuille rien.

Fais-le toujours prévaloir
Sur quoi que je me propose,
Et mets hors de mon pouvoir
De vouloir aucune chose
Que ce qu'il te plaît vouloir.

Fais-moi de sorte mourir
A tout ce qu'on voit au monde,
Que je ne puisse chérir
Sur la terre ni sur l'onde
Que ce qui ne peut périr.

Que ma gloire à l'abandon
Sous les mépris abymée
Conserve si peu mon nom,
Qu'à mes yeux la renommée
Doute si je vis ou non.

Fais que de tous mes souhaits
En toi seul je me repose ;
Fais qu'attendant les effets
Où mon ame se dispose,
Elle trouve en toi sa paix.

Toi seul es le vrai repos ;
Hors de toi le calme est rude,
Et la bonace des flots
Augmente l'inquiétude
Des plus sages matelots.

En cette paix donc, Seigneur,
Essentielle et suprême,
En cet unique bonheur,
Qui n'est autre que toi-même,
Fais le repos de mon cœur.

CHAPITRE XVI.

Que les véritables consolations ne se doivent chercher qu'en Dieu.

J'ÉPUISE mon desir, j'épuise ma pensée
A chercher des contentements
Qui par de vrais soulagements
Adoucissent les maux dont mon ame est pressée ;

Mais, hélas ! après tout, j'ai beau m'en figurer,
J'ai beau les desirer,
Ce n'est point en ces lieux que je les dois attendre;
L'avenir seul me les promet,
Cet heureux avenir où chacun peut prétendre,
Mais qu'on n'obtient qu'au prix où la vertu le met.

Quand par un heureux choix d'évènements propices
Le monde me feroit sa cour,
Quand il n'auroit soin nuit et jour
Que d'inventer pour moi de nouvelles délices;
Quand il attacheroit lui-même à mes côtés
Toutes ses voluptés,
De combien de moments en seroit la durée?
Et quels biens me pourroit donner
Sa faveur la plus ferme et la mieux assurée,
Qu'en un coup-d'œil peut-être il faut abandonner?

N'espere point de joie, ô mon cœur, que frivole,
N'en espere aucune ici-bas
Qu'en ce grand Dieu de qui le bras
Soutient l'humble et le pauvre, et par-tout le console;
Quels que soient tes ennuis, attends encore un peu,
Sans attiédir ton feu,
Attends le doux effet des promesses divines;
Et tu posséderas bientôt
Des biens encor plus grands que tu ne t'imagines,
Que le ciel pour toi garde comme en dépôt.

Ce lâche abaissement aux douceurs temporelles,
Que le siecle fait trop goûter,

Sert d'un grand obstacle à monter
Dans ce palais de gloire où sont les éternelles :
Attache tes desirs, mon ame, à celles-ci ;
Fais-en ton seul souci ;
Et regarde en passant celles-là pour l'usage ;
Ne t'en laisse plus éblouir :
Ce Dieu qui du néant te fit à son image
Eut un plus digne objet que de t'en voir jouir.

De quoi te serviroient tous les trésors du monde,
Tous ceux que la terre et la mer
Dans leur sein peuvent enfermer,
Si ce n'est point sur eux qu'un vrai bonheur se fonde ?
Le plus pompeux éclat de ces riches trésors
N'a qu'un brillant dehors
Qui n'excite au-dedans que de l'inquiétude ;
Il n'a point de solide bien ;
Et si tu veux trouver quelque béatitude,
Elle n'est qu'en ce Dieu qui créa tout de rien.

Mais garde-toi sur-tout de la présumer telle
Que se la peignent ces mondains,
Dont les desirs brutaux et vains
Au gré de leur caprice en forment un modele :
Tu t'y dois figurer un amas de vrais biens,
Tel que les vrais chrétiens
Dans leurs plus longs travaux attendent sans murmure
Un avant-goût délicieux,
Tel que sent quelquefois une ame droite et pure
De qui tout l'entretien s'éleve jusqu'aux cieux.

Rempli de cette idée, il te sera facile
De juger l'instabilité
Qu'a le monde et sa vanité,
Comme lui décevante, et comme lui fragile.
La seule Vérité donne aux afflictions
Des consolations
Durables à l'égal de sa sainte parole:
Ainsi l'éprouvent les dévots;
Et portant en tous lieux un Dieu qui les console,
Ils savent bien aussi lui dire à tous propos:

Benin Sauveur de la nature,
Prends soin par-tout de m'assister,
Et daigne sans cesse prêter
Ton secours à ta créature.

Qu'au milieu de toutes mes peines
Ce me soit un soulagement
D'être abandonné pleinement
Des consolations humaines.

Qu'au défaut même de la tienne,
J'en trouve dans ta volonté,
Dont la juste sévérité
Fait cette épreuve de la mienne.

Car enfin, Seigneur, ta colere
Fera place à des temps plus doux,
Et les fureurs d'un Dieu jaloux
Céderont aux bontés d'un pere.

CHAPITRE XVII.

Qu'il faut nous reposer en Dieu de tout le soin de nous-mêmes.

Laisse-moi te traiter ainsi que je l'entends :
Je sais ce qui t'est nécessaire ;
Je juge mieux que toi de ce que tu prétends ;
Encore un coup, laisse-moi faire.
Tu vois tout comme un homme, et sur tous les objets
Les sentiments humains conduisent tes projets ;
Souvent ta passion elle seule y préside ;
Tu lui remets souvent le choix de tes desirs,
Et recevant ainsi cette aveugle pour guide,
Tu rencontres des maux où tu crois des plaisirs.

Ce que tu dis, Seigneur, n'est que trop véritable,
Les soucis que tu prends de moi
Surpassent de bien loin tous ceux dont est capable
L'amour-propre et son fol emploi.

Aussi faut-il sur toi pleinement s'en démettre,
Sans se croire, sans se chercher ;
Et qui n'en use ainsi ne sauroit se promettre
De faire un pas sans trébucher.

Tiens donc ma volonté sous ton ordre céleste,
Droite en tout temps, ferme en tous lieux;
Laisse-moi cette grace, et dispose du reste
Comme tu jugeras le mieux.

A cela près, Seigneur, que ta main se déploie;
Je ne veux examiner rien;
Et je suis assuré que, quoi qu'elle m'envoie,
Tout est bon, tout est pour mon bien.

Sois béni, si tu veux que tes lumieres saintes
Éclairent mon entendement;
Et ne le sois pas moins, si leurs clartés éteintes
Me rendent mon aveuglement.

Sois à jamais béni, si tes douces tendresses
Daignent consoler mes travaux,
Et ne le sois pas moins, si tes justes rudesses
Se plaisent à croître mes maux.

Ainsi tous tes souhaits se doivent concevoir,
Si tu veux que je les écoute;
Ainsi tu dois, mon fils, te mettre en mon pouvoir,
Si tu veux marcher dans ma route.
Tiens ton cœur prêt à tout, et d'un visage égal
Accepte de ma main et le bien et le mal,
Le profond déplaisir et la pleine alégresse;
Sois content, pauvre et riche, et toujours satisfait;
Soit que je te console, ou que je te délaisse,
Bénis ma providence, et chéris-en l'effet.

Volontiers, ô mon Dieu, volontiers je captive
Mes desirs sous ton saint vouloir,
Et pour l'amour de toi je veux, quoi qu'il m'arrive,
Souffrir tout sans m'en émouvoir.

Le succès le plus triste et le plus favorable,
Le plus doux et le plus amer,
Me seront tous des choix de ta main adorable,
Qu'également il faut aimer.

Je les recevrai tous, sans mettre différence
Entre le bon et le mauvais;
Je les aimerai tous, et ma persévérance
T'en rendra graces à jamais.

Aux assauts du péché rends mon ame invincible;
Daigne l'en faire triompher;
Et je ne craindrai point la mort la plus terrible,
Ni les puissances de l'enfer.

Pourvu que ma langueur ne soit jamais punie
Par un éternel abandon,
Pourvu, Seigneur, pourvu que du livre de vie
Jamais tu n'effaces mon nom,

Fais pleuvoir des douleurs, fais pleuvoir des miseres,
Fais-en sur moi fondre un amas;
Rien ne pourra me nuire, et dans les plus ameres
Je ne verrai que des appas.

CHAPITRE XVIII.

Qu'il faut souffrir avec patience les miseres temporelles, à l'exemple de Jésus-Christ.

Vois, mortel, combien tu me dois;
J'ai quitté le sein de mon Pere,
Je me suis revêtu de toute ta misere,
J'en ai voulu subir les plus indignes lois:
Le ciel étoit fermé, tu n'y pouvois prétendre;
Pour t'en ouvrir la porte il m'a plu d'en descendre,
Sans que rien m'imposât cette nécessité;
Et pour prendre une vie amere et douloureuse,
J'ai suivi seulement la contrainte amoureuse
De mon immense charité.

Mais je veux amour pour amour;
Je veux, mon fils, que tu contemples
Ce que je t'ai laissé de précieux exemples
Comme autant de leçons pour souffrir à ton tour;
Que sous l'accablement des miseres humaines,
L'esprit dans les ennuis et le corps dans les gênes,
Tu tiennes toujours l'œil sur ce que j'ai souffert,
Et que, malgré l'horreur qu'en conçoit la nature,
Tu t'offres sans relâche à souffrir sans murmure,
Ainsi que je m'y suis offert.

Examine chaque moment
Qu'en terre a duré ma demeure ;
Va du premier instant jusqu'à la derniere heure ;
Remonte de la fin jusqu'au commencement ;
Tiens-en toute l'image à tes yeux étendue ;
Verras-tu de mes maux la course suspendue,
De ces maux où pour toi je me suis abymé ?
La crêche où je naquis vit mes premieres larmes ;
Tous mes jours n'ont été que douleurs ou qu'alarmes,
Et ma croix a tout consommé.

Au manquement continuel
Des commodités temporelles
On a joint contre moi les plaintes, les querelles,
Et tout ce que l'opprobre avoit de plus cruel :
J'en ai porté la honte avec mansuétude ;
J'ai vu sans m'indigner la noire ingratitude
Payer tous mes bienfaits d'un outrageux mépris,
La fureur du blasphême attaquer mes miracles,
Et l'orgueil ignorant condamner les oracles
Dont j'illuminois les esprits.

Il est vrai, mon Sauveur, que toute votre vie
Est de la patience un miroir éclatant,
Et qu'un si grand exemple à souffrir me convie
Tout ce qu'a le malheur de plus persécutant.

Puisque par-là sur-tout vous sûtes satisfaire
Aux ordres que vous fit votre Pere éternel,
Avec quelle raison voudrois-je m'y soustraire ?
L'innocent lui doit-il plus que le criminel ?

Il faut bien qu'à son tour le pécheur misérable
Accepte de ses maux toute la dureté,
Et soumette une vie infirme et périssable
Aux souverains décrets de votre volonté.

Il est juste, ô mon Dieu, que sans impatience
J'en porte le fardeau pour mon propre salut,
Et que de ses ennuis la triste expérience
Ne produise en mon cœur ni dégoût ni rebut.

La foiblesse attachée à notre impure masse
Trouve sa charge lourde et fâcheuse à porter;
Mais, par l'heureux secours de votre sainte grace,
Plus le poids en est grand, plus il fait mériter.

Votre exemple nous aide à souffrir avec joie;
Celui de tous vos Saints nous rehausse le cœur:
L'un et l'autre du ciel nous aplanit la voie;
L'un et l'autre y soutient notre peu de vigueur.

Sous la loi de Moïse et son rude esclavage
La vie avoit bien moins de quoi nous consoler;
Le ciel toujours fermé laissoit peu de passage
Par où jusque sur nous sa douceur pût couler.

Sa route étoit alors beaucoup plus inconnue,
Et sembloit se cacher sous tant d'obscurité,
Que peu pour la trouver avoient assez de vue,
Et très peu pour la suivre assez de fermeté.

Encor ce petit nombre, en qui l'ame épurée
Avoit fait sur le monde un vertueux effort,
Voyoit bien dans le ciel sa place préparée ;
Mais pour s'y voir assis il falloit votre mort.

Il leur falloit attendre, après tous leurs mérites,
Que votre sang versé les rendit bienheureux,
Et vers votre justice ils n'étoient pas bien quittes,
A moins que votre amour payât encor pour eux.

Que je vous dois d'encens, que je vous dois de graces
De m'avoir enseigné le bon et droit chemin,
Et de m'avoir frayé ces douloureuses traces
Qui menent sur vos pas à des plaisirs sans fin !

La faveur m'est commune avec tous vos fideles,
Qu'unit la charité sous votre aimable loi :
Recevez-en, Seigneur, des graces éternelles ;
Je vous en rends pour eux aussi-bien que pour moi.

Car enfin votre vie est cette voie unique
Où par la patience on marche jusqu'à vous :
Par-là votre royaume à tous se communique ;
Par-là votre couronne est exposée à tous.

Si vous n'aviez vous-même enseigné cette voie,
Si vous n'y laissiez voir l'empreinte de vos pas,
Vous offririez en vain votre couronne en proie ;
Prendroit-on un chemin qu'on ne connoîtroit pas ?

Si nous cessions d'avoir votre exemple pour guide,
Les moindres embarras nous feroient rebrousser,
Et toute notre ardeur abattue et languide
Tourneroit en arriere, au lieu de s'avancer.

Hélas ! puisqu'on s'égare avec tant de lumiere
Qu'épandent votre vie et vos enseignements,
Qui pourroit arriver au bout de la carriere,
Si nous étions réduits à nos aveuglements?

CHAPITRE XIX.

Comme il faut supporter les torts qu'on nous fait; et des marques de la véritable patience.

Qu'as-tu, mon fils, que tu soupires?
Considere ma Passion,
Considere mes Saints, regarde leurs martyres,
Et baisse après les yeux sur ton affliction :
Qu'y trouves-tu qui leur soit comparable,
Toi qui prétends une place en leur rang?
Va, cesse de nommer ton malheur déplorable,
Tu n'en es pas encor jusqu'à verser ton sang.

Tu souffres, mais si peu de chose
Au prix de ce qu'ils ont souffert,

Que le fardeau léger des croix que je t'impose
Ne vaut pas que sur lui tu tiennes l'œil ouvert:
Vois, vois plutôt celles qu'ils ont portées;
Vois quels tourments a bravé leur vertu,
Que d'assauts repoussés, que d'horreurs surmontées;
Et si tu le peux voir, dis-moi, que souffres-tu?

Vois par mille épreuves diverses
Leurs cœurs sans relâche exercés,
Vois-les bénir mon nom dans toutes leurs traverses,
Et tomber sous le faix sans en être lassés;
Vois leur constance au milieu de leurs gênes
Monter plus haut plus on les fait languir;
Mesure bien tes maux sur l'excès de leurs peines,
Tes maux n'auront plus rien qui mérite un soupir.

Sans doute, alors que ta foiblesse
Les trouve trop lourds à porter,
Ta propre impatience est tout ce qui te blesse,
Et seule fait le poids qu'elle veut rejeter.
Légers ou lourds, il faut que tu les portes;
Tu ne peux rompre un ordre fait pour tous,
Et soit que tes douleurs soient ou foibles ou fortes,
Tu dois même constance à soutenir leurs coups.

Tu te montres d'autant plus sage,
Que tu t'y prépares le mieux;
Ton mérite en augmente, et prend un avantage
Qui te rend d'autant plus agréable à mes yeux;

La douleur même en est d'autant moins rude
Quand le courage à souffrir disposé
S'en est fait par avance une douce habitude,
Et lorsqu'il s'est vaincu tout lui devient aisé.

Ne dis jamais pour ton excuse,
Je ne saurois souffrir d'un tel,
De mon trop de bonté sa calomnie abuse,
Le dommage est trop grand, l'outrage trop mortel;
A ma ruine il se montre inflexible,
Il prend pour but de me déshonorer;
Je souffrirai d'un autre, et serai moins sensible,
Selon que je verrai qu'il est bon d'endurer.

Cette pensée est folle et vaine,
Et l'amour-propre qu'elle suit
Sous ce discernement de la prudence humaine
Cache un orgueil secret qui t'enfle et te séduit:
Au lieu de voir ce qu'est la patience,
Et quelle main la doit récompenser,
Il attache tes yeux à voir quelle est l'offense,
Et mesurer la main qui vient de t'offenser.

La patience est délicate
Qui ne veut souffrir qu'à son choix,
Qui borne ses malheurs, et jusque-là se flatte
Qu'elle en prétend régler et le nombre et le poids;
La véritable est d'une autre nature;
Et quelques maux qui se puissent offrir,

Elle ne leur prescrit ordre, temps, ni mesure,
Et n'a d'yeux que pour moi quand il lui faut souffrir.

Que son supérieur l'exerce,
Son pareil, son inférieur,
Elle est toujours la même, et sa peine diverse
Conserve également son calme intérieur;
Quelle que soit l'épreuve ou la personne,
Elle y présente un courage affermi,
Et n'examine point si l'essai qui l'étonne
Vient d'un homme de bien, ou d'un lâche ennemi.

Sa vertueuse indifférence
Reçoit avec remercîments
Ces odieux trésors d'amertume et d'offense
Qui font par-tout ailleurs tant de ressentiments;
Autant de fois qu'elle se voit pressée,
Autant de fois elle l'impute à gain,
Et regarde si peu la main qui l'a blessée,
Que tout devient pour elle un présent de ma main.

Instruite dans ma sainte école,
Elle met son espoir aux cieux,
Et sait que dans ses maux, si je ne la console,
Du moins ce qu'elle souffre est présent à mes yeux;
Qu'un jour viendra que ma douce visite
De ses travaux couronnera la foi,
Et qu'un peu de souffrance amasse un grand mérite,
Quand ce peu qu'on endure est enduré pour moi.

Tiens donc ton ame toujours prête
A toute épreuve, à tous combats,
Du moins si tu veux vaincre et couronner ta tête
De ce qu'un beau triomphe a de gloire et d'appas:
La patience a sa couronne acquise;
Mais sans combattre on n'y peut aspirer;
A qui sait bien souffrir ma bouche l'a promise,
Et c'en est un refus qu'un refus d'endurer.

Encore un coup, cette couronne
N'est que pour les hommes de cœur:
Si tu peux souhaiter qu'un jour je te la donne,
Résiste avec courage, et souffre avec douceur.
Sans le travail et sans l'inquiétude
Le vrai repos ne se peut obtenir,
Et sans le dur effort d'un combat long et rude
A la pleine victoire on ne peut parvenir.

Donne-moi donc ta grace, et par elle, Seigneur,
Fais pouvoir à ta créature
Ce qui semble impossible à la morne langueur
Où l'ensevelit la nature.

Tu connois mieux que moi que mon peu de vertu
Ne peut souffrir que peu de chose;
Tu sais que mon courage est soudain abattu
Au moindre obstacle qui s'oppose.

Daigne le relever de cet abattement,
Quelque injure qui me soit faite;

Et fais-moi pour ton nom souffrir si constamment,
Que je m'y plaise et le souhaite.

Car endurer pour toi l'outrage et le rebut,
Être pour toi traité d'infâme,
C'est prendre le chemin qui conduit au salut,
C'est la haute gloire de l'ame.

CHAPITRE XX.

De l'aveu de la propre infirmité, et des miseres de cette vie.

A MA confusion, Seigneur, je te confesse
Quelle est mon injustice, et quelle est ma foiblesse;
Je veux bien te servir de témoin contre moi:
Peu de chose m'abat, peu de chose m'attriste,
Et dans tous mes souhaits, pour peu qu'on me résiste,
Un orgueilleux chagrin soudain me fait la loi.

J'ai beau me proposer d'agir avec courage,
Le moindre tourbillon me fait peur de l'orage,
Et renverse d'effroi mon plus ferme propos;
D'angoisse et de dépit j'abandonne ma route,
Et me livrant moi-même à ce que je redoute,
Je me fais le jouet et des vents et des flots.

C'est bien pour en rougir de voir quelle tempête
Souvent mes lâchetés attirent sur ma tête,
Et combien ce grand trouble a peu de fondement;
C'est bien pour en rougir de me voir si fragile,
Que souvent dans mon cœur la chose la plus vile
Forme d'une étincelle un long embrasement.

Quelquefois, au milieu de ma persévérance,
Lorsque je crois marcher avec quelque assurance,
Et fournir ma carriere avec moins de danger,
Quand j'y pense le moins, je trébuche par terre,
Et lorsque je m'estime à l'abri du tonnerre,
Je me trouve abattu par un souffle léger.

Reçois-en l'humble aveu, Seigneur, et considere
De ma fragilité l'impuissante misere,
Qui me met à toute heure en état de périr:
Sans que je te la montre, elle t'est trop connue;
Elle est de tous côtés exposée à ta vue;
D'un regard de pitié daigne la secourir.

Tire-moi de la fange où ma chûte m'engage;
De ce bourbier épais arrache ton image,
Que par mon propre poids je n'y reste enfoncé:
Fais que je me releve aussitôt que je tombe;
Fais que si l'on m'abat jamais je ne succombe;
Fais que je ne sois point tout-à-fait terrassé.

Ce qui devant tes yeux rend mon ame confuse,
Ce qui dans elle-même à tous moments l'accuse,

Et me force à trembler sous un juste remords,
C'est de me voir si prompt à choir dans cette boue,
Et qu'à mes passions, qu'en vain je désavoue,
Je n'oppose en effet que de lâches efforts.

Bien que ta main propice à mon cœur qui s'en fâche
Au plein consentement jamais ne le relâche,
Et contre leurs assauts lui donne un grand appui;
Le combat est fâcheux, il importune, il gêne,
Et comme la victoire est toujours incertaine,
Vivre toujours en guerre accable enfin d'ennui.

De mille objets impurs l'abominable foule,
Qui jusqu'au fond du cœur en moins de rien se coule,
N'a pas pour en sortir même facilité;
Leur plus légere idée a peine à disparoître;
Le soin de l'effacer souvent l'obstine à croître,
Et montre ainsi l'excès de mon infirmité.

Puissant Dieu d'Israël, qui, jaloux de nos ames,
Ne veux les voir brûler que de tes saintes flammes,
Regarde mes travaux, regarde ma douleur;
Secours par tes bontés ton serviteur fidele;
Et de quelque côté que se porte mon zele,
De tes divins rayons prête-lui la chaleur.

Répands dans mon courage une céleste force,
De peur que de la chair la dangereuse amorce,
Le vieil homme, à l'esprit encor mal asservi,
Se prévalant sur moi de toute ma foiblesse,

N'affermisse un empire à cette chair traîtresse,
Et que par l'esprit même il ne soit trop suivi.

C'est contre cette chair, notre fiere ennemie,
Que tant que nous traînons cette ennuyeuse vie
Nous avons à combattre autant qu'à respirer.
Quelle est donc cette vie où tout n'est que miseres,
Que tribulations, que rencontres ameres,
Que pieges, qu'ennemis prêts à nous dévorer?

Qu'une affliction passe, une autre lui succede;
Souvent elle renaît de son propre remede,
Et rentre du côté qu'on la vient de bannir;
Un combat dure encor que mille autres surviennent,
Et cet enchaînement dont ils s'entre-soutiennent
Fait un cercle de maux, qui ne sauroit finir.

Peut-on avoir pour toi quelque amour, quelque estime,
O vie, ô d'amertume affreux et vaste abyme,
Cuisant et long supplice et de l'ame et du corps?
Et parmi les malheurs dont je te vois suivie,
A quel droit gardes-tu l'aimable nom de vie,
Toi dont le cours funeste engendre tant de morts?

On t'aime cependant, et la foiblesse humaine,
Bien qu'elle voie en toi les sources de sa peine,
Y cherche avidement celle de ses plaisirs.
Le monde est un pipeur, on dit assez qu'il trompe,
On déclame assez haut contre sa vaine pompe,
Mais on ne laisse point d'y porter ses desirs.

Le pouvoir dominant de la concupiscence
Qu'imprime en notre chair notre impure naissance
Ainsi sous ce trompeur captive nos esprits;
Mais il faut que le cœur saintement se rebelle,
Et juge quels motifs font aimer l'infidele,
Et quels doivent pousser à son juste mépris.

Les appétits des sens, la soif de l'avarice,
L'orgueil qui veut monter au gré de son caprice,
Enfantent cet amour que nous avons pour lui;
Les angoisses d'ailleurs, les peines, les miseres,
Qui les suivent par-tout comme dignes salaires,
En font naître à leur tour le dégoût et l'ennui.

Mais une ame à l'aimer lâchement adonnée,
Par d'infâmes plaisirs en triomphe menée,
Ne considere point ce qui le fait haïr:
Ce fourbe à ses regards déguise toutes choses,
Lui peint les nuits en jours, les épines en roses,
Et ses yeux subornés aident à la trahir.

Aussi n'a-t-elle rien qui l'en puisse défendre;
Les douceurs que d'en-haut Dieu se plaît à répandre
Sont des biens que jamais sa langueur n'a goûtés;
Elle n'a jamais vu quel charme a ce grand Maître,
Ni combien la vertu, qui craint de trop paroître,
Verse en l'intérieur de saintes voluptés.

Le vrai, le plein mépris des vanités mondaines
Qu'embrassent en tous lieux ces ames vraiment saines

Qui sous la discipline ont Dieu pour seul objet,
C'est ce qui leur départ cette douceur exquise ;
Et de sa propre voix Dieu même l'a promise
A qui peut s'affermir dans ce noble projet.

Par-là notre ferveur, enfin mieux éclairée,
Promene sur le monde une vue assurée,
Que son flatteur éclat ne sauroit éblouir :
Nous voyons comme il trompe, et se trompe lui-même ;
Nous le voyons se perdre, et perdre ce qu'il aime
Au milieu des faux biens dont il pense jouir.

CHAPITRE XXI.

Qu'il faut se reposer en Dieu par-dessus tous les biens et tous les dons de la Nature et de la Grace.

Mon ame, c'est en Dieu par-dessus toutes choses
Qu'il faut qu'en tout, par-tout, toujours tu te reposes ;
Il n'est point de repos ailleurs que criminel,
Et lui seul est des Saints le repos éternel.
Fais donc, aimable Auteur de toute la nature,
Qu'en toi j'en trouve plus qu'en toute créature,
Plus qu'au plus long bonheur de la pleine santé,
Plus qu'aux plus vifs attraits dont charme la beauté,

Plus qu'au plus noble éclat de l'honneur le plus rare,
Plus qu'en tout le brillant dont la gloire se pare,
Plus qu'en toute puissance, et plus qu'au plus haut rang
Où puissent élever les charges et le sang,
Plus qu'en toute science, et plus qu'en toute adresse,
Plus que dans tous les arts, plus qu'en toute richesse,
Plus qu'en toute la joie et les ravissements
Que puissent prodiguer de pleins contentements,
Plus qu'en toute louange et toute renommée,
Qu'en toute leur illustre et pompeuse fumée,
Qu'en toutes les douceurs des consolations
Qui soulagent un cœur dans ses afflictions.

Seigneur, puisqu'en toi seul ce vrai repos habite,
Fais-le-moi prendre en toi par-dessus tout mérite,
Par-dessus quoi que fasse espérer de plaisir
La plus douce promesse, ou le plus cher desir,
Par-dessus tous les dons que ta main libérale
Pour enrichir une ame abondamment étale,
Par-dessus tout l'excès des plus dignes transports
Dont soit capable un cœur rempli de ces trésors,
Par-dessus les secours que lui prêtent les Anges,
Par-dessus le soutien qu'il reçoit des Archanges,
Par-dessus tout ce gros de saintes légions
Qui de ton grand palais peuplent les régions,
Par-dessus tout enfin ce que tu rends visible,
Par-dessus ce qui reste aux yeux imperceptible,
Et, pour dire en un mot tout ce que je conçoi,
Par-dessus, ô mon Dieu, tout ce qui n'est point toi.

Car tu possedes seul en un degré suprême
La bonté, la grandeur, et la puissance même;

Toi seul suffis à tout, toi seul en toi contiens
L'immense plénitude où sont tous les vrais biens;
Toi seul as les douceurs après qui l'ame vole,
Toi seul as dans ses maux tout ce qui la console,
Toi seul as des beautés dignes de la charmer,
Toi seul es tout aimable, et toi seul sais aimer;
Toi seul portes en toi ce noble et vaste abyme
Qui t'environne seul de gloire légitime;
Enfin c'est en toi seul que vont se réunir
Le passé, le présent, avec tout l'avenir,
En toi qu'à tous moments s'assemblent et s'épurent
Tous les biens qui seront, et qui sont, et qui furent,
En toi que tous ensemble ils ont toujours été,
Qu'il sont, et qu'ils seront toute l'éternité.

Ainsi tous tes présents autres que de toi-même
N'ont point de quoi suffire à cette ame qui t'aime;
A moins que de te voir, à moins que d'en jouir,
Rien n'offre à ses desirs de quoi s'épanouir.
Quoi qu'assure à ses vœux ta parole fidele,
Quoi que de tes grandeurs ta bonté lui révele,
Elle n'y trouve point à se rassasier;
Quelque chose lui manque où tu n'es pas entier,
Et mon cœur n'a jamais ni de repos sincere,
Ni par où pleinement se pouvoir satisfaire,
S'il ne repose en toi, si de tout autre don
Il ne fait pour t'aimer un solide abandon,
Si, porté fortement à travers les nuages
Jusqu'au-dessus des airs et de tous tes ouvrages,
Par les sacrés élans d'un zele plein de foi
Sur les pieds de ton trône il ne s'attache à toi.

Adorable Jésus, cher époux de mon ame,
Qui dans la pureté fais luire tant de flamme,
Souverain éternel, et de tous les humains,
Et de tout ce qu'ont fait et ta voix et tes mains,
Qui pourra me donner ces ailes triomphantes
Que d'un cœur vraiment libre ont les ardeurs ferventes,
Afin que hors des fers de ce triste séjour
Je vole dans ton sein, pour y languir d'amour?
Quand pourrai-je, Seigneur, bannir toute autre idée,
Et l'ame toute en toi, de toi seul possédée,
T'embrasser à mon aise, et goûter à loisir
Combien ta vue est douce au pur et saint desir?
Quand verrai-je cette ame en toi bien recueillie,
Sans plus faire au dehors d'imprudente saillie,
S'oublier elle-même à force de t'aimer,
Sensible pour toi seul, en toi se transformer,
Ne se plus servir d'yeux, de langue, ni d'oreilles,
Que pour voir, pour chanter, pour ouïr tes merveilles,
Et par ces doux transports, que tu rends tout-puissants,
Passer toute mesure et tout effort des sens,
Pour s'unir pleinement aux grandeurs de ton être
D'une façon qu'à tous tu ne fais pas connoître?
Je ne fais que gémir, et porte avec douleur,
Attendant ce beau jour, l'excès de mon malheur;
Mille sortes de maux dans ce val de miseres
Troublent incessamment ces élans salutaires,
M'accablent de tristesse, et m'offusquent l'esprit,
Rompent tous les effets de ce qu'il se prescrit,
Le détournent ailleurs, de lui-même le chassent,
Sous de fausses beautés l'attirent, l'embarrassent,

Et, m'ôtant l'accès libre à tes attraits charmants,
M'empêchent de jouir de tes embrassements,
M'empêchent d'en goûter les douceurs infinies,
Qu'aux esprits bien-heureux jamais tu ne dénies.
Laisse-toi donc toucher, Seigneur, à mes soupirs;
Laisse-toi donc toucher, Seigneur, aux déplaisirs,
Qui, de tous les côtés tyrannisant la terre,
En cent et cent façons me déclarent la guerre,
Et répandant par-tout leur noire impression,
N'y versent qu'amertume et désolation.
Ineffable splendeur de la gloire éternelle,
Consolateur de l'ame en sa prison mortelle,
En ce pélerinage, où le céleste Amour
Lui montrant son pays la presse du retour,
Si ma bouche est muette, écoute mon silence;
Écoute dans mon cœur une voix qui s'élance;
Là, d'un ton que jamais nul que toi n'entendit,
Cette voix sans parler te dit et te redit:

Combien dois-je encore attendre?
Jusques à quand tardes-tu,
O Dieu tout bon, à descendre
Dans mon courage abattu?

Mon besoin t'en sollicite,
Toi, qui de tous biens auteur,
Peux d'une seule visite
Enrichir ton serviteur.

Viens donc, Seigneur, et déploie
Tous tes trésors à mes yeux;

Remplis-moi de cette joie
Que tu fais régner aux cieux.

De l'angoisse qui m'accable
Daigne être le médecin,
Et d'une main charitable
Dissipe-s-en le chagrin.

Viens, mon Dieu, viens sans demeure ;
Tant que je ne te vois pas,
Il n'est point de jour ni d'heure
Où je goûte aucun appas.

Ma joie en toi seul réside ;
Tu fais seul mes bons destins ;
Et sans toi ma table est vuide
Dans la pompe des festins.

Sous les miserés humaines,
Infecté de leur poison,
Et tout chargé de leurs chaînes,
Je languis comme en prison ;

Jusqu'à ce que ta lumiere
Y répande sa clarté,
Et que ta faveur entiere
Me rende ma liberté ;

Jusqu'à ce qu'après l'orage,
La nuit faisant place au jour,

Tu me montres un visage
Qui soit pour moi tout d'amour.

Que d'autres, enivrés de leurs folles pensées,
Suivent au lieu de toi leurs ardeurs insensées,
Que le reste du monde attache ses plaisirs
Aux frivoles objets de ses bouillants desirs;
Rien ne me plaît, Seigneur, rien ne pourra me plaire
Que toi, qui seul de l'ame es l'espoir salutaire:
Je ne m'en tairai point, et sans cesse je veux
Jusqu'au ciel, jusqu'à toi, pousser mes humbles vœux;
Tant que ma triste voix enfin mieux entendue,
Tant que ta grace enfin à mes soupirs rendue,
Tu daignes, pour réponse à cette voix sans voix,
D'un même accent me dire et redire cent fois:

Me voici, je viens à ton aide;
Je viens guérir les maux où tu m'as appelé,
Et ma main secourable apporte le remede
Dont tu dois être consolé.

De mon trône j'ai vu tes larmes,
J'ai vu de tes desirs l'amoureuse langueur,
J'ai vu tes repentirs, tes douleurs, tes alarmes,
Et l'humilité de ton cœur.

J'ai voulu si peu me défendre
De tout ce que leur vue attiroit de pitié,
Que jusque dans ton sein il m'a plu de descendre
Par un pur excès d'amitié.

A ces mots, tout saisi d'un transport extatique,
Ma joie et mon amour te diront pour réplique :

Il est vrai, mes gémissements
Ont eu recours à ta clémence
Pour obtenir la jouissance
De tes sacrés embrassements.

Il est vrai, tout mon cœur, épris
Du bonheur que tu lui proposes,
Veut bien pour toi de toutes choses
Faire un illustre et saint mépris.

Mais tu m'excites le premier
A rechercher ta main puissante,
Et sans ta grace prévenante
Je me plairois dans mon bourbier.

Sois donc béni de la faveur
Que ta haute bonté m'accorde,
Et presse ta miséricorde
D'augmenter toujours ma ferveur.

Qu'ai-je à dire de plus? que puis-je davantage
Que te rendre à jamais un juste et plein hommage,
Sous tes saintes grandeurs toujours m'humilier,
De mon propre néant jamais ne m'oublier,
Et par un souvenir fidele et magnanime
Déplorer à tes pieds ma bassesse et mon crime?
Quoi qui charme sur terre ou l'oreille ou les yeux,

Quoi que l'esprit lui-même admire dans les cieux,
Ces miracles n'ont rien qui te soit comparable;
Tu demeures toi seul à toi-même semblable;
Surtout ce que tu fais ta haute majesté
Grave l'impression de sa propre bonté;
Dans tous tes jugements la vérité préside;
Ta seule providence au monde sert de guide,
Et son ordre éternel qui régit l'univers
En fait, sans se changer, les changements divers.
A toi gloire et louange, ô divine Sagesse!
Puisse ma voix se plaire à te bénir sans cesse!
Puisse jusqu'au tombeau mon cœur l'en avouer,
Et tout être créé s'unir à te louer!

CHAPITRE XXII.

Qu'il faut conserver le souvenir de la multitude des bienfaits de Dieu.

De tes lois à mon cœur ouvre l'intelligence,
Seigneur; conduis mes pas sous tes enseignements;
Et dans l'étroit sentier de tes commandements
Fais-moi sous tes clartés marcher sans négligence:
Instruis-moi de ton ordre et de tes volontés;
Eleve mes respects jusques à tes bontés,
Pour faire de tes dons une exacte revue,
Soit qu'ils me soient communs avec tous les humains,

Soit que par privilege une grace imprévue,
Pour me les départir, les choisisse en tes mains.

Que tous en général présents à ma mémoire,
Que de chacun à part le digne souvenir
De ce que je te dois puissent m'entretenir,
Afin que je t'en rende une immortelle gloire.
Mais ma reconnoissance a beau le projeter,
Tous mes remercîments ne sauroient m'acquitter,
A ma honte, ô mon Dieu, je le sais, et l'avoue;
Et, pour peu que de toi je puisse recevoir,
S'il faut que dignement ma foiblesse t'en loue,
Ma foiblesse jamais n'en aura le pouvoir.

Non, il n'est point en moi de pouvoir bien répondre
Au moindre écoulement de tes sacrés trésors;
Et, quand pour t'en bénir je fais tous mes efforts,
Les efforts que je fais ne font que me confondre.
Quand je porte les yeux jusqu'à ta majesté,
Quand j'ose en contempler l'auguste immensité,
Et mesurer l'excès de ta magnificence,
Soudain tout ébloui de ces vives splendeurs
Je sens dans mon esprit d'autant plus d'impuissance,
Qu'il a vu de plus près tes célestes grandeurs.

Nos ames et nos corps de ta main libérale
Tiennent toute leur force et tous leurs ornements,
Ils ne doivent qu'à toi ces embellissements
Que le dedans recele, ou le dehors étale;
Tout ce que la nature ose faire de dons,

Tout ce qu'au-dessus d'elle ici nous possédons,
Sont des épanchements de ta pleine richesse;
Toi seul nous as fait naître, et toi seul nous maintiens;
Et tes bienfaits par-tout nous font voir ta largesse,
Qui nous prodigue ainsi toute sorte de biens.

Si l'inégalité se trouve en leur partage,
Si l'un en reçoit plus, si l'autre en reçoit moins,
Tout ne laisse pas d'être un effet de tes soins,
Et ce plus et ce moins te doivent même hommage.
Sans toi le moindre don ne se peut obtenir,
Et qui reçoit le plus se doit mieux prémunir
Contre ce doux orgueil où l'abondance invite;
Et de quoi que sur tous il soit avantagé,
Il ne doit ni s'enfler de son propre mérite,
Ni traiter de mépris le plus mal partagé.

L'homme est d'autant meilleur que moins il s'attribue;
Il est d'autant plus grand qu'il s'abaisse le plus,
Et qu'en te bénissant pour tant de biens reçus
Il reconnoît en soi sa pauvreté plus nue.
C'est par le zele ardent, c'est par l'humilité,
C'est par le saint aveu de son indignité
Qu'il attire sur lui de plus puissantes graces;
Et qui se peut juger le plus foible de tous
S'affermit d'autant plus à marcher sur tes traces,
Et va d'autant plus haut, qu'il prend mieux le dessous.

Celui pour qui ta main semble être plus avare
Doit le voir sans tristesse et souffrir sans ennui,

Et, sans porter d'envie aux plus riches que lui,
Attendre avec respect ce qu'elle lui prépare.
Au lieu de murmurer contre ta volonté,
C'est à lui de louer ta divine bonté,
Qui fait tous ses présents sans égard aux personnes:
Tu donnes librement, et préviens le desir;
Mais il est juste aussi que de ce que tu donnes
Le partage pour loi n'ait que ton bon plaisir.

Ainsi que d'une source en biens inépuisable
De ta bénignité tout découle sur nous;
Sans devoir à personne elle départ à tous,
Et, quoi qu'elle départe, elle est tout adorable:
Tu sais ce qu'à chacun il est bon de donner,
Et quand il faut l'étendre, ou qu'il la faut borner,
Ton ordre a ses raisons qui reglent toutes choses;
L'examen de ton choix sied mal à nos esprits,
Et du plus et du moins tu connois seul les causes,
Toi qui connois de tous le mérite et le prix.

Aussi veux-je tenir à faveur souveraine
D'avoir peu de ces dons qui brillent au dehors,
De ces dons que le monde estime des trésors,
De ces dons que par-tout suit la louange humaine.
Je sais qu'assez souvent ce sont de faux luisants,
Que la pauvreté même est un de tes présents,
Qui porte de ton doigt l'inestimable empreinte,
Et qu'entre les mortels être bien ravalé
Donne moins un sujet de chagrin et de plainte,
Qu'une digne matiere à vivre consolé.

Tu n'as point fait ici dans l'or ni dans l'ivoire,
Le choix de tes amis et de tes commensaux,
Mais dans le plus bas rang et les plus vils travaux
Que le monde orgueilleux ait bannis de sa gloire.
Tes Apôtres, Seigneur, en sont de bons témoins;
Eux à qui du troupeau tu laissas tous les soins,
Eux qu'ordonnoit ta main pour princes de la terre,
De quel ordre éminent les avois-tu tirés?
Et quelle étoit la pourpre et de Jean et de Pierre,
Dans une barque usée, et des rets déchirés?

Cependant sans se plaindre ils ont traîné leur vie,
Et plongés qu'ils étoient dans la simplicité,
Le précieux éclat de leur humilité
Aux plus grands potentats ne portoit point d'envie;
Ils agissoient par-tout sans malice et sans fard,
Et la superbe en eux avoit si peu de part,
Que de l'ignominie ils faisoient leurs délices;
Les opprobres pour toi ne les pouvoient lasser,
Et ce que fuit le monde à l'égal des supplices,
C'étoit ce qu'avec joie ils couroient embrasser.

Ainsi qui de tes dons connoît bien la nature
N'en conçoit point d'égal à celui d'être à toi,
D'avoir ta volonté pour immuable loi,
D'accepter ses décrets sans trouble et sans murmure:
Il te fait sur lui-même un empire absolu;
Et quand ta providence ainsi l'a résolu,
Il tombe sans tristesse au plus bas de la roue:
Ce qu'il est sur un trône, il l'est sur un fumier,

Humble dans les grandeurs, content parmi la boue,
Et tel au dernier rang qu'un autre est au premier.

Son ame, de ta gloire uniquement charmée,
Et maîtresse par-tout de sa tranquillité,
La trouve dans l'opprobre, et dans l'obscurité,
Comme dans les honneurs, et dans la renommée.
Pour regle de sa joie il n'a que ton vouloir;
Par-tout, sur toute chose, il le fait prévaloir,
Soit que ton bon plaisir l'éleve, ou le ravale;
Et son esprit se plaît à le voir s'accomplir
Plus qu'en tous les présents dont ta main le régale,
Et plus qu'en tous les biens dont tu le peux remplir.

CHAPITRE XXIII.

De quatre points fort importants pour acquérir la paix.

MAINTENANT que je vois ton ame plus capable
De mettre un ordre à tes souhaits,
Je te veux enseigner comme on obtient la paix,
Et la liberté véritable.

Dégage tôt cette promesse,
J'en recevrai, Seigneur, l'effet avec plaisir;
Hâte-toi de répondre à l'ardeur qui m'en presse,

Et donne-moi cette alégresse,
Toi qui fais naître ce desir.

En premier lieu, mon fils, tâche plutôt à faire
Le vouloir d'autrui que le tien;
Aime si peu l'éclat, le plaisir, et le bien,
Que le moins au plus s'en préfere.

Cherche le dernier rang, prends la derniere place,
Vis avec tous comme sujet,
Et donne à tous tes vœux pour seul et plein objet
Qu'en toi ma volonté se fasse.

Qui de ces quatre points embrasse la pratique
Prend le chemin du vrai repos,
Et s'y conservera, pourvu qu'à tous propos
A leur saint usage il s'applique.

Seigneur, voilà peu de paroles,
Mais qui font l'abrégé de la perfection;
Et ce long embarras de questions frivoles
Dont retentissent nos écoles
Laisse bien moins d'instruction.

Ces deux mots que ta bouche avance
Ouvrent un sens profond au cœur qui les comprend;
Et quand il en peut joindre avec pleine constance
La pratique à l'intelligence,
Le fruit qu'il en reçoit est grand.

Si pour les bien mettre en usage
J'avois assez de force et de fidélité,
Le trouble, qui souvent déchire mon courage,
N'y feroit pas ce grand ravage
Avec tant de facilité.

Autant de fois que me domine
La noire inquiétude ou le pesant chagrin,
Je sens autant de fois que de cette doctrine
J'ai quitté la route divine
Pour suivre un dangereux chemin.

Toi qui peux tout, toi dont la grace
Aime à nous soutenir, aime à nous éclairer,
Redouble en moi ses dons, et fais tant qu'elle passe
Jusqu'à cette heureuse efficace
Qui m'empêche de m'égarer.

Que mon ame, ainsi mieux instruite,
Embrasse de la gloire un glorieux rebut,
Et que de tes conseils l'invariable suite
Soit d'achever sous leur conduite
Le grand œuvre de mon salut.

ORAISON

Contre les mauvaises pensées.

N'éloigne point de moi ta dextre secourable,
Viens, ô maître du ciel, viens, ô Dieu de mon cœur!
Ne me refuse pas un regard favorable
A fortifier ma langueur.

Vois les pensers divers qui m'assiegent en foule;
Vois-en des légions contre moi se ranger;
Vois quel excès de crainte en mon ame se coule;
Vois-la gémir et s'affliger.

Contre tant d'ennemis prête-moi tes miracles
Pour passer au travers sans en être blessé,
Et donne-moi ta main pour briser les obstacles
Dont tu me vois embarrassé.

Ne m'as-tu pas promis de leur faire la guerre?
Ne m'as-tu pas promis de marcher devant moi,
Et d'abattre à mes pieds ces tyrans de la terre,
Qui pensent me faire la loi?

Oui, tu me l'as promis, et de m'ouvrir les portes,
Si jamais leurs fureurs me jetoient en prison,
Et d'apprendre à ce cœur qu'enfoncent leurs cohortes
Les secrets d'en avoir raison.

Viens donc tenir parole, et fais quitter la place
A ces noirs escadrons qu'arme et pousse l'enfer;
Ta présence est leur fuite ; et leur montrer ta face,
C'est assez pour en triompher.

C'est là l'unique espoir que mon ame troublée
Oppose à la rigueur des tribulations ;
C'est là tout son recours quand elle est accablée
Sous le poids des afflictions.

Toi seul es son refuge, et seul sa confiance ;
C'est toi seul qu'au secours son zele ose appeler,
Cependant qu'elle attend avecque patience
Que tu daignes la consoler.

ORAISON

Pour obtenir l'illumination de l'ame.

ÉCLAIRE-MOI, mon cher Sauveur,
Mais de cette clarté qui, cachant sa splendeur,
Chasse mieux du dedans tous les objets funebres,
Et qui purge le fond du cœur
De toute sorte de ténebres.

Étouffe ces distractions
Qui pour troubler l'effet de mes intentions
A ma plus digne ardeur mêlent leur insolence,

Et domte les tentations
Qui m'osent faire violence.

Secours-moi d'un bras vigoureux;
Terrasse autour de moi ces monstres dangereux,
Ces avortons rusés d'une subtile flamme,
Qui, sous un abord amoureux,
Jettent leur poison dans mon ame.

Que la paix ainsi de retour
Te fasse de mon cœur comme une sainte cour,
Où ta louange seule incessamment résonne,
Et rende grace à ton amour
Du puissant appui qu'il me donne.

Abats les vents, calme les flots;
Tu n'as qu'à dire aux uns, Demeurez en repos;
Aux autres, Arrêtez, c'est moi qui le commande;
Et soudain après ces deux mots
La tranquillité sera grande.

Répands donc tes saintes clartés,
Fais briller jusqu'ici tes hautes vérités,
Et que toute la terre en soit illuminée,
En dépit des obscurités
Où ses crimes l'ont condamnée.

Je suis cette terre sans fruit,
Dont la stérilité sous une épaisse nuit
N'enfante que chardons, que ronces, et qu'épines:

Vois, Seigneur, où je suis réduit
Jusqu'à ce que tu m'illumines.

Verse tes graces dans mon cœur;
Fais-en pleuvoir du ciel l'adorable liqueur;
A mon aridité prête leurs eaux fécondes;
Prête à ma traînante langueur
La vivacité de leurs ondes.

Qu'ainsi par un prompt changement
Ce désert arrosé se trouve en un moment
Un champ délicieux où regne l'affluence,
Et paré de tout l'ornement
Que des bons fruits a l'abondance.

Mais ce n'est pas encore assez;
Éleve à toi mes sens sous le vice oppressés,
Et romps si bien pour eux des chaînes si funestes,
Que mes desirs débarrassés
N'aspirent qu'aux plaisirs célestes.

Que le goût du bien souverain
Déracine en mon cœur l'attachement humain,
Et, faisant aux faux biens une immortelle guerre,
M'obstine au généreux dédain
De tout ce qu'on voit sur la terre.

Fais plus encore; use d'effort,
Use de violence, et m'arrache d'abord
A cette indigne joie, à ces douceurs impures,

A ce périssable support
Que promettent les créatures.

Car ces créatures n'ont rien
Qui forme un plein repos, qui produise un vrai bien;
Leurs charmes sont trompeurs, leurs secours infideles,
Et tout leur appui sans le tien
S'ébranle, et trébuche comme elles.

Daigne donc t'unir seul à moi;
Attache à ton amour par une ferme foi
Toutes mes actions, mes desirs, mes paroles,
Puisque toutes choses sans toi
Ne sont que vaines et frivoles.

CHAPITRE XXIV.

Qu'il ne faut point avoir de curiosité pour les actions d'autrui.

Bannis, mon fils, de ton esprit
La curiosité vagabonde et stérile;
Son empressement inutile
Peut étouffer les soins de ce qui t'est prescrit:
Si tu n'as qu'une chose à faire,
Qu'ont tel et tel succès qui t'importe en effet?
Préfere au superflu ce qui t'est nécessaire,
Et suis-moi, sans penser à ce qu'un autre fait.

Qu'un tel soit humble, ou qu'il soit vain,
Qu'il parle, qu'il agisse en telle ou telle sorte,
Encore une fois, que t'importe?
Ai-je mis sa conduite ou sa langue en ta main?
As-tu quelque part en sa honte?
Répondras-tu pour lui de son peu de vertu?
Ou, si c'est pour toi seul que tu dois rendre compte,
Quels que soient ses défauts, de quoi t'embrouilles-tu?

Souviens-toi que du haut des cieux
Je perce d'un regard l'un et l'autre hémisphere,
Et que le plus secret mystere
N'a point d'obscurité qui le cache à mes yeux:
Rien n'échappe à ma connoissance;
Je vois tout ce que font les méchants et les Saints;
J'entends tout ce qu'on dit, je sais tout ce qu'on pense,
Et jusqu'au fond des cœurs je lis tous les desseins.

Tu dois donc me remettre tout,
Puisque tout sur la terre est présent à ma vue;
Que tout autre à son gré remue,
Conserve en plein repos ton ame jusqu'au bout;
Quoi qu'il excite de tempête,
Quelques lâches soucis qui puissent l'occuper,
Tout ce qu'il fait et dit reviendra sur sa tête,
Et pour rusé qu'il soit, il ne me peut tromper.

Ne cherche point l'éclat du nom;
Ce qu'il a de brillant ne va jamais sans ombre:
Ne cherche en amis ni le nombre,

Ni les étroits liens d'une forte union ;
Tout cela ne fait que distraire,
Et ce peu qu'au-dehors il jette de splendeur,
Par la malignité d'un effet tout contraire,
T'enfonce plus avant les ténebres au cœur.

Je t'entretiendrai volontiers ;
Je te veux bien instruire en ma savante école
Jusqu'à t'expliquer ma parole,
Jusqu'à t'en révéler les secrets tout entiers ;
Mais il faut que ta diligence
Sache bien observer les moments où je viens,
Et qu'avec mes bontés ton cœur d'intelligence
Ouvre soudain la porte à mes doux entretiens.

Tu n'en peux recevoir le fruit,
Si ce cœur avec soin ne prévoit ma venue :
Commence donc et continue ;
Prépare-moi la place, et m'attends jour et nuit ;
Joins la vigilance aux prieres,
L'oraison redoublée est un puissant secours ;
Mais rien n'attire mieux mes célestes lumieres
Que de t'humilier et par-tout et toujours.

CHAPITRE XXV.

En quoi consiste la véritable paix et le véritable avancement.

Je l'ai dit autrefois, « Je vous laisse ma paix,
« Je vous la donne à tous, et les dons que je fais
« N'ont rien de périssable ainsi que ceux du monde » :
Tous aiment cette paix, tous voudroient la trouver,
Mais tous ne cherchent pas le secret où se fonde
Le bien de l'acquérir et de la conserver.

Ma paix est avec l'humble, avec le cœur benin;
Si tu veux posséder un bonheur si divin,
Joins à ces deux vertus beaucoup de patience:
Mais ce n'est pas encore assez pour l'obtenir;
Prête-moi donc, mon fils, un moment de silence.
Et je t'enseignerai tout l'art d'y parvenir.

Tiens la bride sévere à tous tes appétits;
Prends garde exactement à tout ce que tu dis;
N'examine pas moins tout ce que tu veux faire;
Et donne à tes desirs pour immuable loi
Que leur unique objet soit le bien de me plaire,
Et leur unique but de ne chercher que moi.

Ne t'embarrasse point des actions d'autrui;
Laisse là ce qu'il dit et ce qu'on dit de lui,
A moins qu'à tes soucis sa garde soit commise;
Chasse enfin tout frivole et vain empressement,
Et le trouble en ton cœur trouvera peu de prise,
Ou s'il l'agite encor, ce sera rarement.

Mais, ne t'y trompe pas, vivre exempt de malheur,
Le cœur libre d'ennuis, et le corps de douleur,
N'être jamais troublé d'aucune inquiétude,
Ce n'est point un vrai calme en ces terrestres lieux;
Et ce don n'appartient qu'à la béatitude
Que pour l'éternité je te réserve aux cieux.

Ainsi, quand tu te vois sans aucuns déplaisirs,
Que tout de tous côtés répond à tes desirs,
Qu'il ne t'arrive rien d'amer ni de contraire,
N'estime pas encore avoir trouvé la paix,
Ni que tout soit en toi si bon, si salutaire,
Qu'on ait lieu de te mettre au nombre des parfaits.

Ne te crois pas non plus ni grand ni bien aimé,
Pour te sentir un zele à ce point enflammé,
Qu'à force de tendresse il te baigne de larmes;
Des solides vertus la vraie affection
Ne fait point consister en tous ces petits charmes
Ni ton avancement ni ta perfection.

En quoi donc, me dis-tu, consiste pleinement
Cette perfection et cet avancement?

Cette paix véritable, où se rencontre-t-elle?
Je veux bien te l'apprendre : Elle est, en premier lieu,
A t'offrir tout entier d'un cœur vraiment fidele
Aux ordres souverains du vouloir de ton Dieu.

Cette soumission à mes sacrés décrets
Te doit fermer les yeux pour tous tes intérêts,
Soit qu'ils soient de petite, ou de grande importance:
N'en cherche dans le temps, ni dans l'éternité,
Et souhaite le ciel, moins pour ta récompense,
Que pour y voir mon nom à jamais exalté.

Montre un visage égal aux changements divers;
Dans le plus doux bonheur, dans le plus dur revers,
Rends-moi, sans t'émouvoir, même action de graces;
Tiens la balance droite à chaque évènement,
Tiens-la ferme à tel point, que jamais tu ne passes
Jusque dans la foiblesse, ou dans l'emportement.

Si tu sens qu'au milieu des tribulations
Je retire de toi mes consolations,
Et te laisse accablé sous ce qui te ravage,
Forme des sentiments d'autant plus résolus,
Et soutiens ton espoir avec tant de courage,
Qu'il prépare ton cœur à souffrir encor plus.

Ne te retranche point sur ton intégrité,
Comme si tu souffrois sans l'avoir mérité,
Et que pour tes vertus ce fût un exercice;
Fuis cette vaine idée, et, comme criminel,

En toutes mes rigueurs adore ma justice,
Et bénis mon courroux et saint et paternel.

C'est comme il te faut mettre au droit et vrai chemin,
Qui seul te peut conduire à cette paix sans fin,
Qu'à mes plus chers amis moi-même j'ai laissée:
Suis-le sur ma parole, et crois sans t'ébranler
Qu'après ta patience à mon choix exercée
Mes clartés de nouveau te viendront consoler.

Que si jamais l'effort d'un zele tout de foi
Par un parfait mépris te détache de toi
Pour ne plus respirer que sous ma providence;
Sache qu'alors tes sens, à moi seul asservis,
Posséderont la paix dans sa plaine abondance,
Autant qu'en peut souffrir cet exil où tu vis.

CHAPITRE XXVI.

Des excellences de l'ame libre; que l'humble priere fait plutôt mériter que l'étude.

Seigneur, qu'il faut être parfait
Pour tenir vers le ciel l'ame toujours tendue,
Sans jamais relâcher la vue
Vers ce que sur la terre on fait!

A travers tant de soins cuisants
Passer comme sans soin, non ainsi qu'un stupide
Que son esprit morne et languide
Assoupit sous les plus pesants ;

Mais par la digne fermeté
D'une ame toute pure et tout inébranlable,
Par un privilege admirable
De son entiere liberté ;

Détacher son affection
De tout ce qu'ici-bas un cœur mondain adore,
Seigneur, j'ose le dire encore,
Qu'il y faut de perfection !

O Dieu tout bon, Dieu tout-puissant,
Défends-moi des soucis où cette vie engage,
Qu'ils n'enveloppent mon courage
D'un amas trop embarrassant.

Sauve-moi des nécessités
Dont le soutien du corps m'importune sans cesse,
Que leur surprise ou leur mollesse
Ne donne entrée aux voluptés.

Enfin délivre-moi, Seigneur,
De tout ce qui peut faire un obstacle à mon ame,
Et changer sa plus vive flamme
En quelque mourante langueur.

Ne m'affranchis pas seulement
Des folles passions dont la terre est si pleine,
Et que la vanité mondaine
Suit avec tant d'empressement,

Mais de tous ces petits malheurs
Dont répand à toute heure une foule importune
La malédiction commune
Pour peine sur tous les pécheurs;

De tout ce qui peut retarder
La liberté d'esprit où ta bonté m'exhorte,
Et semble lui fermer la porte
Quand tu veux bien me l'accorder.

Ineffable et pleine douceur,
Daigne, ô mon Dieu, pour moi changer en amertume
Tout ce que le monde présume
Couler de plus doux dans mon cœur.

Bannis ces consolations
Qui peuvent émousser le goût des éternelles,
Et livrer mes sens infideles
A leurs folles impressions.

Bannis tout ce qui fait chérir
L'ombre d'un bien présent sous un attrait sensible,
Et dont le piege imperceptible
Nous met en état de périr.

Fais, Seigneur, avorter en moi
De la chair et du sang les dangereux intrigues;
Fais que leurs ruses ni leurs ligues
Ne me fassent jamais la loi;

Fais que cet éclat d'un moment
Dont le monde éblouit quiconque ose le croire,
Cette brillante et fausse gloire,
Ne me déçoive aucunement.

Quoi que le Diable ose inventer
Pour ouvrir sous mes pas un mortel précipice,
Fais que sa plus noire malice
N'ait point de quoi me supplanter.

Pour combattre et pour souffrir tout,
Donne-moi de la force et de la patience;
Donne à mon cœur une constance
Qui persévere jusqu'au bout.

Fais que j'en puisse voir proscrit
Le goût de ces douceurs où le monde préside;
Fais qu'il laisse la place vuide
A l'onction de ton Esprit.

Au lieu de cet amour charnel
Dont l'impure chaleur souille ce qu'elle enflamme,
Fais couler au fond de mon ame
Celui de ton nom éternel.

Boire, et manger, et se vêtir,
Sont d'étranges fardeaux qu'impose la nature,
Oh, qu'un esprit fervent endure
Quand il s'y faut assujettir!

Fais-m'en user si sobrement
Pour réparer un corps où l'ame est enfermée,
Qu'elle ne soit point trop charmée
De ce qu'ils ont d'alléchement.

Leur bon usage est un effet
Que le propre soutien a rendu nécessaire,
Et ce corps qu'il faut satisfaire
N'y peut renoncer tout-à-fait.

Mais de cette nécessité
Aller au superflu, passer jusqu'aux délices,
Et par de lâches artifices
Y chercher sa félicité,

C'est ce que nous défend ta loi,
De peur que de la chair l'insolence rebelle
A son tour ne range sous elle
L'esprit qui doit être son roi.

Entre ces deux extrémités
De leur juste milieu daigne si bien m'instruire,
Que les excès qui peuvent nuire
Soient de part et d'autre évités.

CHAPITRE XXVII.

Que l'amour-propre nous détourne du souverain bien.

DONNE-MOI tout pour tout, donne-toi tout à moi,
Sans te rien réserver, sans rien garder en toi
Par où tu te sois quelque chose :
L'amour-propre est pour l'ame un dangereux poison,
Et les autres malheurs où son exil l'expose,
Quelle qu'en puisse être la cause,
N'entrent point en comparaison.

Selon l'empressement, l'affection, les soins,
Chaque chose à ton cœur s'attache plus ou moins,
Ils en sont l'unique mesure :
Si ton amour est pur, simple, et bien ordonné,
Tu pourras hautement braver la créature,
Sans craindre en toute la nature
Que rien te retienne enchaîné.

Ne desire donc point, fuis même à regarder
Tout ce que sans péché tu ne peux posséder,
Tout ce qui brouille ton courage;
Bannis tout ce qui peut offusquer sa clarté
Sous l'obscure épaisseur d'un indigne nuage,

Et changer en triste esclavage
L'intérieure liberté.

Chose étrange, mon fils, parmi tant d'embarras,
Que du fond de ton cœur tu ne te ranges pas
Sous ma providence ineffable,
Et qu'une folle idée, étouffant ton devoir,
T'empêche de soumettre à mon ordre adorable
Tout ce que tu te sens capable
Et de souhaiter, et d'avoir!

Pourquoi t'accables-tu de soucis superflus?
Et qui te fait livrer tes sens irrésolus
Au vain chagrin qui les consume?
Arrête ta conduite à mon seul bon plaisir,
N'admets aucune flamme, à moins que je l'allume,
Et l'angoisse ni l'amertume
Ne te pourront jamais saisir.

Si pour l'intérêt seul de tes contentements
Tu veux choisir les lieux et les évènements
Que tu penses devoir te plaire,
Tu ne te verras point dans un entier repos,
Et les mêmes soucis dont tu te crois défaire
Sur ton bonheur imaginaire
Reviendront fondre à tous propos.

Le succès le plus doux et le plus recherché
Aura pour ton malheur quelque défaut caché
Par où corrompre tes délices;

Et de quelque séjour que tu fasses le choix,
Ou l'envie, ou la haine, ou d'importuns caprices,
Ou de secretes injustices
T'y feront bien porter ta croix.

Ce n'est point ni l'acquis par d'assidus efforts,
Ni ce qu'un long bonheur multiplie au-dehors,
Qui te sert pour ma paix divine;
C'est un intérieur et fort détachement,
Qui, retranchant du cœur jusques à la racine
L'indigne amour qui te domine,
T'y donne un prompt avancement.

Joins au mépris des biens celui des dignités;
Joins au mépris du rang celui des vanités
D'une inconstante renommée:
On condamne demain ce qu'on loue aujourd'hui;
Et cette gloire enfin dont l'ame est si charmée,
Comme le monde l'a formée,
S'éclipse et passe comme lui.

Ne t'assure non plus au changement de lieux:
Le cloître le plus saint ne garantit pas mieux,
Si la ferveur d'esprit n'abonde;
Et la paix qu'on y trouve en sa pleine vigueur
Ne devient qu'une paix stérile et vagabonde,
Si le zele ardent ne la fonde
Sur la stabilité du cœur.

Tiens-y donc ce cœur stable et soumis à mes lois
Ou tu t'y changeras et mille et mille fois,

Sans être meilleur ni plus sage ;
Et les occasions y sauront rejeter,
Y sauront, malgré toi, semer pour ton partage
Autant de trouble, et davantage
Que tu n'en voulus éviter.

ORAISON

Pour obtenir la pureté du cœur.

Affermis donc, Seigneur, par les graces puissantes
De qui ton saint Esprit est le distributeur,
Les doux élancements de ces ferveurs naissantes
Dont tu daignes être l'auteur.

Détache-moi si bien de la foiblesse humaine,
Que l'homme intérieur se fortifie en moi,
Et purge tout mon cœur de tout ce qui le gêne,
Et de tout inutile emploi.

Que d'importuns desirs jamais ne le déchirent ;
Que d'un mépris égal il traite leurs objets,
Sans que les plus brillants de leur côté l'attirent,
Sans qu'il s'amuse aux plus abjects.

Fais-moi voir les plaisirs, les richesses, la gloire,
Ainsi que de faux biens qui passent en un jour ;
Fais-leur pour tout effet graver en ma mémoire
Que je dois passer à mon tour.

Sous le ciel rien ne dure, et par-tout sa lumiere
Ne voit que vanités, que troubles, qu'embarras :
Oh, que sage est celui qui de cette maniere
Envisage tout ici-bas !

Donne-la-moi, Seigneur, cette haute sagesse,
Qui, te cherchant sur-tout, te trouve jour et nuit,
Et qui, t'aimant sur-tout, n'a ni goût ni tendresse
Que pour ce qu'elle y fait de fruit.

Qu'elle peigne à mes yeux toutes les autres choses,
Non telles qu'on les croit, mais telles qu'elles sont,
Pour en user dans l'ordre à quoi tu les disposes,
Dans l'impuissance qu'elles ont.

Que son dédain accort rejette avec prudence
Du plus adroit flatteur l'hommage empoisonné,
Et ne murmure point de voir par l'impudence
Son meilleur avis condamné.

Ne se point émouvoir pour des paroles vaines,
Qui font bruit au-dehors et ne sont que du vent,
Et refuser l'oreille à la voix des sirenes
Dont tout le charme est décevant,

C'est un des grands secrets par qui l'ame avancée
Sous ta sainte conduite au bon et vrai sentier
Poursuit en sûreté la route commencée,
Et se fait un bonheur entier.

CHAPITRE XXVIII.

Contre les langues médisantes.

Mon fils, si quelques uns forment des sentiments
Qui soient à ton désavantage,
S'ils tiennent des discours, s'ils font des jugements
Qui ternissent ta gloire, et te fassent outrage,
Ne t'en indigne point, n'en fais point le surpris:
Quels que soient leurs mépris,
Ton estime pour toi doit être encor plus basse;
Tu dois croire, au milieu de leur indignité,
Quelque puissante en toi que tu sentes ma grace,
Qu'il n'est foiblesse égale à ton infirmité.

Si dans l'intérieur un bon et saint emploi
Te donne une démarche forte,
Tu ne prendras jamais le mal qu'on dit de toi
Que pour un son volage et que le vent emporte:
Il faut de la prudence en ces moments fâcheux,
Et celle que je veux,
Celle que je demande, est qu'on sache se taire,
Qu'on sache au fond du cœur vers moi se retourner,
Sans relâcher en rien son allure ordinaire,
Pour chose que le monde en veuille condamner.

Ne fais point cet honneur aux hommes imparfaits
Que leur vain langage te touche;

Ne fais point consister ta gloire ni ta paix
En ces discours en l'air qui sortent de leur bouche:
Que de tes actions ils jugent bien ou mal,
Tout n'est-il pas égal?
Ton ame en devient-elle ou plus nette ou plus noire?
En as-tu plus ou moins ou d'amour ou de foi?
Et, pour tout dire enfin, la véritable gloire,
La véritable paix, est-elle ailleurs qu'en moi?

Si tu peux t'affranchir de cette lâcheté,
Dont l'esclavage volontaire
Cherche à leur agréer avec avidité,
Et compte à grand malheur celui de leur déplaire,
Tu jouiras alors d'une profonde paix,
Et dans tous tes souhaits
Tu la verras passer en heureuse habitude.
Les indignes frayeurs, le fol emportement,
C'est ce qui dans ton cœur jette l'inquiétude,
C'est ce qui de tes sens fait tout l'égarement.

CHAPITRE XXIX.

Comment il faut invoquer Dieu, et le bénir aux approches de la tribulation.

Tu le veux, ô mon Dieu, que cette inquiétude,
Ce profond déplaisir vienne troubler ma paix;
Après tant de douceurs ta main veut m'être rude,
Et moi, j'en veux bénir ton saint nom à jamais.

Je ne saurois parer ce grand coup de tempête;
Ses approches déja me font pâlir d'effroi;
Et tout ce que je puis, c'est de baisser la tête,
C'est de forcer mon cœur à recourir à toi.

Je ne demande point que tu m'en garantisses;
Il suffit que ton bras daigne être mon appui,
Et que l'heureux succès de tes bontés propices
Me rende salutaire un si cuisant ennui.

Je le sens qui m'accable : ah! Seigneur, que j'endure!
Que d'agitations me déchirent le cœur!
Qu'il se trouve au milieu d'une étrange torture!
Et qu'il y soutient mal sa mourante vigueur!

Pere doux et benin, qui connois ma foiblesse,
Que faut-il que je die en cet accablement?
Tu vois de toutes parts quelle rigueur me presse;
Sauve-moi, mon Sauveur, d'un si cruel moment.

Mais il n'est arrivé, ce moment qui me tue,
Qu'à dessein que ta gloire en prenne plus d'éclat
Lorsqu'après avoir vu ma constance abattue
On la verra par toi braver ce qui l'abat.

Etends donc cette main puissante et débonnaire
Qui par notre triomphe acheve nos combats;
Car, chétif que je suis, sans toi que puis-je faire?
De quel côté sans toi puis-je tourner mes pas?

Encor pour cette fois donne-moi patience;
Aide-moi par ta grace à ne point murmurer;
Et je ne craindrai point sur cette confiance,
Pour grands que soient les maux qu'il me faille endurer.

Cependant derechef que faut-il que je die?
Ton saint vouloir soit fait, ton ordre exécuté;
Perte de biens, disgrace, opprobre, maladie,
Tout est juste, Seigneur, et j'ai tout mérité.

C'est à moi de souffrir, et plaise à ta clémence
Que ce soit sans chagrin, sans bruit, sans m'échapper;
Jusqu'à ce que l'orage ait moins de véhémence,
Jusqu'à ce que le calme ait pu le dissiper.

Ta main toute-puissante est encore aussi forte
Que l'ont sentie en moi tant d'autres déplaisirs,
Et peut rompre le coup que celui-ci me porte,
Comme elle a mille fois arrêté mes soupirs.

Elle qui, de mes maux domtant la barbarie,
A souvent des abois rappelé ma vertu,
Peut encor de ceux-ci modérer la furie,
De peur que je n'en sois tout-à-fait abattu.

Oui, ta pitié, mon Dieu, soutenant mon courage,
Peut le rendre vainqueur de leur plus rude assaut;
Et plus ce changement m'est un pénible ouvrage,
Plus je le vois facile à la main du Très-Haut.

CHAPITRE XXX.

Comme il faut demander le secours de Dieu, avec confiance de recouvrer sa grace.

Viens à moi, mon enfant, lorsque tu n'es pas bien;
Fais-moi de ton angoisse un secret entretien;
Dans les plus mauvais jours, quelque coup qu'elle porte,
Je suis toujours ce Dieu qui console et conforte:
Mais tout ce qui retient ces consolations
Que je verse d'en-haut sur les afflictions,
C'est que, bien qu'elles soient leurs remedes uniques,
A me les demander un peu tard tu t'appliques;
Avant que je te voie à mes pieds prosterné
M'invoquer dans les maux dont tu te sens gêné,
Tu fais de vains essais de tout ce que le monde
Promet d'amusements à ta douleur profonde,
Et cet égarement de tes vœux imprudents
Va chercher au dehors ce que j'offre au dedans.
Ainsi ce que tu fais te sert de peu de chose;
Ainsi ce que tu fais à d'autres maux t'expose,
Jusqu'à ce qu'il souvienne à ton reste de foi
Que j'en sais garantir quiconque espere en moi,
Et qu'il n'est ni secours ailleurs qui ne leur cede,
Ni conseil fructueux, ni durable remede.
De quelques tourbillons que ton cœur soit surpris,
Après qu'ils sont passés rappelle tes esprits,

Vois ma miséricorde, et reprends dans sa vue
La premiere vigueur de ta force abattue :
Je suis auprès de toi tout prêt à rétablir
Tout ce que la tempête y pourroit affoiblir,
Et non pas seulement d'une égale mesure,
Mais avec abondance, avec excès d'usure,
En sorte que les biens qui te seront rendus
Servent de comble à ceux qui te semblent perdus.
D'où vient que sur ce point ta croyance vacille?
Peux-tu rien concevoir qui me soit difficile?
Ou ressemblé-je à ceux dont le foible soutien
Ose beaucoup promettre, et n'exécute rien?
Qu'as-tu fait de ta foi? que fait ton espérance?
Montre une ame plus ferme en sa persévérance,
Sois fort, sois courageux, endure, espere, attends;
Les consolations te viendront en leur temps :
Moi-même je viendrai te retirer de peine;
Je viendrai t'apporter ta guérison certaine.
Le trouble où je te vois n'est qu'un peu de frayeur
Qui t'accable l'esprit d'une vaine terreur;
L'avenir inconstant fait ton inquiétude;
Tu crains ses prompts revers et leur vicissitude :
Mais à quoi bon ces soins, qu'à te donner enfin
Tristesse sur tristesse et chagrin sur chagrin?
Cesse d'aller si loin mendier un supplice;
Chaque jour n'a que trop de sa propre malice;
Chaque jour n'a que trop de son propre tourment;
Qui se charge de plus souffre inutilement,
Et tu ne dois fonder ni déplaisirs, ni joie,
Sur ces douteux succès que l'avenir déploie,

Qui peut-être suivront ce que tu t'en promets,
Et qui peut-être aussi n'arriveront jamais.
Mais l'homme de soi-même a ces désavantages
Qu'il se laise éblouir par de vaines images,
Et qu'il s'en fait souvent un fantôme trompeur
Qui tire tout à lui son espoir, et sa peur.
C'est la marque d'une ame encor foible et légere,
Que d'être si facile à ce qu'on lui suggere,
Et de porter soudain un pied mal affermi
Vers ce qu'à ses regards présente l'ennemi.
Cet imposteur rusé tient dans l'indifférence
S'il déçoit par la vraie ou la fausse apparence;
Il n'importe des deux à ses illusions
Qui remplisse ton cœur de folles visions;
Tout lui devient égal, pourvu qu'il te séduise,
Tout lui dévient égal, pourvu qu'il te détruise.
Si l'amour du présent ne l'y fait parvenir,
Il y mêle aussitôt l'effroi de l'avenir;
Sa haine en cent façons à te perdre est savante:
Mais ne te trouble point, ne prends point l'épouvante;
Crois en moi, tiens en moi ton espoir arrêté;
Prends confiance entiere en ma haute bonté;
Oppose-le sans crainte aux traits qu'il te décoche.
Quand tu me crois bien loin, souvent je suis bien proche;
Souvent, quand ta langueur présume tout perdu,
C'est lors que ton soupir est le mieux entendu,
Et tu touches l'instant dont tu me sollicites,
Qui te doit avancer à de plus grands mérites.
Non, tout n'est pas perdu pour quelque contre-temps,
Pour quelque effet contraire à ce que tu prétends;

Tu n'en dois pas juger suivant ce qu'en présume
Le premier sentiment d'une telle amertume,
Ni, de quelque côté que viennent tes malheurs,
Toi-même aveuglément t'obstiner aux douleurs,
Comme si d'en sortir toute espérance éteinte
Abandonnoit ton ame à leur mortelle atteinte.
Ne te répute pas tout-à-fait délaissé,
Bien que pour quelque temps je t'y laisse enfoncé,
Bien que pour quelque temps tu sentes retirées
Ces consolations de toi si desirées;
Ainsi ta fermeté s'éprouve beaucoup mieux,
Et c'est ainsi qu'on passe au royaume des cieux:
Le chemin est plus sûr, plus il est difficile;
Et pour quiconque m'aime, il est bien plus utile
Qu'il se voie exercé par quelques déplaisirs,
Que si l'effet par-tout secondoit ses desirs.
Je lis du haut du ciel jusque dans ta pensée;
Je vois jusqu'à quel point ton ame est oppressée,
Et juge avantageux qu'elle soit quelquefois
Sans aucune douceur au milieu de ses croix,
De peur qu'un bon succès ne t'enfle et ne t'éleve
Jusqu'à t'attribuer ce que ma main acheve,
Jusqu'à te plaire trop en ce qu'il a d'apprêts,
Et prendre quelque gloire en ce que tu n'es pas.
Quelque grace sur toi qu'il m'ait plu de répandre,
Je puis, quand il me plaît, te l'ôter et la rendre;
Quelques dons que j'accorde à tes plus doux souhaits,
Ils sont encore à moi quand je te les ai faits;
Je te donne du mien quand ce bonheur t'arrive,
Et ne prends point du tien alors que je t'en prive.

Ces biens, ces mêmes biens, après t'être donnés,
Font part de mes trésors dont ils sont émanés,
Et leur perfection tirant de moi son être,
Quand je t'en fais jouir, j'en suis encor le maître.
Tout est à moi, mon fils, tout vient, tout part de moi;
Reçois tout de ma main sans chagrin, sans effroi;
Si je te fais traîner un destin misérable,
Si je te fais languir sous l'ennui qui t'accable,
Ne perds sous ce fardeau patience, ni cœur:
Je puis en un moment ranimer ta langueur;
Je puis mettre une borne aux maux que je t'envoie,
Et changer tout leur poids en des sujets de joie:
Mais je suis toujours juste en te traitant ainsi,
Toujours digne de gloire, et j'en attends aussi;
Et soit que je t'éleve, ou que je te ravale,
Je veux d'un sort divers une louange égale.
Si tu peux bien juger de ma sévérité,
Si tu peux sans nuage en voir la vérité,
Les coups les plus perçants d'une longue infortune
N'auront rien qui t'abatte, et rien qui t'importune:
Loin de t'en attrister, de meilleurs sentiments
Ne t'y feront voir lieu que de remercîments,
Ne t'y feront voir lieu que de pleine alégresse;
Dans cette dureté tu verras ma tendresse,
Et réduiras ta joie à cet unique point,
Que ma faveur t'afflige et ne t'épargne point.
Tel que jadis pour moi fut l'amour de mon Pere,
Tel est encor le mien pour qui cherche à me plaire,
Et tel étoit celui qu'autrefois je promis
A ce troupeau choisi de mes plus chers amis;

Cependant, tu le sais, je les livrai sur terre
Aux cruelles fureurs d'une implacable guerre,
A d'éternels combats, à d'éternels dangers,
Et non pas aux douceurs des plaisirs passagers;
Je les envoyai tous au mépris, à l'injure,
Et non à ces honneurs qui flattent la nature,
Non à l'oisiveté, mais à de longs travaux;
Et je les plongeai tous dans ces gouffres de maux,
Afin que leur amere et rude expérience
Les enrichît des fruits que fait la patience.
Souviens-toi donc, mon fils, de ces instructions
Sitôt que tu te vois dans les afflictions.

CHAPITRE XXXI.

Du mépris de toutes les créatures pour s'élever au Créateur.

SEIGNEUR, si jusqu'ici tu m'as fait mille graces,
Il n'est pas temps que tu t'en lasses;
J'ai besoin d'un secours encor bien plus puissant,
Puisqu'il faut m'élever par-dessus la nature,
Et prendre un vol si haut, qu'aucune créature
N'ait pour moi rien d'embarrassant.

A cet heureux effort en vain je me dispose,
Tant qu'ici-bas la moindre chose

Vers ses foibles attraits saura me ravaler,
L'imperceptible joug d'une indigne contrainte
Ne me permettra point cette liberté sainte
Qui jusqu'à toi nous fait voler.

Ton David à ce vol ne vouloit point d'obstacle,
Et te demandoit ce miracle
Lorsque dans ses ennuis il tenoit ce propos:
« Qui pourra me donner des ailes de colombe,
« Et du milieu des maux sous qui mon cœur succombe
« Je volerai jusqu'au repos? »

Cet oiseau du vrai calme est le portrait visible;
On ne voit rien de si paisible
Que la simplicité que nous peignent ses yeux:
On ne voit rien de libre à l'égal d'un vrai zele,
Qui, sans rien desirer, s'éleve à tire-d'aile
Au-dessus de tous ces bas lieux.

Il faut donc pleinement s'abandonner soi-même,
S'arracher à tout ce qu'on aime,
Pousser jusques au ciel des transports plus qu'humains,
Et bien considérer quels sont les avantages
Que l'Auteur souverain a sur tous les ouvrages
Qu'ont daigné façonner ses mains.

Sans ce détachement, sans cette haute extase,
L'ame que ton amour embrase
Ne peut en liberté goûter tes entretiens;
Peu savent en effet contempler tes mysteres,

Mais peu forment aussi ces mépris salutaires
De toutes sortes de faux biens.

Ainsi l'homme a besoin que ta bonté suprême,
L'élevant par-dessus lui-même,
Prodigue en sa faveur son trésor infini;
Qu'un excès de ta grace en esprit le ravisse,
Et de tout autre objet tellement l'affranchisse,
Qu'à toi seul il demeure uni.

A moins que jusque-là l'enleve ainsi ton aide,
Quoi qu'il sache, quoi qu'il possede,
Tout n'est pas de grand poids, tout ne lui sert de rien;
Il rampe et rampera toujours foible et débile,
S'il peut s'imaginer rien de grand ou d'utile
Que l'immense et souverain bien.

Tout ce qui n'est point Dieu n'est point digne d'estime,
Et son prix le plus légitime,
Comme enfin ce n'est rien, c'est d'être à rien compté;
Vous le savez, dévots que la grace illumine;
Votre doctrine aussi de toute autre doctrine
Differe bien en dignité.

Sa noblesse est bien autre; et comme l'influence
De la suprême intelligence
Par un sacré canal d'en-haut la fait couler,
Ce qu'à l'esprit humain en peut donner l'étude,
Ce qu'en peut acquérir la longue inquiétude,
Ne la peut jamais égaler.

Le bien de contempler ce que les cieux admirent
Est un bien où plusieurs aspirent,
Et que de tout leur cœur ils voudroient obtenir;
Mais ils suivent si mal la route nécessaire,
Que souvent ils ne font que ce qu'il faudroit faire
Pour éviter d'y parvenir.

Le trop d'abaissement vers les objets sensibles
Fait des obstacles invincibles,
Comme le trop de soin des marques du dehors;
Et la sévérité la mieux étudiée,
Si l'ame n'est en soi la plus mortifiée,
Ne sert qu'au supplice du corps.

J'ignore, à dire vrai, de quel esprit nous sommes,
Nous autres qui parmi les hommes
Passons pour éclairés et pour spirituels,
Et nous plongeons ainsi pour des choses légeres,
De vils amusements, des douceurs passageres,
En des travaux continuels.

Parmi de tels soucis que pouvons-nous prétendre,
Nous qui savons si peu descendre
Dans le fond de nos cœurs indignement remplis,
Et qui si rarement de toutes nos pensées
Appliquons au-dedans les forces ramassées
Pour en voir les secrets replis?

Notre ame en elle-même à peine est recueillie
Qu'une extravagante saillie

Nous emporte au-dehors, et fait tout avorter,
Sans repasser jamais sous l'examen sévere
Ce que nous avons fait, ce que nous voulions faire,
Ni ce qu'il nous faut projeter.

Nous suivons nos desirs sans même y prendre garde,
Et rarement notre œil regarde
Combien à leurs effets d'impureté se joint.
Lorsque toute la chair eut corrompu sa voie,
Nous savons que des eaux elle devint la proie,
Cependant nous ne tremblons point.

L'affection interne étant toute gâtée,
Les objets dont l'ame est flattée
N'y faisant qu'une impure et folle impression,
Il faut bien que l'effet, pareil à son principe,
Pour marque qu'au-dedans la vigueur se dissipe,
Porte même corruption.

Quand un cœur est bien pur, une vertu solide
A tous ses mouvements préside;
La bonne et sainte vie en est le digne fruit;
Mais ce dedans n'est pas ce que l'on considere,
Et depuis qu'une fois l'effet a de quoi plaire,
N'importe comme il est produit.

La beauté, le savoir, les forces, la richesse,
L'heureux travail, la haute adresse,
C'est ce qu'on examine, et qui fait estimer;
Qu'un homme soit dévot, patient, humble, affable,

Qu'il soit pauvre d'esprit, recueilli, charitable,
On ne daigne s'en informer.

Ce n'est qu'à ces dehors que se prend la nature
Pour s'en former une peinture;
Mais c'est l'intérieur que la grace veut voir:
L'une est souvent déçue à suivre l'apparence;
Mais l'autre met toujours toute son espérance
En Dieu qui ne peut décevoir.

CHAPITRE XXXII.

Qu'il faut renoncer à soi-même et à toutes sortes de convoitises.

Cherche la liberté comme un bonheur suprême;
Mais souviens-toi, mon fils, de cette vérité,
Qu'il te faut renoncer tout-à-fait à toi-même,
Ou tu n'obtiendras point l'entiere liberté.

Ceux qui pensent ici posséder quelque chose
La possedent bien moins qu'ils n'en sont possédés,
Et ceux dont l'amour-propre en leur faveur dispose
Sont autant de captifs par eux-mêmes gardés.

Les appétits des sens ne font que des esclaves;
La curiosité comme eux a ses liens,

Et les plus grands coureurs ne courent qu'aux entraves
Que jettent sous leurs pas les charmes des faux biens.

Ils recherchent par-tout les douceurs passageres
Plus que ce qui conduit jusqu'à l'éternité ;
Et souvent pour tout but ils se font des chimeres
Qui n'ont pour fondement que l'instabilité.

Hors ce qui vient de moi, tout passe, tout s'envole ;
Tout en son vrai néant aussitôt se résout ;
Et, pour te dire tout d'une seule parole,
Quitte tout, mon enfant, et tu trouveras tout.

Tu trouveras la paix, quittant la convoitise ;
C'est ce que fortement il te faut concevoir ;
Du ciel en ces deux mots la science est comprise,
Qui les pratique entend tout ce qu'il faut savoir.

Oui, leur pratique est ma félicité ;
Mais, Seigneur, d'un seul jour elle n'est pas l'ouvrage,
Ni de ces jeux dont la facilité
Amuse des enfants l'esprit foible et volage,
Et suit leur imbécillité.

De ces deux mots le précieux effet
Demande bien du temps, bien des soins, bien des veilles ;
Et ces deux traits forment le grand portrait
De tout ce que le cloître enfante de merveilles
Dans son état le plus parfait.

Il est vrai, des parfaits c'est la sublime voie;
Mais quand je te la montre en dois-tu perdre cœur?
Ne dois-tu pas plutôt t'y porter avec joie,
Ou du moins soupirer après un tel bonheur?

Ah! si je te voyois en venir à ce terme,
Que l'amour-propre en toi fût bien déraciné,
Que sous mes volontés tu demeurasses ferme,
Et sous celles du Pere à qui je t'ai donné!

Alors tu me plairois, et le cours de ta vie
Seroit d'autant plus doux que tu serois soumis;
De mille vrais plaisirs tu la verrois suivie,
Et s'écouler en paix entre mille ennemis.

Mais il te reste encore à quitter bien des choses,
Que si tu ne me peux résigner tout-à-fait,
Tu n'acquerras jamais ce que tu te proposes,
Jamais de tes desirs tu n'obtiendras l'effet.

Veux-tu mettre en ta main la solide richesse?
Achete de la mienne un cœur tout enflammé;
Je veux dire, mon fils, la céleste sagesse,
Qui foule aux pieds ces biens dont le monde est charmé.

Préfere ces trésors à l'humaine prudence,
A tout ce qu'elle prend pour son plus digne emploi,
A tout ce que sur terre il est de complaisance,
A tout ce que toi-même en peux avoir pour toi.

Préfere, encore un coup, ce qu'on méprise au monde
A tout ce que son choix a le plus ennobli,
Puisque cette sagesse en vrais biens si féconde
Y traîne dans l'opprobre, et presque dans l'oubli.

Elle ne s'enfle point aussi de ces pensées
Que la vanité pousse en sa propre faveur,
Et voit avec dédain ces ardeurs empressées
Dont la soif des honneurs entretient la ferveur.

Beaucoup en font sonner l'estime ambitieuse
Qui montrent par leur vie en faire peu d'état;
Et tu la peux nommer la perle précieuse
Qui cache à beaucoup d'yeux son véritable éclat.

CHAPITRE XXXIII.

De l'instabilité du cœur, et de l'intention finale qu'il faut dresser vers Dieu.

Sur l'état de ton cœur ne prends point d'assurance,
Son assiette, mon fils, se change en un moment;
Un moment la renverse; et ce renversement
Des plus justes desseins peut tromper l'espérance:
Tant que dure le cours de ta mortalité,
L'inévitable joug de l'instabilité

T'impose une fâcheuse et longue servitude;
En dépit de toi-même elle te fait la loi,
Et l'ordre chancelant de sa vicissitude
Ne prend point ton aveu pour triompher de toi.

Ainsi tantôt la joie et tantôt la tristesse
De ton cœur, malgré lui, s'emparent tour-à-tour;
Tantôt la paix y regne, et dans le même jour
Mille troubles divers surprennent sa foiblesse.
La ferveur, la tiédeur, ont chez toi leur instant;
Ton soin le plus actif n'est jamais si constant
Qu'il ne cede la place à quelque nonchalance;
Et le poids qui souvent regle tes actions
Laisse en moins d'un coup-d'œil emporter la balance
A la légèreté de tes affections.

Parmi ces changements le sage se tient ferme;
Il porte au-dessus d'eux l'ordre qu'il s'est prescrit,
Et, bien instruit qu'il est des routes de l'esprit,
Il suit toujours sa voie, et va jusqu'à son terme;
Il agit sur soi-même en véritable roi,
Sans regarder jamais à ce qu'il sent en soi,
Ni d'où partent des vents de si peu de durée;
Et son unique but dans le plus long chemin,
C'est que l'intention de son ame épurée
Se tourne vers la bonne et desirable fin.

Ainsi sans s'ébranler il est toujours le même
Dans la diversité de tant d'évènements,

Et son cœur, dégagé des propres sentiments,
N'aimant que ce qu'il doit, s'attache à ce qu'il aime;
Ainsi l'œil simple et pur de son intention
S'éleve sans relâche à la perfection,
Dont il voit en moi seul l'invariable idée;
Et plus cet œil est net, et plus sa fermeté,
Au travers de l'orage heureusement guidée,
Vers ce port qu'il souhaite avance en sûreté.

Mais souvent ce bel œil de l'intention pure
Ne s'ouvre pas entier, ou se laisse éblouir,
Et ce détachement dont tu penses jouir
Ne ferme pas la porte à toute la nature.
Aussitôt qu'un objet te chatouille et te plaît,
Un regard dérobé par le propre intérêt
Te rappelle et t'amuse à voir ce qui te flatte;
Et tu peux rarement si bien t'en affranchir,
Que de ce propre amour l'amorce délicate
Vers toi, sans y penser, ne te fasse gauchir.

Crois-tu lorsque les Juifs couroient en Béthanie
Que ce fût seulement pour y voir Jésus-Christ?
La curiosité partageoit leur esprit
Pour y voir le Lazare et sa nouvelle vie.
Tâche donc que cet œil dignement épuré
Tienne un regard si droit et si bien mesuré,
Que d'une ou d'autre part jamais il ne s'égare,
Qu'il soit simple, et sur-tout que parmi tant d'objets,
Malgré tout ce qu'ils ont de charmant et de rare,
Ton ame jusqu'à moi dresse tous ses projets.

CHAPITRE XXXIV.

Que celui qui aime Dieu le goûte en toutes choses et par-dessus toutes choses.

Voici mon Dieu, voici mon tout;
Que puis-je vouloir davantage?
Qu'a de plus l'univers de l'un à l'autre bout?
Et quel plus grand bonheur peut m'échoir en partage?

O mot délicieux sur tous!
O parole en douceurs féconde!
Qu'elle en a, mon Sauveur, pour qui n'aime que vous!
Qu'elle en a peu pour ceux qui n'aiment que le monde!

Voici mon tout, voici mon Dieu;
A qui l'entend c'est assez dire,
Et la redite est douce à toute heure, en tout lieu,
A quiconque pour vous de tout son cœur soupire.

Oui, tout est doux, tout est charmant,
Tout ravit en votre présence;
Mais quand votre bonté se retire un moment,
Tout fâche, tout ennuie en ce moment d'absence.

Vous faites la tranquillité
Et le calme de notre course,

Et ce que notre joie a de stabilité
N'est qu'un écoulement dont vous êtes la source.

Vous faites juger sainement
De tous effets, de toutes causes,
Et vous nous inspirez ce digne sentiment
Dont la céleste ardeur vous loue en toutes choses.

Rien ne plaît long-temps ici-bas,
Rien ne peut nous y satisfaire,
A moins que votre grace y joigne ses appas,
Et que votre sagesse y verse de quoi plaire.

Quel dégoût peut jamais trouver
Celui qui goûte vos délices?
Et qui les goûte mal, que peut-il éprouver
Où son juste dégoût ne trouve des supplices?

Que je vois de sages mondains
Se confondre dans leur sagesse!
Que je vois de charnels porter haut leurs desseins,
Et soudain trébucher sous leur propre foiblesse:

Des uns l'aveugle vanité
Au précipice est exposée;
Les autres, accablés de leur brutalité,
Trainent toute leur vie une mort déguisée.

Mais ceux qui par un plein mépris
Du monde et de ses bagatelles

A marcher sur vos pas appliquent leurs esprits,
Et domtent de la chair les sentiments rebelles;

Ceux-là, vrais sages en effet,
Vous immolant toute autre envie,
Du vain bonheur au vrai font un retour parfait,
De la chair à l'esprit, de la mort à la vie;

Ceux-là dans le suprême Auteur
Goûtent des douceurs toutes pures;
Ceux-là font remonter la gloire au Créateur
De tout ce qu'ont de bon toutes les créatures.

Mais le goût est bien différent
De l'ouvrier et de l'ouvrage,
De ce que le temps donne ou de bon ou de grand,
Et de ce qu'aux élus l'éternité partage.

Les lumieres que nous voyons
S'effacent près de la divine,
Et sa source incréée a bien d'autres rayons
Que toutes ces clartés qu'elle seule illumine.

Eternelle et vive splendeur,
Qui surpassez toutes lumieres,
Lancez du haut du ciel votre éclat dans mon cœur,
Percez-en jusqu'au fond les ténebres grossieres.

Daignez, Seigneur, purifier
Mon ame et toutes ses puissances,

La combler d'alégresse, et la vivifier,
Remplir de vos clartés toutes ses connoissances.

Que, malgré les desirs du corps,
Une extase tranquille et sainte,
Pour l'attacher à vous par de sacrés transports,
Lui fasse des liens d'une amoureuse crainte.

Quand viendra pour moi cet instant
Où tant de douceurs sont encloses,
Où de votre présence on est plein et content,
Où vous serez enfin mon tout en toutes choses?

Jusqu'à ce qu'il soit arrivé,
Quoi que votre faveur m'envoie,
Je ne jouirai point d'un bonheur achevé,
Je ne goûterai point une parfaite joie.

Hélas! malgré tout mon effort,
Le vieil Adam encor respire;
Il n'est pas bien encor crucifié ni mort,
Il veut encor sur moi conserver son empire.

Ce vieil esclave mal domté
Emeut une guerre intestine,
Pousse contre l'esprit un orgueil empesté,
Et ne veut point souffrir que l'ame le domine.

Vous donc qui commandez aux flots,
Qui des mers calmez la furie,

Venez, Seigneur, venez rétablir mon repos,
Accourez au secours d'un cœur qui vous en prie.

Rompez, dissipez les bouillons
De ces ardeurs séditieuses;
Et brisant la fureur de leurs noirs bataillons,
Faites mordre la terre aux plus impétueuses.

Montrez ainsi de votre bras
Les triomphes et les miracles,
Et pour faire exalter votre nom ici-bas
Faites tomber sous lui toute sorte d'obstacles.

Vous êtes mon unique espoir;
Je mets en vous tout mon refuge;
Je dédaigne l'appui de tout autre pouvoir;
Soyez mon défenseur avant qu'être mon juge.

CHAPITRE XXXV.

Que durant cette vie on n'est jamais en sûreté contre les tentations.

La vie est un torrent d'éternelles disgraces;
Jamais la sûreté n'accompagne son cours;
Entre mille ennemis il faut que tu la passes;
A la gauche, à la droite, il en renaît toujours.

Ce sont guerres continuelles,
Qui portent dans ton sein chaque jour mille morts,
Si tu n'es bien muni d'armes spirituelles
Pour en repousser les efforts.

De leur succès douteux la juste défiance
Demande à ta vertu de vigoureux apprêts;
Mais il te faut sur-tout l'écu de patience
Qui te dérobe entier aux pointes de leurs traits.
Que de tous côtés il te couvre,
Sans que par art ni force il puisse être enfoncé,
Autrement tiens-toi sûr que, pour peu qu'il s'entr'ouvre,
Tu te verras soudain percé.

A moins qu'à mes bontés ton ame abandonnée
Embrasse aveuglément ce que j'aurai voulu,
Et qu'une volonté ferme et déterminée
A tout souffrir pour moi te tienne résolu,
Ne te promets point cette gloire
De pouvoir soutenir l'ardeur d'un tel combat,
Et d'emporter enfin cette pleine victoire
Qui de mes Saints fait tout l'éclat.

Tu dois donc, ô mon fils, franchir avec courage
Les plus affreux périls qui t'osent menacer,
Et d'une main puissante arracher l'avantage
Aux plus fiers escadrons qui te veuillent forcer.
Je vois d'en-haut tout comme pere,
Prêt à donner la manne au généreux vainqueur,

Mais je réserve aussi misere sur misere
A quiconque manque de cœur.

Si durant une vie, où rien n'est perdurable,
Tu te rends amoureux de la tranquillité,
Oseras-tu prétendre à ce calme ineffable
Que gardent les trésors de mon éternité?
Quitte ces folles espérances,
Préfere à ces desirs les desirs d'endurer,
Et sache que ce n'est qu'à de longues souffrances
Que ton cœur se doit préparer.

La véritable paix a des douceurs bien pures;
Mais en vain sur la terre on pense l'obtenir,
Il n'est aucuns mortels, aucunes créatures,
Dont les secours unis y fassent parvenir:
C'est moi, c'est moi seul qui la donne,
Ne la cherche qu'au ciel, ne l'attends que de moi;
Mais apprends qu'il t'en faut acheter la couronne
Par les épreuves de ta foi.

Les travaux, les douleurs, les ennuis, les injures,
La pauvreté, le trouble, et les anxiétés,
Souffrir la réprimande, endurer les murmures,
Ne se point rebuter de mille infirmités,
Accepter pour moi les rudesses,
L'humiliation, les affronts, les mépris,
Prendre tout de ma main comme autant de caresses,
C'en est le véritable prix.

C'est par de tels sentiers qu'enfin la patience
A la haute vertu guide un nouveau soldat;
C'est par cette fâcheuse et rude expérience
Qu'il trouve un diadême au sortir du combat:
Ainsi d'une peine légere
La longue récompense est un repos divin,
Et pour quelques moments de honte passagere
Je rends une gloire sans fin.

Cependant tu te plains sitôt que sans tendresse
Je laisse un peu durer les tribulations;
Comme si ma bonté soumise à ta foiblesse
Devoit à point nommé ses consolations!
Tous mes Saints ne les ont pas eues
Alors que sur la terre ils vivoient exilés,
Et dans leurs plus grands maux mes faveurs suspendues
Souvent les laissoient désolés.

Mais dans ces mêmes maux qui sembloient sans limites,
Armés de patience, ils souffroient jusqu'au bout,
Et s'assuroient bien moins en leurs propres mérites,
Qu'en la bonté d'un Dieu dont ils espéroient tout;
Ils savoient bien, ces vrais fideles,
De quel immense prix étoit l'éternité,
Et que pour l'obtenir les gênes temporelles
N'avoient point de condignité.

As-tu droit de vouloir dès les moindres alarmes,
Toi qui n'es en effet qu'ordure et que péché,

Ce qu'en un siecle entier de travaux et de larmes
Tant et tant de parfaits m'ont à peine arraché?
Attends que l'heure en soit venue,
Cette heure où tu seras visité du Seigneur;
Travaille en l'attendant, commence, et continue
Avec grand amour et grand cœur.

Ne relâche jamais, jamais ne te défie,
Quelques tristes succès qui suivent tes efforts,
Redouble ta constance, expose, et sacrifie
Pour ma plus grande gloire et ton ame et ton corps:
Je rendrai tout avec usure,
Je suis dans le combat sans cesse à tes côtés,
Et je reconnoîtrai ce que ton cœur endure
Par de pleines félicités.

CHAPITRE XXXVI.

Contre les vains jugements des hommes.

Fixe en moi de ton cœur tous les attachements,
Sans te mettre en souci de ces vains jugements
Que les hommes en voudront faire:
L'innocence leur doit un mépris éternel
Lorsque l'ame droite et sincere
Dans ses replis secrets n'a rien de criminel.

Quand on souffre pour moi les injustes discours,
La plus dure souffrance a de charmants retours

Qui sentent la béatitude :
L'humble qui se confie en son Dieu plus qu'en soi
Jamais n'y trouve rien de rude,
Et releve d'autant son espoir et sa foi.

Plusieurs parlent beaucoup sans être bien instruits,
Et leur témérité seme tant de faux bruits,
Qu'on croit fort peu tant de paroles ;
Ne conçois donc, mon fils, ni chagrin ni courroux
Pour leurs discernements frivoles,
Puisqu'il n'est pas en toi de satisfaire à tous.

Paul même, dont l'ardente et vive charité
Se donnoit avec tous tant de conformité
Qu'il étoit tout à tout le monde,
Ne put si bien conduire un si noble dessein,
Que sa vertu la plus profonde
Ne passât pour un crime au tribunal humain.

Bien qu'il n'épargnât rien pour le salut d'autrui,
Bien qu'il fît sans relâche autant qu'il fût en lui,
Bien qu'en lui tout fût exemplaire,
Il ne put empêcher que de mauvais esprits
Ne fissent de quoi qu'il pût faire
Un jugement sinistre et d'injustes mépris.

Il remit tout à Dieu qui connoissoit le tout,
Et quoiqu'assez souvent on le poussât à bout
Par la calomnie et l'outrage,
Contre tous les auteurs de tant d'indignité

Les armes que prit son courage
Furent sa patience et son humilité.

Au gré de leur caprice ils eurent beau parler,
Ils eurent beau mentir, médire, quereller,
A se taire il mit sa défense;
Ou si de temps en temps sa bouche l'entreprit,
Ce fut de peur que son silence
Ne laissât du scandale en quelque foible esprit.

Peux-tu donc te connoître, et prendre quelque effroi
De quoi que puisse dire un mortel comme toi,
Qui comme toi n'est que poussiere?
Tu le vois aujourd'hui tout prêt de t'accabler,
Et dès demain un cimetiere
Cachera pour jamais ce qui te fait trembler.

Tu le crains toutefois, tu pâlis devant lui;
Mais veux-tu t'affranchir d'un si pressant ennui?
Chasse la crainte par la crainte:
Crains Dieu, crains son courroux; et ton indigne peur,
Par ces justes frayeurs éteinte,
Laissera rétablir le calme dans ton cœur.

Les injures ne sont que du vent et du bruit;
Et quiconque t'en charge en a si peu de fruit,
Qu'il te nuit bien moins qu'à soi-même:
Pour grand qu'il soit en terre, un Dieu voit ce qu'il fait,
Et de son jugement suprême
Il ne peut éviter l'irrévocable effet.

Tiens-le devant tes yeux, à toute heure, en tout lieu,
Ce juge universel, ce redoutable Dieu,
Et vis sans soin de tout le reste;
Quoi qu'on t'ose imputer, ne daigne y repartir,
Et dans un silence modeste
Trouve, sans t'indigner, l'art de tout démentir.

Tu paroîtras peut-être en quelque occasion
Tout couvert d'infamie ou de confusion,
Malgré ce grand art du silence;
Mais ne t'en émeus point, n'en sois pas moins content,
Et crains que ton impatience
Ne retranche du prix du laurier qui t'attend.

Quelque honte à ton front qui semble s'attacher,
Souviens-toi que mon bras peut toujours t'arracher
A toute cette ignominie,
Que je sais rendre à tous suivant leurs actions,
Et sur l'imposture punie
Elever la candeur de tes intentions.

CHAPITRE XXXVII.

De la pure et entiere résignation de soi-même pour obtenir la liberté du cœur.

QUITTE-TOI, mon enfant, et tu me trouveras;
Prépare-toi sans choix à quoi que je t'envoie,

Sans aucun propre amour, sans aucun embarras
De ce qui peut causer ta douleur ou ta joie:
Tu gagneras beaucoup en quittant tout ainsi,
Ma grace remplira la place du souci,
Plus forte et mieux accompagnée;
Et je te la ferai sentir
Sitôt qu'entre mes mains ton ame résignée
Ne voudra plus se revêtir.

Pour arriver où ta bonté m'invite,
Pour tant de biens qu'elle m'offre à gagner,
Combien de fois me dois-je résigner?
En quoi faut-il, Seigneur, que je me quitte?

En tout, mon fils, en tout, et par-tout, et toujours,
Aux points les plus petits, aux choses les plus grandes;
Je n'en excepte rien: si tu veux mon secours,
Tout dépouillé de tout il faut que tu l'attendes.
Tu ne peux autrement te donner tout à moi,
Et je ne puis non plus me donner tout à toi,
Si tu réserves quelque chose;
Je veux l'ame, je veux le corps,
Sans que jamais en toi ta volonté dispose
Ni du dedans ni du dehors.

D'autant plus promptement que par ce grand effort
Tu brises de ta chair le honteux esclavage,
D'autant plutôt en toi le vieil Adam est mort,
Et le nouveau succede avec plus d'avantage.
Résigne-toi sur-tout avec sincérité,

Si tu veux obliger ma libéralité
A t'en payer avec usure:
Elle aime à prodiguer mes biens,
Mais l'effort qu'elle y fait souvent prend sa mesure
Sur la plénitude des tiens.

J'en vois se résigner avec retranchement,
De la moitié du cœur se remettre en ma garde,
Et ne s'assurer pas en moi si fortement
Qu'ils ne veuillent pourvoir à ce qui les regarde;
Quelques autres d'abord m'offrent bien tous leurs vœux,
Mais la tentation marche à peine vers eux
Qu'ils font retraite vers eux-mêmes;
Et leur courage rabattu,
Cherchant d'autres appuis que mes bontés suprêmes,
N'avance point en la vertu.

Ni ceux-ci ni ceux-là n'arriveront jamais
A la liberté vraie, inébranlable, entiere,
A cette pure joie, à cette ferme paix
Qu'entretient dans les cœurs ma grace familiere:
C'est peu que d'élever jusque-là son desir,
A moins que de soumettre à tout mon bon plaisir
Son ame pleinement captive;
Et sans s'immoler chaque jour,
On ne conserve point l'union fruïtive
Que donne le parfait amour.

Je te l'ai déja dit, je te le dis encor,
Quitte, résigne-toi, déprends-toi de toi-même,

Et tu posséderas ce précieux trésor,
Ce calme intérieur, qui fuit tout ce qui s'aime:
Donne-moi tout pour tout, ne forme aucun desir,
Ne redemande rien, n'envoie aucun soupir
Vers ce tout que pour moi tu quittes,
Tiens enfin ton cœur tout en moi;
Et moi qui paie enfin par-delà les mérites,
Je me donnerai tout à toi.

Ainsi tu seras libre, et l'Ange ténébreux
Ne te pourra jamais réduire en servitude;
Mais n'épargne ni soins, ni prieres, ni vœux,
Pour ce digne avant-goût de la béatitude:
Ce plein dépouillement des soucis superflus,
Te laissant nu dans l'ame, ainsi que je le fus,
Te rendra digne de me suivre;
Et par un bienheureux transport
Tu sauras en moi-même éternellement vivre
Sitôt qu'en toi tu seras mort.

Alors disparoîtront tous ces fantômes vains
Qui t'obsèdent par-tout de leurs folles images,
Cet inutile amas d'empressements mondains,
Ces troubles qui chez toi font de si grands ravages.
La crainte immodérée, et l'amour déréglé,
Ces infâmes tyrans de ton cœur aveuglé,
Verront leur force dissipée;
Et leur nuit faisant place au jour,
Celle qu'ils y tenoient sera tout occupée
Par ma crainte et par mon amour.

CHAPITRE XXXVIII.

De la bonne conduite aux choses extérieures, et du recours à Dieu dans les périls.

QUELQUE chose, mon fils, qui t'occupe au-dehors,
Conserve le dedans vraiment libre et tranquille,
Et te souviens toujours que de ces deux trésors
La conquête est pénible, et la perte facile.
En tout temps, en tous lieux, en toutes actions,
Ce digne épurement de tes intentions
Doit garder sur toi-même une puissance égale,
T'élever au-dessus de tous les biens humains,
Sans permettre jamais que ton cœur se ravale
Sous l'objet de tes yeux, ou l'œuvre de tes mains.

Ainsi maître absolu de tout ce que tu fais,
Et non plus de tes sens le sujet ou l'esclave,
Tu te verras par-tout affranchi pour jamais
De ce qui t'importune, et de ce qui te brave:
Tu quitteras l'Egypte en véritable Hébreu,
Qu'à travers les déserts la colonne de feu
Guide, sans s'égarer, vers la terre promise;
Et de tous ennemis tes exploits triomphants
Passeront, en dépit de toute leur surprise,
Au partage que Dieu destine à ses enfants.

Mais ces enfants de Dieu, sais-tu bien ce qu'ils sont?
Pour être de leur rang, sais-tu ce qu'il faut être?
Sais-tu quelle est leur vie, et quels projets ils font;
A quelle digne marque il te les faut connoître?
De tout ce qui du siecle attire l'amitié
Ces esprits épurés se font un marchepié,
Pour voir d'autant plus près l'éclat des biens célestes;
Et leur constance est telle à conduire leurs yeux,
Que, quoi qui se présente à leurs regards modestes,
Le gauche est pour la terre, et le droit pour les cieux.

Bien loin que des objets le dangereux attrait
Jusqu'à l'attachement abaisse leur courage,
Ils savent ramener par un contraire effet
Leur plus flatteuse amorce au bon et saint usage:
En vain un vieil abus en grossit le pouvoir;
Ils savent les réduire au sincere devoir
Que l'Auteur souverain leur a voulu prescrire;
Et comme en faisant tout il n'a rien négligé,
Ils savent rejeter sous un si juste empire
Tout ce qu'un long désordre en auroit dégagé.

Tiens-toi ferme au-dessus de tous évènements;
Que leur extérieur ne puisse te surprendre;
Et jamais de ta chair ne prends les sentiments
Sur ce qu'on te fait voir, ou qu'on te fait entendre.
De peur d'être ébloui par leur illusion,
Fais ainsi que Moïse à chaque occasion,
Viens consulter ton Dieu sur toute ta conduite:
Sa réponse souvent daignera t'éclairer,

Et tu n'en sortiras que l'ame mieux instruite
De tout ce qui se passe, ou qu'il faut espérer.

Ce grand législateur qui publioit mes lois
Ainsi sur chaque doute entroit au tabernacle,
Sur chaque question il écoutoit ma voix,
Et mes avis reçus il prononçoit l'oracle;
De quelque grands périls qu'il fût embarrassé,
Quelques séditions dont il se vît pressé,
Il fit de l'oraison son recours ordinaire:
Entre, entre à son exemple au cabinet du cœur,
Et pour tirer de moi le conseil nécessaire
Du zele en tes besoins redouble la ferveur.

Josué son disciple, et les fils d'Israël
Dont l'imprudence aveugle excéda ces limites,
Pour n'avoir pas ainsi consulté l'Eternel,
Se virent abuser par les Gabaonites;
Le flatteur apparat d'un discours affecté,
S'étant saisi d'abord de leur crédulité,
Mit la compassion où la haine étoit due:
Ils perdirent des biens qui leur étoient promis,
Et le charme imposteur de leur pitié déçue
Dedans leur propre sein sauva leurs ennemis.

CHAPITRE XXXIX.

Que l'homme ne doit point s'attacher avec empressement à ses affaires.

Mon fils, entre mes mains remets toujours ta cause;
Je saurai bien de tout ordonner en son temps;
Sans ennui, sans murmure attends que j'en dispose,
Et je ferai trouver à tes desirs contents
Plus d'avantage en toute chose
Que toi-même tu n'en prétends.

Je vous remets le tout, Seigneur, sans répugnance;
Je vous remets le tout; et plus j'ose y penser,
Plus je vois qu'en effet je ne suis qu'impuissance,
Et que tous mes efforts ne peuvent m'avancer.

Plût à votre bonté que l'ame peu touchée
De tout ce qui peut suivre ou tromper son desir,
Y fût la pusse à toute heure offrir bien détachée
Aux ordres souverains de votre bon plaisir!

Mon fils, l'homme est changeant, et souvent il s'emporte
Avec empressement vers ce qu'il veut avoir;
Tant qu'il ne l'obtient pas sa passion est forte;
Mais quelque estime enfin qu'il veuille en concevoir,

Il en juge d'une autre sorte
Sitôt qu'il est en son pouvoir.

Dans tout ce qu'il possede il voit moins de mérite;
Une flamme nouvelle éteint le premier feu;
Du propre attachement l'inconstance l'agite;
Un desir fait de l'autre un soudain désaveu,
Et ce n'est pas peu qu'on se quitte
Même dans les choses de peu.

C'est l'abnégation, mais sincere et parfaite,
Qui peut seule affermir son instabilité:
Qui se bannit de soi trouve en moi sa retraite;
L'esclavage qu'il prend devient sa liberté,
Et dans la perte qu'il a faite
Il rencontre sa sûreté.

Mais ce vieil ennemi de la nature humaine
De tes meilleurs desseins cherche à gâter le fruit;
Et, tout impatient de renouer ta chaîne,
Pour rétablir en toi son empire détruit,
Il tient les ruses de sa haine
En embuscade jour et nuit.

Il étale à tes sens des douceurs sans pareilles,
Qu'eux-mêmes prennent soin de te faire goûter;
Il cache tous ses lacs sous de fausses merveilles,
Pour voir si par surprise il t'y pourra jeter;
Et sans l'oraison et les veilles
Tu ne les saurois éviter.

CHAPITRE XL.

Que l'homme n'a rien de bon de soi-même, et ne se peut glorifier d'aucune chose.

SEIGNEUR, qu'est-ce que l'homme? et dans ton souvenir
Qui lui donne le rang que tu l'y fais tenir?
Que sont les fils d'Adam, que sont tous leurs mérites
Pour attirer chez eux l'honneur de tes visites?
Que t'a fait l'homme enfin, que ta grace pour lui
Aime à se prodiguer, et lui servir d'appui?
Ai-je lieu de m'en plaindre avec quelque justice,
Quand elle m'abandonne à mon propre caprice?
Et puis-je à ta rigueur reprocher quelque excès
Quand toute ma priere obtient peu de succès?
C'est bien alors à moi d'avouer ma foiblesse;
C'est à moi de penser, et de dire sans cesse:
Seigneur, je ne suis rien, je ne puis rien de moi;
Et je n'ai rien de bon, s'il ne me vient de toi;
Mes défauts sont si grands, mon impuissance est telle,
Qu'elle a vers le néant une pente éternelle.
A moins que ton secours me releve le cœur,
A moins que ta bonté ranime ma langueur,
Qu'elle daigne au-dedans me former et m'instruire,
Mes plus ardents efforts ne peuvent rien produire,
Et mon infirmité retrouve en un moment
La tiédeur, le désordre, et le relâchement.

Toi seul, toujours le même, et toujours immuable,
Te soutiens dans un être à jamais perdurable,
Toujours bon, toujours saint, toujours juste, et toujours
Dispensant saintement ton bienheureux secours.
Ta bonté, ta justice agit en toutes choses,
Et de tout et par-tout sagement tu disposes :
Mais pour moi qui toujours penche plus fortement
Vers l'imperfection que vers l'avancement,
Je n'ai pas un esprit toujours en même assiette ;
Il cherche, il craint, il fuit, il embrasse, il rejette,
Et son meilleur état par un triste retour
Est sujet à changer plus de sept fois le jour.

Tous mes maux toutefois rencontrent leur remede
Aussitôt qu'il t'a plu d'accourir à mon aide ;
Et pour faire à mon ame un bonheur souverain,
Tu n'as qu'à lui prêter, qu'à lui tendre la main.
Tu le peux, ô mon Dieu, de ta volonté pure,
Sans emprunter le bras d'aucune créature ;
Tu me peux de toi seul si bien fortifier,
Que mon ame n'ait plus de quoi se défier,
Que ma constante ardeur ne tourne plus en glace,
Que mon sort affermi ne change plus de face,
Et que mon cœur enfin, plein de zele et de foi,
Ainsi que dans son centre ait son repos en toi.

Ah ! si jamais ce cœur pouvoit bien se défaire
Des consolations que la terre suggere,
Soit pour mieux faire place aux célestes faveurs
Qui font naître ici-bas et croître les ferveurs,
Soit par ce grand besoin qui réduit ma foiblesse
A la nécessité d'implorer ta tendresse,

Puisque dans les malheurs où je me sens couler
Il n'est aucun mortel qui puisse consoler;
Alors certes, alors j'aurois pleine matiere
D'espérer de ta grace une abondance entiere,
Et de m'épanouir à ces charmes nouveaux
Dont je verrois ta main adoucir mes travaux.
C'est de toi, mon Sauveur, c'est de toi, source vive,
Que se répand sur moi tout le bien qui m'arrive:
Je ne suis qu'un néant bouffi de vanité;
Je ne suis qu'inconstance et qu'imbécillité;
Et quand je me demande un titre légitime
D'où prendre quelque gloire, et chercher quelque estime,
Je vois, pour tout appui de mes plus hauts efforts,
Le néant que je suis, et le rien d'où je sors,
Et que fonder sa gloire ainsi sur le rien même,
C'est une vanité qui va jusqu'à l'extrême.
O vent pernicieux! ô poison des esprits!
Que le monde sait peu ton véritable prix!
O fausse et vaine gloire! ô dangereuse peste,
Qui n'es rien qu'un néant, mais un néant funeste!
Tes décevants attraits retirent tous nos pas
Du chemin où la vraie étale ses appas,
Et l'âme, de ton souffle indignement souillée,
Des graces de son Maître est par toi dépouillée.
Oui, notre ame, Seigneur, tout ton portrait qu'elle est,
Commence à te déplaire alors qu'elle se plaît,
Et son avidité pour de vaines louanges
La prive des vertus qui l'égaloient aux Anges.
On peut se réjouir et se glorifier,
Mais ce n'est qu'en toi seul qu'il faut tout appuyer;

En toi seul, non en soi, qu'il faut prendre sans cesse
La véritable gloire, et la sainte alégresse,
Rapporter à toi seul, et non à sa vertu,
Le plus solide éclat dont on soit revêtu,
Louer en tous ses dons l'Auteur de la nature,
Et ne voir que lui seul en toute créature.

Je le veux, ô mon Dieu, si je fais quelque bien,
Pour en louer ton nom qu'on supprime le mien,
Que l'univers entier par de communs suffrages
Sur le mépris des miens éleve tes ouvrages,
Que même en celui-ci mon nom soit ignoré
Afin que le tien seul en soit mieux adoré,
Que ton saint Esprit seul en ait toute la gloire,
Sans que louange aucune honore ma mémoire,
Et que puisse à mes yeux s'emparer qui voudra
De la plus douce odeur que mon vers répandra.

En toi seul est ma gloire, en toi seul est ma joie,
Et quoi que l'avenir en ma faveur déploie,
Je les veux prendre en toi, sans faire vanité
Que du sincere aveu de mon infirmité.

C'est aux Juifs, c'est aux cœurs que ta grace abandonne,
A chercher cet honneur qu'ici l'on s'entre-donne;
Ils peuvent y courir avec empressement,
Sans que je porte envie à leur aveuglement:
La gloire que je cherche, et l'honneur où j'aspire,
C'est celle, c'est celui, que fait ton saint empire,
Qu'à tes vrais serviteurs départ ta seule main,
Et qui ne peut souffrir aucun mélange humain.
Ces honneurs temporels qui rendent l'ame vaine,
Ces orgueilleux dehors de la grandeur mondaine,

A ta gloire éternelle une fois comparés,
Ne sont qu'amusements de cerveaux égarés.
O vérité suprême et toujours adorable!
Miséricorde immense et toujours ineffable!
Je ne réclame point dans ma fragilité
D'autre miséricorde, ou d'autre vérité.
A toi, Trinité sainte, espoir du vrai fidele,
A toi pleine louange, à toi gloire immortelle.
Puisse tout l'univers, puisse tout l'avenir,
Toute l'éternité te louer et bénir!
Ce sont là tous mes vœux, c'est là tout l'avantage
Que mes foibles travaux demandent en partage;
Trop heureux si l'éclat de mon plus digne emploi
Laisse mon nom obscur pour rejaillir sur toi.

CHAPITRE XLI.

Du mépris de tous les honneurs.

Ne prends point de mélancolie
De voir qu'à tes vertus on refuse leur prix,
Qu'un autre est dans l'estime, et toi dans le mépris,
Qu'on l'honore par-tout durant qu'on t'humilie.
Leve les yeux au ciel, leve-les jusqu'à moi,
Et tout ce que la terre ose juger de toi
Ne te donnera plus aucune inquiétude;
Tu ne sentiras plus de mouvements jaloux,

Et ce ravalement qui te sembloit si rude
N'aura plus rien en soi qui ne te semble doux.

Il est tout vrai, Seigneur; mais cette chair fragile
De ses aveuglements aime l'épaisse nuit,
Et de la vanité l'amorce est si subtile,
Qu'en un moment elle séduit.

A bien considérer la chose en sa nature,
Je ne mérite amour, ni pitié, ni support,
Et quoi qu'on m'ait pu faire, aucune créature
Ne m'a jamais fait aucun tort.

Mes plaintes auroient donc une insolence extrême,
Si j'osois t'accuser de trop de dureté,
Et qu'ainsi j'imputasse à la justice même
Une injuste sévérité.

Mon crime a dû forcer toutes les créatures
A me persécuter, à s'armer contre moi;
Et quiconque m'accable ou d'opprobre ou d'injures,
N'en fait qu'un légitime emploi.

A moi la honte est due, à moi l'ignominie,
Leur plus durable excès ne peut trop me punir;
A toi seul la louange et la gloire infinie
Dans tous les siecles à venir.

Prépare-toi, mon ame, à souffrir sans tristesse
Les mépris des méchants, et ceux des gens de bien,

A me voir ravalé jusqu'à cette bassesse
Que même on ne me compte à rien.

Enfin de ton orgueil éteins les moindres restes,
On n'espere autrement de paix en aucun lieu,
Ni de stabilité, ni de clartés célestes,
Ni d'union avec ton Dieu.

CHAPITRE XLII.

Qu'il ne faut point fonder sa paix sur les hommes.

Si la douceur de vivre ensemble,
D'avoir les mêmes sentiments,
Te fait de ton repos asseoir les fondements
Sur ceux de qui l'humeur à la tienne ressemble,
Quelque sûr que tu sois de leur fidélité,
Toute cette tranquillité,
Que tes yeux éblouis trouvent si bien fondée,
Ne sera qu'une vaine idée
Que suivront l'embarras et l'instabilité.

Mais si ton zele invariable
Réunit ses desirs flottants
A cette vérité qui parmi tous les temps
Demeure toujours vive et toujours immuable;

Qu'un ami parte ou meure, ou que son cœur léger
Ose même te négliger,
Ni son triste départ, ni sa perte imprévue,
Ni même son change à ta vue,
N'auront rien dont jamais tu daignes t'affliger.

En moi seul doit être établie
Cette sincere affection,
Qui, n'ayant pour objet que la perfection,
Par aucun changement ne peut être affoiblie.
Tous ceux que leur bonté donne lieu d'estimer,
Et chez qui tu vois s'enflammer
Et l'amour des vertus, et la haine des vices,
Je veux bien que tu les chérisses,
Mais ce n'est qu'en moi seul que tu les dois aimer.

L'amitié la plus assurée
Tient de moi toute sa valeur:
Tu n'en peux voir sans moi qu'une fausse couleur
Qui n'est ni d'aucun prix ni d'aucune durée;
Son ardeur n'a jamais aucuns louables feux
Que soumis à ce que je veux;
Et tu ne saurois voir dans toute la nature
D'union bien solide et pure,
Si de ma propre main je n'en ai fait les nœuds.

Ces vrais amis que je te donne,
Ces unions que je te fais,
Doivent me résigner si bien tous tes souhaits,
Que tu sois mort à tout sitôt que je l'ordonne.

Je veux avoir ton cœur tout entier en ma main,
Par un détachement si plein,
Qu'autant qu'il est en toi ta sainte inquiétude
Aspire à cette solitude
Qui te doit retrancher de tout commerce humain.

Quiconque me choisit pour maître,
Et ne cherche qu'à me gagner,
M'approche d'autant plus qu'il sait mieux s'éloigner
Des consolations que les hommes font naître;
Plus dans leur folle estime il se trouve compris,
Plus il ravale de son prix;
Et va d'autant plus haut vers ma grandeur suprême,
Qu'il descend plus bas en lui-même,
Et se tient abymé dans le propre mépris.

Mais une ame présomptueuse
Qui s'ose imputer quelque bien
Se refuse à ma grace, et ne se porte à rien
Où toute sa chaleur ne soit infructueuse;
Elle ferme la porte à ma bénignité
Par son aveugle vanité,
Puisque du saint Esprit les faveurs prévenantes,
Les entieres, les triomphantes,
N'entrent jamais au cœur que par l'humilité.

Homme, si tu pouvois apprendre
L'art de te bien anéantir,
De bien purger ce cœur, d'en bien faire sortir
Ce que l'amour terrestre y peut jeter de tendre;

Si tu savois, mon fils, pratiquer ce grand art,
Tu verrois bientôt de ma part
S'épandre au fond du tien l'abondance des graces,
Et tes actions les plus basses
Sauroient jusqu'à mon trône élever ton regard.

Une affection mal conçue
Dérobe tout l'aspect des cieux;
Et quand la créature a détourné tes yeux,
Tu perds tout aussitôt le Créateur de vue.
Sache te vaincre en tout, et par-tout te domter,
Sache pour lui tout surmonter,
Bannis tout autre amour, coupe-s-en les racines,
Et les connoissances divines
A leurs plus hauts degrés te laisseront monter.

Ne dis point que c'est peu de chose,
Ne dis point que c'est moins que rien
A qui ton ame prête un moment d'entretien,
Sur qui par échappée un coup-d'œil se repose;
Ce peu, ce moins que rien, quand son amusement
Attire trop d'empressement,
Quand trop de complaisance à ce coup-d'œil s'attache,
Imprime aux vertus une tache,
Et retarde l'esprit du haut avancement.

CHAPITRE XLIII.

Contre la vaine science du siecle.

DÉFENDS ton cœur de ton oreille;
Souvent une fausse merveille
Entre par elle et te surprend:
Ne t'émeus donc point, et n'admire,
Quoi que les hommes puissent dire
De beau, de subtil, ou de grand.
Mon royaume n'est pas pour ces brillants frivoles
Dont l'humaine éloquence orne ses fictions;
Il se donne aux vertus, et non pas aux paroles,
Et fuit les beaux discours sans bonnes actions.

Ma seule parole sacrée
Est celle à qui tu dois l'entrée;
C'est elle qui te doit charmer;
C'est elle qui verse dans l'ame
Les ardeurs de la sainte flamme
Qui seule s'y doit allumer:
Elle éclaire l'esprit par des rayons célestes,
Elle jette les cœurs dans la componction,
Et répand sur l'aigreur des maux les plus funestes
En cent et cent façons ma consolation.

Jamais à lire ne t'anime
Par un vain desir qu'on t'estime
Plus habile homme, ou plus savant;
De cette ambitieuse étude
L'inépuisable inquiétude
Ne produit jamais que du vent:
Sache domter tes sens, sache amortir tes vices,
Et de cette science espere plus de fruit
Que si de tout autre art les épineux caprices
T'avoient laissé percer leur plus obscure nuit.

Quand tu saurois par ta lecture
Connoître toute la nature,
Tu n'as qu'un point à retenir;
Un seul principe est nécessaire,
On a beau dire, on a beau faire,
C'est là qu'il en faut revenir:
C'est moi seul qui dépars la solide science;
C'est de mes seuls trésors que je la fais couler,
Et j'en prodigue plus à l'humble confiance
Que tout l'esprit humain ne t'en peut étaler.

Oui, le cœur humble qui m'adore,
Le cœur épuré que j'honore
De mon amoureux entretien,
Abonde bientôt en sagesse,
Et s'avance en la haute adresse
Qui mene l'esprit au vrai bien.
Malheur, malheur à ceux qui, se laissant conduire
Aux desirs empressés d'un curieux savoir,

En l'art de me servir dédaignent de s'instruire,
Et veulent ignorer leur unique devoir !

Un jour viendra que le grand Maître,
Le grand Roi se fera paroître
Armé de foudres et d'éclairs ;
Qu'assis sur un trône de gloire,
Il rappellera la mémoire
De ce qu'aura fait l'univers :
Il faudra voir alors quelle est votre science,
Savants ; il entendra votre leçon à tous,
Et sur cet examen de chaque conscience
Un moment réglera sa grace ou son courroux.

Alors on verra sa lumiere
De Jérusalem tout entiere
Eplucher jusqu'au moindre trait ;
Alors les plus obscures vies
Dans les ténebres éclaircies
Ne trouveront plus de secret :
Les grands raisonnements de ces langues disertes
N'auront force ni poids en cette occasion ;
La parole mourra dans les bouches ouvertes,
Et cédera la place à la confusion.

Plus une ame est humiliée,
Plus elle s'est étudiée
A ce noble ravalement,
D'autant mieux cette ferme base
Soutient la haute et sainte extase

Où je l'éleve en un moment.
C'est alors qu'en secret une de mes paroles
Lui fait comprendre mieux ce qu'est l'éternité,
Que si toute la poudre et le bruit des écoles
Avoient lassé dix ans son assiduité.

J'instruis, j'inspire, j'illumine,
J'explique toute ma doctrine
Sans aucun embarras de mots,
Sans que les ames balancées
D'aucunes confuses pensées,
En perdent jamais le repos;
Jamais des vains degrés la pompe imaginaire
De son faste orgueilleux n'embrouille mes savants,
Et les rusés détours d'un argument contraire
Ne leur tendent jamais de pieges décevants.

Ainsi je montre, ainsi j'enseigne
Comme il faut que l'homme dédaigne
Toutes les douceurs d'ici-bas,
Qu'il néglige les temporelles,
Qu'il n'aspire qu'aux éternelles,
Qu'il ne goûte que leurs appas;
J'enseigne à fuir l'honneur, à souffrir le scandale;
Pour but, pour seul espoir j'enseigne à me choisir;
J'enseigne à me chérir d'une ardeur sans égale;
J'enseigne à ramasser en moi tout son desir.

Un grand dévot m'a su connoître,
Sans en consulter d'autre maître

Que le feu qui sut l'enflammer;
Il dit des choses admirables
De mes attributs ineffables,
Et n'avoit appris qu'à m'aimer;
Il dégagea son cœur de toute la nature,
Et se fit bien plus docte en quittant tout ainsi,
Que s'il eût attaché, jusqu'à la sépulture,
Sur des subtilités un long et vain souci.

Ma façon d'instruire est diverse:
Je parle aux uns et les exerce
Sur des préceptes généraux;
Je parle à d'autres à l'oreille
Du secret de quelque merveille,
Ou du choix de quelques travaux;
Je ne me montre aux uns que sous quelque figure
Qui leur fait doucement comprendre ma bonté,
Et sur d'autres j'épands cette lumiere pure
Qui fait voir le mystere avec pleine clarté.

Les livres à leur ouverture
Offrent à tous même lecture,
Mais non pas même utilité;
J'en suis au-dedans l'interprete,
Et seul à seul dans la retraite
J'en explique la vérité.
Je pénetre les cœurs, je vois dans les pensées,
J'excite, je prépare aux bonnes actions,
Et je tiens mes faveurs plus ou moins avancées,
Suivant qu'on fait profit de mes instructions.

CHAPITRE XLIV.

Qu'il ne faut point s'embarrasser des choses extérieures.

Mon fils, il est bon d'ignorer
Beaucoup de choses qui se passent,
Et de ne point considérer
Mille évènements qui s'entassent:
Sois comme mort sur terre; et, par le saint emploi
De cette indifférence en mérites féconde,
Tiens-toi crucifié pour les choses du monde,
Et les choses du monde autant de croix pour toi.

Fais la sourde oreille à ces bruits
Que roule un indiscret murmure,
Et pense les jours et les nuits
Au repos que je te procure.
Il est beaucoup meilleur de retirer tes yeux
De tout ce qui te choque ou qui te peut déplaire,
Que d'être tout de feu sur un avis contraire,
Pour un frivole honneur de raisonner le mieux.

Laisse à chacun son sentiment;
Qu'il parle et discoure à sa mode;
Tiens ton cœur en moi fortement,
Et fuis ce débat incommode.

Comme mes jugements ne sont jamais déçus,
Préfere leur conduite à la prudence humaine;
Attache-s-y ta vue, et tu verras sans peine
Que dans tes démêlés un autre ait le dessus.

A quelle extrémité, Seigneur, vont nos malheurs!
La perte temporelle est digne de nos pleurs;
Pour un peu d'intérêt on court, on se tourmente;
Mais ce qui touche l'ame, on le laisse au hasard,
Et l'oubli d'heure en heure à tel point s'en augmente,
Qu'on n'y jette qu'à peine un coup-d'œil sur le tard.

On cherche avec chaleur ce qui ne sert de rien;
On n'a d'yeux qu'en passant pour le souverain bien:
Ce qui n'importe plaît; le nécessaire gêne:
Tout l'homme aisément glisse et s'échappe au-dehors;
Et si le repentir soudain ne le ramene,
Il se livre avec joie aux appétits du corps.

CHAPITRE XLV.

Qu'il ne faut pas croire toutes personnes, et qu'il est aisé de s'échapper en paroles.

ENVOIE à mon secours tes bontés souveraines,
Seigneur, contre les maux qui m'ont choisi pour but,

Puisqu'en vain je mettrois aux amitiés humaines
L'espoir de mon salut.

O mon Dieu, qu'ici-bas j'ai trouvé d'infideles
Dont je m'imaginois occuper tous les soins !
Et que j'ai rencontré de véritables zeles
Où j'en croyois le moins !

En vain donc on voudroit fonder quelque espérance
Sur l'effet incertain de leur douteuse foi,
Et les justes jamais ne trouvent l'assurance
De leur salut qu'en toi.

Que sous tes ordres saints notre esprit se captive
Jusqu'à tout recevoir d'un sentiment égal,
Et bénir ton saint nom de quoi qui nous arrive
Ou de bien ou de mal.

Nous n'y contribuons qu'un importun mélange
De foiblesse, d'erreur, et d'instabilité,
Qui des meilleurs desseins nous fait prendre le change
Avec facilité.

Quelqu'un applique-t-il à toute sa conduite
Une ame si prudente, un esprit si réglé,
Que souvent il ne voie ou cette ame séduite,
Ou cet esprit troublé ?

Mais qui sur ton vouloir forme sa patience,
Qui simplement te cherche, et n'a point d'autre espoir,

Qui remet en toi seul toute sa confiance,
N'est pas si prompt à choir.

Quelque pressé qu'il soit du malheur qui l'accable,
Sitôt que vers le ciel tu l'entends soupirer,
Ton bras étend sur lui cette main secourable
Qui l'en sait retirer.

Rien ne le fait gémir dont tu ne le consoles,
Et quiconque en ta grace espere jusqu'au bout
Reçoit enfin l'effet de tes saintes paroles,
Et triomphe de tout.

Il est rare de voir qu'un ami persévere
Dans nos afflictions jusqu'à l'extrémité,
Et nous aide à porter toute notre misere,
Sans être rebuté.

Toi seul es cet ami fidele, infatigable,
Que de nos intérêts rien ne peut détacher,
Et toute autre amitié n'a rien de si durable
Qu'il en puisse approcher.

Oh, que cette ame sainte avoit sujet de dire,
« J'ai pour base mon Dieu, pour appui Jésus-Christ;
« En lui seul je me fonde, en lui seul je respire,
« Et m'affermis l'esprit ! »

Si je lui ressemblois j'aurois moins d'épouvante
Des jugements du monde et de tout son pouvoir,

Et les traits les plus forts d'une langue insolente
Ne pourroient m'émouvoir.

Mais qui pourra, Seigneur, par sa propre sagesse
Pressentir tous les maux qui doivent arriver?
Et si quelqu'un le peut, aura-t-il quelque adresse
Qui puisse l'en sauver?

Ah! si ce qu'en prévoit la prudence ou la crainte
Abat encor souvent toute notre vigueur,
Que font les imprévus, et quelle rude atteinte
N'enfoncent-ils au cœur?

En vain pour me flatter je me le dissimule,
Il me falloit des miens prévenir mieux l'effet,
Et je ne devois pas une ame si crédule
Aux rapports qu'on m'a fait.

Mais l'homme est toujours homme, et les vaines louanges
Le dépouillent si peu de sa fragilité,
Que ceux même qu'on nomme et qu'on croit de vrais Anges
Ne sont qu'infirmité.

Qui croirai-je que toi, Vérité souveraine,
Qui jamais n'es déçue et ne peux décevoir?
Qui prendrai-je que toi dans cette course humaine
Pour regle à mon devoir?

L'homme est muable et foible, et ses discours frivoles
Portent l'impression de son déréglement;

Il se méprend et trompe, et sur-tout en paroles
Il s'échappe aisément.

Aussi ne doit-on pas donner prompte croyance
A tout ce qui d'abord semble la mériter,
Et ce qu'il dit de vrai laisse à la défiance
De quoi s'inquiéter.

Tu m'avertis assez de ses lâches pratiques,
Tu m'en instruis assez, Seigneur, quand tu me dis
Qu'il faut que je m'en garde, et que nos domestiques
Sont autant d'ennemis;

Qu'il n'est pas sûr de croire à quiconque vient dire,
Mon avis est le bon, l'infaillible est le mien;
Et que tel en décide avec un plein empire
Qui souvent ne sait rien.

Je ne l'ai que trop vu, Seigneur, pour mon dommage;
Et puissé-je en former quelques saintes terreurs
Qui ne me laissent pas égarer davantage
Dans mes folles erreurs!

Par une impertinente et fausse confidence
Quelqu'un me dit un jour, Écoute, sois discret,
Et conserve en ton cœur sous un profond silence
Le fruit de mon secret.

A peine je promets de cacher le mystere,
Qu'il trouve de sa part le silence fâcheux,

Me quitte, va conter ce qu'il m'oblige à taire,
Et nous trahit tous deux.

Préserve-moi, Seigneur, de ces gens tout de langues,
De ces illusions d'un esprit inconstant,
Garde par-tout le mien de leurs folles harangues,
Et moi d'en faire autant.

Daigne mettre en ma bouche une parole vraie,
Qui soit pleine de force et de stabilité,
Et ne souffre jamais que ma langue s'essaie
A la duplicité.

Accorde à ma foiblesse assez de prévoyance
Pour aller au-devant du mal qui peut s'offrir,
Et détourner les maux que sans impatience
Je ne pourrois souffrir.

Qu'il est bon de se taire ! et qu'en paix on respire
Quand de parler d'autrui soi-même on s'interdit,
Sans être prompt à croire, ou léger à redire
Plus qu'on ne nous a dit !

Une seconde fois, qu'il est bon de se taire,
De n'ouvrir tout son cœur à personne qu'à toi,
Et n'abandonner pas aux rapports qu'on vient faire
Une indiscrete foi !

Qu'heureux est, ô mon Dieu, qu'heureux est qui souhaite
Que ton seul bon plaisir soit par-tout accompli,
Qu'au-dedans, qu'au-dehors ta volonté soit faite,
Et ton ordre rempli !

Que ta grace en un cœur se trouve en assurance
Alors qu'à fuir l'éclat il met tous ses efforts,
Et qu'il sait dédaigner cette vaine apparence
Qu'on admire au-dehors!

Qu'une ame à ton vouloir saintement asservie
Ménage bien les dons que lui fait ta faveur,
Lorsqu'elle applique tout à corriger sa vie,
Ou croître sa ferveur!

La gloire du mérite un peu trop épandue
A fait perdre à plusieurs les trésors qu'ils ont eus,
Et j'ai vu la louange un peu trop tôt rendue
Gâter bien des vertus.

Mais quand la grace en nous demeure bien cachée,
Elle redouble en fruits, en forces, en appas,
Et secourt d'autant mieux une vie attachée
A d'éternels combats.

CHAPITRE XLVI.

De la confiance qu'il faut avoir en Dieu, quand on est attaqué de paroles.

Eh bien! on te querelle, on te couvre d'injures;
La calomnie est grande et te remplit d'effroi:
Veux-tu rompre aisément ses pointes les plus dures?
Affermis ton espoir et ta constance en moi.

Ne t'inquiete point de ces discours frivoles;
Les paroles enfin ne sont que des paroles,
Que des sons parmi l'air vainement dispersés;
Elles peuvent briser quelques ames de verre,
Et ne tombent point sur la pierre
Que leurs traits n'en soient émoussés.

Quand leur plus gros déluge insolemment t'accable,
Sache faire profit de son plus vaste effort;
Songe à te corriger, si tu te sens coupable,
Songe à souffrir pour moi, si rien ne te remord:
C'est du moins qu'il te faille endurer quelque chose
D'un conte qui te blesse, ou d'un mot qui t'impose,
Toi, que de rudes coups auroient bientôt lassé,
Et qui verrois bientôt tes forces chancelantes
Sous les épreuves violentes
Par où tant de Saints ont passé.

D'où vient que pour si peu le chagrin te dévore,
Qu'un mot jusqu'en ton cœur va trouver ton défaut,
Si ce n'est que la chair, qui te domine encore,
Te fait considérer l'homme plus qu'il ne faut?
C'est le mépris humain que ton ame appréhende
Qui souleve ce cœur contre la réprimande,
Lors même qu'elle est due à ta légèreté;
C'est là ce qui te force à chercher quelque ruse
Qui, sous une mauvaise excuse,
Mette à couvert ta lâcheté.

Examine-toi mieux, et, quoi qu'on t'ose dire,
Descends jusqu'en toi-même, et vois ce que tu crains;

Tu verras que le monde encore en toi respire
Avec le vain souci d'agréer aux mondains :
Craindre pour tes défauts qu'on ne te mésestime,
Que la confusion sur ton front ne s'imprime,
C'est montrer que ton cœur s'est mal sacrifié,
Que tu n'as point encor d'humilité profonde,
Et que tu n'es ni mort au monde,
Ni lui pour toi crucifié.

Mais écoute, mon fils, écoute ma parole,
Et dix mille d'ailleurs ne te pourront toucher,
Quand même la malice en sa plus noire école
Forgeroit tous leurs dards pour te les décocher;
Qu'à son choix contre toi le mensonge travaille,
Laisse-le s'épuiser, prise moins qu'une paille
Toute l'indignité dont il te veut couvrir:
Que te peut nuire enfin une telle tempête?
Est-il un cheveu sur ta tête
Dont elle puisse t'appauvrir?

Ceux qui vers le dehors poussant toute leur ame
N'ont ni d'yeux au-dedans, ni Dieu devant les yeux,
Sensibles jusqu'au fond aux atteintes du blâme,
Frémissent à toute heure, et tremblent en tous lieux;
Mais ceux dont la sincere et forte patience
Porte jusqu'en moi seul toute sa confiance,
Et ne s'arrête point au propre sentiment,
Ceux-là craignent si peu ces discours de la terre,
Que jamais leur plus rude guerre
Ne les fait pâlir un moment.

Tu dis qu'il est fâcheux de voir la calomnie
De la vérité même emprunter les couleurs,
Que la plus juste gloire en demeure ternie,
Et peut des plus constants tirer quelques douleurs;
Mais que t'importe enfin, si tu m'as pour refuge?
N'en suis-je pas au ciel l'inévitable juge,
Qui vois sans me tromper comme tout s'est passé?
Et pour le châtiment, et pour la récompense,
Ne sais-je pas qui fait l'offense,
Et qui demeure l'offensé?

Rien ne va sans mon ordre, et c'est moi qui t'envoie
Ce mot que contre toi lancent tes ennemis;
Je veux qu'ainsi des cœurs le secret se déploie,
Et tout ce qui t'arrive exprès je l'ai permis.
Tu verras quelque jour mon arrêt équitable
Séparer l'innocent d'avecque le coupable,
Et rendre à tous les deux ce qu'ils ont mérité;
Cependant il me plaît qu'en secret ma justice
De l'un éprouve la malice,
Et de l'autre la fermeté.

Tout ce que l'homme ici te rend de témoignage
Est sujet à l'erreur et périt avec lui;
La vérité des miens leur fait cet avantage
Qu'ils sont au bout des temps les mêmes qu'aujourd'hui.
Je les cache souvent, et fort peu de lumieres
Savent en pénétrer les ténebres entieres,
Mais l'erreur n'entre point dans leur obscurité;
Et dans le même instant qu'on y trouve à redire,

L'ame bien éclairée admire
Leur inconcevable équité.

Il faut donc me remettre à juger chaque chose,
Et sur le propre sens jamais ne s'appuyer;
C'est ainsi que le juste, à quoi que je l'expose,
N'entend rien qui le trouble ou le puisse ennuyer:
Quoique la calomnie éleve à sa ruine
De ses noirs attentats la plus forte machine,
Il en attend le coup sans aucun tremblement;
Et si quelqu'un l'excuse, et prenant sa défense
Fait triompher son innocence,
Sa joie est sans emportement.

Il prend peu de souci de la honte et du blâme,
Il sait que j'en connois les injustes efforts,
Que je sonde le cœur, que je vois toute l'ame,
Et ne m'éblouis point des plus brillants dehors:
Il me voit au-dessus de la fausse apparence,
Et reconnoît par-là quelle est la différence
Du jugement de l'homme et de mon jugement;
Et que souvent mes yeux regardent comme un crime
Ce que trouve digne d'estime
Son aveugle discernement.

Seigneur, qui par de vifs rayons
Pénetres chaque conscience,
Juste juge, en qui nous voyons
Et la force et la patience,
Tu sais quelle fragilité,

Quelle pente à l'impureté
Suit par-tout la nature humaine ;
Daigne me servir de soutien,
Et sois la confiance pleine
Qui me guide au souverain bien.

Pour ne voir point de tache en moi,
Mon innocence n'est pas sûre ;
Tu vois bien plus que je ne vois ;
Tu fais bien une autre censure :
Aussi devrois-je avec douceur
M'humilier sous la noirceur
De tous les défauts qu'on m'impute,
Et souffrir d'un esprit remis,
Lors même qu'on me persécute
Pour ce que je n'ai point commis.

Pardon, mon cher Sauveur, pardon,
Quand j'en use d'une autre sorte ;
Ne me refuse pas le don
D'une patience plus forte :
Ta miséricorde vaut mieux,
Pour rencontrer grace à tes yeux
Dans l'excès de ton indulgence,
Qu'une apparente probité
Ne peut servir à la défense
De la secrete infirmité.

Quand un long amas de vertus
M'érigeroit un haut trophée

Sur tous les vices abattus,
Et la convoitise étouffée,
Ces vertus n'auroient pas de quoi
Me justifier devant toi,
Quelque mérite qui les suive;
Il y faut encor ta pitié,
Puisque sans elle homme qui vive
A tes yeux n'est justifié.

CHAPITRE XLVII.

Que pour la vie éternelle il faut endurer les choses les plus fâcheuses.

Ne te rebute point, mon fils, de ces travaux
Que l'ardeur de ton zele entreprend pour ma gloire;
Ne te laisse jamais abattre sous les maux
Qui te veulent des mains enlever la victoire:
En quelque triste état que leur rigueur t'ait mis,
Songe à ce que je t'ai promis,
Reprends cœur là-dessus, espere, et te console;
Je rendrai tes desirs pleinement satisfaits,
Et j'ai toujours de quoi dégager ma parole
Par l'abondance des effets.

Tu n'auras point ici long-temps à te lasser;
Tes douleurs n'y sont pas d'une éternelle suite;

Un peu de patience, et tu verras passer
Ce torrent de malheurs où ta vie est réduite;
Un jour, un jour viendra que ce rude attirail
De soins, de troubles, de travail,
Fera place aux douceurs de la paix desirée:
Cependant souviens-toi que les maux les plus grands
Ne sont que peu de chose, et de peu de durée
Quand ils cessent avec le temps.

Applique à me servir une assiduité
Qui de ce que tu dois jamais ne se dispense;
Travaille dans ma vigne avec fidélité,
Et je serai moi-même enfin ta récompense.
Ecris, lis, chante, prie, et gémis tout le jour,
Garde le silence à son tour,
Supporte avec grand cœur tous les succès contraires;
Leur plus longue amertume aura de doux reflux,
Et la vie éternelle a d'assez grands salaires
Pour être digne encor de plus.

Oui, tu verras un jour finir tous ces ennuis;
Dieu connoît ce grand jour, qu'autre ne peut connoître!
Tu ne verras plus lors ni les jours ni les nuits,
Comme ici tu les vois, s'augmenter ou décroître;
D'une clarté céleste un long épanchement
Fera briller incessamment
D'un rayon infini la splendeur ineffable;
Et d'une ferme paix le repos assuré
Versera dans ton cœur le calme invariable
Que ces maux t'auront procuré.

Tu ne diras plus lors, « Qui pourra m'affranchir
« De la mort que je traîne, et des fers que je porte? »
Tu ne crîras plus lors, « Faut-il ainsi blanchir?
« Faut-il voir prolonger mon exil de la sorte? »
La mort, précipitée aux gouffres du néant,
N'aura plus ce gosier béant
Dont tout ce qui respire est l'infaillible proie;
Et la santé, sans trouble et sans anxiété,
N'y laissera goûter que la parfaite joie
D'une heureuse société.

Que ne peux-tu, mon fils, percer jusques aux cieux,
Pour y voir de mes Saints la couronne éternelle,
Les pleins ravissements qui brillent dans leurs yeux,
Le glorieux éclat dont leur front étincelle?
Voyant ces grands objets d'un injuste mépris
En remporter un si haut prix,
Eux qu'à peine le monde a crus dignes de vivre,
Ta sainte ambition les voudroit égaler,
Te régleroit sur eux, et sauroit pour les suivre
Jusqu'en terre te ravaler.

Tous les abaissements te sembleroient si doux,
Qu'en haine des honneurs où ta folie aspire
Tu choisirois plutôt d'être soumis à tous,
Que d'avoir sur un seul quelque reste d'empire;
Les beaux jours de la vie et les charmes des sens,
Pour toi devenus impuissants,
Te laisseroient choisir ce mépris en partage;
Tu tiendrois à bonheur d'être persécuté,

Et tu regarderois comme un grand avantage
Le bien de n'être à rien compté.

Si tu pouvois goûter toutes ces vérités,
Si jusque dans ton cœur elles étoient empreintes,
Tout un siecle de honte et de calamités
Ne t'arracheroit pas un seul moment de plaintes;
Tu dirois qu'il n'est rien de si laborieux
Que pour un prix si glorieux
Il ne faille accepter sitôt qu'on le propose,
Et que perdre ou gagner le royaume de Dieu,
Quoi qu'en jugent tes sens, n'est pas si peu de chose
Qu'il faille y chercher un milieu.

Leve donc l'œil au ciel pour m'y considérer;
Vois-y mes Saints assis au-dessus du tonnerre,
Après tant de tourments soufferts sans murmurer,
Après tant de combats qu'ils ont rendus sur terre:
Ces illustres vainqueurs des tribulations
Goûtent les consolations
D'une joie assurée et d'un repos sincere;
Assis à mes côtés sans trouble et sans effroi,
Ils regnent avec moi dans le sein de mon Pere,
Et vivront sans fin avec moi.

CHAPITRE XLVIII.

Du jour de l'Eternité, et des angoisses de cette vie.

O séjour bienheureux de la cité céleste,
Où de l'éternité le jour se manifeste,
Jour que jamais n'offusque aucune obscurité,
Jour qu'éclaire toujours l'astre de vérité,
Jour où sans cesse brille une joie épurée,
Jour où sans cesse regne une paix assurée,
Jour toujours immuable, et dont le saint éclat
Jamais ne dégénere en un contraire état!
Que déja ne luit-il! et pour le laisser luire
Que ne cessent les temps de perdre et de produire!
Que déja ne fait place à ce grand avenir
Tout ce qu'ici leur chûte avec eux doit finir!
Il luit, il luit déja, mais sa vive lumiere
Aux seuls hôtes du ciel se fait voir tout entiere.
Tant que nous demeurons sur la terre exilés,
Il n'en tombe sur nous que des rayons voilés;
L'éloignement confond ou dissipe l'image
De ce qui s'en échappe au travers d'un nuage,
Et tout ce qu'à nos yeux il est permis d'en voir,
Ce sont traits réfléchis qu'en répand un miroir.
Ces habitants du ciel en savent les délices,
Tandis qu'en ces bas lieux nous traînons nos supplices,

Et qu'un accablement d'amertume et d'ennuis
De nos jours les plus beaux fait d'effroyables nuits.
Ces jours, que le temps donne et dérobe lui-même,
Longs pour qui les connoît, et courts pour qui les aime,
Ont pour l'un et pour l'autre un tissu de malheurs
D'où naissent à l'envi l'angoisse et les douleurs.
Tant que l'homme en jouit, que de péchés le gênent!
Combien de passions l'assiegent ou l'enchaînent!
Que de justes frayeurs, que de soucis cuisants
Lui déchirent le cœur, et brouillent tous les sens!
La curiosité de tous côtés l'engage;
La folle vanité le tient en esclavage;
Enveloppé d'erreurs, atterré de travaux,
Entre mille ennemis pressé de mille assauts,
Le repos l'affoiblit, et le plaisir l'énerve;
Tout le cours de sa vie a des maux de réserve;
Le riche par ses biens n'en est pas exempté,
Et le pauvre a pour comble encor sa pauvreté.
Quand verrai-je, Seigneur, finir tant de supplices?
Quand cesserai-je d'être un esclave des vices?
Quand occuperas-tu toi seul mon souvenir?
Quand mettrai-je ma joie entiere à te bénir?
Quand verrai-je en mon cœur une liberté sainte,
Sans aucun embarras, sans aucune contrainte?
Et quand ne sentirai-je en mes ardents transports
Rien qui pese à l'esprit, rien qui gêne le corps?
Quand viendra cette paix et profonde et solide,
Où la sûreté regne, où ton amour préside,
Paix dedans et dehors, paix sans anxiétés,
Paix sans trouble, paix ferme enfin de tous côtés?

Doux Sauveur de mon ame, hélas! quand te verrai-je?
Quand m'accorderas-tu ce dernier privilege?
Quand te pourront mes yeux contempler à loisir,
Te voir en tout, par-tout, être mon seul desir?
Quand te verrai-je assis sur ton trône de gloire,
Et quand aurai-je part aux fruits de ta victoire,
A ce regne sans fin, que ta bénignité
Prépare à tes élus de toute éternité?

Tu sais que je languis, abandonné sur terre
Aux cruelles fureurs d'une implacable guerre,
Où toujours je me trouve en pays ennemi,
Où rien ne me console après avoir gémi,
Où de mon triste exil les suites importunes
Ne sont qu'affreux combats et longues infortunes.

Modere les rigueurs de ce bannissement,
Verse en mes déplaisirs quelque soulagement:
Tu sais que c'est pour toi que tout mon cœur soupire;
Tu vois que c'est à toi que tout mon cœur aspire;
Le monde m'est à charge, et ne fait que grossir
Ce fardeau de mes maux qu'il tâche d'adoucir:
Ni de lui ni de moi je ne dois rien attendre;
Je veux te posséder, et ne te puis comprendre;
Je forme à peine un vol pour m'attacher aux cieux,
Qu'un souci temporel le ravale en ces lieux,
Et de mes passions les forces mal domtées
Me rendent aux douceurs qu'elles m'avoient prêtées:
L'esprit prend le dessus, mais le poids de la chair
Jusqu'au-dessous de tout me force à trébucher.
Ainsi je me combats et me pese à moi-même;
Ainsi de mon dedans le désordre est extrême,

La chair rappelle en bas, quand l'esprit tire en haut,
Et la foible partie est celle qui prévaut.
Que je souffre, Seigneur, quand mon ame élevée
Jusqu'aux pieds de son Dieu qui l'a faite et sauvée,
Un damnable escadron de sentiments honteux
Vient troubler sa priere et distraire ses vœux!
Toi, qui seul de mes maux tiens en main le remede,
En ces extrémités n'éloigne pas ton aide,
Et ne retire point par un juste courroux
Le bras qui seul pour moi peut rompre tous leurs coups.
Lance du haut du ciel un éclat de ta foudre,
Qui dissipe leur force, et les réduise en poudre;
Précipite sur eux la grêle de tes dards;
Rends-les à leur néant d'un seul de tes regards,
Et renvoie aux enfers, comme souverain Maître,
Ces fantômes impurs que leur prince fait naître.
D'autre côté, Seigneur, recueille en toi mes sens;
Ranime, réunis mes desirs languissants;
Fais qu'un parfait oubli des choses de la terre
Tienne à couvert mon cœur de toute cette guerre;
Ou si par quelque embûche il se trouve surpris,
Fais que, par les efforts d'un prompt et saint mépris,
Il rejette soudain ces délices fardées,
Dont le vice blanchit ses plus noires idées.
Viens, viens à mon secours, suprême Vérité,
Que je ne donne entrée à quelque vanité;
Viens, céleste douceur, viens occuper la place,
Et toute impureté fuira devant ta face.
Cependant fais-moi grace, et ne t'offense pas
Si dans le vrai chemin je fais quelques faux-pas,

Si quelquefois de toi mon oraison s'égare,
Si quelque illusion malgré moi m'en sépare:
Car enfin, je l'avoue à ma confusion,
Je ne cede que trop à cette illusion;
L'ombre d'un faux plaisir follement retracée
S'empare à tous moments de toute ma pensée;
Je ne suis pas toujours où se trouve mon corps;
Souvent j'occupe un lieu dont mon cœur est dehors;
Et mon extravagance emportant l'infidele,
Je suis bien loin de moi quand il est avec elle.
L'homme, sans y penser, pense à ce qu'il chérit,
Ainsi que l'œil de soi tourne à ce qui lui rit;
Ce qu'aime la nature ou qui plaît par l'usage,
C'est ce qui le plutôt nous offre son image,
Et l'offre rarement que notre esprit touché
Ne s'attache sans peine où le cœur est penché.
Aussi ta bouche même a bien voulu me dire,
Qu'où je mets mon trésor, là mon ame respire:
Si je le mets au ciel, il m'est doux d'y penser;
Si je le mets au monde, il m'y sait rabaisser;
De ses prospérités je fais mon alégresse,
Et ses coups de revers excitent ma tristesse.
Si les plaisirs des sens saisissent mon amour,
Ce qui peut les flatter m'occupe nuit et jour;
Si j'aime de l'esprit la parfaite science,
Je fais mon entretien de tout ce qui l'avance;
Enfin tout ce que j'aime et tout ce qui me plaît
Me tient comme enchaîné par un doux intérêt,
J'en parle avec plaisir, avec plaisir j'écoute
Tout ce qui peut m'instruire à marcher dans sa route,

Et j'emporte chez moi l'image avec plaisir
De tout ce qui chatouille et pique mon desir.
Qu'heureux est donc, ô Dieu, celui dont l'ame pure
Bannit, pour t'aimer seul, toute la créature,
Qui se fait violence, et, n'osant s'accorder
Rien de ce que lui-même aime à se demander,
De la chair et des sens tellement se défie,
Qu'à force de ferveur l'esprit les crucifie !
C'est ainsi qu'en son cœur rétablissant la paix,
Sur le mépris du monde élevant ses souhaits,
Il t'offre une oraison, il t'offre des louanges
Dignes de se mêler à celles de tes Anges,
Puisqu'en lui ton amour par ses divins transports
Étouffe le terrestre et dedans et dehors.

CHAPITRE XLIX.

Du desir de la Vie éternelle, et combien d'avantages sont promis à ceux qui combattent.

Lorsque tu sens, mon fils, s'allumer dans ton cœur
Un desir amoureux de la béatitude,
Qu'il soupire après moi d'une douce langueur
Pour me voir sans ombrage et sans vicissitude;
Quand tu le sens pousser d'impatients transports
Pour se voir affranchi de la prison du corps,
Et contempler de près mes clartés infinies;
Ouvre ton ame entiere à cette ambition,

Et porte de ce cœur les forces réunies
A ce que veut de toi cette inspiration.

Sur-tout, quand tu reçois cet amoureux desir,
Souviens-toi de m'en rendre un million de graces,
A moi dont la bonté daigne ainsi te choisir,
Te daigne ainsi tirer d'entre les ames basses ;
C'est moi dont la clémence abaisse ma grandeur
Jusqu'à te visiter, et faire cette ardeur
Qui jusque dans ton sein de là-haut s'est coulée;
C'est moi qui jusqu'à moi t'éleve et te soutiens,
De peur que par ton poids ton ame ravalée
N'embrasse, au lieu de moi, la terre dont tu viens.

Ni tes efforts d'esprit, ni ceux de ta ferveur,
N'enfantent ce desir qu'il me plaît de produire;
Il est un pur effet de ma haute faveur,
De mon aspect divin qui sur toi daigne luire :
Sers-t'en pour t'avancer avec facilité
Au chemin des vertus et de l'humilité;
Fais qu'aux plus grands combats sans peine il te prépare ;
Fais que jusqu'en mon sein il te puisse ravir,
Qu'il t'y puisse attacher sans que rien t'en sépare,
Ni refroidisse en toi l'ardeur de me servir.

Le feu brûle aisément, mais il est mal-aisé
Que sa pointe aille haut sans un peu de fumée;
Ainsi de quelques uns le zele est embrasé
En qui l'impureté n'est pas bien consumée.
Un reste mal détruit de leurs engagements

Attiédit la chaleur des bons élancements
Sous les tentations que la chair leur suggere;
Et ces vœux qu'à toute heure ils m'offrent en tribut
Ne sont pas tous conçus purement pour me plaire,
N'ont pas tous mon honneur pour leur unique but.

Les tiens même, les tiens, dont l'importunité
Avec tant de chaleur souvent me sollicite,
Et presse les effets de ma bénignité
Par le sincere aveu de ton peu de mérite;
Tes vœux, dis-je, souvent, sans s'en appercevoir,
Couvrant ton intérêt de cet humble devoir,
Cherchent ta propre joie, aussi-bien que ma gloire;
Et ce peu qui s'y joint de propre affection
Leur imprime aussitôt une tache assez noire
Pour les tenir bien loin de la perfection.

Demande donc, mon fils, demande fortement,
Non ce qui t'est commode et te doit satisfaire,
Mais un succès pour moi, mais un évènement
Qui me soit glorieux et digne de me plaire.
Si d'un esprit bien sain tu sais régler tes vœux,
Tu sauras les soumettre à tout ce que je veux,
Sans rien considérer de ce que tu desires,
Et préferer si bien mon ordre à ton desir,
Que tu ne parles plus, ni penses, ni respires
Que pour suivre le choix de mon seul bon plaisir.

Je sais de ce desir quel est le digne objet,
A gémir si souvent je vois ce qui t'engage,

Et comme tes soupirs ne vont pas sans sujet,
J'entends du haut du ciel leur plus secret langage :
Un dédain de la terre, une sainte fierté,
Te voudroient déja voir dans cette liberté
Qu'assure à mes élus le séjour de la gloire ;
Il charme ton esprit ici-bas captivé,
Et sera quelque jour le prix de ta victoire ;
Mais le temps, ô mon fils, n'en est pas arrivé.

Avant ce temps heureux un autre est à passer,
Un temps tout de combats, et tout d'inquiétudes,
Un temps où les travaux ne doivent point cesser ;
Un temps plein de malheurs, et d'épreuves bien rudes :
Tu languis cependant, et tes ardents souhaits
Pour le bien souverain, pour la céleste paix,
Ont une impatience, ont une soif extrême :
Tu ne peux pas sitôt atteindre où tu prétends ;
Prie, espere, attends-moi, je suis ce bien suprême,
Mais mon royaume enfin ne viendra qu'en son temps.

Il faut encore en terre éprouver ta vertu ;
Il faut sous mille essais encor que tu soupires ;
Je saurai consoler ton esprit abattu,
Mais non pas à ton choix, ni tant que tu desires :
Montre un courage ferme à ce qui vient s'offrir,
Soit qu'il faille embrasser, soit qu'il faille souffrir
Des choses où tu sens la nature contraire ;
Revêts un nouvel homme et dépouille le vieux,
Et pour faire souvent ce que tu hais à faire,
Et pour quitter souvent ce qui te plaît le mieux.

Tu pourras à toute heure être mal satisfait
Des inégalités dont la vie est semée;
Tous les projets d'un autre auront leur plein effet,
Tandis que tous les tiens s'en iront en fumée;
Tu verras applaudir à tout son entretien,
Et ta voix à ses yeux n'être comptée à rien,
Quoiqu'à ton sentiment on dût la préférence;
Tu verras sa demande aisément parvenir
Aux plus heureux succès qui flattent l'espérance,
Et tu demanderas sans pouvoir obtenir.

Des autres le grand nom sans mérite ennobli
Aura ce qui t'est dû de gloire et de louange,
Cependant que le tien traînera dans l'oubli,
S'il ne tombe assez bas pour traîner dans la fange;
Ainsi que dans l'estime ils seront dans l'emploi,
Et l'injuste mépris que l'on aura pour toi
Te fera réputer serviteur inutile:
L'orgueil de la nature en voudra murmurer,
Et ce sera beaucoup si ton esprit docile
Peut apprendre à se taire et toujours endurer.

C'est par-là, mon enfant, qu'ici-bas il me plaît
D'éprouver jusqu'au bout le cœur du vrai fidele,
Pour voir comme il renonce à son propre intérêt,
Comme il sait rompre en tout la pente naturelle.
Voir arriver sans trouble et supporter sans bruit
Tout ce qu'obstinément ta volonté refuit,
T'imputer à bonheur tout ce qui t'importune,
C'est le dernier effort d'un courage fervent,

Et tu ne verras point qu'aucune autre infortune
T'oblige à te mieux vaincre, ou mourir plus avant.

Sur-tout il t'est bien dur qu'on te veuille ordonner
Ce qui semble à tes yeux une injustice extrême,
Ce qui n'est bon à rien, ce qu'on peut condamner
Ainsi qu'un attentat contre la raison même.
A cause que tu vis sous le pouvoir d'autrui,
Il te faut, malgré toi, prendre la loi de lui,
Obéir à son ordre, et suivre son empire;
Et c'est là ce qui fait tes plus cruels tourments,
Quand tu sens ta raison puissamment contredire,
Et qu'il faut l'asservir à ses commandements.

Mais ne pense pas tant à l'excès de ces maux
Que tu ne puisses voir qu'un moment les termine,
Que leur fruit passe enfin la grandeur des travaux,
Et que la récompense en est toute divine.
Au lieu de t'être à charge, au lieu de t'accabler,
Ils sauront faire naître, ils sauront redoubler
La douceur nécessaire à soulager ta peine;
Et ce moment d'effort dessus ta volonté
La rendra dans le ciel à jamais souveraine
Sur l'infini trésor de toute ma bonté.

Dans ces palais brillants que moi seul je remplis
Tu trouveras sans peine en moi seul toutes choses;
Tu verras tes souhaits aussitôt accomplis;
Tu tiendras en ta main quoi que tu te proposes;
Toutes sortes de biens avec profusion

Y naîtront d'une heureuse et claire vision,
Sans crainte que le temps les change ou les enleve;
Ton vouloir et le mien n'y seront qu'un vouloir,
Et tu n'y voudras rien qui hors de moi s'acheve,
Ni dont ton intérêt s'ose seul prévaloir.

Là personne à tes vœux ne viendra résister;
Personne contre toi ne formera de plainte;
Tu n'y trouveras point d'obstacle à surmonter;
Tu n'y rencontreras aucun sujet de crainte;
Les objets desirés s'offrant tous à la fois
N'y balanceront point ton amour ni ton choix
Sur les ébranlements de ton ame incertaine;
Tu posséderas tout sans besoin de choisir,
Et tu t'abymeras dans l'abondance pleine,
Sans que la plénitude émousse le desir.

Là, ma main libérale épandant le bonheur,
De tous maux en tous biens fera d'entiers échanges:
Pour l'opprobre souffert je rendrai de l'honneur,
Pour le blâme et l'ennui, d'immortelles louanges:
L'humble ravalement jusques au dernier lieu,
Relevé sur un trône au royaume de Dieu,
De ses soumissions recevra la couronne;
L'aveugle obéissance aura ses dignes fruits,
Et les gênes qu'ici la pénitence donne,
T'en feront là goûter qu'elles auront produits.

Range-toi donc, mon fils, sous le vouloir de tous,
Par une humilité de jour en jour plus grande;

Trouve tout de leur part juste, facile, doux,
Et n'examine point qui parle ou qui commande;
Que ce soit ton sujet, ton maître, ou ton égal,
Qu'il te veuille du bien, ou te veuille du mal,
Reçois à cœur ouvert son ordre, ou sa priere;
Entends même un coup-d'œil, quand il s'adresse à toi;
Porte à l'exécuter une franchise entiere,
Et t'en fais aussitôt une immuable loi.

Que d'autres à leur gré sur différents objets
Attachent des desirs que le succès avoue,
Qu'ils fassent vanité de tels ou tels projets,
Que mille et mille fois le monde les en loue:
Toi, mets toute ta joie à souffrir les mépris;
En mon seul bon plaisir unis tous tes esprits;
Que de mon seul honneur ton ame soit ravie;
Et souhaite sur-tout avec sincérité
Que, soit que je t'envoie ou la mort ou la vie,
En tout ce que tu fais mon nom soit exalté.

CHAPITRE L.

Comment un homme désolé doit se remettre entre les mains de Dieu.

Qu'a présent, qu'à jamais soit béni ton saint nom;
La chose arrive ainsi que tu l'as résolue;
Tu l'as faite, ô mon Dieu, puisque tu l'as voulue,
Et tout ce que tu fais est bon.

Ce n'est pas en autrui, ce n'est pas en soi-même
Que doit ton serviteur prendre quelque plaisir,
Mais en tous les succès que tu lui veux choisir,
Mais en ta volonté suprême.

Toi seul remplis un cœur de vrai contentement;
Toi seul de mes travaux es le prix légitime,
Et l'honneur que je cherche et l'espoir qui m'anime
En toi seul ont leur fondement.

Que vois-je en moi, Seigneur, qu'y puis-je voir paroître
Que ce que tu dépars sans l'avoir mérité?
Et ce que donne et fait ta libéralité
N'en es-tu pas toujours le maître?

Je suis pauvre, fragile, assiégé de malheurs;
Dès mes plus jeunes ans l'angoisse m'environne,
Et mon ame aux ennuis quelquefois s'abandonne
Jusqu'à l'indignité des pleurs.

Souvent même, souvent au milieu de mes larmes,
Ce que je souffre cede à ce que je prévoi,
Et d'un triste avenir l'impitoyable effroi
Me déchire à force d'alarmes.

Je souhaite ardemment la paix de tes enfants
Qu'ici-bas tu nourris de ta vive lumiere,
Attendant que là-haut ta gloire tout entiere
Les rende à jamais triomphants.

Donne-moi cette paix, cette sainte alégresse ;
Ta louange aisément suivra cette faveur ;
Et mes ennuis changés en heureuse ferveur
N'auront que des pleurs de tendresse.

Mais si tu te soustrais, comme tu fais souvent,
Tu me verras soudain rebrousser en arriere,
Et sans pouvoir fournir cette sainte carriere
Gémir ainsi qu'auparavant.

Tu me verras courbé sous ma propre impuissance,
De foiblesse et d'ennui tomber sur mes genoux,
Me battre la poitrine, et montrer à grands coups
Combien je souffre en ton absence.

Qu'ils étoient beaux ces jours où sur tous mes travaux
Ta lumiere épandoit ses vives étincelles,
Où mon ame, à couvert sous l'ombre de tes ailes,
Bravoit les plus rudes assauts!

Maintenant une autre heure aux souffrances m'expose ;
Le moment est venu d'éprouver mon amour :
Pere aimable, il est juste ; et je dois à mon tour
Endurer pour toi quelque chose.

De toute éternité tu prévis ce moment
Qui m'abat au-dehors durant un temps qui passe,
Pour me faire au-dedans revivre dans ta grace,
Et t'aimer éternellement.

Il faut qu'un peu de temps je traîne dans la honte
Cet objet de mépris et de confusion,
Que je semble tomber à chaque occasion
Sous la langueur qui me surmonte.

Pere saint, tu le veux, mais ce n'est qu'à dessein
Que mon ame avec toi de nouveau se releve,
Et que du haut du ciel un nouveau jour acheve
De s'épandre au fond de mon sein.

Ton ordre est accompli, ta volonté suivie,
Je souffre, je languis, je vis dans le rebut,
Et je prends tous ces maux dont tu me fais le but
Pour arrhes d'une heureuse vie.

Ce sont traits de ta grace, et c'est ton amitié
Qui donne à tes amis à souffrir pour ta gloire,
Et ce qu'ose contre eux la fureur la plus noire
Marque un effet de ta pitié.

Toutes les fois qu'ainsi ta bonté se déploie
Ils nomment ces malheurs un bienheureux hasard,
Et n'examinent point quelle main les départ
Lorsque la tienne les envoie.

Seigneur, sans ton vouloir rien n'arrive ici-bas;
Il fait la pauvreté comme il fait l'abondance;
Et les raisons de tout sont en ta providence
Que ce grand tout suit pas à pas.

Il est juste, il est bon qu'ainsi tu m'humilies,
Pour m'apprendre à marcher sous tes enseignements,
Et bannir de mon cœur les vains emportements
De mes orgueilleuses folies.

Il m'est avantageux que mon front soit couvert
D'une confusion qui vers toi me rappelle,
Pour chercher mon refuge en ta main paternelle,
Plutôt qu'en l'homme qui me perd.

J'en apprends à trembler sous l'abyme inscrutable
Que présente à mes yeux ton profond jugement,
Lorsque je vois ton bras frapper également
Sur le juste et sur le coupable.

Bien que d'abord cet ordre ait de quoi m'étonner,
Il est l'équité même et la même justice,
Puisqu'il afflige l'un pour hâter son supplice,
Et l'autre pour le couronner.

Quelles graces, Seigneur, ne te dois-je point rendre
De ne m'épargner point les graces des travaux,
Et de me prodiguer l'amertume des maux
Dont le vrai bien se doit attendre !

Ces maux à pleines mains sur ma tête versés
A l'esprit comme au corps font sentir leurs atteintes,
Et dedans et dehors je porte les empreintes
Des carreaux que tu m'as lancés.

L'angoisse et les douleurs deviennent mon partage,
Sans que rien sous le ciel m'en puisse consoler;
Toi seul les adoucis, toi seul y sais mêler
Ce qui me soutient le courage.

Céleste médecin de ceux que tu chéris,
Ainsi jusqu'aux enfers tu menes et ramenes;
Tu nous ouvres le ciel par l'essai de leurs gênes;
Tu blesses, et puis tu guéris.

Étends sur moi, Seigneur, étends ta discipline;
Décoche ces doux traits de ta sévérité,
Qui servent de remede à la fragilité
Par leur instruction divine.

Me voici, Pere aimé, prêt à les recevoir;
Je m'incline et m'abats sous ta main amoureuse;
Fais-lui prendre à ton gré ta verge rigoureuse
Qui me rejette en mon devoir.

Ce corps bouffi d'orgueil, cette ame ingrate et vaine,
De leur propre vouloir courbent sous le fardeau;
Frappe, et redresse-les au juste et droit niveau
De ta volonté souveraine.

Fais de moi ton disciple humble, dévot, soumis,
Comme, quand il te plaît, ta coutume est d'en faire,
Afin que tous mes pas n'aillent qu'à satisfaire
A ce que tu m'auras commis.

Une seconde fois frappe, je t'en convie ;
Je me remets entier sous ta correction ;
Elle est ici l'effet de ta dilection,
Et de ta haine en l'autre vie.

Ne la réserve pas à ce long avenir :
Tu vois au fond du cœur jusqu'à la moindre tache,
Et dans la conscience il n'est rien qui te cache
Ce que ta bonté doit punir.

Tu vois nos lâchetés avant qu'elles arrivent ;
Et tu n'as point besoin qu'aucun te donne avis
Ni de quelle façon tes ordres sont suivis,
Ni de quel air les hommes vivent.

Tu sais et mieux que moi quelles impressions
Me peuvent avancer en ton divin service,
Et combien est puissante à dérouiller le vice
L'aigreur des tribulations.

Ne dédaigne donc pas cette ame pécheresse,
Toi qui vois mieux que tous son foible et son secret ;
Fais-la se conformer à l'aimable décret
De ton éternelle sagesse.

Fais-moi savoir, Seigneur, ce que je dois savoir ;
Fais-moi ne rien aimer que ce qu'il faut que j'aime,
Louer tout ce qui plaît à ta bonté suprême,
Et qui remplit un saint devoir.

Fais-moi n'estimer rien en toute la nature
Que ce qui devant toi conserve quelque prix ;
Fais-moi ne rien blâmer que ce qu'à tes mépris
Expose sa propre souillure.

Ne me laisse juger biens ni maux apparents
Par cet extérieur qui n'a rien de solide,
Et ne souffre jamais que mon ame en décide
Sur le rapport des ignorants.

Fais-moi d'un jugement simple, mais véritable,
Discerner le visible et le spirituel,
Et rechercher sur-tout d'un soin continuel
Ce que veut ton ordre adorable.

Souvent le sens humain d'erreurs enveloppé
Précipite avec lui la prudence déçue,
Et l'amour qui s'attache à ce qu'offre la vue
Est encor plus souvent trompé.

De quoi nous peut servir l'éloge qui nous flatte?
Pour être mis plus haut en devient-on meilleur?
Et reçoit-on son prix de la vaine couleur
Dont une fausse gloire éclate?

Je dois fuir qui m'en donne, ou ne le regarder
Que comme un abuseur qui séduit ce qu'il loue,
Un infirme insolent qui d'un foible se joue,
Un aveugle qui veut guider.

La louange mal due aussi-bien n'est qu'un conte
Que le peu de mérite en soi-même dédit,
Et qui donne au dehors beaucoup moins de crédit
Qu'au dedans il ne fait de honte.

Il faut donc s'en défendre à toute heure, en tous lieux,
Puisqu'aucun après tout n'est ni grand ni louable
(Si l'humble saint François en peut être croyable),
Qu'autant qu'il l'est devant tes yeux.

CHAPITRE LI.

Qu'il faut nous appliquer aux actions extérieures et ravalées, quand nous ne pouvons nous élever aux plus hautes.

Lorsque tu sens, mon fils, ton ame inquiétée
De voir tes bons desirs lâchement rabattus,
Apprends que la ferveur qu'allument les vertus
N'est pas toujours de ta portée:
Tu ne peux pas toujours soutenir à ton gré
La contemplation dans le plus haut degré;
C'est en dépit de toi qu'ainsi tu te ravales;
Et le honteux besoin que l'esprit a du corps,
Lui donnant malgré lui des heures inégales,
Malgré lui le rejette aux œuvres du dehors.

Telle est l'impression que fait ton origine
Sur la plus digne ardeur dont tu sois emporté,
Tel est le sang impur et le suc infecté
Que tu tires de ta racine :
Tu vois avec dégoût et souffres à regret
L'importune langueur et le fardeau secret
Dont t'accable une vie infirme et corruptible ;
Il le faut toutefois, et ton malheur est tel,
Que ce dégoût de l'ame y devient invincible
Tant que pour sa prison elle a ce corps mortel.

Gémis donc, et souvent, sous le poids que t'impose
Une chair qui te lie à son être imparfait ;
Gémis des rudes lois que cette chair te fait ;
Gémis des maux qu'elle te cause ;
Gémis de ne pouvoir avec un plein effort
Attacher ton étude à ce divin transport
Qui dégage l'esprit de toute la matiere ;
Gémis de n'avoir pas assez de fermeté
Pour me donner sans cesse une ame tout entiere,
Et sans relâche aucune admirer ma bonté.

Ne dédaigne pas lors ces actions plus basses
Où le corps s'exerçant l'ame en a tout le fruit,
Ces emplois du dehors où tu te sens conduit
Par un doux reste de mes graces.
Attends en patience, attends l'heureux retour
Qui, du plus haut du ciel rappelant mon amour,
Reportera chez toi les biens de ma visite ;
Et ne murmure point de cette aridité

Qui saisissant ton cœur sitôt que je le quitte,
Le tient comme en exil dans son infirmité.

Il est mille actions pour cette mauvaise heure
Qui peuvent adoucir et tromper ton chagrin,
Attendant que je vienne et qu'il me plaise enfin
Rétablir chez toi ma demeure.
Je viendrai t'affranchir de tes anxiétés,
Et de tant de travaux pour mon nom supportés
Une solide joie éteindra la mémoire;
Je me conformerai moi-même à tes souhaits,
Et te ferai goûter, pour essai de ma gloire,
Le calme intérieur d'une céleste paix.

J'ouvrirai devant toi le pré des Ecritures,
Afin qu'à cœur ouvert tes saints ravissements
Y courent le sentier de mes commandements
Avec des intentions pures:
Alors, perçant de l'œil toute l'éternité,
Pour voir de ton bonheur la haute immensité,
Tu t'écrîras soudain, Ah! qu'il est ineffable!
Seigneur, quelques tourments qu'il nous faille sentir,
Tout ce qu'on souffre ici n'a rien de comparable
A la gloire qu'un jour tu dois nous départir.

CHAPITRE LII.

Que l'homme ne se doit point estimer digne de consolation, mais plutôt de châtiment.

SEIGNEUR, si je m'arrête au peu que je mérite,
Je ne puis espérer tes consolations,
Ni que du haut du ciel ta secrete visite
Daigne adoucir l'aigreur de mes afflictions.

Je n'en fus jamais digne, et lorsque tu me laisses
Dénué, pauvre, infirme, impuissant, et perdu,
Tu ne fais que justice à mes lâches foiblesses,
Et ce triste abandon me rend ce qui m'est dû.

Quand de tout mon visage un océan de larmes
Pourroit à gros torrents incessamment couler,
Je n'aurois aucun droit au moindre de ces charmes
Que versent tes bontés quand tu viens consoler.

Après m'être noirci d'un million d'offenses,
M'être fait un rebelle à tes commandements,
Tu ne me peux devoir pour justes récompenses
Que d'âpres coups de fouet, et de longs châtiments.

Je l'avoue à ma honte; et plus je m'examine,
Plus je découvre en moi cette indigne noirceur,
Qui ne peut mériter de ta faveur divine
Ni le moindre secours, ni la moindre douceur.

Mais toi, dont la bonté passe toute mesure
A prodiguer les biens dont ses trésors sont pleins,
Et qui dans cette indigne et vile créature
Considères encor l'ouvrage de tes mains;

Toi qui ne veux jamais que tes œuvres périssent,
Tu ne regardes point ce que j'ai mérité,
Et de ces grands vaisseaux qui jamais ne tarissent
Tu fais couler les dons de ta bénignité.

Tu les répands sur moi, Seigneur; tu me consoles,
Non pas à la façon des hommes tels que nous:
Leurs consolations se bornent aux paroles;
Les tiennes ont l'effet aussi prompt qu'il est doux.

Que t'ai-je fait, ô Dieu, digne que ta clémence
M'envoie ainsi d'en-haut un céleste rayon,
Et qui me fait ainsi jouir de ta présence,
Moi qui ne me souviens d'avoir rien fait de bon?

Je force ma mémoire à retracer ma vie,
Et n'y vois que désordre et que déréglement,
Qu'une pente au péché honteusement suivie,
Qu'une morne langueur pour mon amendement.

C'est une vérité que je ne te puis taire ;
Et, si mon impudence osoit la dénier,
Tes yeux me convaincroient aussitôt du contraire,
Sans qu'aucun entreprît de me justifier.

Qu'ai-je pu mériter par cet amour du vice
Que d'être mis au rang des plus grands criminels?
Et si tu fais agir seulement ta justice,
Qu'aura-t-elle pour moi que des feux éternels?

Je ne suis digne au plus que de voir sur ma face
L'opprobre et le mépris rejaillir à grands flots,
Et c'est injustement que j'occupe une place
Dans cette maison sainte où vivent tes dévots.

Je veux bien contre moi rendre ce témoignage,
Quelque dur qu'il me soit d'entendre ce discours,
Afin que ta pitié plus aisément s'engage
A remettre mon crime et me prêter secours.

Tout confus que je suis de me voir si coupable,
Que dirai-je, sinon, J'ai péché, mon Sauveur,
J'ai péché; mais pardonne, et d'un œil pitoyable
Regarde un criminel qui demande faveur.

Ne la refuse pas aux peines que j'endure,
Et laisse-moi du moins plaindre un peu mes douleurs
Avant que je descende en cette terre obscure
Qu'enveloppe la mort de ses noires couleurs.

Ce que tu veux sur-tout d'une ame ensevelie
Dans cette juste horreur que lui fait son péché,
C'est que le cœur se brise, et qu'elle s'humilie
Sous le saint repentir dont ce cœur est touché.

Cette contrition humble, sincere, vraie,
Autorise l'espoir du pardon attendu,
Calme si bien l'esprit, ferme si bien sa plaie,
Que ta grace lui rend ce qu'il avoit perdu.

C'est une sauve-garde à l'ame pénitente
Contre l'ire future et l'effroyable jour;
Elle vient au-devant d'elle, et remplit son attente
Par un baiser de paix qui rejoint leur amour.

C'est, ô Dieu tout-puissant, c'est l'heureux sacrifice
Qu'accepte à bras ouverts ton immense grandeur,
Et tout l'encens du monde offert à ta justice
N'a point de quoi répandre une si douce odeur.

C'est l'onguent précieux, c'est le nard dont toi-même
As voulu qu'ici-bas l'homme embaumât tes piés,
Et jamais on n'a vu que ta bonté suprême
Ait dédaigné les vœux des cœurs humiliés.

C'est l'asyle assuré contre la fiere audace
Dont nos vieux ennemis osent nous assaillir;
Par-là de tout l'impur la souillure s'efface;
Par-là nous dépouillons tout ce qui fait faillir.

CHAPITRE LIII.

Que la grace de Dieu est incompatible avec le goût des choses terrestres.

Ma grace est précieuse, et l'impur alliage
Des attraits du dehors et des plaisirs mondains,
Ces douceurs dont la terre empoisonne un courage
Sont l'éternel objet de ses justes dédains;
Elle n'en souffre point l'injurieux mélange,
Et depuis qu'avec elle on pense les unir,
Elle prend aussitôt le change,
Et leur cede le cœur qui les veut retenir.

Défais-toi donc, mon fils, de tout le corruptible,
Bannis bien loin de toi tout cet empêchement,
Si tu veux que ton cœur demeure susceptible
De ce qu'a de plus doux son plein épanchement;
Plongé dans la retraite, et seul avec toi-même,
Fais-en ton seul plaisir et ton unique bien;
Adore son Auteur suprême,
Et fuis l'amusement de tout autre entretien.

Redouble à tous moments l'ardeur de ta priere,
Afin que je te donne un esprit recueilli,

Une pureté d'ame inviolable, entiere,
Un tendre et long regret d'avoir long-temps failli :
Ne compte à rien le monde; et quand cet infidele
Par quelques hauts emplois émeut ta vanité,
Préfere ceux où je t'appelle
A tout l'extérieur dont tu te vois flatté.

Tu ne peux contempler mes augustes mysteres,
M'offrir une ame pure et des vœux innocents,
Et laisser tout ensemble aux douceurs passageres
Ces langereux aveu de chatouiller tes sens;
Il faut qu'un saint exil par un pieux divorce
De tes plus chers amis sache te retrancher,
Et rejette toute l'amorce
Des satisfactions qui viennent de la chair.

Ainsi Pierre autrefois, ce prince des Apôtres,
Savoit en éviter le piege décevant,
Et pour à son exemple attirer tous les autres,
Il les prioit lui-même, et leur disoit souvent:
« Contenez vos desirs, et marchez sur la terre
« Comme si vous étiez en pays étranger;
« Ce sont eux qui vous font la guerre,
« Et leur plus doux appas fait le plus grand danger. »

Oh, que l'homme à la mort porte de confiance
Quand il n'a dans le monde aucun attachement,
Qu'il s'est dépris de tout, et que sa conscience
A su se faire un fort de ce retranchement!
Mais il n'est pas aisé, ni que l'esprit malade

Rompe ainsi tous les fers dont il est arrêté,
Ni que la chair se persuade
Quels biens a de l'esprit l'entiere liberté.

Il le faut toutefois, du moins si tu veux vivre
Ainsi qu'un vrai dévot, avec ordre, avec soin,
Il te faut affranchir des assauts que te livre
Tout ce qui te regarde ou de près ou de loin:
Il est besoin sur-tout de vigilance extrême,
D'un cœur bien résolu, d'un courage affermi,
Et de te garder de toi-même
Comme de ton plus grand et plus fier ennemi.

Tout le reste aisément avoûra sa défaite,
Si tu sais de toi-même une fois triompher:
Le combat est fini, la victoire est parfaite,
Quand l'amour-propre fuit, ou se laisse étouffer.
Qui se domte à ce point qu'il tient par-tout soumise
Sa chair à sa raison, et sa raison à moi,
Ne craint plus aucune surprise,
Et demeure le maître et du monde et de soi.

Oui, quand l'homme en est là, la bataille est gagnée;
Mais pour y parvenir il faut bien commencer,
Avec force et courage empoigner la coignée,
Et jusqu'en la racine à grands coups l'enfoncer:
C'est ainsi qu'on détruit, c'est ainsi qu'on arrache
L'amour désordonné qu'on se porte en secret,
Et c'est ainsi qu'on se détache
Et de l'intérêt propre, et de tout faux attrait.

De ce vice commun, de cet amour trop tendre
Où par sa propre main on se laisse enchaîner,
Coulent tous les desirs dont il se faut défendre,
S'élevent tous les maux qu'il faut déraciner;
De là descend le trouble, et de là prend naissance
Tout cet égarement qui brouille tes souhaits;
Et qui peut briser sa puissance
S'assure en même temps une profonde paix.

Mais il en est fort peu dont la vertu sublime
Conduise tous leurs soins à bien mourir en eux,
Et, bien en anéantir toute la propre estime,
Rende du propre regard purifiés leurs vœux:
Ce charmant embarras les retient, les rappelle;
Enveloppés en eux, ils n'en peuvent sortir,
Et leur ame toute charnelle
A prendre un vol plus haut ne sauroit consentir.

Quiconque cependant veut marcher dans ma voie,
Et suivre en liberté la trace de mes pas,
Doit de tous ces desirs que l'amour-propre envoie
Sous de saintes rigueurs ensevelir l'appas,
Combattre dans son cœur et vaincre la nature,
Ne lui rien accorder qu'elle ait trop desiré,
Et pour aucune créature
N'avoir aucun amour qui ne soit épuré.

CHAPITRE LIV.

Des divers mouvements de la Nature et de la Grace.

CONSIDERE, mon fils, en tout ce qui se passe,
De la nature et de la grace
Les mouvements subtils l'un à l'autre opposés;
Leurs images souvent en lieu même épandues,
L'une dans l'autre confondues,
Ont des traits si pareils et si peu divisés,
Que les plus grands dévots, après s'être épuisés
En des recherches assidues,
A peine, quelque soin qu'ils s'en puissent donner,
Ont des yeux assez vifs pour les bien discerner.

Chacun se porte au bien, et le desir avide
Jamais n'embrasse d'autre objet:
Mais il en est de faux ainsi que de solide;
Et comme l'apparence attire le projet,
La fausse avec tant d'art quelquefois y préside,
Que l'un passe pour l'autre, et les yeux les meilleurs
Se trompent aux mêmes couleurs.

C'est ainsi que souvent à force d'artifices
La nature enchaîne et déçoit,

Se considere seule aux vœux qu'elle conçoit,
Et se prend pour seul but en toutes ses délices;
Mais la grace chemine avec simplicité,
Ne peut souffrir du mal l'ombre ni l'apparence,
Ne tend jamais de piege à la crédulité,
Voit toujours Dieu par préférence,
Ne fait rien que pour lui, le prend pour seule fin,
Et met tout son repos en cet Être divin.

Il faut mourir en soi, se vaincre, se soumettre,
Se laisser opprimer, se voir assujettir,
La nature jamais ne veut y consentir,
Jamais n'ose se le permettre:
Mais la grace prend peine à se mortifier,
Sous le vouloir d'autrui cherche à s'humilier,
A se domter par-tout met toute son étude;
Et de la sensualité
Le joug si doux pour l'autre est pour elle si rude,
Qu'à lui seul elle oppose un esprit révolté.

Pour en mieux briser l'esclavage,
La propre liberté, chez elle hors d'usage,
N'a rien qu'elle daigne garder;
Elle aime à se tenir dessous la discipline,
Jamais avec plaisir sur aucun ne domine,
Jamais n'aspire à commander.
Être et vivre sous Dieu, s'attacher en captive
A l'ordre aimable de ses lois,
Et se ranger pour lui sous le moindre qui vive,
C'est de tous ses desirs l'inébranlable choix.

Regarde comme la nature
S'empresse avec activité
A la moindre couleur, à la moindre ouverture
Que fait son intérêt ou sa commodité :
Dans son plus beau travail tout ce qu'elle examine
C'est combien sur un autre un tel emploi butine ;
L'estime s'en mesure à ce qu'il rend de fruit :
La grace cherche aussi l'utile et le commode ;
Mais la sainte ardeur qu'elle suit,
Par une contraire méthode,
Sans se considérer, embrasse à cœur ouvert
Ce qui sert à plusieurs, et non ce qui lui sert.

L'une aime les honneurs où le monde l'appelle,
Les reçoit avec joie, et court même au-devant ;
L'autre m'en fait toujours un hommage fidele,
Et sur ceux qu'on lui rend son zele s'élevant
Me les réfere tous, sans en vouloir pour elle.

L'une craint les mépris et la confusion ;
L'autre en bénit l'occasion,
Et d'une alégresse infinie
Au nom de Jésus-Christ souffre l'ignominie.

La molle oisiveté, le repos nonchalant,
Pour la nature ont de douces amorces :
Mais la grace au contraire est d'un esprit bouillant
Qui veut faire sans cesse un essai de ses forces ;
Sa vie est toute d'action,
Et ne peut subsister sans occupation.

Les nouveautés plaisent à la nature;
Elle aime l'ajusté, le beau, le précieux;
Le vil et le grossier sont l'horreur de ses yeux,
L'en vouloir revêtir c'est lui faire une injure:
La grace aime l'habit simple et sans ornement;
Elle n'affecte point la mode;
Le plus vieux drap n'a rien qui lui semble incommode,
Et le plus mal poli lui plaît également.

La nature a le cœur aux choses de la terre
Dont le vain éclat l'éblouit,
Et si le gain l'épanouit,
La perte aussitôt le resserre;
Il chancelle, il s'abat sous le moindre revers,
Et s'aigrit fortement pour un mot de travers.

Comme la grace est éloignée
De cet indigne attachement,
Les seuls biens éternels attirent pleinement
L'œil d'une ame qu'elle a gagnée;
Elle tient pour indifférents
Et la perte et le gain de ces biens apparents;
Contre elle sans effet l'opprobre se déploie;
Rien ne la peut troubler, rien ne la peut aigrir;
Et ne mettant qu'au ciel ses trésors et sa joie,
Elle ne peut rien perdre où rien ne peut périr.

La nature est cupide autant qu'elle est avare,
Et sa brûlante soif d'avoir

La rend plus prompte à recevoir
Qu'à faire part de ce qu'elle a de rare;
Tout ce qu'elle possede émeut le propre amour,
Et la possédant à son tour,
A l'usage privé par cet amour s'applique:
La grace est libérale, et, contente de peu,
Ne veut point de trésors qu'elle ne communique,
Et du propre intérêt fait un tel désaveu,
Qu'elle trouve à donner plus de béatitude
Qu'à recevoir d'autrui la juste gratitude.

Emprunte, emprunte mes clartés
Pour voir où penche la nature,
Comme elle incline aux vanités,
A la chair, à la créature,
Comme elle se plait à courir
Et pour voir et pour discourir,
Cependant que vers Dieu la grace attire une ame,
Et que sur le vice abattu
Elle aplanit aux cœurs qu'un saint desir enflamme
L'heureux sentier de la vertu.

Elle fait bien plus, cette grace,
Elle renonce au monde, et son feu généreux
Devient une invincible glace
Pour tout ce que la terre a d'attraits dangereux:
Tout ce qu'aime la chair est l'objet de sa haine;
Et, bien loin de courir vagabonde, incertaine,
Au gré de quelque folle ardeur,

La retraite a pour elle une si douce chaîne,
Que paroître en public fait rougir sa pudeur.

Leurs consolations sont même si diverses,
Que l'une les arrête à ce qu'aiment les sens ;
L'autre, qui les tient impuissants,
Ne regarde que Dieu dans toutes ses traverses,
N'a recours qu'à lui seul, et ne se plaît à rien
Qu'en l'unique et souverain bien.

Retrancher l'espoir du salaire,
C'est rendre la nature à son oisiveté ;
Et détourner ses yeux de sa commodité,
C'est la mettre en état de ne pouvoir rien faire :
Elle ne prête point ses soins officieux
Sans prétendre aussitôt ou la pareille ou mieux ;
Quelques dons qu'elle fasse, elle veut qu'on les prise,
Que ses moindres bienfaits soient tenus de grand poids,
Qu'elle en ait la louange ou qu'on l'en favorise,
Et qu'un foible service acquiere de pleins droits.

Oh, que la grace est différente !
Qu'elle fait du salaire un généreux mépris !
Son Dieu seul est le digne prix
Qui puisse remplir son attente.
Comme l'humaine infirmité
Fait des biens temporels une nécessité,
C'est pour ce besoin seul qu'elle en souffre l'usage,
Et ne consent d'en obtenir

Que pour mieux se faire un passage
A ceux qui ne sauroient finir.

Si le nombre d'amis, si la haute alliance,
Si le vieil amas des trésors,
Si le rang que tu tiens, si le lieu dont tu sors,
De quelque vaine gloire enflent ta confiance;
Si tu fais ta cour aux puissants,
Si les riches ont tes encens,
Par une molle flatterie;
Si tu vantes par-tout ce que font tes pareils;
Tu ne suis que le cours de cette afféterie
Qu'inspire la nature à qui croit ses conseils.

La grace agit d'une autre sorte;
Elle chérit ses ennemis,
Et la foule épaisse d'amis
Jamais hors d'elle ne l'emporte;
Quoiqu'elle fasse état des qualités, du rang,
De l'illustre et haute naissance,
Elle n'en prise point l'éclat ni la puissance,
Si la haute vertu ne passe encor le sang.

Le pauvre en sa faveur la trouve plus flexible
Que ne fait le riche orgueilleux;
Avec l'humble innocence elle est plus compatible
Qu'avec le pouvoir sourcilleux:
Ses applaudissements sont pour les cœurs sinceres,
Non pour ces bouches mensongeres
Que la seule fourbe remplit;

Elle exhorte les bons à ces œuvres parfaites,
Ces hautes charités publiques et secretes,
Par qui du Fils de Dieu l'image s'accomplit;
Et sa pieuse adresse aux vertus les avance
Par l'émulation de cette ressemblance.

La nature jamais ne veut manquer de rien,
Jamais du moindre mal n'aime à souffrir l'atteinte;
Tout ce qu'elle n'a pas, faute d'un peu de bien,
Lui donne un grand sujet de plainte:
La grace n'en vient point à cette lâcheté,
Et porte constamment toute la pauvreté.

La nature sur soi fixe toute sa vue,
Y jette tout l'effort de ses réflexions,
Et n'a point de combats ni d'agitations
Où par l'intérêt propre elle ne soit émue:
La grace a d'autres mouvements,
Dont les sacrés épurements
Rapportent tout à Dieu comme à leur origine;
Elle ne s'attribue aucun bien qu'elle ait fait,
Et toute sa vertu jamais ne s'imagine
Que son plus grand mérite ait rien que d'imparfait.

Elle n'est point contentieuse,
Et ne donne point ses avis
D'une maniere impérieuse
Qui demande à les voir suivis;
Jamais à ceux d'un autre elle ne les préfere;
Et, de quoi qu'elle juge ou qu'elle délibere,

A l'examen divin elle soumet le tout,
Et fait la Sagesse éternelle
Arbitre souveraine et de ce qu'on croit d'elle,
Et de tout ce qu'elle résout.

L'âpre démangeaison d'entendre des nouvelles,
Ou de pénétrer un secret,
Pour la nature a tant d'attrait,
Qu'elle prête l'oreille à mille bagatelles;
L'ambitieuse soif de paroître au-dehors
Lui fait consumer mille efforts
A lasser de ses sens la vaine expérience;
Et l'éclat d'un grand nom lui semble un tel bonheur,
Qu'il la force à courir avec impatience
Où brille quelque espoir de louange et d'honneur.

La grace n'a jamais cette humeur curieuse
Qui court après les raretés;
Jamais les folles nouveautés
N'allument dans son sein d'amour capricieuse:
Toutes naissent aussi de ces corruptions
Que du cercle des temps les révolutions
Sous de nouveaux dehors rendent à la nature;
Et jamais sur la terre on n'a lieu d'espérer
Du retour déguisé de cette pourriture
Aucun effet nouveau, ni qui puisse durer.

Elle enseigne à ranger tes sens sous ta puissance,
A bannir de tes actions

L'orgueil des ostentations,
Et le fard de la complaisance ;
Elle enseigne à cacher dessous l'humilité
Ce que de tes vertus l'effort a mérité,
Quand même il est tout admirable ;
En toute science, en tout art,
Elle cherche quel fruit en peut être estimable,
Et combien de son Dieu la gloire y tient de part.

Elle ne veut jamais ni qu'on la considere,
Ni qu'on daigne priser quoi qu'elle puisse faire,
Mais que dans tous ses dons ce Dieu seul soit béni,
Ce Dieu qui les fait tous de sa pure largesse,
Et se plaît à livrer sans cesse
Aux prodigalités d'un amour infini
L'inépuisable fonds de toute sa richesse.

Pour t'exprimer enfin ce que la grace vaut,
C'est un don spécial du souverain Monarque,
Un trait surnaturel des lumieres d'en-haut,
Le grand sceau des élus et leur céleste marque,
Du salut éternel le gage précieux,
L'arrhe du paradis, et l'avant-goût des cieux.

C'est par elle que l'homme, arraché de la terre,
Pousse jusqu'à leur voûte un feu continuel,
De charnel qu'il étoit devient spirituel,
Et se fait à soi-même une implacable guerre.
Plus tu vaincs la nature et l'oses maltraiter,

Plus cette grace abonde, et seme des mérites,
Que moi-même honorant de mes douces visites
Je fais de jour en jour d'autant plus haut monter;
Et ma main, d'autant mieux réparant mon ouvrage,
Dans ton intérieur rétablit mon image.

CHAPITRE LV.

De la corruption de la Nature, et de l'efficace de la Grace.

Seigneur, à ton image il t'a plu me former;
Ton souffle dans mon ame a daigné l'imprimer
Par un amoureux caractere;
Mais ce n'est pas assez, il faut, il faut encor
Cette grace, ce grand trésor,
Que tu viens de montrer m'être si nécessaire;
Je ne puis autrement vaincre l'orgueil caché
De ma nature pervertie,
Qui, faisant triompher la plus foible partie,
Me précipite au mal et m'entraîne au péché.

Malgré moi j'y succombe, et j'en sens malgré moi
Régner sur tout mon cœur l'impérieuse loi,
Aux lois de l'esprit opposée;
Esclave qu'il en est, il l'aide à me trahir
Jusqu'à me forcer d'obéir
Aux sensualités de la chair abusée:

Je n'en saurois domter les folles passions
Sans l'assistance de ta grace,
Et si tu ne répands son ardente efficace
Sur la malignité de leurs impressions.

Oui, Seigneur, il faut grace, il en faut grand secours,
Il en faut grand effort qui croisse tous les jours,
Pour assujettir la nature,
Elle qui, du moment qu'elle peut respirer,
Sans aucun soin de s'épurer,
Penche vers la révolte et glisse vers l'ordure.
Le péché fit sa chûte et sa corruption;
Et depuis le premier des hommes
Cette tache a passé dans tous tant que nous sommes
Avec tous les malheurs de sa punition.

Ce chef-d'œuvre si beau qui sortit de tes mains
Paré des ornements si brillants et si saints
De la justice originelle
En a si bien perdu l'éclat et les vertus,
Que son nom même ne sert plus
Qu'à nommer la nature infirme et criminelle;
Ce qui lui reste encor de propre mouvement
N'est qu'un triste amas de foiblesses,
Qui, n'ayant pour objet que d'infâmes bassesses,
Ne fait que l'abymer dans son déréglement.

Malgré tout ce désordre et sa morne langueur,
Il lui demeure encor quelque peu de vigueur,
Mais qui ne la sauroit défendre:

Ce n'est du premier feu qu'un rayon égaré,
Une pointe mourante, un trait défiguré,
Une étincelle sous la cendre;
C'est enfin cette foible et tremblante raison,
Qu'enveloppe un épais nuage,
Qui méle tant de trouble à son plus clair usage,
Que souvent son remede est un nouveau poison.

Elle peut discerner aux dehors inégaux
Le bien d'avec le mal, le vrai d'avec le faux,
Ce qu'elle doit aimer ou craindre:
Elle a, pour en juger, quelquefois de bons yeux;
Mais pour mettre en effet ce qu'elle a vu le mieux
Ses forces n'y sauroient atteindre,
Et ne la font jouir ni des pleines clartés
Que la vérité pure inspire,
Ni d'un ordre bien sain dans ce qu'elle desire,
Ni d'un droit absolu dessus nos volontés.

De là vient, ô mon Dieu, qu'en tout ce que je fais
L'esprit me porte en haut, et fait que je me plais
En la loi que tu m'as prescrite:
Je sais que ton précepte est bon, et juste, et saint,
Je sais qu'il montre à fuir le vice qui l'enfreint,
Et le mal qu'il faut que j'évite;
Mais la chair m'asservit à la loi du péché,
Et, forte de mon impuissance,
Me contraint d'obéir à sa concupiscence
Plutôt qu'à la raison qui m'en eût détaché.

Ainsi je vois souvent tomber à mes côtés
Les efforts languissants des bonnes volontés
Qu'à l'effet je ne puis conduire ;
Ainsi pour la vertu contre les vains plaisirs
J'ai force bons propos, j'ai force bons desirs,
Mais qui ne peuvent rien produire.
La grace n'aidant pas d'un secours assez plein
Ma foiblesse et mon inconstance,
Ce qui jette au-devant la moindre résistance
Me fait perdre courage et changer de dessein.

Vacillante clarté qui manques de pouvoir,
Raison, pourquoi faut-il que tu me fasses voir
La droite maniere de vivre ;
Pourquoi m'enseignes-tu le chemin des parfaits,
Si de soi ton idée, impuissante aux effets,
Ne peut fournir d'aide à la suivre,
Si cet infâme poids de ma corruption
Rabat l'effort dont tu m'éleves,
Et si ces grands projets que jamais tu n'acheves
Ne peuvent me tirer de l'imperfection ?

Sainte grace du ciel, sans qui je ne puis rien,
Que tu m'es nécessaire à commencer le bien,
A le poursuivre, à le parfaire !
Oui, Seigneur, oui, mon Dieu, je pourrai tout en toi,
Pourvu qu'elle m'assiste à régler mon emploi,
Pourvu que son rayon m'éclaire.
Il n'est point de mérite où la grace n'est pas ;

Et tous les dons de la nature,
S'ils n'en ont point l'appui, ne sont qu'une imposture
Dont l'œil bien éclairé ne peut faire de cas.

La richesse, les arts, la force, la beauté,
L'éloquence, et l'esprit, devant ta majesté
Ne sont d'aucun poids sans la grace:
La nature est aveugle à départir ses dons,
Elle en est libérale aux méchants comme aux bons,
Et n'y mêle rien qui ne passe;
Mais la dilection que ta grace produit
Est la marque du vrai fidele,
Qu'on ne porte jamais sans devenir par elle
Digne de ce grand jour qui n'aura point de nuit.

La grace donne à tout le rang qu'il doit tenir:
Sans elle ce n'est rien de prévoir l'avenir
Et d'en prononcer les oracles;
Sans elle, c'est en vain qu'on perce jusqu'aux cieux,
Qu'on rend l'oreille aux sourds, aux aveugles les yeux;
Ce n'est rien que tous ces miracles:
L'espérance, la foi, le reste des vertus,
Sans la charité, sans la grace,
Pour hautes qu'elles soient, tombent devant ta face
Ainsi que des épis de langueur abattus.

O trésor que jamais le monde ne comprit!
O grace qui répands sur le pauvre d'esprit
Des vertus les saintes richesses,

Et rends sainte à son tour l'abondance des biens
Par cette humilité qu'en l'ame tu soutiens
Contre l'orgueil de nos foiblesses ;
Viens dès le point du jour, descends, verse en mon cœur
Tes consolations divines,
De peur qu'aride et las en ce champ plein d'épines
Il n'y demeure enfin sans force et sans vigueur !

Accorde-moi ce don, et j'accepte un refus
De quoi qu'osent chercher les sentiments confus
De l'infirmité naturelle.
Ta grace me suffit, et si je suis tenté,
Battu d'afflictions, trahi, persécuté,
Je ne craindrai rien avec elle ;
J'y mets toute ma force, et j'en fais tout mon bien :
Elle secourt, elle conseille ;
Il n'est sagesse aucune à la sienne pareille,
Ni pouvoir ennemi qui soit égal au sien.

C'est elle qui du cœur est la vive clarté,
Elle qui nous instruit et de la vérité
Et de l'heureuse discipline ;
C'est elle qui soutient parmi l'oppression ;
C'est elle qui nourrit dans la dévotion,
Et bannit tout ce qui chagrine :
Elle ne souffre en l'ame aucun indigne effroi ;
Elle en dissipe les alarmes,
Et donne au saint amour des soupirs et des larmes
Qu'elle-même prend soin d'élever jusqu'à toi.

Sans elle je ne suis qu'un arbre infortuné,
Une souche inutile, un tronc déraciné,
Qui n'est bon qu'à jeter aux flammes.
O grand Dieu, dont la main nous prête un tel secours,
Fais-moi donc prévenir, fais-moi suivre toujours
Par cette lumiere des ames;
Fais qu'elle m'affermisse aux bonnes actions,
Pere éternel, je t'en conjure
Par ton Fils Jésus-Christ, par cette source pure
D'où part le doux torrent de ses impressions.

CHAPITRE LVI.

Que nous devons renoncer à nous-mêmes, et imiter Jésus-Christ en portant notre croix.

AUTANT que tu pourras t'écarter de toi-même,
Autant passeras-tu dans mon être suprême.
Comme l'ame au-dedans enracine la paix
Quand pour tout le dehors elle éteint ses souhaits,
Ainsi, lorsqu'au-dedans elle-même se quitte,
Elle s'unit à moi par un si haut mérite.
Je te veux donc apprendre à te bien détacher,
Sans plus te revêtir, sans plus te rechercher,
T'instruire à te soumettre à ma volonté pure,
Sans contradiction, sans bruit, et sans murmure.
Suis-moi, je suis et vie, et voie, et vérité:
On ne va point sans voie au terme projeté;

On ne vit point sans vie ; on ne peut rien connoître
Si de la vérité le jour ne vient paroître.
C'est moi qui suis la vie où tu dois aspirer,
La vérité suprême où tu dois t'assurer,
La voie à suivre en tout, mais voie inviolable,
Vérité hors de doute, et vie interminable.
Je suis la droite voie, et dont le juste cours
Pour arriver au ciel ne souffre aucuns détours ;
Je suis la vérité souveraine et sacrée ;
Je suis la vie enfin, vraie, heureuse, incréée.
Si tu prends bien ma voie, et marches sans gauchir,
La vérité saura pleinement t'affranchir ;
Tu la verras entiere, et sa clarté fidele
Te servira de guide à la vie éternelle.
Pour la connoître bien, écoute et crois ma voix ;
Pour entrer à la vie, aime et garde mes lois ;
Pour te rendre parfait, vends tout et te détache :
Quiconque est mon disciple à soi-même s'arrache;
De la présente vie il fait un saint mépris :
Si tu prétends à l'autre, on ne l'a qu'à ce prix.
Tu dois à tous tes sens faire une rude guerre,
Pour être grand au ciel t'humilier en terre,
Pour régner avec moi te charger de ma croix ;
Ma couronne est acquise à qui soutient son poids,
Et c'est l'aimable joug de cette servitude
Qui seul ouvre la voie à la béatitude.

Seigneur, puisqu'il t'a plu de choisir ici-bas
Les rigueurs d'une vie étroite et méprisée,
Fais qu'aux mêmes rigueurs ma constance exposée

Par le mépris du monde avance sur tes pas.
J'aurois mauvaise grace à ne vouloir pas être
Au même rang que mon Auteur;
Le disciple n'est pas au-dessus du docteur,
Ni l'esclave au-dessus du maître.

Fais que ton serviteur s'exerce à t'imiter;
Fais qu'à suivre ta vie à toute heure il s'essaie;
En elle est mon salut, et la sainteté vraie;
C'est par-là seulement qu'on te peut mériter.
Quoi que je lise ailleurs, quoi que je puisse entendre,
Je n'en puis être satisfait,
Et je n'y trouve rien de ce plaisir parfait
Que d'elle seule on doit attendre.

Puisque tu sais, mon fils, toutes ces vérités,
Que ta sainte lecture a toutes ces clartés,
Tu seras bienheureux, si tu fais sans réserve
Ce que tu vois assez que je veux qu'on observe.
Celui qui, bien instruit par ces enseignements,
Garde un profond respect pour mes commandements,
C'est celui-là qui m'aime; et comme je sais rendre
A qui me sait aimer plus qu'il n'ose prétendre,
Je l'aime, et l'aimerai jusqu'à lui faire voir
Ma gloire en cet éclat qu'on ne peut concevoir,
L'en couronner moi-même, et pour digne salaire
L'asseoir à mes côtés au trône de mon Pere.

Seigneur, dont la bonté ne s'épuise jamais,
Et qui dans tous nos maux toi-même nous consoles,

Puissé-je voir l'effet de tes saintes paroles !
Puissé-je mériter ce que tu me promets !
J'ai reçu de ta main le fardeau salutaire
De cette aimable et sainte croix,
Et je la porterai jusqu'aux derniers abois
Telle que tu la voudras faire.

La croix est en effet du bon religieux
La véritable vie, et le chemin solide,
La lumiere assurée, et l'infaillible guide
Qui le mene à la gloire et l'introduit aux cieux :
Quand on a commencé d'en suivre la banniere
Il ne faut plus en désister,
Et l'on devient infâme à la vouloir quitter,
Ou faire deux pas en arriere.

Mes freres, marchons donc sous cet heureux drapeau,
Marchons d'un même pas, Jésus sera des nôtres :
Pour lui nous l'avons pris, ainsi que ses Apôtres ;
Nous le devons pour lui suivre jusqu'au tombeau.
Le plus âpre sentier ne peut donner de peine,
Puisqu'il nous est frayé par lui :
Il marche devant nous, et sera notre appui,
Comme il est notre capitaine

Pourrions-nous reculer en voyant notre roi
Les armes à la main commencer la conquête ?
Il combattra pour nous, il est à notre tête ;
Suivons avec ardeur, n'ayons aucun effroi ;

Soyons prêts de mourir dans ce champ de victoire
Que lui-même a teint de son sang;
La retraite est un crime, et qui sort de son rang
Souille et trahit toute sa gloire.

CHAPITRE LVII.

Que l'homme ne doit pas perdre courage quand il tombe en quelques défauts.

Mon fils, je me plais mieux à l'humble patience
Parmi les tribulations,
Qu'au zele affectueux de ces dévotions
Dont la prospérité nourrit la confiance.
Pourquoi donc t'émeus-tu pour un foible revers?
Pourquoi t'affliges-tu pour un mot de travers?
Un reproche léger n'est pas un grand outrage;
Quand même jusqu'au cœur il t'auroit pu blesser,
Il ne te devroit pas ébranler le courage;
Va, fais la sourde oreille, et laisse-le passer.

Ce n'est pas le premier dont tu sentes l'atteinte;
Il n'a pour toi rien de nouveau,
Et si tu peux long-temps reculer du tombeau,
Ce n'est pas le dernier dont tu feras ta plainte.
Tu n'es que trop constant hors de l'adversité;
Tu secours même un autre avec facilité,

Ta pitié le conseille, et ta voix le conforte,
Tu sais à tous ses maux mettre un prompt appareil;
Mais quand l'affliction vient frapper à ta porte,
Tu n'as plus aussitôt ni force ni conseil.

Par-là tu peux juger l'excès de ta foiblesse,
Que mille épreuves te font voir,
Puisque le moindre obstacle a de quoi t'émouvoir,
Et que le moindre mal t'accable de tristesse.
Je sais qu'il t'est fâcheux de te voir mépriser;
Tel qui te foule aux pieds te devroit courtiser;
Tel devroit t'obéir qui sous lui te captive:
Mais souviens-toi qu'enfin tout est pour ton salut,
Que ce qui te déplaît par mon ordre t'arrive,
Et que ton bonheur propre en est l'unique but.

Je ne demande point que tu sois insensible,
Mais tâche à bien régler ton cœur,
Tâche à bien soutenir ce qu'il a de vigueur,
Et si tu ne peux tout, fais du moins ton possible:
A chaque déplaisir tiens-toi ferme en ce point
Que s'il te peut toucher il ne t'abatte point,
Que jamais son aigreur long-temps ne t'embarrasse:
Souffre avec alégresse, ou, si c'est trop pour toi,
Souffre avec patience, et conserve une place
A recevoir sans bruit tout ce qui vient de moi.

Que si tu ne saurois sans trop de répugnance
Endurer tant d'oppression,
Si tu ne peux ouïr sans indignation

Ce que la calomnie à ton opprobre avance,
Rends-toi maître du moins de tous ces mouvements,
Réprime la chaleur de leurs soulèvements,
De crainte qu'à les voir quelqu'un ne s'effarouche;
Et, de quelque façon que tu sois méprisé,
Prends garde qu'un seul mot ne sorte de ta bouche
Dont puisse un esprit foible être scandalisé.

La tempête, bientôt cédant à la bonace,
N'aura plus ces éclats ardents,
Et toute la douleur qu'elle excite au-dedans
Perdra son amertume au retour de ma grace.
Je suis le Dieu vivant encor prêt à t'aider,
Prêt à venger ta honte, et prêt à t'accorder
Des consolations l'abondante lumiere;
Mais pour en obtenir les nouvelles faveurs
Il faut remettre en moi ta confiance entiere,
Et prendre à m'invoquer de nouvelles ferveurs.

Montre-toi plus égal durant ce peu d'orage,
Fais ton effort pour le braver,
Et, quelques grands malheurs qui puissent t'arriver,
Prépare encor ton ame à souffrir davantage.
Pour te sentir pressé des tribulations,
Pour te voir chanceler sous les tentations,
Ne crois pas tout perdu, n'y trouve rien d'étrange:
Tu n'es qu'homme, et non Dieu, mais homme tout de chair,
Mais chair toute fragile, et non pas tel qu'un Ange,
Que de l'abus des sens il m'a plu détacher.

Les Anges même au ciel, le premier homme en terre,
Où je lui fis un paradis,
Conserverent si peu l'état où je les mis
Qu'ils devinrent bientôt dignes de mon tonnerre.
Ne prétends non plus qu'eux conserver ta vertu
Sans te voir ébranlé, sans te voir combattu;
Mais en ce triste état offre-moi ta foiblesse:
J'éleve qui gémit avec humilité,
Et plus l'homme à mes yeux reconnoît sa bassesse,
Plus je le fais monter vers ma divinité.

Béni sois-tu, Seigneur, dont la sainte parole
Me fortifie et me console;
Il n'est rien ailleurs de si doux:
Que ferois-je, ô mon Dieu, parmi tant de miseres,
Parmi tant d'angoisses ameres,
Si tu ne m'enseignois à rabattre leurs coups?

Pourvu qu'heureusement j'acheve ma carriere,
Pourvu que ta sainte lumiere
Me conduise au port de salut,
Que m'importe combien je souffre de traverses,
Et combien de peines diverses
Me font du monde entier le glorieux rebut?

Fais qu'une bonne fin de ces maux me dégage;
Donne-moi cet heureux passage
De ce monde à l'éternité;
Aplanis-moi la route à monter dans ta gloire,
Et ne perds jamais la mémoire
Du besoin qu'a de toi mon imbécillité.

CHAPITRE LVIII.

Qu'il ne faut point vouloir pénétrer les hauts mysteres, ni examiner les secrets jugements de Dieu.

N'abuse point, mon fils, de tes foibles lumieres
Jusqu'à vouloir percer les plus hautes matieres,
Jusqu'à vouloir entrer dans les profonds secrets
De l'inégal dehors de mes justes décrets;
Ne cherche point à voir quelle raison pressante
Fait que ma grace agit, ou paroît impuissante,
Est avare ou prodigue, abandonne ou soutient;
N'examine jamais d'où ce partage vient,
Ni pourquoi l'un ainsi languit dans la misere,
Et que l'autre est si haut au-dessus du vulgaire.
Il n'est raisonnement, il n'est effort humain
Qui puisse pénétrer mon ordre souverain,
Ni s'éclaircir au vrai par la longue dispute
D'où vient que je caresse, ou que je persécute.
Quand le vieil ennemi fait ces suggestions,
Qu'un esprit curieux émeut ces questions,
Au lieu de perdre temps à leur vouloir répondre,
Leve les yeux au ciel, et dis, pour les confondre:
« Seigneur, vous êtes juste en tous vos jugements;
« La vérité préside à vos discernements,

« Et l'équité qui regne en vos ordres suprêmes
« Les rend toujours en eux justifiés d'eux-mêmes:
« Qu'il leur plaise abaisser, qu'il leur plaise agrandir,
« On doit trembler sous eux, sans les approfondir,
« Et jamais sans folie on ne peut l'entreprendre,
« Puisque l'esprit humain ne les sauroit comprendre. »
Ne t'informe non plus qui des Saints m'est aux cieux
Le plus considérable, ou le moins précieux,
Et ne conteste point sur la prééminence
Que de leur sainteté mérite l'excellence;
Ces curiosités sont autant d'attentats,
Qui ne font qu'exciter d'inutiles débats,
Enfler les cœurs d'orgueil, brouiller les fantaisies,
Jusqu'aux dissentions pousser les jalousies,
Lorsque de part et d'autre un cœur passionné
A préférer son Saint porte un zele obstiné.
Les contestations de ces recherches vaines
Ne laissent aucun fruit après beaucoup de peines;
Ce n'est que se gêner d'un frivole souci,
Et l'on déplaît aux Saints quand on les loue ainsi.
Jamais avec ce feu mon esprit ne s'accorde:
Je suis le Dieu de paix, et non pas de discorde;
Et cette paix consiste en vraie humilité,
Plus qu'aux vaines douceurs d'avoir tout emporté.
Je sais qu'en bien des cœurs souvent le zele imprime
Pour tel ou tel des Saints plus d'ardeur et d'estime;
Mais cette ardeur, ce zele, et cette estime enfin,
Partent d'un mouvement plus humain que divin.
C'est de moi seul qu'au ciel ils tiennent tous leur place;
Je leur donne la gloire, et leur donnai la grace;

Je connois leur mérite, et les ai prévenus
Par un épanchement de trésors inconnus,
De bénédictions, de douceurs toujours prêtes
A redoubler leur force au milieu des tempêtes.
Je n'ai point attendu la naissance des temps
Pour chérir mes élus, et les juger constants.
De toute éternité ma claire prescience
A su se faire jour dedans leur conscience ;
De toute éternité j'ai vu tout leur emploi,
Et j'ai fait choix d'eux tous, et non pas eux de moi.
Ma grace les appelle à mon céleste empire,
Et ma miséricorde après moi les attire ;
Ma main les a conduits par les tentations ;
Je les ai remplis seul de consolations ;
Je leur ai donné seul de la persévérance,
Et seul j'ai couronné leur humble patience.
Ainsi je les connois du premier au dernier ;
Ainsi j'ai pour eux tous un amour singulier ;
Ainsi de ce qu'ils sont la louange m'est due ;
Toute la gloire ainsi m'en doit être rendue ;
Ainsi par-dessus tout doit être en eux béni,
Par-dessus tout vanté mon amour infini,
Qui, pour montrer l'excès de sa magnificence,
Les éleve à ce point de gloire et de puissance,
Et, sans qu'aucun mérite en eux ait précédé,
Les prédestine au rang que je leur ai gardé.
Qui méprise le moindre au plus grand fait outrage,
Parceque de ma main l'un et l'autre est l'ouvrage ;
On ôte à leur Auteur tout ce qu'on ôte à l'un ;
On l'ôte à tout le reste, et l'opprobre est commun ;

L'ardente charité, qui ne fait d'eux qu'une ame,
Les unit tous entre eux par des liens de flamme;
Tous n'ont qu'un sentiment et qu'une volonté;
Tous s'entr'aiment en un par cette charité.
Je dirai davantage: ils m'aiment plus qu'eux-mêmes;
Ravis au-dessus d'eux vers mes bontés suprêmes,
Après avoir banni la propre affection,
Ils s'abyment entiers dans ma dilection,
Et de l'objet aimé possédant la présence,
Ils trouvent leur repos dans cette jouissance:
Rien d'un si digne amour ne les peut détourner;
Rien vers d'autres objets ne les peut ramener:
L'immense Vérité dont leurs ames sont pleines
Par sa vive lumiere entretient dans leurs veines
Et de la charité l'inextinguible feu,
Et de toute autre ardeur un constant désaveu.
Que ces hommes charnels, que ces ames brutales
Qui leur osent donner des places inégales,
Ces cœurs qui n'ont pour but que les plaisirs mondains,
Cessent de discourir de l'état de mes Saints;
L'ardeur qu'ils ont pour eux, ou foible, ou véhémente,
Au gré de son caprice ôte, déguise, augmente,
Sans consulter jamais sur leur félicité
La voix de ma sagesse et de ma vérité.
L'ignorance en plusieurs fait ce mauvais partage
Qu'ils font entre mes Saints de mon propre héritage,
Sur-tout en ces esprits foiblement éclairés,
Qui, de leur propre amour encor mal séparés,
Ont peine à conserver dans une ame charnelle
Une dilection toute spirituelle,

Le penchant naturel de l'humaine amitié
De leur zele imprudent fait plus de la moitié;
Comme ils n'en forment point que leurs sens n'examinent,
Ce qui se passe en bas, en haut ils l'imaginent,
Et tel que sur la terre en est l'ordre et le cours,
Tel le présume au ciel leur aveugle discours.
Cependant la distance en est incomparable,
Et pour les imparfaits est si peu concevable,
Que des illuminés la spéculation
N'atteint point jusque-là sans révélation.
Garde bien donc, mon fils, par trop de confiance,
De sonder des secrets qui passent ta science;
Ne porte point si haut ton esprit curieux;
Et, sans vouloir régler le rang qu'on tient aux cieux,
Réunis seulement tes soins et ta lumiere
Pour y trouver ta place, et fût-ce la derniere.
Quand tu pourrois connoître avec pleine clarté
Quels Saints en mon royaume ont plus de dignité,
De quoi t'en serviroit l'entiere connoissance,
Si tu n'en devenois plus humble en ma présence,
Et si tu n'en prenois une plus forte ardeur
A publier ma gloire, et bénir ma grandeur?
Vois ton peu de mérite et l'excès de tes crimes;
Et si tu peux des Saints voir les vertus sublimes,
Vois combien tes défauts et ton manque de soin
De leur perfection te laissent encor loin:
Tu feras beaucoup mieux que celui qui conteste
Touchant leur préférence au royaume céleste,
Et sur l'emportement de son esprit mal-sain
Du moindre et du plus grand décide en souverain.

Oui, mon fils, il vaut mieux leur rendre tes hommages,
Les yeux baignés de pleurs implorer leurs suffrages,
Mendier leur secours, leur offrir d'humbles vœux,
Que de juger ainsi de leurs secrets et d'eux.
Puisqu'ils ont tous au ciel de quoi se satisfaire,
Que les hommes en terre apprennent à se taire,
Et donnent une bride à la témérité
Où de leurs vains discours va l'importunité.
Les Saints ont du mérite, et n'en font point de gloire;
Ils ne se donnent point l'honneur de leur victoire;
Comme de mes trésors tout leur bien est sorti,
Et que ma charité leur a tout départi,
Ils rapportent le tout au pouvoir adorable
De cette charité pour eux inépuisable.
Ils ont un tel amour pour ma divinité,
Un tel ravissement de ma bénignité,
Que cette sainte joie en vrais plaisirs féconde,
Qui toujours les remplit, et toujours surabonde,
Par un regorgement qu'on ne peut expliquer,
Fait que rien ne leur manque, et ne leur peut manquer.
Plus ils sont élevés dans ma gloire suprême,
Plus leur esprit soumis se ravale en lui-même;
Et mon amour par-là redoublant ses attraits,
Le plus humble d'entre eux m'approche de plus près.
Aussi devant l'éclat qui par-tout m'environne
L'Ecriture t'apprend qu'ils baissent leur couronne,
Qu'ils tombent sur leur face aux pieds du saint Agneau
Qui daigna de son sang racheter le troupeau,
Et qu'ainsi prosternés ils adorent sans cesse
Du Dieu toujours vivant l'éternelle sagesse.

Plusieurs veulent savoir ce que chaque Saint vaut
Et qui d'eux tient au ciel le grade le plus haut,
Qui sont mal assurés s'ils pourront les y joindre,
Et s'ils mériteront d'être reçus au moindre.
C'est beaucoup de se voir le dernier en un lieu
Où tous sont grands, tous rois, tous vrais enfants de Dieu.
Le moindre y vaut plus seul que mille rois en terre,
Et l'orgueil de cent ans frappé de mon tonnerre
N'a de part qu'au séjour de l'éternelle mort,
Qui du plus vieux pécheur doit terminer le sort.
Ainsi je dis moi-même autrefois aux Apôtres:
« Si vous voulez au ciel être au-dessus des autres,
« Sachez qu'auparavant il faut se convertir,
« Qu'il faut s'humilier, qu'il faut s'anéantir,
« Se ranger aussi bas que cette foible enfance
« Qui vit soumise à tous par sa propre impuissance;
« Autrement point d'accès au royaume des cieux:
« Oui, ce petit enfant qui se traîne à vos yeux
« De votre humilité doit être la mesure;
« Rendez-vous ses égaux, ma gloire vous est sûre,
« L'amour vous y conduit, et l'espoir, et la foi;
« Mais le plus humble enfin est le plus grand chez moi. »
Voyez donc, orgueilleux, quelle est votre disgrace!
Bien que le ciel soit haut, la porte en est si basse
Qu'elle en ferme l'entrée à ceux qui sont trop grands
Pour se pouvoir réduire à l'égal des enfants.
Malheur encore à vous, riches, pour qui le monde
En consolations de tous côtés abonde!
Les pauvres entreront, cependant qu'au-dehors
Vos larmes et vos cris feront de vains efforts.

Humble, réjouis-toi : pauvres, prenez courage ;
Le royaume du ciel est votre heureux partage ;
Il l'est, si toutefois dans votre humilité
Vous pouvez jusqu'au bout marcher en vérité.

CHAPITRE LIX.

Qu'il faut mettre en Dieu seul tout notre espoir et toute notre confiance.

Seigneur, quelle est ma confiance
Au triste séjour où je suis ?
Et de quelles douceurs l'heureuse expérience
Rompt le mieux cette impatience
Où me réduisent mes ennuis ?

En puis-je trouver qu'en toi-même,
Sauveur amoureux et benin,
Dont la miséricorde en un degré suprême
Verse dans une ame qui t'aime
Des plaisirs sans nombre et sans fin ?

En quels lieux hors de ta présence
M'est-il arrivé quelque bien ?
Et quels maux à mon cœur font sentir leur puissance,
Sinon alors que ton absence
Me prive de ton cher soutien ?

La Fortune avec ses largesses
A tous les mondains fait la loi;
Mais si la pauvreté jouit de tes caresses,
Je la préfere à ces richesses
Qui séparent l'homme de toi.

Le ciel même, quelque avantage
Que sur la terre il puisse avoir,
Me verroit mieux aimer cet exil, ce passage,
Si tu m'y montrois ton visage,
Que son paradis sans te voir.

C'est le seul aspect du grand Maître
Qui fait le bon ou mauvais sort:
Tu mets le ciel par-tout où tu te fais paroître;
Et les lieux où tu cesses d'être,
C'est là qu'est l'enfer et la mort.

Puisque c'est à toi que j'aspire,
Qu'en toi seul est ce que je veux,
Il faut bien qu'après toi je pleure, je soupire,
Et que jusqu'à ce que j'expire
J'envoie après toi tous mes vœux.

Quelle autre confiance pleine
Pourroit me promettre un secours
Qui de tous les besoins de la misere humaine
Par une vertu souveraine
Pût tarir ou borner le cours?

Toi seul es donc mon espérance,
L'appui de mon infirmité,
Le Dieu saint, le Dieu fort, qui fait mon assurance,
Qui me console en ma souffrance,
Et m'aime avec fidélité.

Chacun cherche ses avantages;
Tu ne regardes que le mien,
Et c'est pour mon salut qu'à m'aimer tu t'engages,
Que tu calmes tous mes orages,
Que tu me tournes tout en bien.

La rigueur même des traverses
A pour but mon utilité:
C'est la part des élus; par-là tu les exerces,
Et leurs tentations diverses
Sont des marques de ta bonté.

Ton nom n'est pas moins adorable
Parmi les tribulations,
Et dans leur dureté tu n'es pas moins aimable
Que quand ta douceur ineffable
Répand ses consolations.

Aussi ne mets-je mon refuge
Qu'en toi, mon souverain Auteur,
Et de tous mes ennuis, quel que soit le déluge,
Hors du sein de mon propre juge
Je ne veux point de protecteur.

Je ne vois ailleurs que foiblesse,
Qu'une lâche instabilité,
Qui laisse trébucher au moindre assaut qui presse
L'effort de sa vaine sagesse
Sous sa propre imbécillité.

Hors de toi point d'ami qui donne
De favorables appareils,
Point de secours si fort qui soudain ne s'étonne,
Point de prudence qui raisonne,
Point de salutaires conseils.

Il n'est sans toi docteur ni livre
Qui me console en ma douleur;
Il n'est de tant de maux trésor qui me délivre,
Ni lieu sûr où je puisse vivre
Exempt de trouble et de malheur.

A moins que ta sainte parole
Releve mon cœur languissant,
A moins qu'elle m'instruise en ta divine école,
Qu'elle m'assiste et me console,
Le reste demeure impuissant.

Tout ce qui semble ici produire
La paix dont on pense jouir
N'est sans toi qu'un éclair si prompt à se détruire,
Que le moment qui le fait luire
Le fait aussi s'évanouir.

Non, ce n'est qu'une vaine idée
D'une fausse tranquillité,
Une couleur trompeuse, une image fardée,
Qui n'a ni douceur bien fondée,
Ni solide félicité.

Ainsi tout ce qu'a cette vie
D'éminent et d'illustre emploi,
Les plus profonds discours dont l'ame y soit ravie,
Tous les biens dont elle est suivie,
N'ont fin ni principe que toi.

Ainsi de toute la misere
Où nous plonge son embarras
L'ame sait adoucir l'aigreur la plus amere,
Quand par-dessus tout elle espere
Aux saintes faveurs de ton bras.

C'est en toi seul que je me fie;
A toi seul j'éleve mes yeux;
Dieu de miséricorde, éclaire, fortifie,
Epure, bénis, sanctifie,
Mon ame du plus haut des cieux.

Fais-en un siege de ta gloire,
Un lieu digne de ton séjour,
Un temple, où parmi l'or et l'azur, et l'ivoire,
Aucune ombre ne soit si noire,
Qu'elle déplaise à ton amour.

Joins à ta clémence ineffable
De ta pitié l'immense effort,
Et ne rejette pas les vœux d'un misérable
Qui traîne un exil déplorable
Parmi les ombres de la mort.

Rassure mon ame alarmée;
Et contre la corruption,
Contre tous les périls dont la vie est semée,
Toi qui pour le ciel l'as formée,
Prends-la sous ta protection.

Qu'ainsi ta grace l'accompagne,
Et par les sentiers de la paix,
A travers cette aride et pierreuse campagne,
La guide à la sainte montagne
Où ta clarté luit à jamais.

FIN DU LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

DU TRÈS SAINT-SACREMENT DE L'AUTEL.

PRÉFACE.

Vous dont un poids trop lourd étouffe la vigueur,
Vous que je vois gémir sous un travail trop rude,
Accourez tous à moi, venez, dit le Seigneur;
Venez, je vous rendrai de la force et du cœur;
Je vous affranchirai de toute lassitude.
Le pain que je réserve à qui me sait chercher
N'est autre que ma propre chair,
Que je dois à mon Pere offrir pour votre vie:
Prenez, mangez, c'est mon vrai corps
Qu'on livrera pour vous aux rages de l'envie,
Et qui d'un pain visible emprunte les dehors.

Faites en ma mémoire un jour à votre rang
Ce qu'à vos yeux je fais avant ma derniere heure.
Ceux qui mangent ma chair, ceux qui boivent mon sang,
Ce sang qui dans ce vase est tel que dans mon flanc,
Demeurent dans moi-même, et dans eux je demeure.
Dites ce que je dis pour faire comme moi;

L'efficace de votre foi
Produira même effet par les paroles mêmes :
Donnez aux miennes plein crédit,
Et n'oubliez jamais que mes bontés suprêmes
Les remplissent toujours et de vie et d'esprit.

CHAPITRE PREMIER.

Avec quel respect il faut recevoir le corps de Jésus-Christ.

Ce sont là tes propos, Vérité souveraine ;
Ta bouche en divers temps les a tous prononcés ;
Je les vois par écrit en divers lieux tracés ;
Mais ce sont tous ruisseaux de la même fontaine :
Ils sont tiens, ils sont vrais, et mon infirmité
Les doit recevoir tous avec fidélité,
Avec pleine reconnoissance,
En faire tout mon bien, et les considérer
Comme autant de trésors que ta magnificence
Pour mon propre salut a voulu m'assurer.

Je les prends avec joie au sortir de ta bouche
Pour les faire passer jusqu'au fond de mon cœur,
Et comme ils n'ont en eux qu'amour et que douceur,
Leur sainte impression sensiblement me touche ;
Mais la terreur que mêle à de si doux transports

De mes impuretés le sensible remords,
Par d'inévitables reproches,
Retarde tout l'effet de leurs plus forts attraits,
D'un mystere si haut me défend les approches,
Et me laisse accablé du poids de mes forfaits.

Cependant tu le veux, Seigneur, tu me l'ordonnes,
Qu'opposant tes bontés à tout ce juste effroi,
Je marche en confiance et m'approche de toi,
Si je veux avoir part aux vrais biens que tu donnes;
Tu veux me préparer par un céleste mets
Aux bienheureux effets de ce que tu promets
Dans une abondance éternelle,
Et que mon impuissance et ma fragilité,
Si je veux obtenir une vie immortelle,
Se nourrissent du pain de l'immortalité.

« Vous donc qui gémissez sous un travail trop rude,
« Vous dont un poids trop lourd étouffe la vigueur,
« Venez tous, nous dis-tu, je vous rendrai du cœur,
« Je vous affranchirai de toute lassitude ».
O termes pleins d'amour! ô mots doux et charmants!
Qu'ils ont pour le pécheur de hauts ravissements
Quand tu l'appelles à ta table!
Un pauvre, un mendiant, s'en voir par toi pressés!
S'y voir par toi repus de ton corps adorable!
Mais enfin tu l'as dit, Seigneur, et c'est assez.

Qui suis-je, ô mon Sauveur, pour oser y prétendre?
Qui me peut enhardir à m'approcher de toi?

Et qui te fait nous dire, Accourez tous à moi,
Toi que ne peut le ciel contenir ni comprendre?
D'où te vient cet amour qui m'y daigne inviter,
Moi, dont les actions ne font que t'irriter;
Moi, qui ne suis qu'ordure et glace?
L'Ange ne peut te voir sans en frémir d'effroi,
Les justes et les Saints tremblent devant ta face,
Et tu dis aux pécheurs, Accourez tous à moi!

Si tu ne le disois, quel homme oseroit croire
Qu'un Dieu jusqu'à ce point se voulût abaisser?
Et si tu n'ordonnois à tous de s'avancer,
Quel homme attenteroit à cet excès de gloire?
Si Noé fut cent ans à bâtir un vaisseau
Qui contre le ravage et les fureurs de l'eau
Devoit garantir peu de monde,
Quelle apparence, ô Dieu, qu'ayant à recevoir
Le Créateur du ciel, de la terre, et de l'onde,
Une heure à ces respects prépare mon devoir?

Si ton grand serviteur, ton bien-aimé Moïse,
Pour enfermer la pierre écrite de tes doigts,
Fit une arche au désert d'incorruptible bois,
Et vêtit ses dehors d'une dorure exquise,
Si de ce bois choisi le précieux emploi
Ne fut que pour garder les tables d'une loi
Que tu voulois être suivie;
Moi, qui ne suis qu'un tronc tout pourri, tout gâté,
Pour recevoir l'Auteur des lois et de la vie,
Oserai-je apporter tant de facilité?

Ce modele accompli des têtes couronnées,
Le plus sage des rois, le grand roi Salomon,
Pour élever un temple à l'honneur de ton nom,
Tout grand roi qu'il étoit, employa sept années;
Il fit huit jours de fête à le sanctifier;
Il mit sur tes autels, pour te le dédier,
Mille victimes pacifiques,
Et les chants d'alégresse, et le son des clairons,
Quand il plaça ton arche en ces lieux magnifiques,
En apprirent la pompe à tous les environs.

Et moi, qui des pécheurs suis le plus misérable,
Oserai-je introduire un Dieu dans ma maison,
Lui présenter pour temple une sale prison,
Lui donner pour demeure un séjour effroyable?
Au lieu d'un siecle entier, de sept ans, de huit jours,
Un quart-d'heure amortit, un moment rompt le cours
De toute l'ardeur de mon zele;
Et puissé-je du moins m'acquitter dignement
Des amoureux devoirs d'un serviteur fidele,
Ou durant ce quart-d'heure, ou durant ce moment.

Qu'ils ont pour t'obéir, qu'ils ont pour te mieux plaire,
Tous trois consumé d'art, de travaux, et de temps!
Qu'auprès de leur ferveur mes feux sont inconstants!
Et que je te sers mal pour un si grand salaire!
Alors que ta bonté m'attire à ce festin
Où ton corps est la viande et ton sang est le vin,
Que lâchement je m'y prépare!
Que rarement en moi je me tiens recueilli!

Qu'aisément mon esprit de lui-même s'égare,
Et suit les vains objets dont il est assailli !

Certes en ta présence un penser salutaire
Devroit fermer la porte à tous autres desirs,
Et réunir en toi si bien tous nos plaisirs,
Qu'aucune autre douceur ne pût nous en distraire ;
Tout ce qui du respect s'écarte tant soit peu,
Tout ce dont les parfaits font quelque désaveu,
Devroit de tout point disparoître ;
Puisque les Anges même ont lieu d'être jaloux
De voir, non un d'entre eux, mais leur souverain Maître
Ravaler sa grandeur jusqu'à loger en nous.

Quelques honneurs qu'on dût à l'arche d'alliance,
De quelque sacré prix que fussent ses trésors,
La différence est grande entre elle et ton vrai corps.
Entre eux et les vertus de ta sainte présence.
Tout ce qu'on immoloit sous l'ancienne loi
N'étoit de l'avenir promis à notre foi
Qu'une ombre, qu'une image obscure ;
Et dessus nos autels on offre à tout moment
Le parfait sacrifice, et la victime pure,
Qui de tout ce vieil ordre est l'accomplissement.

Que ne conçois-je donc une ardeur plus sincere,
Un zele plus fervent, à ton divin aspect !
Que ne me préparé-je avec plus de respect
A la réception de ton sacré mystere !
Dans les siecles passés, prophetes, princes, rois,

Patriarches, et peuple, en ont cent et cent fois
Donné le précepte et l'exemple,
Et leurs cœurs pour ton culte ardemment embrasés,
Me forcent à rougir, quand je porte à ton temple
Des vœux si languissants, et sitôt épuisés.

Le dévot roi David, sautant devant ton arche,
Publioit tes bienfaits reçus par ses aïeux,
Des instruments divers le son mélodieux
Concerté par son ordre en régloit la démarche;
Des psaumes le doux son tout autour s'entendoit;
Poussé du Saint-Esprit lui-même il accordoit
Sa harpe à chanter tes merveilles;
Lui-même il enseignoit tout son peuple à s'unir
Pour louer chaque jour tes grandeurs sans pareilles;
Lui-même il l'instruisoit en l'art de te bénir.

Si telle étoit jadis la ferveur pour ta gloire,
Si le zele agissoit alors si fortement,
Que de son seul aspect l'arche du Testament
De ta sainte louange excitoit la mémoire,
Quelle est la révérence, et quels sont les transports
Que ce grand Sacrement, que ton précieux corps
Doit m'imprimer au fond de l'ame?
Et que ne doivent point tous les peuples chrétiens
Apporter de respect, de tendresse, et de flamme,
Quand ils vont recevoir cette source de biens?

Les reliques des Saints et leurs superbes temples
Font courir les mortels en mille et mille lieux;

Ils s'y laissent charmer et l'oreille et les yeux
Par la haute structure et par leurs hauts exemples;
Ils baisent à genoux les précieux dépôts
De leur chair vénérable et de leurs sacrés os,
Qu'enveloppent l'or et la soie;
Et je te vois, mon Dieu, tout entier à l'autel,
Toi le grand Saint des Saints, toi l'auteur de leur joie,
Toi de tout l'univers le Monarque immortel!

Souvent même l'esprit de ces pélerinages
N'est qu'un chatouillement de curiosité,
Et l'attrait qu'a toujours en soi la nouveauté
Vers ce qu'on n'a point vu tire ainsi les courages.
Quand un motif si vain les pousse et les conduit,
Le travail le plus long rapporte peu de fruit;
Et ne laisse rien qui corrige,
Sur-tout en ces esprits follement empressés,
Qu'une ardeur trop légere à ces courses oblige,
Sans aucun saint retour sur leurs crimes passés.

Mais en ce Sacrement ton auguste présence,
Véritable Homme-Dieu, rend le fruit assuré
Toutes les fois qu'un cœur dignement préparé
Y porte ferveur pleine et pleine révérence:
Il n'y va point aussi ni par légèreté,
Ni par démangeaison de curiosité,
Ni par autre sensible amorce;
Tout ce qui l'y conduit c'est une ferme foi,
C'est d'un solide espoir l'inébranlable force,
C'est un ardent amour qui n'a d'objet que toi.

De la terre et du ciel Créateur invisible,
Que grande est la bonté que tu montres pour nous!
Que ton ordre aux élus est favorable et doux
De leur offrir pour mets ton corps incorruptible!
De ta façon d'agir les miracles charmants
Épuisent la vigueur de nos entendements,
Et ne s'en laissent point comprendre:
C'est ce qui des dévots attire tous les cœurs;
C'est ce qui dans leurs cœurs verse un amour si tendre;
C'est ce qui les éleve aux plus hautes ferveurs.

Aussi ces vrais dévots dont les saints exercices
Appliquent de leurs soins toute l'activité
A corriger en eux cette facilité
Que prête la nature aux attaques des vices,
Ces rares serviteurs, qui n'ont point d'autre but
Que d'avancer leur vie au chemin du salut,
Et rendre leurs ames parfaites,
Reçoivent d'ordinaire en ce grand Sacrement
Un zele plus soumis à ce que tu souhaites,
Et l'amour des vertus empreint plus fortement.

O grace merveilleuse autant qu'elle est cachée,
Qu'éprouve le fidele, et que ne peut goûter
Ni le manque de foi qui s'arrête à douter,
Ni l'ame aux vains plaisirs en esclave attachée!
Par tes rayons secrets l'esprit mieux éclairé,
Loin des sentiers obscurs qui l'avoient égaré,
Reprend sa route légitime;
Sa beauté se répare, ainsi que sa vertu,

Et tout ce qu'en gâtoit la souillure du crime
Rend à ses premiers traits l'éclat qu'ils avoient eu.

Tu descends quelquefois avec telle abondance,
Qu'après l'ame remplie un doux regorgement
En répand sur le corps le rejaillissement,
Et l'anime à son tour par sa vive influence:
La prodigalité de la divine main
Veut que tout l'homme ait part à ce bien souverain
Au milieu de sa lassitude;
Et du corps tout usé la traînante langueur,
Dans le débordement de cette plénitude,
Souvent trouve un trésor de nouvelle vigueur.

Est-il rien cependant honteux et déplorable
Comme nos lâchetés, comme notre tiédeur,
De ne pas nous porter avecque plus d'ardeur
A prendre Jésus-Christ, à manger à sa table?
C'est en lui, c'est aux biens qu'il nous y fait trouver
Que consistent de ceux qui se doivent sauver
Tout l'espoir et tous les mérites;
C'est lui qui sanctifie, et nous a rachetés,
Qui nous console ici par ses douces visites,
Et qui des Saints au ciel fait les félicités.

Nous avons donc bien lieu d'une douleur profonde
De voir tant de mortels ouvrir si peu les yeux
Sur un mystere saint qui réjouit les cieux,
Et qui par sa vertu conserve tout le monde.
Oh, quel aveuglement, oh, quelle dureté

De regarder si peu quelle est la dignité
D'un don si grand, si salutaire !
L'usage trop commun semble la rabaisser,
Et tel prend chaque jour cet auguste mystere
Qui le prend par coutume et ne daigne y penser.

Si nous n'avions qu'un lieu, si nous n'avions qu'un prêtre
Par qui ton corps sacré s'offrît sur nos autels,
Avec combien de foule y courroient les mortels ?
Quelle ardeur pour le voir ne feroient-ils paroître ?
Mais tu n'épargnes point un bien si précieux ;
Tant de prêtres par-tout l'offrent en tant de lieux,
Que nos glaces n'ont point d'excuse ;
On le voit, on l'adore, on le prend chaque jour ;
Et plus cette faveur sur la terre est diffuse,
Plus elle y fait briller ta grace et ton amour.

Ton nom en soit béni, Sauveur de la nature,
Dieu de miséricorde, et Pasteur éternel,
Dont l'amour excessif pour l'homme criminel
Lui donne en cet exil ton corps pour nourriture !
Pauvre et banni qu'il est, loin de le rejeter,
A ce banquet sacré tu daignes l'inviter ;
Ta propre bouche l'y convie :
« O vous qui succombez sous le faix des travaux,
« Venez tous, nous dis-tu, doux Auteur de la vie,
« Et je soulagerai la grandeur de vos maux. »

CHAPITRE II.

Que le Sacrement de l'Autel nous découvre une grande bonté et un grand amour de Dieu pour l'homme.

Je m'approche, Seigneur, plein de la confiance
Que tu veux que je prenne en ta haute bonté;
Je m'approche en malade avec impatience
De recevoir de toi la parfaite santé.

Je cherche en altéré la fontaine de vie;
Je cherche en affamé le pain vivifiant;
Et c'est sur cet espoir que mon ame ravie
Au Monarque du ciel présente un mendiant.

Aux faveurs de son maître ainsi l'esclave espere,
Ainsi la créature aux dons du Créateur;
Ainsi le désolé cherche dans sa misere
Un doux refuge au sein de son consolateur.

Qui peut m'avoir rendu ta bonté si propice,
Que jusqu'à moi, Seigneur, il te plaise venir?
Et qui suis-je après tout, que ton corps me nourrisse,
Qu'au mien en ce banquet tu le daignes unir?

De quel front un pécheur devant toi comparoître?
De quel front jusqu'à toi s'ose-t'il avancer?
Comment le souffres-tu, toi, son juge et son maître?
Et comment jusqu'à lui daignes-tu t'abaisser?

Ce n'est point avec toi qu'il faut que je raisonne,
Tu connois ma foiblesse et mon peu de ferveur,
Et tu sais que de moi je n'ai rien qui me donne
Aucun droit de prétendre une telle faveur.

Plus je contemple aussi l'excès de ma bassesse,
Plus j'admire aussitôt celui de ton amour;
J'adore ta pitié, je bénis ta largesse,
Et t'en veux rendre gloire et graces nuit et jour.

C'est par cette clémence, et non pour mes mérites,
Que tu fais à mes yeux luire ainsi ta bonté,
Pour faire croître en moi l'amour où tu m'invites,
Et mieux enraciner la vraie humilité.

Puis donc que tu le veux, puisque tu le commandes,
J'ose me présenter au don que tu me fais;
Et puissé-je ne mettre à des bontés si grandes
Aucun empêchement par mes lâches forfaits!

Débonnaire Jésus, quelles sont les louanges,
Quels sont et les respects et les remercîments,
Que te doivent nos cœurs pour ce vrai pain des Anges
Que ta main nous prodigue en ces festins charmants?

Telle est la dignité de ce pain angélique,
Que son expression passe notre pouvoir,
Et nous voulons en vain que la bouche l'explique,
Lorsque l'entendement ne la peut concevoir.

Mais que dois-je penser à cette table sainte?
M'approchant de mon Dieu, de quoi m'entretenir?
J'y porte du respect, du zele, et de la crainte,
Et ne le puis assez respecter ni bénir.

Je n'ai rien de meilleur ni de plus salutaire
Que de m'humilier devant ta majesté,
Et tenir les yeux bas sur toute ma misere
Pour élever d'autant l'excès de ta bonté.

Je te loue, ô mon Dieu, je t'exalte sans cesse,
De mon propre mépris je me fais une loi,
Et je m'abyme au fond de toute ma bassesse,
Pour de tout mon pouvoir me ravaler sous toi.

Toi, la pureté même, et moi, la même ordure,
Toi, le grand Saint des Saints, toi, leur unique roi,
Tu viens à cette indigne et vile créature,
Qui ne mérite pas de porter l'œil sur toi!

Tu viens jusques à moi pour loger en moi-même!
Tu m'invites toi-même à ces divins banquets,
Où la profusion de ton amour extrême
Sert un pain angélique et de célestes mets!

Ce pain, ce mets sacré que tu nous y fais prendre,
C'est toi, c'est ton vrai corps, arbitre de mon sort,
Pain vivant, qui du ciel as bien voulu descendre
Pour redonner la vie aux enfants de la mort.

Quels tendres soins pour nous ton amour fait paroître!
Que grande est la bonté dont part ce grand amour!
Que ta louange, ô Dieu, chaque jour en doit croître!
Que de remercîments on t'en doit chaque jour!

Que tu pris un dessein utile et salutaire
Quand tu te fis auteur de ce grand Sacrement!
Et l'aimable festin qu'il te plut de nous faire,
Quand tu nous y donnas ton corps pour aliment!

Qu'en cet effort d'amour tes œuvres admirables
Montrent de ta vertu le pouvoir éclatant!
Et que ces vérités sont pour nous ineffables
Que ta voix exécute aussitôt qu'on l'entend!

Ta parole jadis fit sitôt toutes choses,
Que rien n'en sépara le son d'avec l'effet;
Et ta vertu passant dans les secondes causes,
A peine l'homme parle, et ton vouloir est fait.

Chose étrange, et bien digne enfin que la foi vienne
Au secours de nos sens et de l'esprit humain,
Que l'espece du vin tout entier te contienne,
Que tu sois tout entier sous l'espece du pain!

Tu fais de leur substance en toi-même un échange;
Tu les anéantis, et revêts leurs dehors,
Et, bien qu'à tous moments on te boive et te mange,
On ne consume point ni ton sang ni ton corps.

Grand Monarque du ciel, qui dans ce haut étage
N'as besoin de personne, et ne manques de rien,
Tu veux loger en nous, et faire un alliage,
Par ce grand Sacrement, de notre sang au tien!

Conserve donc mon cœur et tout mon corps sans tache,
Afin qu'un plein repos dans mon ame épandu,
A ce mystere saint un saint amour m'attache,
Et qu'à le célébrer je me rende assidu.

Que souvent je le puisse offrir en ta mémoire
Comme de ta voix propre il t'a plu commander,
Et qu'après l'avoir pris pour ta plus grande gloire,
Au salut éternel il me puisse guider.

Par des transports de joie et de reconnoissance,
Bénis ton Dieu, mon ame, en ce val de malheurs,
Où tu reçois ainsi de sa toute-puissance
Un don si favorable à consoler tes pleurs.

Sais-tu qu'autant de fois que ton zele s'éleve
A prendre du Sauveur le véritable corps,
L'œuvre de ton salut autant de fois s'acheve,
Et de tous ses tourments t'applique les trésors?

Il n'a rien mérité qu'il ne t'y communique;
Et comme son amour ne peut rien refuser,
Sa bonté, toujours pleine et toujours magnifique,
Est un vaste océan qu'on ne peut épuiser.

Porte-s-y de ta part l'attention sévere
D'un cœur renouvelé pour s'y mieux préparer,
Et pese mûrement la grandeur d'un mystere
Dont dépend ton salut que tu vas opérer.

Lorsque ta propre main offre cette victime,
Quand tu la vois offrir par un autre à l'autel,
Tout doit être pour toi surprenant, doux, sublime,
Comme si de nouveau Dieu se faisoit mortel.

Oui, tout t'y doit sembler aussi grand, aussi rare,
Que si ce jour-là même il naissoit ici-bas,
Ou que la cruauté d'une troupe barbare
Pour le salut de tous le livrât au trépas.

CHAPITRE III.

Qu'il est utile de communier souvent.

Je viens à toi, Seigneur, afin de m'enrichir
Des dons surnaturels qu'il te plaît de nous faire;

J'en viens chercher la joie, afin de m'affranchir
Des longs et noirs chagrins qui suivent ma misere;
Je cours à ce banquet que ta pleine douceur
Tient prêt pour le pauvre pécheur:
Je ne puis, je ne dois souhaiter autre chose;
Toi seul es mon salut et ma rédemption;
En toi tout mon espoir se fonde et se repose;
Tout mon bonheur en toi voit sa perfection.

Je n'ai point ici-bas d'autre gloire à chercher;
Je n'ai point d'autre force en qui prendre assurance;
Je n'ai point d'autres biens où je puisse attacher
La juste ambition de ma persévérance.
Comble donc aujourd'hui de solides plaisirs
Ce cœur, ces amoureux desirs,
Que pousse jusqu'à toi ton serviteur fidele;
Vois les empressements de son humble devoir,
Et ne rejette pas cette ardeur de son zele
Qu'un vrai respect prépare à te bien recevoir.

Entre dans ma maison, où j'ose t'inviter;
Répands-y les douceurs de ta vertu cachée,
Que de ta propre main je puisse mériter
D'être à jamais béni, comme un autre Zachée;
Daigne m'admettre au rang, par ce comble de biens,
Des fils d'Abraham, et des tiens:
C'est le plus cher desir, c'est le seul qui m'enflamme;
Et comme tout mon cœur soupire après ton corps,
Comme il le reconnoît pour sa véritable ame,
Mon ame pour s'y joindre unit tous ses efforts.

Donne-toi donc, Seigneur, donne-toi tout à moi;
Par ce don précieux dégage ta parole;
Tu me suffiras seul, je trouve tout en toi:
Mais sans toi je n'ai rien qui m'aide, ou me console;
Sans toi je ne puis vivre, et tout autre soutien
N'est qu'un vain appui, qu'un faux bien;
Je ne puis subsister sans tes douces visites;
Et mes propres langueurs m'abattroïent en chemin,
Si je me confiois à mon peu de mérites,
Sans recourir souvent à ce mets tout divin.

Souviens-toi que ce peuple à qui dans les déserts
Ta sagesse elle-même annonçoit tes oracles,
Guéri qu'il fut par toi de mille maux divers,
Vit ta pitié s'étendre à de plus grands miracles:
De crainte qu'au retour il ne languît de faim,
Tu lui multiplias le pain;
Seigneur, fais-en de même avec ta créature,
Toi qui, pour consoler un peuple mieux aimé,
Lui veux bien chaque jour servir de nourriture
Sous les dehors d'un pain où tu t'es enfermé.

Quiconque en ces bas lieux te reçoit dignement,
Pain vivant, doux repas de l'ame du fidele,
S'établit un partage au haut du firmament,
Et s'assure un plein droit à la gloire éternelle:
Mais, las! que je suis loin d'un état si parfait,
Moi que souvent le moindre attrait
Jusque dans le péché traîne sans répugnance,
Et qu'une lenteur morne, un sommeil croupissant,

Tiennent enveloppé de tant de nonchalance,
Qu'à tous les bons effets je demeure impuissant.

C'est là ce qui m'impose une nécessité
De porter, et souvent, mes pleurs aux pieds d'un prêtre,
D'élever, et souvent, mes vœux vers ta bonté,
De recevoir souvent le vrai corps de mon Maître.
Je dois, je dois souvent renouveler mon cœur,
Combattre ma vieille langueur,
Purifier mon ame en ce banquet céleste,
De peur qu'enseveli sous l'indigne repos
Où plonge d'un tel bien l'abstinence funeste
Je n'échappe à toute heure à tous mes bons propos.

Notre imbécillité, maîtresse de nos sens,
Conserve en tous les cœurs un tel penchant aux vices,
Que l'homme tout entier dès ses plus jeunes ans
Glisse et court aisément vers leurs molles délices;
S'il n'avoit ton secours contre tous leurs assauts,
Chaque moment croîtroit ses maux:
C'est la communion qui seule l'en dégage;
C'est elle qui lui prête un assuré soutien,
Dissipe sa paresse, anime son courage,
Le retire du mal, et l'affermit au bien.

Si telle est ma foiblesse et ma tépidité
Au milieu d'un secours de puissance infinie,
Si j'ai tant de langueur et tant d'aridité
Alors que je célebre ou que je communie,
En quel abyme, ô Dieu, serois-je tôt réduit,

Si j'osois me priver du fruit
Que tu m'offres toi-même en ce divin remede!
Et dessous quels malheurs me verrois-je abattu,
Si j'osois me trahir jusqu'à refuser l'aide
Que ta main y présente à mon peu de vertu!

Certes, si je ne puis me trouver chaque jour
En état de t'offrir cet auguste mystere,
Du moins de temps en temps l'effort de mon amour
Tâchera d'avoir part à ce don salutaire.
Tant que l'ame gémit sous l'exil ennuyeux
Qui l'emprisonne en ces bas lieux,
Ce qui plus la console est ta sainte mémoire,
La repasser souvent, et d'un zele enflammé,
Qui n'a point d'autre objet que celui de ta gloire,
S'unir par ce grand œuvre à son cher bien-aimé.

O merveilleux effet de ton amour pour nous,
Que toi, source de vie, et premiere des causes,
Le Créateur de tout, le Rédempteur de tous,
Le souverain Arbitre enfin de toutes choses,
Tu daignes ravaler cette immense grandeur
Jusqu'à venir vers un pécheur,
Jusqu'à le visiter, homme et Dieu tout ensemble!
Tu descends jusqu'à lui pour le rassasier,
Par un abaissement devant qui le ciel tremble,
D'un homme tout ensemble et d'un Dieu tout entier!

Heureuse mille fois l'ame qui te reçoit,
Toi, son espoir unique et son unique Maître,

Avec tous les respects et l'amour qu'elle doit
A l'excès des bontés que tu lui fais paroître !
Est-il bouche éloquente, est-il esprit humain
Qui ne se consumât en vain
S'il vouloit exprimer toute son alégresse ?
Et peut-on concevoir ces hauts ravissements,
Ces avant-goûts du ciel, que ta pleine tendresse
Aime à lui prodiguer en ces heureux moments ?

Qu'elle reçoit alors pour hôte un grand Seigneur !
Qu'elle en prend à bon titre une joie infinie,
Et brave de ses maux la plus âpre rigueur,
Voyant l'auteur des biens lui faire compagnie !
Qu'elle se souvient peu du temps qu'elle a gémi
Quand elle loge un tel ami !
Qu'elle trouve d'attraits en l'époux qu'elle embrasse !
Qu'il est grand, qu'il est noble, et digne d'être aimé,
Puisqu'il n'a rien en soi dont le lustre n'efface
Tout ce dont ici-bas le desir est charmé !

Que la terre et les cieux et tout leur ornement
Apprennent à se taire en ta sainte présence :
Tout ce qui brille en eux le plus pompeusement
Vient des profusions de ta magnificence ;
Tout ce qu'ils ont de beau, tout ce qu'ils ont de bon,
Jamais des grandeurs de ton nom
Ne pourra nous tracer qu'une foible peinture :
Ta sagesse éternelle a ses trésors à part,
Le nombre en est sans nombre ainsi que sans mesure,
Et ne met point de borne aux biens qu'elle départ.

CHAPITRE IV.

Que ceux qui communient dévotement en reçoivent de grands biens.

PRÉVIENS ton serviteur par cette douce amorce
Que versent dans les cœurs tes bénédictions ;
Joins à la pureté de leurs impressions
Tout ce que le respect et le zele ont de force ;
Donne-moi les moyens d'approcher dignement
De ton auguste Sacrement ;
Remplis mon sein pour toi d'une céleste flamme,
Et daigne m'arracher à la morne lenteur
De l'assoupissement infâme
Où me plonge, à tous coups, ma propre pesanteur.

Viens avec tout l'effet de ce don salutaire
D'une sainte visite aujourd'hui m'honorer,
Que je puisse en esprit pleinement savourer
Les douceurs qu'enveloppe un si sacré mystere ;
Détache en ma faveur un vif rayon des cieux
Qui fasse pénétrer mes yeux
Au fond de cet abyme où tout mon bien s'enferme ;
Et si pour y descendre ils ont trop peu de jour,
Fais qu'une foi solide et ferme
En croie aveuglément l'excès de ton amour.

Car enfin c'est lui seul qui met en évidence
Ce miracle impossible à tout l'effort humain,
C'est ton saint institut, c'est l'œuvre de ta main,
Qui passe de bien loin toute notre prudence.
Il n'est point de mortel qui puisse concevoir
Ce qui n'est pas même au pouvoir
De la subtilité que tu dépars à l'Ange;
Et je serois coupable autant comme indiscret,
Moi, qui ne suis que terre et fange,
D'attenter à comprendre un si profond secret.

J'approche donc, Seigneur, puisque tu me l'ordonnes,
Mais avec un cœur simple, une sincere foi,
Et mon respect y porte un vertueux effroi
Qui n'intimide point l'espoir que tu me donnes.
Je crois, et je suis prêt de signer de mon sang
Que sous ce rond, que sous ce blanc,
Véritable Homme-Dieu, tu caches ta présence,
Et que ce que les yeux jugent encor du pain
N'en conserve que l'apparence,
Qui voile à tous nos sens ton être souverain.

Je vais te recevoir, tu le veux, tu commandes
Que mon cœur à ton cœur s'unisse en charité;
Porte donc jusqu'à toi son imbécillité
Par un don spécial et des graces plus grandes;
Qu'au feu d'un saint amour ce cœur liquéfié
Trouve en un Dieu crucifié
L'océan où sans cesse il s'écoule et s'abyme;
Et que tout autre attrait, effacé par le tien,

Me laisse abhorrer comme un crime
Les vains chatouillements de tout autre entretien.

Quels souhaits dans nos maux peut former la pensée
Que ne puisse remplir un si grand Sacrement?
D'où pouvons-nous attendre un tel soulagement
Ou pour le corps malade, ou pour l'ame oppressée?
Quelles vives douleurs, quelles afflictions,
Bravent ses consolations?
Quels imprévus revers triomphent de son aide?
Ne releve-t-il pas l'abattement des cœurs?
Et n'est-il pas le vrai remede
Pour ce que leur foiblesse enfante de langueurs?

Par lui la convoitise au fond de l'ame éteinte
Voit mettre sous le frein toutes les passions;
Et l'empire qu'il prend sur les tentations,
Ou les domte, ou du moins en affoiblit l'atteinte:
C'est par lui que la grace avance à gros torrents,
Et que sur les vices mourants
S'affermit la vertu que lui-même il fait naître;
C'est par lui que la foi plus fortement agit,
Que l'espérance a de quoi croître,
Et que la charité s'enflamme et s'élargit.

Puissant réparateur des miseres humaines,
Protecteur de mon ame, espoir de tous ses vœux,
Qui dans l'intérieur verses, quand tu le veux,
Tout ce qui nous console et soulage nos peines,
Tu fais des biens sans nombre, et souvent tu les fais

A ces dévots, à ces parfaits,
Qui savent dignement s'approcher de ta table;
Et tu mêles par-là dans leurs divers travaux
Une douceur inépuisable
Qui dissipe aisément l'aigreur de tous leurs maux.

C'est ce qui du néant de leur propre bassesse
Les éleve à l'espoir de ta protection,
Et prête un nouveau jour à leur dévotion,
Que la grace accompagne, et que suit l'alégresse.
Ainsi ceux dont l'esprit triste, aride, inquiet,
Avant cet amoureux banquet,
Gémissoit sous un trouble au vrai repos funeste,
Sitôt qu'ils sont repus de ce mets tout divin,
De ce breuvage tout céleste,
En pleins ravissements changent tout leur chagrin.

Tu leur fais de la sorte éprouver que d'eux-mêmes
Leur force est peu de chose, ou plutôt moins que rien;
Que s'ils ont quelque grace, ou s'ils font quelque bien,
Ils en doivent le tout à tes bontés suprêmes;
Que les plus beaux talents de leur infirmité
Ne sont que glace et dureté,
Qu'angoisse, que langueur, que vague incertitude;
Mais qu'alors que sur eux tu répands ta faveur
Ils ont zele, ils ont promptitude,
Ils ont calme, ils ont joie, ils ont stable ferveur.

Aussi lorsqu'en douceurs une source est féconde,
Peut-on s'en approcher qu'on n'en remporte un peu?

Peut-on sans s'échauffer être auprès d'un grand feu?
Peut-on l'avoir au sein que la glace n'y fonde?
N'es-tu pas, ô mon Dieu, cette source de biens
Toujours ouverte aux vrais chrétiens,
Toujours vive, toujours pleine et surabondante?
Et n'es-tu pas ce feu toujours pur, toujours saint,
Dont la flamme toujours ardente
Se nourrit d'elle-même, et jamais ne s'éteint?

Si mon indignité ne peut monter encore
Au haut de cette source et puiser en pleine eau,
Si je ne puis en boire à même le ruisseau
Jusqu'à rassasier la soif qui me dévore,
Je collerai ma bouche au canal précieux
Que tu fais descendre des cieux,
Afin que dans mon cœur une goutte en distille,
Que ma soif s'en appaise, et que l'aridité,
Qui rend mon ame si stérile,
Ne la désseche pas jusqu'à l'extrémité.

Si d'ailleurs de ma glace un invincible reste
M'empêche d'égaler l'ardeur des Séraphins,
Si je ne puis encor comme les Chérubins,
Pour m'unir tout à toi, devenir tout céleste,
J'attacherai du moins ce que j'ai de vigueur
A si bien préparer mon cœur
Par un effort d'amour qui toujours renouvelle,
Que sur mes humbles vœux ce divin Sacrement
Fera voler quelque étincelle
Du feu vivifiant de cet embrasement.

Tu vois ce qui me manque, ô Sauveur adorable,
Doux Jésus, bonté seule, en qui j'ose espérer;
Supplée à mes défauts, et daigne réparer
Ce que détruit en moi la langueur qui m'accable:
Tu t'en es fait toi-même une amoureuse loi,
Quand nous appelant tous à toi
Ta bouche toute sainte a bien voulu nous dire:
« Accourez tous à moi, vous dont sous les travaux
« Le cœur incessamment soupire,
« Et je soulagerai la grandeur de vos maux. »

D'une sueur épaisse ils couvrent mon visage;
Mon cœur outré d'ennuis en est presque aux abois;
Mille et mille péchés me courbent sous leur poids;
Mille tentations me troublent le courage:
Je ne fais que gémir sous les oppressions
Des insolentes passions,
Dont je trouve en tous lieux l'embarras qui m'obsede;
Et dans tous ces malheurs où je me vois blanchir,
Dénué de support et d'aide,
Je n'ai que toi, Seigneur, qui m'en puisse affranchir.

Aussi je te remets tout ce qui me regarde;
Je me remets entier à ton soin paternel:
Daigne, ô Dieu, me conduire au salut éternel,
Et durant le chemin reçois-moi sous ta garde;
Fais que puisse mon ame à jamais t'honorer,
Toi qui m'as daigné préparer

Ton corps sacré pour viande, et ton sang pour breuvage;
Fais enfin que mon zele augmente chaque jour
Par le fréquent et saint usage
De ce divin mystere où brille tant d'amour.

CHAPITRE V.

De la dignité du Sacrement, et de l'état du Sacerdoce.

D'UN Ange dans les cieux atteins la pureté;
D'un Baptiste au désert joins-y la sainteté;
Mais pur à leur égal, mais saint à son exemple,
Ne crois pas l'être assez pour pouvoir dignement
Et tenir en tes mains et m'offrir en mon temple
Un si grand Sacrement.

Conçois, si tu le peux, quelle est cette faveur
De tenir en tes mains le corps de ton Sauveur,
Le consacrer toi-même, et le prendre pour viande;
Et tu connoîtras lors qu'il n'est mérite humain
A qui doive l'effet d'une bonté si grande
L'Arbitre souverain.

Ce mystere est bien grand, puisque du haut des cieux
Il fait descendre un Dieu jusques en ces bas lieux,

Et le met en état qu'on le touche et le mange;
Du sacerdoce aussi grande est la dignité,
Puisqu'on reçoit par là ce que jamais de l'Ange
N'obtint la pureté.

Prêtres, c'est à vous seuls que, sans vous le devoir,
Ma main par mon Église accorde ce pouvoir,
Cette émanation de ma vertu céleste;
A vous seuls appartient de consacrer mon corps,
D'en faire un sacrifice, et départir au reste
Ce qu'il a de trésors.

En prononçant les mots que je vous ai dictés,
Suivant mon institut, suivant mes volontés,
Vous opérez l'effet de votre ministere:
Un invisible agent concourt d'un pas égal,
Et, tout Dieu que je suis, soudain j'y coopere
Comme auteur principal.

Ma voix toute-puissante à qui tout est soumis
Moi-même me soumet à ce que j'ai promis,
M'assujettit aux lois de mon ordre suprême;
Et ma divinité ne croit point se trahir
A descendre du ciel pour donner elle-même
L'exemple d'obéir.

Crois-en donc plus ton Dieu que tes aveugles sens,
Crois-en plus de sa voix les termes tout-puissants,
Que le rapport trompeur d'aucun signe visible;
Et, sans que ces dehors te rendent rien suspect,

Porte à cette action tout ce qui t'est possible
D'amour et de respect.

Pense à toi, prends-y garde, aime, respecte, crains:
Vois de quel ministere, en t'imposant les mains,
L'évêque t'a commis le divin exercice;
Il t'a consacré prêtre, et c'est à toi d'offrir
Ce doux mémorial de tout l'affreux supplice
Qu'il m'a plu de souffrir.

Songe à t'en acquitter avec fidélité,
Avec dévotion, avec humilité;
N'offre point qu'avec foi, n'offre point qu'avec zele;
Songe à régler ta vie, et la regle si bien,
Qu'elle soit sans reproche, et serve de modele
Aux devoirs d'un chrétien.

Ton rang, loin d'alléger le poids de ton fardeau,
En redouble la charge, et jusques au tombeau
Il te met sous le joug d'une loi plus sévere;
Il te prescrit à suivre un chemin plus étroit,
Et la perfection que doit ton caractere
Veut qu'on marche plus droit.

Oui, tu dois un exemple au reste des mortels,
Qui fasse rejaillir du pied de mes autels
Jusqu'au fond de leurs cœurs une clarté solide;
Et toutes les vertus qui brillent ici-bas
Doivent former d'un prêtre un infaillible guide
Pour qui va sur ses pas.

Loin de suivre le train des hommes du commun,
Un prêtre doit en fuir le commerce importun,
De peur d'être souillé de leurs honteux mélanges;
Et dans tout ce qu'il fait un vigilant souci
Lui doit pour entretien choisir au ciel les Anges,
Et les parfaits ici.

Des ornements sacrés lorsqu'il est revêtu,
Il a de Jésus-Christ l'image et la vertu;
Ainsi que son ministre il agit en sa place;
Et ce n'est qu'en son nom que les vœux qu'il conçoit
Pour le peuple et pour lui montent devant la face
D'un Dieu qui les reçoit.

Ces habits sont aussi comme l'expression
Des plus âpres tourments par qui ma Passion
Pour le salut humain termina ma carriere;
La croix sur eux empreinte en fait le souvenir,
Et le prêtre la porte et devant et derriere,
Pour mieux le retenir.

Il la porte devant, afin que son regard
S'arrêtant fixement sur ce digne étendard,
Ses ardeurs à le suivre en deviennent plus promptes;
Il la porte derriere, afin qu'en ses malheurs
Il souffre sans ennuis les travaux et les hontes
Qui lui viennent d'ailleurs.

Il la porte devant, pour pleurer ses forfaits;
Derriere, afin que ceux que son prochain a faits

De sa compassion tirent aussi des larmes;
Et que, comme il agit au nom du Rédempteur,
Entre le peuple et Dieu, qui tient en main les armes,
Il soit médiateur.

C'est par cette raison qu'il s'y doit attacher,
Et que sa fermeté ne doit rien relâcher
Ni de ses vœux fervents, ni de ses sacrifices,
Tant qu'il obtienne grace, et que du souverain
Il se rende à l'autel les bontés si propices,
Qu'il désarme sa main.

Enfin quand il célebre il m'honore, il me sert;
Tout le ciel applaudit par un sacré concert;
Tout l'enfer est confus, l'Eglise édifiée;
Il secourt les vivants, des morts il fait la paix,
Et son ame devient l'heureuse associée
Des bons et des parfaits.

CHAPITRE VI.

Préparation à s'exercer avant la Communion.

Quand je contemple ta grandeur,
Quand j'y compare ma bassesse,
Je tremble, et toute mon ardeur
Résiste à peine à ma foiblesse;

Tant la confusion qui saisit tous mes sens
Balance mes vœux languissants !

N'approcher pas du Sacrement,
C'est fuir la source de la vie ;
En approcher indignement,
C'est offenser qui m'y convie,
Et par une honteuse et lâche trahison
Changer le remede en poison.

Daigne donc, Seigneur, m'éclairer
Touchant ce qu'il faut que je fasse,
Toi, qui ne me vois espérer
Qu'en l'heureux appui de ta grace,
Et de qui seul j'attends en un trouble pareil
Et le secours et le conseil.

Dissipe ma vieille langueur,
Inspire-moi quelque exercice
Par qui je prépare mon cœur
A cet amoureux sacrifice,
Et par le droit sentier conduis-moi sur tes pas
A ce doux et sacré repas.

Fais-moi, Seigneur, fais-moi savoir
Avec quel zele et révérence
Un Dieu pour le bien recevoir
Veut que je m'apprête et m'avance ;
Et comment pour t'offrir des mysteres si saints
Je dois purifier mes mains.

CHAPITRE VII.

De l'examen de sa conscience, et du propos de s'amender.

Prêtre, qui que tu sois, qui vas sur mon autel
Offrir un Dieu vivant à son Pere immortel,
Et tenir en tes mains et recevoir toi-même
De mon amour pour toi le mystere suprême,
Approche, mais sur-tout prépare dans ton sein
Une humilité forte, un respect souverain,
Une foi pleine et ferme, une intention pure
D'honorer, de bénir l'Auteur de la nature;
Sur ton intérieur jette l'œil avec soin,
En juge incorruptible, en fidele témoin;
Et si de mon honneur un vrai souci te touche,
Fais que le cœur contrit et l'humble aveu de bouche
Sachent si bien purger le désordre caché,
Que rien par le remords ne te soit reproché,
Que rien plus ne te pese, et que rien que tu saches
N'empêche un libre accès par ses honteuses taches.
Porte empreint sur ce cœur un regret général
Pour tout ce que jamais il a commis de mal;
Joins à ce déplaisir des douleurs singulieres
Pour les infirmités qui te sont journalieres;

Et, si l'heure le souffre, en secret devant Dieu,
Repasse-s-en le nombre, et le temps, et le lieu;
Et de tous les défauts où ton ame s'engage
Étends devant ses yeux la pitoyable image.
Gémis, soupire, pleure aux pieds de l'Éternel,
D'être encor si mondain, d'être encor si charnel,
D'avoir des passions si peu mortifiées,
Des inclinations si mal purifiées,
Que les mauvais desirs demeurent tout-puissants
Sur qui veille si mal à la garde des sens.
Gémis d'en voir souvent les approches saisies
Par les vains embarras de tant de fantaisies,
D'avoir pour le dehors tant de soupirs ardents,
Et si peu de retour aux choses du dedans;
De souffrir que ton ame à toute heure n'aspire
Qu'à ce qui divertit, qu'à ce qui te fait rire,
Tandis que pour les pleurs et la componction
Ton endurcissement a tant d'aversion;
De te voir tant de pente à vivre plus au large,
Dans l'aise et les plaisirs d'une chair qui te charge,
Cependant que ton cœur a tant de lâcheté
Pour la ferveur du zele et pour l'austérité;
D'être si curieux d'entendre des nouvelles,
De voir des raretés surprenantes et belles,
Et si lent à choisir de ces emplois abjects
Que prend l'humilité pour ses plus doux objets.
Gémis de tant d'ardeur pour amasser et prendre,
Et de tant de réserve à départir ou rendre,
Qu'on a raison de croire et de te reprocher
Que ce que tient ta main ne s'en peut détacher.

Pleure ton peu de soin à régler tes paroles,
Ton silence rempli d'égarements frivoles,
Le peu d'ordre en tes mœurs, le peu de jugement
Que dans tes actions fait voir chaque moment.
Gémis d'avoir aimé les plaisirs de la table,
Et fait la sourde oreille à ma voix adorable;
D'avoir pris pour vrai bien la molle oisiveté;
D'avoir pris le travail pour infélicité;
Pour des contes en l'air eu vigilance entiere,
Long assoupissement pour la sainte priere,
Hâte d'être à la fin, et l'esprit vagabond
Vers ce qu'il ne fait pas ou que les autres font.
Pleure ta nonchalance à rendre ton office,
Gémis de ta tiédeur pendant ton sacrifice,
De tant d'aridité dans tes communions,
De tant de complaisance en tes distractions,
D'avoir si rarement l'ame bien recueillie,
De faire hors de toi toujours quelque saillie,
Prompt à te courroucer, prompt à fâcher autrui,
Sévere à le reprendre, et juger mal de lui.
Pleure l'emportement de tes humeurs diverses,
Qu'enflent les bons succès, qu'abattent les traverses;
Pleure enfin ta misere, et l'ouvrage imparfait
De tant de bons desseins que suit si peu d'effet.
Ces défauts déplorés, et tout ce qui t'en reste,
Avec un vif regret d'un cœur qui les déteste,
Avec de ta foiblesse un aveu douloureux,
D'où naisse un déplaisir cuisant, mais amoureux,
Passe au ferme propos de corriger ta vie,
D'avancer aux vertus où ma voix te convie,

D'élever tes desirs sans plus les ravaler,
D'aller de mieux en mieux sans jamais reculer;
Puis, d'une volonté fortement résignée,
Qui tienne sous tes pieds la terre dédaignée,
Offre-toi tout entier toi-même en mon honneur
Pour holocauste pur sur l'autel de ton cœur;
Remets entre mes mains et ton corps et ton ame,
Afin que, tout rempli d'une céleste flamme,
Tu sois en digne état par cet humble devoir
De consacrer mon corps et de le recevoir.
Car, si tu ne le sais, pour plaire au Dieu qui t'aime,
L'offrande la plus digne est celle de toi-même;
C'est elle qu'il faut joindre à celle de mon corps
Par d'amoureux élans, par de sacrés transports,
Qui puissent jusqu'à moi les élever unies
Et quand tu dis la messe, et quand tu communies.
Rien ne t'affranchit mieux de ce qu'a mérité
Ou ta noire malice, ou ta fragilité,
Et rien n'efface mieux les taches de tes crimes
Que la sainte union qu'ont lors ces deux victimes.
Quand le pécheur a fait autant qu'il est en lui
Qu'une douleur sensible, un véritable ennui,,
Un profond repentir le prosterne à ma face
Pour obtenir pardon et me demander grace,
Je suis le Dieu vivant qui ne veux point sa mort;
Mais qu'à se convertir il fasse un digne effort,
Qu'il vive en mon amour pour revivre en ma gloire,
Et de tous ses péchés je perdrai la mémoire;
Tous lui seront par moi si pleinement remis,
Qu'il aura place au rang de mes plus chers amis.

CHAPITRE VIII.

De l'oblation de Jésus-Christ en la Croix, et de la propre résignation.

Vois comme tout nu sur la croix,
Victime pure et volontaire,
Les deux bras étendus sur cet infâme bois,
Jadis pour tes péchés je m'offris à mon Pere:
Y réservé-je rien de ce qui fut en moi
Qu'afin de te sauver et de lui satisfaire
Mon amour n'immolât pour toi?

Tel tu dois de tout ton pouvoir
M'offrir chaque jour en la messe
Toute l'affection que tu peux concevoir,
Avec toute sa force et toute sa tendresse;
Tel tu me dois, mon fils, immoler à ton tour
Un cœur qui tout entier pour moi seul s'intéresse,
Et me rende amour pour amour.

Ainsi tu sauras me gagner,
Et ce que plus je te demande,
C'est que tu prennes soin de te bien résigner,
De faire de toi-même une sincere offrande:
Tous autres dons pour moi ne sont point suffisants;

Je ne regarde point si leur valeur est grande,
Je te cherche, et non tes présents.

Comme il ne te suffiroit pas
D'avoir sans moi mille avantages,
Ainsi n'espere point que je fasse aucun cas
De tout ce que sans toi m'offriront tes hommages;
Offre-toi tout entier, et de tes volontés,
En te donnant à moi, ne fais aucuns partages,
Et tes dons seront acceptés.

Tu vois que je me suis offert
Pour toi tout entier à mon Pere,
Tu vois que je te donne, après avoir souffert,
Tout mon corps et mon sang en ce divin mystere;
Ce don que je te fais, pour être tout à toi,
Te sert d'un grand exemple, et t'apprend pour me plaire
Que tu dois être tout à moi.

Si dans toi ton propre intérêt
Se peut réserver quelque chose,
Si tu ne t'offres pas à tout ce qui me plaît,
Si tu n'es point d'accord que moi seul j'en dispose,
Tu ne me feras point d'entiere oblation,
Et l'art de nous unir qu'ici je te propose
N'aura point sa perfection.

Cette oblation de ton cœur,
Quelques actions que tu fasses,
Doit précéder entiere avec pleine vigueur,

Doit se faire à toute heure et sans que tu t'en lasses.
Aime ce digne joug de ma captivité,
Et n'attends que de lui l'abondance des graces,
Et la parfaite liberté.

D'où crois-tu qu'on voit ici-bas
Si peu d'ames illuminées,
Si peu dont le dedans soit purgé d'embarras,
Si peu dont les ferveurs ne se trouvent bornées?
C'est qu'à se dépouiller peu savent consentir,
Qui, par le propre amour vers elles ramenées,
Ne penchent à se revêtir.

Souviens-toi que j'ai prononcé
Cette irrévocable parole:
« Quiconque pour me suivre à tout n'a renoncé
« N'est point un vrai disciple instruit en mon école ».
Si tu le veux donc être en ce mortel séjour,
Donne-toi tout à moi, sans souffrir qu'on me vole
La moindre part en ton amour.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut nous offrir à Dieu avec tout ce qui est en nous, et prier pour tout le monde.

Et le ciel, et la terre, et tout ce qu'ils contiennent,
Leurs effets, leurs vertus à jamais t'appartiennent;

Tout est à toi, Seigneur, tout marche sous ta loi,
Et je m'y viens offrir en volontaire hostie,
Moi qui de ce grand tout fais la moindre partie,
Pour être par cette offre encor mieux tout à toi.

Dans la simplicité d'un cœur qui te réclame
Je t'offre tout entiers et mon corps et mon ame;
J'en fais un saint hommage à tes commandements;
J'offre à tes volontés un serviteur fidele
En sacrifice pur de louange immortelle,
Et réunis en toi tous mes attachements.

Daigne avoir, ô mon Dieu, la victime agréable;
A cette oblation de ton corps adorable
Mon amour aujourd'hui l'ajoute pour tribut:
Je t'offre l'une et l'autre en présence des Anges;
Reçois cet holocauste, et fais de ces louanges
Pour moi, pour tout le peuple, un œuvre de salut.

Ces bienheureux Esprits, témoins de tant d'offenses
Par qui j'ai tant de fois mérité tes vengeances,
Seront aussi témoins des vœux que je te fais;
Et tout ce qu'à leurs yeux j'ai fait de punissable
Depuis le premier jour qui m'en a vu capable,
Je te l'offre à leurs yeux sur cet autel de paix.

Lance de ton amour une vive étincelle,
Qui, m'allumant au sein une ferveur nouvelle,
Y brûle pour jamais cet amas de péché;
Fais que ce feu divin en consume l'ordure,

Et que l'embrasement d'une flamme si pure
Efface tout l'impur dont tu me vois taché.

Qu'un pardon général, par sa pleine efficace,
Abolissant mon crime et me rendant ta grace,
Sous l'ordre de tes lois range tout mon vouloir:
Entre mon ame et toi rétablis la concorde,
Et par ce haut effet de ta miséricorde
Au saint baiser de paix daigne me recevoir.

Après tant de péchés que ferois-je autre chose?
Je vois que leur excès à ta rigueur m'expose,
Qu'il arme contre moi ta juste inimitié:
Que puis-je donc, ô Dieu, pour t'arracher les armes,
Que t'avouer ma faute, et, fondant tout en larmes,
Implorer à genoux l'excès de ta pitié?

Exauce, exauce-moi, Seigneur, je t'en conjure;
Exauce cette indigne et vile créature
Que prosterne à tes pieds un humble repentir:
Mon péché me déplaît, et la plus douce idée
Que m'ose présenter son image fardée
Ne m'ôtera jamais l'horreur d'y consentir.

Je pleure, et veux pleurer tout le temps de ma vie
Sa route jusqu'ici honteusement suivie;
Je veux à mes forfaits égaler mes ennuis;
Et si pour t'obéir j'eus trop peu de constance,
J'en accepte, ô mon Dieu, j'en fais la pénitence,
Et veux te satisfaire autant que je le puis.

Pardonne, encore un coup, pardonne pour ta gloire,
Pour l'amour de ton nom bannis de ta mémoire
Tout ce que mes desirs ont eu de vicieux;
Et pour sauver mon ame à les croire emportée,
Souviens-toi seulement que tu l'as rachetée
Par la profusion de ton sang précieux.

Je sais, Seigneur, je sais, pour grand que soit mon crime,
Que ta miséricorde est un profond abyme;
Je me résigne entier à son immensité:
N'agis que suivant elle, et, lorsque ta justice
Pressera ton courroux de hâter mon supplice,
Laisse-lui fermer l'œil sur mon iniquité.

J'ose te faire encore en ce divin mystere
L'offre de tout le bien que jamais j'ai pu faire,
Quoique tout imparfait et de peu de valeur,
Quoique ces actions soient en si petit nombre,
Qu'à peine du vrai bien elles font voir une ombre
Dont les informes traits n'ont aucune couleur.

Donne-leur ce qui manque à leur foible teinture;
Corrige, sanctifie, agrée, acheve, épure,
Fais-les de jour en jour aller de mieux en mieux;
Comble-les d'une grace en vertus si fertile,
Que cet homme chétif, paresseux, inutile,
Trouve une heureuse fin qui le conduise aux cieux.

Je t'offre tous les vœux de ces dévotes ames
Qui ne conçoivent plus que de célestes flammes,

De mes plus chers parents je t'offre les besoins,
Ceux de tous les amis que tu m'as fait connoître,
Des freres et des sœurs que m'a donnés le cloître,
Et de tous ceux enfin qui méritent mes soins.

Pourrois-je oublier ceux dont le cœur charitable
A mes nécessités se montre favorable,
Ou qui pour ton amour à d'autres font du bien?
Pourrois-je oublier ceux dont les saints artifices
Ou de mes oraisons ou de mes sacrifices
Empruntent le secours pour obtenir le tien?

Je t'offre pour eux tous, soit qu'ils vivent encore,
Soit qu'en ton purgatoire un juste feu dévore
Les péchés qu'en ce monde ils ont mal su purger;
Fais-leur sentir la force et l'appui de ta grace;
Console, soutiens-les dans ce tourment qui passe,
Et dans tous leurs périls daigne les protéger.

Abrege en leur faveur la peine méritée;
Avance à tous leurs maux cette fin souhaitée
Qui change l'amertume en doux ravissements,
Afin qu'en liberté leur sainte gratitude
Fasse avec alégresse et hors d'inquiétude
Retentir tout le ciel de leurs remercîments.

J'offre ces mêmes vœux et ces mêmes hosties
Pour ceux dont la malice ou les antipathies
M'ont rendu déplaisir, m'ont nui, m'ont offensé;
Pour ceux qui m'ont causé quelques désavantages,

Procuré quelque perte, ou fait quelques outrages,
Contredit à ma vue, ou sous main traversé.

Je te les offre encor d'une ferveur égale
Pour ceux à qui j'ai fait ou dépit ou scandale,
Pour ceux que j'ai fâchés, même sans le savoir;
Je t'offre pour eux tous, pour eux tous je t'invoque;
Pardonne-nous à tous la froideur réciproque,
Et remets-nous ensemble au chemin du devoir.

Arrache de nos cœurs cette indigne semence
D'envie et de soupçon, de colere et d'offense,
Tout ce qui peut nourrir la contestation,
Tout ce qui peut blesser l'amitié fraternelle,
Et par une chaleur à tes ordres rebelle
Éteindre le beau feu de la dilection.

Prends, Seigneur, prends pitié de ceux qui la demandent;
Fais un don de ta grace aux pécheurs qui l'attendent;
Dans nos pressants besoins laisse-nous l'obtenir;
Et rends-nous tels enfin que notre ame ravie
En puisse dignement jouir durant la vie,
Et dans le ciel un jour à jamais t'en bénir.

CHAPITRE X.

Qu'il ne faut pas aisément quitter la sainte Communion.

Tu dois avoir souvent recours
A la source de grace et de miséricorde,
Cette fontaine pure, où se forme le cours
D'un torrent de bonté qui sur toi se déborde;
Ainsi tu sauras t'affranchir
De tout ce qui te fait gauchir
Vers les passions et les vices;
Ainsi plus vigoureux, ainsi plus vigilant,
Des attaques du Diable et de ses artifices
Tu braveras la ruse et l'effort insolent.

Ce fier ennemi des mortels
De la communion sait quel bonheur procede,
Et combien on reçoit au pied de mes autels,
En ce festin sacré, de fruit et de remede;
Il ne perd point d'occasions
De semer ses illusions
Pour en détourner les fideles;
Il en fait son grand œuvre, et met tout son pouvoir
A ne laisser en l'ame aucunes étincelles
Qui puissent rallumer l'ardeur de ce devoir.

Plus il te voit t'y préparer
Avec une ferveur d'un saint espoir guidée,
Plus les fantômes noirs qu'il te vient figurer
Font un épais nuage et brouillent ton idée.
Tu lis dans Job en plus d'un lieu
Que parmi les enfants de Dieu
Cet Esprit ténébreux se coule ;
C'est contre eux qu'il s'efforce, et sa malignité
Prend mille objets impurs que devant eux il roule
Pour les remplir de crainte ou de perplexité.

Il tâche par mille embarras
De vaincre ou d'affoiblir le zele qui t'enflamme,
Et de se rendre maître à force de combats
De cette aveugle foi qui t'illumine l'ame :
Il ne néglige aucun secret
Pour t'éloigner de ce banquet,
Ou t'en faire approcher plus tiede ;
Mais il est en ta main de le rendre impuissant ;
Son plus heureux effort n'abat que qui lui cede,
Et ne peut t'ébranler, si ton cœur n'y consent.

Quelques horribles saletés
Dont contre toi sa rage excite la tempête,
Tu n'as qu'à te moquer de leurs impuretés,
Et tu renverseras leurs foudres sur sa tête ;
Tu n'as qu'à traiter de mépris
Ce roi des malheureux esprits,
Pour le dépouiller de sa force.
Ris donc de son insulte, et quelque émotion

Dont il ose à tes yeux jeter l'indigne amorce,
Ne te relâche point de la communion.

Souvent à force d'y penser
Le soin d'être dévot trop long-temps inquiete,
Souvent l'anxiété de se bien confesser
Enveloppe l'esprit d'une langueur secrete:
Fais choix alors de confidents
Qui soient éclairés et prudents,
Et bannis tout le vain scrupule;
Il empêche ma grace, et la précaution
Que lui fait apporter son effroi ridicule
Éteint le plus beau feu de la dévotion.

Faut-il pour un trouble léger,
Pour un amusement qu'un vain objet excite,
Pour une pesanteur qui te vient assiéger,
Que ta communion se differe ou se quitte?
Porte tout à ce tribunal,
Où par un bonheur sans égal
Qui s'accuse aussitôt s'épure:
Pardonne à qui t'offense, et cours aux pieds d'autrui
Lui demander pardon, si tu lui fis injure;
Tu l'obtiendras de moi, si tu le veux de lui.

Que peut avoir d'utilité
De la confession cette folle remise?
De quoi te peut servir cette facilité
A reculer un bien que t'offre mon Église?
Vomis tout ce maudit poison,

Et pour en purger ta raison
Cours en hâte à ce grand remede :
Tu t'en trouveras mieux, et tu dois redouter
Qu'à l'obstacle présent quelque autre ne succede
Plus fâcheux à souffrir et plus fort à domter.

Remettre ainsi de jour en jour
Pour te mieux préparer à ce bonheur insigne,
C'est te priver long-temps de ce gage d'amour,
Et peut-être à la fin t'en rendre plus indigne.
Romps, le plutôt que tu pourras,
Les chaînes de ces embarras
Dont ta propre lenteur t'accable :
Nourrir l'inquiétude apporte peu de fruit,
Et l'on s'avance mal quand on refuit ma table
Pour des empêchements que chaque jour produit.

Sais-tu que l'assoupissement
Où te laisse plonger ta langueur insensible
T'achemine à grands pas à l'endurcissement,
Et qu'à force de temps il devient invincible?
Qu'il est de lâches, qu'il en est
Dont la tépidité s'y plaît
Jusqu'à le rendre volontaire,
Et dont la nonchalance aime à prendre aux cheveux
La moindre occasion d'éloigner un mystere
Qui les obligeroit d'avoir mieux l'œil sur eux!

Oh, que foible est leur charité!
Que leur dévotion est traînante et débile!

Et que ce zele est faux dont l'imbécillité
A quitter un tel bien se trouve si facile!
Heureux l'homme qui tous les jours
Pour recevoir un tel secours
Épure assez sa conscience,
Et n'en passeroit point sans un si grand appui,
Si de ses directeurs il en avoit licence,
Ou qu'il ne craignît point qu'on parlât trop de lui.

Quand par un humble sentiment
Le respect en conseille une sainte abstinence,
Ou qu'on y voit d'ailleurs un juste empêchement,
Un homme est à louer de cette révérence;
Mais lorsque parmi ce conseil
Il se glisse un morne sommeil,
On se doit exciter soi-même,
Faire tout ce que peut l'humaine infirmité:
Mon secours est tout prêt, et ma bonté suprême
Considere sur-tout la bonne volonté.

Alors que ta dévotion
A pour s'en abstenir des causes légitimes,
Ton desir vertueux, ta bonne intention,
Te peuvent en donner les fruits les plus sublimes.
Quiconque a Dieu devant les yeux
Peut en tout temps, peut en tous lieux
Goûter en esprit ce mystere;
Il n'est obstacle aucun qui l'en puisse empêcher,
Et c'est toujours pour l'ame un repas salutaire
Quand, au défaut du corps, elle en sait approcher.

Non que cette communion,
Qu'il peut faire en tout temps toute spirituelle,
Doive monter si haut en son opinion
Que son esprit content néglige l'actuelle;
Il faut que souvent sa ferveur
De la bouche comme du cœur
Reçoive ce vrai pain des Anges,
Qu'il ait des temps réglés pour un si digne effet,
Et s'y donne pour but ma gloire et mes louanges,
Plus que ce qui le flatte et qui le satisfait.

Attendant ces jours bienheureux,
Contemple dans la crêche un Dieu qui s'est fait homme;
Repasse en ton esprit mon trépas douloureux;
Vois l'œuvre du salut qu'en la croix je consomme:
Autant de fois qu'un saint transport
Dans ma naissance ou dans ma mort
Prendra de quoi croître ta flamme,
Ton zele autant de fois saura mystiquement
D'une invisible main communier ton ame,
Et recevra le fruit de ce grand Sacrement.

Qui ne daigne s'y préparer
Qu'alors qu'il est pressé par quelque grande fête,
Et que le jour pour lui semble le desirer,
Y portera souvent une ame fort mal prête.
Heureux qui du plus digne apprêt,
Sans attache au propre intérêt,
Fait son ordinaire exercice,
Et s'offre en holocauste à son Pere immortel,

Quand pour le Sacrement ou pour le sacrifice
Il se met à ma table, ou monte à mon autel!

Observe pour dernier avis
De n'être ni trop long, ni trop court en ta messe;
Contente ainsi que toi ceux avec qui tu vis,
Et garde un train commun en qui rien ne les blesse.
Un prêtre n'est bon que pour lui,
S'il gêne le zele d'autrui,
Faute de suivre la coutume;
Et tu dois regarder ce qui profite à tous
Plus que toute l'ardeur qui dans ton cœur s'allume,
Et que tous ces élans qui te semblent si doux.

CHAPITRE XI.

Que le corps de Jésus-Christ et la sainte Ecriture sont entièrement nécessaires à l'ame fidele.

Oh, que ta douceur infinie
Répand de charmantes faveurs,
Sauveur benin, sur les ferveurs
De qui dignement communie!
Ce grand banquet où tu l'admets
N'a point pour lui de moindres mets
Que son bien-aimé, son unique;
Que toi, dis-je, seul à choisir,

Et seul à qui son cœur s'applique
Par-dessus tout autre desir.

Que j'en verrois croître les charmes
Si d'un amoureux sentiment
Le tendre et long épanchement
M'y donnoit un torrent de larmes!
Que tous mes vœux seroient contents
D'en baigner tes pieds en tout temps
Avec la sainte Pécheresse!
Mais où sont ces vives ardeurs?
Où cette amoureuse tendresse?
Où cet épanchement de pleurs?

En présence d'un tel Monarque,
A l'aspect de toute sa cour,
Un transport de joie et d'amour
En devroit porter cette marque;
Mon cœur par mille ardents soupirs
Devroit pousser mille desirs
Jusques à la voûte étoilée,
Et dans cet avant-goût des cieux
Ma joie en larmes distillée
Couler à grands flots de mes yeux.

En cet adorable mystere
Je te vois présent en effet,
Dieu véritable, homme parfait,
Sous une apparence étrangere;
Tu me caches cette splendeur

Dont ta souveraine grandeur
Avant les temps est revêtue :
Seigneur, que je te dois bénir
D'épargner à ma foible vue
Ce qu'elle n'eût pu soutenir !

Les yeux même de tout un monde
En un seul regard assemblés,
De tant de lumiere aveuglés,
Rentreroient sous la nuit profonde ;
Ils ne pourroient pas subsister
S'ils attentoient à supporter
Des clartés si hors de mesure ;
Et l'éclat de ta majesté,
Quand elle emprunte une figure,
Fait grace à notre infirmité.

Sous ces dehors où tu te ranges
Je te vois tel qu'au firmament ;
Je t'adore en ce Sacrement
Tel que là t'adorent les Anges.
La différence entre eux et moi,
C'est que les seuls yeux de la foi
M'y font voir ce que j'y révere,
Et qu'en ce lumineux pourpris
Une vision pleine et claire
Te montre à ces heureux Esprits.

Mais il faut que je me contente
D'avoir pour guide ce flambeau,

En attendant qu'un jour plus beau
Remplisse toute mon attente;
C'est ce jour de l'éternité,
Dont la brillante immensité
Dissipera toutes les ombres,
Et de la pointe de ses traits
Détruira tous ces voiles sombres
Qui couvrent tes divins attraits.

La parfaite béatitude,
Éclairant nos entendements,
Fera cesser les Sacrements
Dans son heureuse plénitude;
Ce glorieux prix des travaux,
Qui nous met au-dessus des maux,
Ote le besoin du remede;
Face à face tu t'y fais voir;
Sans fin, sans trouble on t'y possede;
On t'y contemple sans miroir.

L'esprit, de lumiere en lumiere
Montant dans ton infinité,
S'y transforme en ta déité,
Qu'il embrasse et voit tout entiere;
Cet esprit tout illuminé
Y goûte le Verbe incarné;
Toi-même à ses yeux tu l'exposes,
Tel que dans ces vastes palais
Il étoit avant toutes choses,
Et tel qu'il demeure à jamais.

Le souvenir de ces merveilles
Fait qu'ici tout m'est ennuyeux,
Que tout y déplaît à mes yeux,
Tout importune mes oreilles;
Le goût même spirituel
M'est un chagrin continuel
Près de cette douce mémoire;
Et, quoi qu'il m'arrive de bien,
Tant que je ne vois point ta gloire,
Tout m'est à charge, tout n'est rien.

Tu le sais, ô Dieu de ma vie,
Qu'ici-bas il n'est point d'objet
Où se termine mon projet,
Où se repose mon envie :
A te contempler fixement,
Sans fin et sans empêchement
Je mets ma gloire souveraine;
Mais avant que de voir finir
La mortalité que je traîne
Ce bonheur ne peut s'obtenir.

Je dois donc avec patience
Te soumettre tous mes desirs,
Ne chercher point d'autres plaisirs,
N'avoir point d'autre confiance.
Les Saints qui regnent avec toi
Vécurent au monde avec foi,
Avec patience y languirent,
Et leur cœur en toi satisfait

De ce que leurs vœux se promirent
Attendit constamment l'effet.

J'ai la même foi qu'ils ont eue ;
J'ai le même espoir qu'ils ont eu ;
Et croyant tout ce qu'ils ont cru,
J'aspire comme eux à ta vue.
Avec ta grace et pareils vœux
J'espere d'arriver comme eux
A tes promesses les plus amples,
Et jusqu'à cette fin sans fin
Ma foi, qu'appuiront leurs exemples,
Suivra sous toi le vrai chemin.

J'aurai de plus pour ma conduite
Les livres saints, dont le secours
A toute heure adoucit le cours
Des maux où mon ame est réduite ;
Je trouve en leurs instructions
Des miroirs pour mes actions,
Sur qui je les regle et me juge ;
Et par-dessus tous leurs trésors
J'ai pour remede et pour refuge
Le banquet de ton sacré corps.

Cet accablement de miseres
Qui m'environne incessamment
Pour le supporter doucement
Me rend deux choses nécessaires ;
J'ai besoin en toutes saisons

De deux choses dans ces prisons
Où me renferme la nature ;
Et manque de l'une des deux,
De lumiere, ou de nourriture,
Mon séjour n'y peut être heureux.

Seigneur, ta bonté singuliere,
Pour m'aider à suivre tes pas,
M'y donne ton corps pour repas,
Et ta parole pour lumiere.
Dans ces misérables vallons
Sans l'un et l'autre de ces dons
Ta route seroit mal suivie ;
Car l'un est l'immuable jour,
Et l'autre le vrai pain de vie
Qui nourrit l'ame en ton amour.

L'ame de ton amour éprise
Peut regarder ces deux soutiens
Comme deux tables que tu tiens
Dans le trésor de ton Église ;
L'une est celle de ton autel,
Où se prend ton corps immortel
Pour nourriture et médecine ;
Et l'autre, celle de ta loi,
Qui nous instruit de ta doctrine,
Et nous affermit en la foi.

C'est elle qui du sanctuaire
Tirant pour nous le voile épais,

Jusqu'en ses plus profonds secrets
Nous introduit et nous éclaire ;
C'étoit pour nous la préparer
Qu'il te plut jadis inspirer
Les prophetes et les Apôtres ;
Et tes augustes vérités
Chaque jour encor par mille autres
Répandent sur nous leurs clartés.

Créateur et Sauveur des hommes,
Qu'on te doit de remercîments
D'avoir fait ces banquets charmants
Pour des malheureux que nous sommes !
Tu nous les tiens à tous ouverts,
Pour montrer à tout l'univers
Cette charité magnifique
Qui, déployant tous ses trésors,
N'y donne plus l'Agneau mystique,
Mais ton vrai sang et ton vrai corps.

Là sans cesse tous les fideles,
Des traits de ton amour navrés,
Et de ton calice enivrés,
Goûtent quelques douceurs nouvelles ;
Toutes les délices des cieux
Font un raccourci précieux
Dans ce calice salutaire :
L'Ange les y goûte avec nous ;
Mais comme sa vue est plus claire,
Ses plaisirs sont aussi plus doux.

Prêtres, qu'illustre est votre office !
Que haute est cette dignité
Dont vous tenez l'autorité
De faire ce grand sacrifice !
Deux mots sacrés et souverains
Font descendre un Dieu dans vos mains;
Vous le prenez dans votre bouche ;
Et dans ces festins solennels
Cette même main qui le touche
Le donne au reste des mortels.

Que ces mains doivent être pures !
Que cette bouche, que ce lieu
Où loge si souvent un Dieu
Doit être bien purgé d'ordures !
O prêtres, que tout votre corps
Doit avoir dedans et dehors
Une intégrité consommée !
Et qu'il faut voir de sainteté
Dans cette demeure animée
De l'auteur de la pureté !

Une bouche si souvent prête
A recevoir le Sacrement
Doit prendre garde exactement
Qu'il n'en sorte rien que d'honnête.
Loin tous inutiles discours
D'un organe qui tous les jours
A Jésus-Christ sert de passage ;
Point, point d'entretien que fervent,

Point d'œil que simple, chaste, et sage,
En qui l'approche si souvent.

Vos mains, qui touchent à toute heure
L'Auteur de la terre et des cieux,
Doivent accompagner vos yeux
A s'élever vers sa demeure.
Songez bien sur-tout que sa loi
Vous demande un sévere emploi
Qui réponde au grand nom de prêtre ;
Et que lorsqu'il y dit à tous,
« Soyez saints comme votre Maître »,
Il parle aux autres moins qu'à vous.

Seigneur, qui de ce caractere
Nous as daigné favoriser,
Ne nous laisse pas abuser
De son auguste ministere ;
Aide-nous, fais-nous dignement
Former un dévot sentiment
Par l'assistance de tes graces,
Afin qu'en toute pureté
Nous puissions marcher sur tes traces,
Et mieux servir ta majesté.

Que si de l'humaine impuissance
L'insensible et commun pouvoir
Relâche trop notre devoir
De ce qu'il lui faut d'innocence,

Fais que de sinceres douleurs
Effacent à force de pleurs
Tout ce qui s'y coule de vice;
Et que, ravis de ta bonté,
Nous attachions à ton service
Une humble et ferme volonté.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut se préparer avec grand soin à la Communion.

J'AIME la pureté par-dessus toute chose;
Je cherche le cœur net, c'est là que je repose;
C'est moi qui donne ici toute la sainteté,
Et j'en fais bonne part à cette pureté.
Je l'ai dit autrefois, et je te le répete:
« Prépare en ta maison une salle bien nette,
« Et nous viendrons soudain, mes disciples et moi,
« Y célébrer la Pâque, et la faire avec toi. »
Si tu veux que j'y vienne établir ma demeure,
Purge ce vieux levain qui s'enfle d'heure en heure,
Et par l'austérité d'une sainte rigueur
Sache purifier le séjour de ton cœur:
Des vanités du monde exclus-en les tumultes;
Des folles passions bannis-en les insultes;

Tiens-y-toi solitaire, et tel qu'un passereau
Qui d'un arbre écarté s'est choisi le coupeau ;
Repasse en ton esprit avec mille amertumes
Et tes honteux défauts et tes lâches coutumes.
Quiconque pour un autre a quelque affection
Prépare un digne lieu pour sa réception,
Et le soin qu'il en prend est d'autant plus extrême
Que par-là cet ami juge à quel point on l'aime.
Mais ne présume pas qu'il soit en ton pouvoir
Par ta propre vertu de me bien recevoir,
Ni que ton plus grand soin ait en soi le mérite
De m'appréter un lieu digne que je l'habite.
Quand durant tout le temps qu'à tes jours j'ai prescrit
Il ne te passeroit autre chose en l'esprit,
Tu verrois que l'esprit qu'une vie y dispose,
Si je n'y mets la main, ne fait que peu de chose.
Ma bonté qui t'invite à ce divin repas
T'y permet un accès qu'elle ne te doit pas ;
Et comme à cette table elle seule t'appelle,
Lorsque je t'y reçois je ne regarde qu'elle.
Viens-y, mais seulement en me remerciant,
Tel qu'à celle d'un roi se sied un mendiant,
Qui, n'ayant rien d'égal à de si hautes graces,
S'humilie à ses pieds, en adore les traces,
Et lui fait ce qu'il peut de rétributions
Par ses remercîments et ses soumissions.
Viens-y, non par coutume, ou par quelque contrainte,
Mais avec du respect, mais avec de la crainte,
Mais avec de l'amour, mais avec de la foi,
Fais avec diligence autant qu'il est en toi ;

Viens ainsi, prends ainsi le corps d'un Dieu qui t'aime,
Et que tu dois aimer au-delà de toi-même.
Il veut loger en toi, lui qui remplit les cieux;
Il descend jusqu'à toi pour t'encourager mieux;
Lui-même il te convie à ce banquet céleste;
Lui-même il te l'ordonne, et suppléra le reste;
Si tes défauts sont grands, plus grand est son pouvoir;
Approche en confiance, et viens le recevoir.
Si tu sens qu'un beau feu fonde ta vieille glace,
Rends graces à ce Dieu qui te fait cette grace;
Non qu'il t'ait pu devoir une telle amitié,
Mais parceque son œil te regarde en pitié.
Si ton zele au contraire impuissant ou languide
De moment en moment te laisse plus aride,
Redouble ta priere et tes gémissements
Pour arracher de lui de meilleurs sentiments;
Persévere, importune, obstine-toi de sorte
A pleurer à ses pieds, à frapper à sa porte,
Qu'il t'ouvre, ou que du moins de ce bien souverain
Il laisse distiller quelque goutte en ton sein.
Cette importunité n'est jamais incivile:
Je te suis nécessaire, et tu m'es inutile;
Tu ne viens pas à moi pour me sanctifier,
Mais je m'abaisse à toi pour te justifier,
Pour te combler de biens, pour te donner la voie
De croître ton bonheur et d'affermir ta joie.
Tu viens à mon banquet pour en sortir plus saint,
Pour rallumer en toi la ferveur qui s'éteint,
Pour mieux t'unir à moi d'une chaîne éternelle,
Pour recevoir d'en-haut une grace nouvelle,

Et pour voir naître en toi de son épanchement
De plus pressants desirs pour ton amendement.
Garde de négliger une faveur si grande,
Tiens-lui ton cœur ouvert, fais-m'en entiere offrande;
Et m'ayant dignement préparé ce séjour,
Introduis-y l'objet de ton céleste amour.
Mais ce n'est pas assez d'y préparer ton ame
Avec toute l'ardeur d'une céleste flamme:
Si pour l'y disposer il faut beaucoup de soins,
Le Sacrement reçu n'en demande pas moins,
Et le recueillement après ce grand remede
Doit égaler du moins l'ardeur qui le précede:
Oui, la retraite sainte après le Sacrement
Est un sublime apprêt pour le redoublement,
Et la communion où la ferveur abonde
A de plus grands effets prépare la seconde.
Qui trop tôt s'y relâche en perd soudain le fruit,
Et se dispose mal à celle qui la suit:
Tiens-toi dans le silence, et rentre dans toi-même,
Pour jouir en secret de ce bonheur suprême:
Si tu sais une fois l'art de le conserver,
Le monde tout entier ne t'en sauroit priver.
Mais il faut qu'à moi seul ton cœur entier se donne,
Pour vivre plus en moi qu'en ta propre personne,
Sans que tout l'univers sous aucunes couleurs
T'inquiete l'esprit pour ce qui vient d'ailleurs.

CHAPITRE XIII.

Que l'ame dévote doit s'efforcer de tout son cœur à s'unir à Jésus-Christ dans le Sacrement.

Qui me la donnera, Seigneur,
Cette joie où mon ame aspire,
De pouvoir seul à seul te montrer tout mon cœur,
Et de jouir de toi comme je le desire?

Que je rirai lors des mépris
Qu'auront pour moi les créatures!
Qu'il m'importera peu si leurs foibles esprits
Me comblent de faveurs, ou m'accablent d'injures!

Je te dirai tout mon secret,
Tu me diras le tien de même,
Tel qu'un ami s'explique avec l'ami discret,
Tel qu'un amant fidele entretient ce qu'il aime.

C'est là, Seigneur, tout mon desir,
C'est tout ce dont je te conjure,
Qu'une sainte union à ton seul bon plaisir
Arrache de mon cœur toute la créature;

Qu'à force de communions,
D'offrandes, et de sacrifices,
Élevant jusqu'au ciel toutes mes passions,
J'apprenne à ne goûter que ses pures délices.

Quand viendra-t-il cet heureux jour,
Ce moment tout beau, tout céleste,
Qu'absorbé tout en toi par un parfait amour
Je m'oublirai moi-même et fuirai tout le reste?

Viens en moi, tiens-toi tout en moi;
Souffre à tes bontés adorables
De nous faire à tous deux cette immuable loi
Qu'à jamais cet amour nous rende inséparables.

N'es-tu pas ce cher bien-aimé,
Cet époux choisi d'entre mille,
A qui veut s'attacher mon cœur tout enflammé,
Tant qu'il respirera dedans ce tronc mobile?

N'es-tu pas seul toute ma paix,
Paix véritable et souveraine,
Hors de qui les travaux ne finissent jamais,
Hors de qui tout plaisir n'est que trouble et que peine?

N'es-tu pas cette Déité
Ineffable, incompréhensible,
Qui, fuyant tout commerce avec l'impiété,
Au cœur simple, au cœur humble es toujours accessible?

Seigneur, que ton esprit est doux!
Que pour tes enfants il est tendre!
Et que c'est les aimer que de les nourrir tous
De ce pain que du ciel tu fais pour eux descendre!

Est-il une autre nation
Si grande, si favorisée,
Qui possede ses dieux avec telle union,
Qui trouve leur approche également aisée?

Chaque jour, pour nous soulager,
Pour nous porter au bien suprême,
Tu nous offres à tous ton vrai corps à manger,
Tu nous donnes à tous à jouir de toi-même.

Quel climat est si précieux
Sur qui nous n'ayons l'avantage?
Et quelle créature obtint jamais des cieux
Rien d'égal à ce don qui fait notre partage?

Un Dieu venir jusqu'en nos cœurs!
De sa chair propre nous repaître!
O grace inexplicable! ô célestes faveurs!
Par quels dignes présents puis-je les reconnoître!

Que te rendrai-je, ô Dieu tout bon,
Après ce trait d'amour immense?
Où pourrai-je trouver de quoi te faire un don
Qui puisse tenir lieu d'une reconnoissanse?

Je l'ai, mon Dieu, j'ai ce de quoi
Te faire une agréable offrande;
Je n'ai qu'à me donner de tout mon cœur à toi,
Et je te rendrai tout ce qu'il faut qu'on te rende.

Oui, c'est là tout ce que tu veux
Pour cette faveur infinie.
Seigneur, que d'alégresse animera mes vœux,
Quand je verrai mon ame avec toi bien unie!

D'un ton amoureux et divin
Tu me diras lors à toute heure,
« Si tu veux avec moi vivre jusqu'à la fin,
« Avec toi jusqu'au bout je ferai ma demeure. »

Et je te répondrai soudain:
« Si tu m'en veux faire la grace,
« Seigneur, c'est de ma part mon unique dessein;
« Fais que d'un si beau nœud jamais je ne me lasse. »

CHAPITRE XIV.

De l'ardent desir de quelques dévots pour le sacré corps de Jésus-Christ.

Que de charmes, Seigneur, ta bonté juste et sainte
Réserve pour les cœurs qui vivent sous ta crainte!

Qu'immense en est l'excès!
Et qu'il porte une douce atteinte
Dans l'ame qui par là s'ouvre chez toi l'accès!

Quand j'ai devant les yeux ce zele inépuisable
Dont tant de vrais dévots s'approchent de ta table,
J'en deviens tout confus,
Et sous la honte qui m'accable,
A force d'en rougir, je ne me connois plus.

Soit que j'aille à l'autel, soit que je me présente
A ce banquet sacré dont ton amour ardente
Daigne nous régaler,
J'y vais l'ame si languissante,
Que je ne trouve point par où m'en consoler.

J'y porte une tiédeur qui dégénere en glace;
Mes élans les plus doux y font aussitôt place
A mon aridité,
Et me laissent devant ta face
Stupide aux saints attraits de ta bénignité.

Je n'y sens point comme eux ces ardeurs empressées;
Je n'y vois point régner sur toutes mes pensées
Ces divines chaleurs,
Dont leurs ames comme forcées
Distillent leur tendresse en des torrents de pleurs.

De la bouche et du cœur je les vois tous avides,
Tous, gros des bons desirs qui leur servent de guides,

Courir à ces appas,
Et voler à ces mets solides
Que ta main leur prodigue en ces divins repas.

S'ils n'ont ton corps pour viande et ton sang pour breuvage,
Leur faim en ces bas lieux n'a rien qui la soulage,
Qui puisse l'assouvir;
Et de ton amour ce saint gage
A seul de quoi leur plaire et de quoi les ravir.

Que leurs ravissements, que leur impatience,
Que leurs ardents transports marquent bien ta présence!
Et que leur vive foi
Fait une pleine expérience
Des célestes douceurs qu'on ne goûte qu'en toi!

Ces disciples aimés font hautement paroître
La véritable ardeur qu'ils sentent pour leur Maître
Durant tout le chemin,
Et comme ils savent le connoître
A cette fraction de ce pain tout divin.

C'est ce qui me confond alors que je compare
Aux sublimes ferveurs d'une vertu si rare
Mon lâche égarement,
Et la froideur dont je prépare
Mon ame vagabonde à ce grand Sacrement.

Daigne, Sauveur benin, daigne m'être propice;
Fais que souvent je sente en ce grand sacrifice

Un peu de cet amour;
Fais que souvent il me ravisse,
Que souvent il m'éclaire, et m'embrase à mon tour.

Fais que par là ma foi d'autant mieux s'illumine,
Que par là mon espoir d'autant mieux s'enracine
En ta haute bonté,
Et que cette manne divine
Fortifie en mon cœur l'esprit de charité.

Que cette charité vivement allumée
Ne s'éteigne jamais, jamais sous la fumée
Ne se laisse étouffer,
Jamais par le temps désarmée
Ne cede aux vanités que suggere l'enfer.

Tu peux bien, ô mon Dieu, me faire cette grace;
Tu peux m'en accorder l'abondante efficace
Que cherche mon desir:
Ta pitié jamais ne se lasse,
Et pour prendre ton temps tu n'as qu'à le choisir.

En ces bienheureux jours dont je te sollicite
Tu sauras abaisser vers mon peu de mérite
Ton immense grandeur,
Et par une douce visite
M'inspirer cet esprit d'union et d'ardeur.

Si je n'ai pas encor cette ferveur puissante
Que de tes grands dévots l'ame reconnoissante

Mêle dans tous ses vœux,
La mienne, quoique languissante,
Du moins, Seigneur, aspire à de semblables feux.

Fais que je participe à toutes leurs extases,
Et rends si digne enfin l'ardeur dont tu m'embrases
D'avoir place en leur rang,
Qu'appuyé sur les mêmes bases
J'atteigne aussi-bien qu'eux au vrai prix de ton sang.

CHAPITRE XV.

Que la grace de la dévotion s'acquiert par l'humilité, et par l'abnégation de soi-même.

Pour devenir dévot, prends de la confiance;
Recherche cette grace avec attachement;
Sache la demander avec empressement;
Attends-la sans chagrin et sans impatience:
D'un cœur reconnoissant tu dois la recevoir,
Conserver ses trésors sous un humble devoir,
Appliquer toute l'ame à leur plus digne usage,
Et remettre avec joie au grand dispensateur
Le temps et la façon d'avancer un ouvrage
Qui n'a que lui pour but, et que lui pour auteur.

Quand le zele te manque, ou qu'il n'a que foiblesse,
Trouve à t'humilier dans ton peu de vertu;

Mais garde que ton cœur n'en soit trop abattu,
Et ne t'en laisse pas accabler de tristesse.
Dieu souvent est prodigue après de longs refus;
Le bonheur qu'il differe en devient plus diffus;
Les faveurs qu'il recule en sont plus singulieres:
Il se plaît à surprendre, il choisit son moment,
Et souvent il accorde à la fin des prieres
La grace qu'il dénie à leur commencement.

S'il en faisoit le don sitôt qu'on le demande,
L'homme ne sauroit pas ce que vaut un tel bien,
Tant il oublîroit tôt sa foiblesse et son rien!
Tant il voudroit peu voir que sa misere est grande!
Le prix en décroîtroit par la facilité.
Attends donc cette grace avec humilité,
Avec un ferme espoir armé de patience;
Et si tu ne l'obtiens, ou s'il te veut l'ôter,
N'en cherche la raison que dans ta conscience;
C'est à tes seuls péchés que tu dois l'imputer.

Peu de chose souvent à mes faveurs s'oppose;
Peu de chose repousse ou rétraint leur pouvoir;
Si l'on peut toutefois ou dire ou concevoir
Que ce qui le rétraint ne soit que peu de chose:
L'obstacle est toujours grand de qui l'amusement
A de pareils bonheurs forme un empêchement;
Mais, soit grand, soit léger, apprends à t'en défaire;
Triomphe pleinement de ce qui le produit;
Et sans plus craindre alors qu'un tel bien se differe
De tes plus doux souhaits tu recevras le fruit.

Aussitôt qu'une entiere et fidele retraite
En Dieu de tout ton cœur t'aura su résigner,
Et que ton propre choix s'y verra dédaigner
Jusqu'à tenir égal quoi qu'il aime, ou rejette,
En de si bonnes mains ce cœur vraiment remis
Dans l'heureuse union de ton esprit soumis
D'un repos assuré trouvera l'abondance ;
Et rien ne touchera ton goût ni ton desir
Comme l'ordre éternel de cette Providence,
Dont tu rechercheras par-tout le bon plaisir.

Quiconque le cœur simple et l'intention pure
Me donne tous ses soins avec sincérité,
Quiconque sait porter cette simplicité
Au-dessus de soi-même et de la créature,
Au moment qu'il bannit ces folles passions,
Et le déréglement de ces aversions
Que souvent l'amour-propre inspire aux ames basses,
Il mérite aussitôt de recevoir des cieux
Les pleins écoulements du torrent de mes graces,
Et l'ardeur qui rend l'homme agréable à mes yeux.

Ma libéralité, féconde en biens solides,
Ne peut voir de mélange où je viens m'établir :
Je veux remplir moi seul ce que je veux remplir,
Et ne verse mes dons que dans des vaisseaux vuides.
Plus un homme renonce aux choses d'ici-bas,
Plus un parfait mépris de tous leurs vains appas
L'avance en l'art sacré de mourir à soi-même,
D'autant plutôt ma grace anime sa langueur,

D'autant plus de ses dons l'affluence est extrême,
Et porte haut en lui la liberté du cœur.

En cet heureux état avec pleine tendresse
Il saura s'abymer dans mes doux entretiens,
Et lui-même admirant ces abymes de biens
Il verra tout son cœur dilaté d'alégresse;
Moi-même prenant soin de conduire ses pas,
Je lui ferai par-tout goûter les saints appas
Que je verse dans l'ame où je fais ma demeure;
Et comme dans ma main tout entier il s'est mis,
Ma main toute-puissante, en tous lieux, à toute heure,
Lui servira d'appui contre tous ennemis.

Ainsi sera béni l'homme qui ne s'enflamme
Que des saintes ardeurs de ne chercher que moi,
L'homme qui, ne voulant que mon vouloir pour loi,
N'a pas en vain reçu l'empire de son ame:
Il n'approchera point de la communion
Sans emporter en soi l'amoureuse union
Qui doit être le fruit de ce divin mystere;
Et j'épandrai sur lui cet excès de bonheur,
Pour avoir moins cherché par où se satisfaire
Que par où soutenir ma gloire et mon honneur.

CHAPITRE XVI.

Que nous devons découvrir toutes nos nécessités à Jésus-Christ.

Source de tous les biens où nous devons prétendre,
Aimable et doux Sauveur,
Qu'en cet heureux moment je souhaite de prendre
Avec pleine ferveur;

De toutes mes langueurs, de toutes mes foiblesses
Tes yeux sont les témoins,
Et du plus haut du ciel, d'où tu fais tes largesses,
Tu vois tous mes besoins.

Tu connois mieux que moi tous mes maux, tous mes vices,
Toutes mes passions,
Et n'ignores aucun des plus secrets supplices
De mes tentations.

Le trouble qui m'offusque et le poids qui m'accable
Sont présents devant toi;
Tu vois quelle souillure en mon ame coupable
Imprime un juste effroi.

Je cherche en toi, Seigneur, le souverain remede
De toutes mes douleurs,
Et le consolateur qui me prête son aide
Contre tant de malheurs.

Je parle à qui sait tout, à qui dans mon courage
Voit tout à découvert,
Et peut seul adoucir les fureurs de l'orage
Qui m'entraîne et me perd.

Tu sais quels biens sur-tout sont les plus nécessaires
A mon cœur abattu,
Et combien dans l'excès de toutes mes miseres
Je suis pauvre en vertu.

Je me tiens à tes pieds, chétif, nu, misérable;
J'implore ta pitié,
Et j'attends, quoiqu'indigne, un effort adorable
De ta sainte amitié.

Daigne, daigne repaître un cœur qui te mendie
Un morceau de ton pain,
De ce pain tout céleste, et qui seul remédie
Aux rigueurs de sa faim.

Dissipe mes glaçons par cette heureuse flamme
Qu'allume ton amour,
Et sur l'aveuglement qui regne dans mon ame
Répands un nouveau jour.

De la terre pour moi rends les douceurs ameres,
Quoi qu'on m'y puisse offrir;
Mêle aux sujets d'ennuis, mêle aux succès contraires
Les plaisirs de souffrir.

Fais qu'en dépit du monde et de ses impostures
Mon esprit ennobli
Regarde avec mépris toutes les créatures,
Ou les traite d'oubli.

Éleve tout mon cœur au-dessus du tonnerre;
Fixe-le dans les cieux;
Et ne le laisse plus divaguer sur la terre
Vers ce qui brille aux yeux.

Sois l'unique douceur, sois l'unique avantage
Qui puisse l'arrêter,
Sois seul toute la viande et seul tout le breuvage
Qu'il se plaise à goûter.

Deviens tout son amour, toute son alégresse,
Tout son bien, tout son but;
Deviens toute sa gloire et toute sa tendresse,
Comme tout son salut.

Fais-y naître un beau feu par ta bonté suprême,
Et si bien l'enflammer,
Qu'il l'embrase, consume, et transforme en toi-méme
A force de t'aimer.

Que par cette union avec toi je devienne
Un seul et même esprit,
Et qu'un parfait amour à jamais y soutienne
Ce que tu m'as prescrit.

Ne souffre pas, Seigneur, que de ta sainte table,
Où tu m'as invité,
Je sorte avec la faim et la soif déplorable
De mon aridité.

Par ta miséricorde inspire, avance, opere,
Acheve tout en moi,
Ainsi que dans tes Saints on t'a vu souvent faire
En faveur de leur foi.

Seroit-ce une merveille, ô Dieu, si ta clémence
Me mettoit tout en feu,
Sans qu'en moi de moi-même en ta sainte présence
Il restât tant soit peu?

N'es-tu pas ce brasier, cette flamme divine
Qui ne s'éteint jamais,
Et dont le vif rayon purifie, illumine
Et l'ame et ses souhaits?

CHAPITRE XVII.

Du desir ardent de recevoir Jésus-Christ.

Avec tous les transports dont est capable une ame,
Avec toute l'ardeur d'une céleste flamme,
Avec tous les élans d'un zele affectueux,
Et les humbles devoirs d'un cœur respectueux,
Je souhaite approcher de ta divine table,
J'y souhaite porter cet amour véritable,
Cette ferveur sincere et ces fermes propos
Qu'y porterent jadis tant d'illustres dévots,
Tant d'élus, tant de Saints, dont la vie exemplaire
Sut le mieux pratiquer le grand art de te plaire.
Oui, mon Dieu, mon seul bien, mon amour éternel,
Tout chétif que je suis, tout lâche et criminel,
Je veux te recevoir avec autant de zele
Que jamais de tes Saints ait eu le plus fidele,
Et je souhaiterois qu'il fût en mon pouvoir
D'en avoir encor plus qu'il n'en put concevoir.
Je sais qu'à ces desirs en vain mon cœur s'excite;
Ils passent de trop loin sa force et son mérite:
Mais tu vois sa portée; il va jusques au bout;
Il t'offre ce qu'il a, comme s'il avoit tout,
Comme s'il avoit seul en sa pleine puissance

00099819

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015